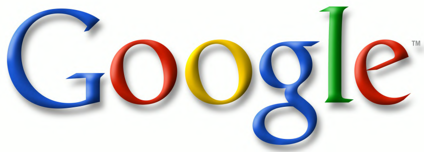




# LES FASTES

DE

# LA GLOIRE.

De l'Imprimerie de P. N. Rougeron, rue de l'Hirondelle, n.° 22.

# LES FASTES

DE

# LA GLOIRE,

OU

LES BRAVES RECOMMANDÉS A LA POSTÉRITÉ;

Monument élevé aux Défenseurs de la Patrie:

*Par une société d'hommes de Lettres et de Militaires.*

---

Honneur et Patrie!

---

TOME TROISIÈME.




PARIS,

RAYMOND, Libraire, rue de la Bibliothèque, n.° 4.

LADVOCAT, Libraire, Palais-Royal, Galerie de bois, n^os^ 197 et 198.

---

1820.

## AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Depuis plus de six mois, nous sommes en mesure de publier le troisième volume des Fastes, et de jour en jour nous avons différé de le faire, parce que nous espérions y joindre le *Précis historique des guerres de la Révolution*, par M. Tissot, professeur de poésie latine au collége de France et l'un des auteurs du Constitutionnel et de la Minerve. Nous avons été trompés dans notre attente : M. Tissot, qui, aux termes d'un marché conclu avec lui le 22 juillet 1818, devait nous livrer, le 15 octobre de la même année, la portion de travail qui lui était confiée, n'a pas pu tenir ses engagemens : de nombreuses occupations et des malheurs imprévus l'en ont empêché, et quoique personne plus que lui ne s'associe de cœur à tout ce qui a rapport à la gloire de nos armées, il est demeuré étranger à nos efforts, ainsi qu'à notre empressement : le temps a manqué à son zèle. Telle a été la cause d'un retard qui nous a attiré les plus justes réclamations de la part de nos Souscripteurs ; ils avaient raison de s'étonner de ce que les promesses que nous leur avions faites ne se réalisaient pas : l'explication que nous venons de donner leur prouvera du moins que nos torts étaient involontaires. Tant de lenteur pouvait compromettre nos intérêts, et nuire à l'entreprise si son succès n'eût dépendu que de la circonstance ; heureusement pour nous le mérite du livre, l'exactitude, la nouveauté et l'importance des faits ont suppléé à cette activité et à cette promptitude d'à propos qui ne sont vraiment indispensables que dans de pures spéculations de librairie, c'est-à-dire, dans la publication des ouvrages dont le débit n'est fondé que sur une vogue éphémère. Malgré les encouragemens que nous n'avons cessé de recevoir, la crainte de fatiguer par de nouveaux délais, nous engage à faire paraître le 3e volume des Fastes, avant que le *Précis* soit terminé. Nous n'eussions pas pris cette détermination si elle n'eût présenté à nos Souscripteurs des avantages capables de les indemniser, en quelque sorte des retards qu'ils ont éprouvés. Le Précis, ayant près de 400 pages d'impression (dont 15 feuilles sont sorties de la presse) leur sera envoyé *gratis*, aussitôt que son auteur y aura mis la dernière main ; nous ne préciserons point l'époque de cet envoi, mais nous pouvons croire, d'après la parole que nous a donnée M. Tissot, qu'il aura lieu vers la fin de mai, ou au commencement du mois de juin 1820. Les abonnés recevront ainsi quatre volumes au lieu de trois, c'est-à-dire, 750 pages au lieu de 500 ; pour que le *Précis* leur soit délivré, il leur suffira de représenter le bon qui accompagne cet avis.

---

### FASTES DE LA GLOIRE.

Bon pour un exemplaire du Précis historique des Guerres de la Révolution de 1792 à 1815,

M.

*Paris, le*

*Libraire, rue de la Bibliothèque, N.° 4.*

## CONTINUATION DES FASTES DE LA GLOIRE.

( *Souscription libre* ).

La publication de ce troisième volume et du *Précis historique* qui doit l'accompagner, accomplira les engagemens que nous avons contractés envers MM. les Souscripteurs ; cependant notre tâche ne sera encore remplie qu'imparfaitement. L'abondance des matériaux qui servent de base à notre travail nous prouve combien était étroit le cadre que nous avions d'abord adopté. Il serait absurde, sans doute, de n'envisager d'autre terme que celui de la gloire française. Un champ si vaste ne peut être moisonné par un seul bras ; mais sans être injustes envers l'armée, sans tromper l'espérance du public, nous ne pouvons nous restreindre à une limite qui mutile l'ouvrage que nous avons entrepris, et lui ôte cet avantage qui le caractérise et le distingue de tous les autres : celui d'offrir la collection la plus complète des beaux faits d'armes de notre révolution. Cédant en conséquence aux invitations qui nous ont été faites par un grand nombre de Souscripteurs, et considérant en même temps qu'il ne nous était pas permis d'établir sur les autres une charge à laquelle ils n'auraient point consenti, nous avons résolu d'ouvrir une nouvelle souscription pour le quatrième volume (*) qui ne paraîtra pas avant le mois d'octobre 1820. La difficulté du travail d'une rédaction toujours neuve pour des faits déjà racontés ou imprimés, la lenteur des vérifications et des dépouillemens auxquels on procède avec la plus scrupuleuse exactitude, nous obligent à prendre un terme si éloigné.

(*) Si nous en jugeons d'après les documens que nous avons recueillis et d'après ceux qui nous restent à rassembler, deux volumes ajoutés aux trois premiers, suffiront pour que nous n'ayons rien omis d'essentiel. La totalité de l'ouvrage pourrait donc être de cinq volumes ; si elle devait excéder ce nombre, nous nous engageons à livrer un supplément *gratis*.

L'ouvrage sera continué dans le même esprit, et avec la même impartialité qu'on lui a reconnue jusqu'à ce jour, et il sera facile de se convaincre, à la lecture de nos articles, que les lois d'exception ne peuvent rien changer ni à notre façon de penser, ni à notre manière d'écrire.

Les conditions pour le quatrième volume sont les mêmes que pour les précédens, c'est-à-dire, de 6 francs pour les Souscripteurs, et de 8 francs par la poste.

Les volumes ne se vendent pas séparément; les personnes qui n'ont point encore souscrit devront payer les trois premiers volumes et le *Précis* pour se procurer l'ouvrage entier.

Il est essentiel de faire connaître daus la lettre de demande par quelle voie on désire le recevoir.

La Souscription demeure ouverte jusqu'à la mise en vente du dernier volume,

*Chez l'Editeur*

RAYMOND, *rue de la Bibliothèque, n.° 4.*

*P. S.* On recevra comme par le passé les matériaux et documens qui seront adressés francs de port. Les noms de personnes et de lieux doivent être écrits très-lisiblement, et les dates indiquées avec précision. Les copies d'états de services, d'ordre du jour, brevets, mémoires de proposition soit pour la Légion-d'honneur, soit pour la solde de retraite sont les meilleures pièces dont nous puissions faire usage. Il est essentiel de donner quelques développemens aux actions d'éclat, lorsqu'elles ne sont pas suffisamment détaillées. (Les additions et corrections indispensables à faire aux articles déjà publiés seront placées à la fin de l'ouvrage).

---

# LES FASTES
## DE
# LA GLOIRE.

MASSÉNA (*André*), duc de Rivoli, prince d'Esling, maréchal et pair de France, grand cordon de la Légion-d'honneur, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, etc., né à Nice.

Masséna n'avait pas encore treize ans, lorsqu'en 1768 il embrassa la carrière des armes. Un vaisseau fut le théâtre de ses premiers exploits; à seize ans, il avait fait trois campagnes sur mer; à dix-sept, il entra dans le régiment Royal-italien, où il ne tarda pas à se faire remarquer et à recevoir de l'avancement. Il fut alors le premier sous-officier d'une armée dans laquelle le régime des privilèges ne laissait aucun espoir au mérite roturier. Né de parens peu favorisés des dons de la fortune, sans naissance, sans protecteurs, Masséna, par l'effet d'un injuste préjugé, se voyait irrévocablement condamné à l'obscurité des rangs subalternes, quand une heureuse révolution, nécessitée par de nombreux abus, vint tout-à-coup légitimer les droits et la puissance du génie. L'égalité politique, proclamée par la raison, appela sur la scène du monde des hommes que de gothiques prétentions en avaient trop long-temps écartés; cette fidèle compagne de toute véritable liberté; cette fille auguste de la philosophie permit enfin

aux plus ardens amis de la patrie, aux amans d'une indépendance éclairée, de sortir de la foule pour marquer leur transcendance et leur supériorité par des talens réels, de beaux services et un dévouement sublime. Les titres surannés et trop souvent équivoques d'une vieille origine, rentrant dans la tombe des ancêtres, firent place à l'illustration personnelle; il n'y eut plus que des citoyens d'une nouveauté très-noble, *cives novitatis nobilissimæ*, comme le dit Patercule, en parlant de ces Romains qui, de même que parmi nous Chevert, Jean-Bart et Dugay-Trouin, n'étaient redevables qu'à eux-mêmes d'une louable élévation :

Qui sert bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux !

Masséna n'eut pas même besoin de modèles. Tout en lui émana de lui seul. Dès qu'il parut dans les armées de la république, il fut Masséna, et ne ressembla à aucun des héros dont l'histoire a gardé le souvenir. Les commencemens de sa gloire datent d'une époque où de pressans dangers et de brillans succès remplissaient tour-à-tour d'espérances et d'alarmes tous les cœurs généreux.

Le despotisme veut étouffer les germes de la liberté. Les rois s'arment contre la cause des peuples. Enchaînées dans une ligue immense, et méconnaissant leurs plus chers intérêts, vingt nations à la fois se ruent aveuglément sur les pas de leurs chefs. Soumises sans retour à l'empire de la coutume, elles redoutent ou dédaignent de suivre un bel exemple, et tandis que la sagesse les convie à imiter la France, elles menacent de l'écraser. Les destins du pouvoir absolu allaient s'accomplir; mais entraînées par leur propre fatalité, les victimes de l'oppression secondent encore unanimement sa volonté et les caprices des oppresseurs : de perfides manifestes,

sortis de l'antre ténébreux d'une féodale diplomatie, prêtent à l'esclavage les couleurs du repos, et peignent l'indépendance sous les traits hideux de l'anarchie, de la destruction et de la mort. *Paix aux palais, guerre aux chaumières, haine aux hommes, aux citoyens qui comprennent leur dignité! honneur aux satellites, aux ilotes avilis qu'une imbécille docilité verra toujours courbés sous le joug!* A ce cri, dont retentissent toutes les cours de l'Europe, la foule des faibles se réunit aux méchans. Une sainte croisade se prépare: d'innombrables cohortes enveloppent de toutes parts nos frontières. Les modernes Vandales ont déployé leurs bannières dont l'ombre stérile étend déjà son influence funeste sur la terre des Francs: une coalition liberticide s'avance pour venger le pouvoir et punir la plus légitime des insurrections; la première guerre de la révolution commence, le territoire est attaqué, on court aux armes; des bataillons se lèvent de tous côtés, et Masséna commande le deuxième du Var. Les régimens de gardes nationaux n'avaient jamais vu le feu; ils n'étaient point encore estimés des troupes de ligne. Dans une action qui demandait une tête intrépide, Masséna sauta le premier dans une redoute et l'emporta. Dès ce jour un bataillon national put marcher l'égal d'un bataillon de ligne. Peu de temps après, à la tête de cinq cents hommes, il livra le combat de Castel-Gineste, attaqua à la baïonnette les Austro-Sardes dont il enleva les retranchemens, les débusqua de la montagne de Brec, l'une des plus escarpées des Alpes-Maritimes, et les poursuivit de rochers en rochers, jusqu'à ce qu'il les eût mis dans l'impossibilité de se rallier. L'abandon de trois camps occupés par l'ennemi, la prise de plusieurs pièces d'artillerie, des bagages et des

munitions du corps d'armée qui menaçait de rejeter les Français au-delà du Var : tels furent les résultats de cette opération, dans laquelle Masséna montra autant de bravoure que d'habileté.

En 1794, le général Dumerbion, commandant en chef l'armée d'Italie, reçoit du comité de salut-public, l'ordre d'entreprendre la conquête d'Oneille et du Faorgio : vingt mille hommes sont employés à cette expédition ; le plus entier succès la couronne : chassés, par Masséna, du poste de Sainte-Agathe, où ils s'étaient retranchés, les Piémontais fuient dans le plus grand désordre, et nos troupes pénètrent victorieuses dans la seule place qui pût servir au roi Emmanuel à entretenir des communications avec la Sardaigne, et les Anglais ses protecteurs.

L'occupation d'Oneille n'est que le prélude des nouveaux avantages que Masséna va remporter. Dans sa course triomphale, il s'empare de Loano, enlève les retranchemens de Ponte-Di-Nave, culbute les Autrichiens sur Ormea et Garessio, entre dans ces deux villes, où il fait un grand nombre de prisonniers, marche sur Saorgio ; et tandis que les généraux Macquart et Garnier attaquent, l'un le camp de Raous, et l'autre les postes de Rocabigliéra et de Saint-Martin, lui-même se dirige vers le camp des Fourches, d'où il débusque les Piémontais qui, après une vigoureuse résistance, sont forcés de se réfugier dans les retranchemens de la Briga et du Col-Ardente, où ils tentent un dernier effort contre la victoire. Battus sur tous les points à la fois, ils cherchent leur salut dans la fuite. L'étendard aux trois couleurs est arboré dans Saorgio au milieu des trophées de la valeur française. Déjà le front de nos guerriers est paré de l'invincible laurier que Masséna va faire fleurir

en Italie ; mais le cyprès se mêle toujours aux palmes du plus beau triomphe : l'armée eut à regretter deux de ses plus vaillans officiers, le général Bruslé qui fut tué en chargeant à la tête de sa brigade, et l'adjudant-général Langlois qui périt dans une redoute où il s'était élancé le premier.

Il ne se passait pas de jour que Masséna ne méritât de nouveaux éloges, ou qu'il n'acquît de nouveaux titres à la reconnaissance de la patrie, en prenant une part active et souvent entièrement décisive aux actions glorieuses qui signalèrent la fortune de nos armes, dans une campagne où la république répondit par des conquêtes aux insultes de la coalition. A Cairo, où le général en chef Dumerbion défit les Autrichiens, ce fut encore Masséna dont les dispositions hardies contribuèrent le plus à les mettre en déroute ; sa belle conduite le fit alors désigner au comité de salut-public comme l'un des héros de cette journée (1).

En 1795, il commande sous Kellermann la division de droite de l'armée d'Italie. L'ennemi, ayant percé la ligne française, s'est établi à San-Giacomo et à Melogno; l'extrême droite de notre armée se trouvant ainsi séparée du centre, notre situation devient des plus critiques ; mais Masséna va se dévouer : à la tête de quinze cents braves, dont ses discours exaltent encore le courage, il arrive sous les retranchemens que défendent cinq mille Autri-

(1) Le général Dumerbion cita également les noms des généraux de brigade Laharpe et Cervoni, ainsi que celui du soldat Brimont. Ce dernier, quoique blessé de deux coups de feu à la cuisse et de deux coups de baïonnette, tua de sa main quatre Autrichiens qui cherchaient à le faire prisonnier. Il fut nommé officier sur le champ de bataille par les commissaires conventionnels Salicetti et Albitte, présens à cette affaire.

chiens, et malgré les foudres de vingt pièces d'artillerie, il emporte la position ; rien ne résiste aux baïonnettes des républicains : mille prodiges d'audace s'opèrent aux cris mille fois répétés de *vive la liberté ;* et les Impériaux épouvantés abandonnent le terrain, entraînant avec eux les huit postes qui entourent San-Giacomo, d'où ils se retirent en toute hâte. Jamais résultat plus important ne fut obtenu avec d'aussi faibles moyens ; notre ligne avait été rompue : Masséna la rétablit pour ainsi dire en un clin-d'œil ; calme au milieu des plus grands périls, il y fut également invulnérable (1). Les jours de combat étaient pour lui des jours de bonheur ; partout son intelligence et sa bravoure éclataient aux yeux des chefs comme à ceux des soldats. Les affaires de Vado, d'Allasio, de Saint-Barnouille, de Saint-Jacques, de Campo-di-Piétri et du Petit-Gibraltar : toute cette suite de batailles journalières, où il fallut, au milieu des rochers et des précipices des Apennins, surmonter les obstacles de la nature et lutter contre des forces constamment supérieures, fit rejaillir sur lui une grande partie de cette gloire dont une guerre, aussi savante que bien conduite, dota l'immortalité du vainqueur de Valmy que remplaça alors Schérer. Ce nouveau général voulant profiter des plans sagement conçus par son devancier, chargea Masséna de le diriger dans ses opérations. Kellermann avait formé le projet de reprendre l'offensive ; Schérer, bien décidé à tout tenter pour rétablir ses communications avec Gênes,

---

(1) Ce fut à la suite de cette action que mourut de ses blessures l'adjudant-général Laserre, faisant les fonctions de général de brigade, et commandant, à Melogno, les troupes sous les ordres de Masséna. Il fut regretté de toute l'armée qui le regardait avec raison comme un de ses meilleurs officiers.

la mère-nourricière de l'armée, ordonna de faire des dispositions pour l'attaque prochaine qu'il méditait. Le 23 novembre 1795, au point du jour, Masséna, à l'exemple des grands capitaines de l'antiquité, harangue ses troupes ; il leur promet la victoire ; mais à l'ardeur qui les anime, on voit déjà qu'elles n'ont pas besoin d'encouragement. A peine a-t-il achevé de parler, que ses colonnes s'ébranlent ; elles s'avancent ayant à leur tête les généraux Laharpe, Charlet, Cervoni, Saint-Hilaire, Mercier, Chabran, Bizannet et Joubert. Tandis que le centre se met en mouvement, Schérer et Serrurier qui commandent, l'un la droite, et l'autre la gauche de l'armée, obéissent aux combinaisons de Masséna. Des redoutes hérissées de canons, des retranchemens formidables, des mamelons escarpés sont emportés au pas de charge, et le combat s'engage successivement sur toute la ligne ennemie. Les généraux Augereau, Miolis, Victor, Pigeon, Dammartin et Banel (1) se montrent partout où est le danger, partout ils font des prodiges de valeur : ici, l'adjudant-général Rusca, courant à travers la mitraille et les boulets, escalade cinq positions sans s'arrêter ; plus loin, le chef de brigade Lannes ne déploye pas moins de valeur, tandis que son ami, le brave chef de bataillon Suchet (2), s'empare avec un courage héroïque des

(1) Le général Banel enleva le village de Tuirano. Cet intrépide officier, qui s'était déjà signalé dans plusieurs combats, rendit les plus grands services pendant la bataille de Loano : il y fut renversé d'un coup de feu au moment où, à la tête d'un bataillon, il gravissait une hauteur. Cinq mois après, il périt au champ d'honneur en montant à l'assaut du château de Cossebia, devant lequel fut tué l'adjudant-général Quénin.

(2) Aujourd'hui maréchal et pair de France, duc d'Albuféra.

cimes presque inaccessibles du Mont-Calvo. Au milieu de cet assaut général, Masséna, qui en est l'ame, utilise l'impétuosité de ses soldats, en la subordonnant à la science des manœuvres ; son bras frappe des coups mortels ; mais alliant le sang-froid à l'audace, il rachète sa témérité par sa perspicacité et la promptitude de son coup-d'œil. Forcé de suspendre sa course par la violence d'un orage qui couvre d'une nuit obscure les deux armées, il arrête tout-à-coup ses bataillons, et bivouaquant sur les hauteurs de Gora et de San-Pantaleone, là il attend qu'un nouveau jour vienne luire sur la défaite des Autrichiens, à qui son active prévoyance a déjà coupé la retraite.

Dès que les ténèbres se dissipent, un corps ennemi, vivement poursuivi par Augereau, veut s'échapper par les gorges de San-Giacomo; mais Masséna, qui l'y a devancé, se présente à la tête de son avant-garde pour lui disputer le passage. Pressés par derrière, sur leur front et sur leurs flancs, réduits à l'impossibilité de se défendre, les Autrichiens se débandent et se dispersent à travers mille sentiers. Afin de rejoindre l'armée fugitive dont les débris, après s'être un instant ralliés dans Vado et sur les hauteurs de Savonne, se précipitent vers Alexandrie, ils se répandent dans la vallée de la Bormida, où l'armée piémontaise, chassée à son tour par le général Serrurier qui jusqu'alors s'était contenté de la contenir, va chercher un refuge contre les baïonnettes françaises. Telle fut l'issue de la bataille de Loano, dans laquelle trente-deux mille républicains, sans cavalerie, sans pain, sans souliers, vainquirent soixante mille Autrichiens et Piémontais abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la guerre, et protégés dans leurs retranchemens par plus de cent bouches à feu. Cette brillante victoire, qui contri-

bua moins à la réputation de Schérer, qu'à celle de Masséna, offrit des avantages immenses. Outre qu'elle fit tomber entre les mains des Français tous les approvisionnemens de l'ennemi, elle leur ouvrit encore le Milanais; et quand, l'année suivante, Schérer remit au jeune Bonaparte le commandement en chef, on put dire qu'en le rendant héritier des avantages remportés à Loano, il lui cédait la clef de l'Italie.

Le 12 avril 1796, Bonaparte débuta à Montenote par une victoire. Masséna, après avoir enlevé avec deux brigades un poste des plus importans, attaqua les généraux Autrichiens Argenteau et Rocavina, mit en pleine déroute, le corps qu'ils commandaient, tua quinze cents hommes et fit deux mille cinq cents prisonniers. Deux jours après, il décida du gain de la bataille de *Millesimo*, où il fit mettre bas les armes à cinq bataillons, et enleva à l'ennemi vingt pièces d'artillerie. Le lendemain, il concourut à la reprise de Dego.

Turin, Milan, et la vengeance que nos soldats veulent exercer à Rome contre les assassins d'un ambassadeur de la république, excitent l'ambition de l'armée. Masséna passe le Tanaro et se rend maître d'Alexandrie, avant que les Autrichiens aient eu le temps d'évacuer les magasins qu'ils y avaient formés: en dix jours Tortone, Coni et Céva tombèrent au pouvoir des Français. Le 7 mai, il franchit le Pô vers Plaisance. A la célèbre journée de Lodi, il fut un des généraux, qui, au moment où les grenadiers hésitaient à s'élancer sur le pont, les électrisèrent par l'exemple d'un généreux dévouement. Trente pièces de canon vomissaient la mort dans les rangs de nos braves; Masséna se place en avant de ses

soldats, et marche avec eux contre cette batterie (1). Il reçoit alors l'ordre d'investir Pizzighetone, et après avoir pris possession de cette place qu'il a fait canonner, il se dirige sur Milan, où son entrée fut un triomphe; les autorités soumises vinrent à sa rencontre et lui présentèrent les clefs de la ville.

Bonaparte a résolu de passer le Mincio pour chasser les Autrichiens de l'Italie : Masséna combat à Borghetto, et traverse le fleuve. Vallegio est enlevé à la baïonnette; Peschiera, Rivoli et Véronne, cette cité qui avait longtemps donné l'hospitalité au Prétendant, se soumettent aux armes des Français. Retranché sur les hautes montagnes qui défendent l'entrée du Tyrol, l'ennemi avait fortifié sa ligne qui s'étendait entre l'Adige et la tête du lac Garda; Masséna, placé en observation, le fit attaquer par la Bochetta-di-Campion, et le 7 juillet une brigade guidée par Joubert, ayant sous ses ordres les chefs de bataillon Recco et Marchand, gravit, l'arme au bras, et emporte d'assaut, des positions que la nature et six mois de travaux semblaient rendre inexpugnables (2).

(1) Les généraux Berthier, Cervoni, Dallemagne, le chef de brigade Lannes, ainsi que le chef de bataillon Dupas, aujourd'hui lieutenant-général, se dévouèrent de la même manière. L'un des aides-de-camp de Masséna, le brave Lautour, après avoir fait, dans cette occasion, des prodiges de bravoure, fut blessé de plusieurs coups de sabre; il fut élevé sur le champ de bataille au grade de chef de bataillon. (Voy. tom. II, page 305).

(2) Cet assaut donna lieu à un grand nombre de traits de bravoure dont le souvenir mérite d'être conservé.

Le sous-lieutenant Ardionne, de la 11e demi-brigade légère, sauta l'un des premiers dans les retranchemens ennemis, où il fit des prodiges de valeur. Son exemple contribua puissamment à électriser ses soldats qui

L'armée autrichienne qui, deux mois auparavant, menaçait d'envahir le midi de la France, n'offrait plus que des débris dispersés sur les monts qui séparent le Trentin du Véronais. Le cabinet de Vienne, effrayé de tant de défaites, se hâta d'envoyer en Italie une seconde armée au secours de celle qui avait été vaincue. Son dessein était de débloquer Mantoue. Le 29 juillet, Wurmser, qui commandait les nouvelles troupes impériales, manœuvra pour accabler Masséna. Fort de la supériorité du nombre, il s'était flatté de l'écraser, et l'enlèvement des positions de Brentino et de Corona, qui furent cédées après des prodiges de valeur, acheva de le confirmer dans cette espérance. La reprise de Salo, celle de Véronne et de Brescia, que nous avions été forcés d'abandonner, lui persuadèrent bientôt que, pour anéantir les Français, il suffisait de le vouloir. Mais ces succès ne furent pas de longue durée. Le 6 août, Masséna traverse Peschiera, attaque l'ennemi dans son camp retranché sous les murs de cette place, le culbute, détruit les travaux qu'il avait élevés, lui enlève

---

voulurent rivaliser d'intrépidité avec lui. La belle conduite de cet officier, dans cette journée, rappela qu'au combat de la Borghetto on l'avait vu, à la tête de quelques carabiniers, charger sur une pièce de 13, dont il réussit à s'emparer.

Le carabinier Roche (*Claude*), de la 2e compagnie de la même demi-brigade, devança le sous-lieutenant Ardionne; ce brave, ayant tué un officier autrichien, ne lui prit que son sabre, et fonçant aussitôt sur quatre grenadiers, il pourfendit le premier qui lui opposa de la résistance et désarma les trois autres qu'il fit prisonniers.

Gérin (*Jean*), de la même compagnie, combattit seul contre douze Autrichiens. Il les avait d'abord couchés en joue; mais son fusil ayant fait long feu, il se précipita sur eux le sabre en main, abattit le poignet du sergent qui les commandait, blessa trois de ses camarades; les autres, tombant à ses genoux, se constituèrent prisonniers.

douze pièces de canon, sept cents prisonniers, le rejette au-delà du Mincio, et complète les victoires de Lonato et de Castiglione, auxquelles il avait concouru, en vengeant, à Monte-Baldo, à la Corona et à Preaboco, les revers que, sur ce même terrain, il avait éprouvés quatorze jours auparavant.

Masséna franchit l'Adige, et dans les journées des 4 et 5 septembre, il bat et disperse, à Roveredo, le corps du général Davidowich. Après cette action, qui, sans contredit, fut l'une des plus heureuses de cette campagne si féconde en hauts faits militaires, il marche sur Trente qui lui ouvre ses portes, pénètre l'un des premiers dans Bassano, d'où Wurmser venait de s'échapper comme par miracle, se met à la poursuite de ce maréchal dont il harcèle l'arrière-garde, et entre dans Vicence au moment où elle sort de cette ville.

Wurmser veut se réfugier dans Mantoue : l'avant-garde de la division Masséna, envoyée pour lui fermer le passage, s'étant trompée de chemin, rencontre l'ennemi; enveloppée de toutes parts, elle parvient à se dégager : son sang-froid et sa bravoure triomphent de la supériorité du nombre, mais ils ne peuvent vaincre le temps qui s'écoule. La fatale méprise est irréparable, Wurmser, qui fuit avec la vitesse de l'épouvante, a profité d'un retard imprévu pour effectuer sa retraite sans être inquiété et sauver son armée d'une destruction totale.

Les combats de Due-Castelli et de Saint-Georges, qui terminèrent les opérations contre Wurmser, furent pour Masséna de nouvelles occasions de faire briller ses talens militaires.

L'Autriche était encore parvenue à créer une dernière armée; elle était commandée par le marquis d'Alvinzy,

et s'approchait de l'Adige. Bonaparte, Masséna et Augereau vinrent lui livrer bataille : ils se proposaient de frapper un grand coup, d'étonner comme la foudre et de balayer tout du premier pas; mais l'affaire de Caldiero, qui commença une nouvelle série d'événemens, fut loin d'être décisive pour nos armes. Alvinzy la regarda, au contraire, comme un gage non équivoque des succès qui l'attendaient en Italie. Toutefois, il ne tarda pas à perdre de son assurance. A la première attaque d'Arcole, une de ses divisions fut culbutée par Masséna qui commandait l'aile droite de l'armée. Le lendemain le combat s'engagea jusqu'à la nuit. Après des efforts inouïs, dans lesquels la fortune trahit le courage des Français, Bonaparte se voit contraint de désirer le dénouement de cette lutte sanglante; une troisième attaque est résolue: dès le point du jour, nos bataillons s'ébranlent: soldats et généraux tous ont fait le serment de vaincre ou de périr. Pendant que toutes les divisions sont animées au combat, Masséna marche droit au village d'Arcole, s'en empare, et poursuit l'Autrichien jusqu'à Bonifacio.

Bonaparte lui ordonna de repasser l'Adige pour repousser le général Davidowich: l'ennemi, un moment victorieux sur l'aile gauche de notre armée, fut défait à la Corona, à Campara, à San-Michele, à Rivoli, à Roverbella, à la Favorite, à Bellune, au pont de Casa-Sola, et à Carpenedolo. Ces combats ressemblaient à des courses rapides; les légions romaines faisaient vingt-quatre milles par jour, nos demi-brigades en faisaient trente, et se battaient dans l'intervalle.

Alvinzy avait subi le sort de Wurmser; l'archiduc

Charles parut à la tête de nouveaux combattans. Ce jeune prince, né avec un grand courage, adoré des soldats, et le dernier espoir des états de son frère, ne put arracher la victoire à des troupes guidées par Bonaparte et les plus habiles généraux que l'on eût jamais opposés à la puissance autrichienne. En moins de vingt jours, il vit son armée battue et fuyant devant les Français. Le 10 mars 1797, Masséna se dirige sur Feltre, cerne, aux environs de Cadore, le général Lusignan qu'il fait prisonnier au milieu de son arrière-garde réduite à mettre bas les armes, se rabat sur Spillimbergo, afin de se jeter, par Gemona, sur la droite des Autrichiens, force le passage du Tagliamento, pénètre dans la Carinthie, s'empare de Chiusa-Veneta, entre dans Ponteba presque sans coup férir, se rend maître de Tarvis, après avoir culbuté la brigade du général Ocskay, disperse la division du général Gontreuil et la pousse, l'épée dans les reins, jusque dans les gorges de Gaitizbach, s'avance sur Raibel, où il fait quatre mille prisonniers du corps de Bayalisch, dont il enlève l'artillerie et tous les bagages, attaque, sur la route de Klagenfurt, l'avant-garde du général Mercantin, la chasse devant lui, et la suit avec tant de vitesse, que le prince Charles, pour se couvrir, est obligé de tirer de son corps de bataille huit bataillons de grenadiers, seules forces dont il put disposer encore. Le combat devint alors plus furieux; les positions hérissées de canons ne retardèrent que de quelques instans la défaite de l'ennemi. Le lendemain au point du jour, Neumark fut au pouvoir des Français. Masséna poursuivait sur la route de Vienne les restes des troupes qu'il venait de vaincre; mais l'armistice et les préliminaires du traité du Leoben,

dont bientôt il devait être chargé de porter à Paris la ratification, l'arrêtèrent au moment où les remparts de la capitale d'un vaste empire n'étaient plus même le dernier terme que l'on pût assigner à sa conquête.

Dans cette campagne, pendant laquelle on vit deux cent quatre-vingt mille ennemis détruits par cinquante à soixante mille Français, Masséna, que cette époque seule eût immortalisé, commanda constamment la division d'avant-garde. Ce fut à ce poste périlleux, qu'exécutant sur les flancs, sur les derrières de l'ennemi, des mouvemens où la plus haute capacité le disputait à l'intrépidité la plus rare, il décida presque toujours du sort des batailles, et justifia de plus en plus ce beau surnom d'*Enfant chéri de la Victoire*, que lui avait décerné la publique admiration.

Après avoir recueilli, au sein de la patrie, les plus éclatans témoignages de la gratitude civique, il repartit pour l'Italie, où il succéda à Bonaparte dans le commandement de l'armée. Rome était alors le centre d'où il fallait tout diriger; c'était là que la politique devait achever ce que la guerre avait commencé. Au sein de cette vieille métropole du monde, de cette antique cité, où le volcan des révolutions, depuis longtemps éteint, s'étonnait de fumer de nouveau, Masséna, qui devait donner tous ses soins à élever les institutions républicaines sur les ruines scandaleuses d'une méprisable Théocratie, parut trop oublier qu'il était l'homme de la liberté. Les Romains, qui nous regardaient comme leurs libérateurs, furent traités comme un peuple conquis. Les passions, dont le jeu devait être mis à profit, furent maladroitement comprimées. Ardent, impétueux, le guerrier manqua de cette douceur et de cette flexi-

bilité qui tempèrent et qui concilient. Des rigueurs déplacées entrainèrent à leur suite tous les maux de la guerre ; de vils concussionnaires flétrirent par leurs déprédations les lauriers d'Arcole et de Rivoli ; l'armée, jalouse de son honneur et de sa probité, que proclamait le dénuement affreux dans lequel elle se trouvait plongée, osa se plaindre de la condescendance de son chef, qui négligeait de réprimer de si coupables excès. La révolte dans Rome humiliée, et la sédition parmi les troupes courroucées de ce que de justes remontrances demeuraient sans effet, furent portées à leur comble. En vain Masséna voulut-il rétablir l'ordre, sa fermeté n'imposa pas aux séditieux ; et, quoiqu'il pût, comme un autre Scipion, répondre à ses frères d'armes qui l'accusaient d'une malheureuse tolérance : « *Allons au Capitole rendre grâces aux Dieux des victoires que j'ai remportées !* », il vit son autorité méconnue, et dut se démettre d'un commandement qu'il ne pouvait plus garder sans compromettre les intérêts de la république. De retour à Paris, il ne dissimula pas ses torts : et, loin de dénoncer au directoire les auteurs d'une émeute dirigée contre lui, il fut le premier à les disculper. Le souvenir d'une semblable générosité ne sera pas perdu pour sa gloire.

Les intrigues de l'Angleterre dont l'or avilissait tous les cabinets de l'Europe, la lenteur perfide des négociations à Rastadt, les ressentimens de l'Autriche, et les mouvemens des Russes, préparaient entre les souverains une alliance nouvelle plus redoutable que la première. Cette coalition menaçait la république dans un temps où Bonaparte et l'élite de nos guerriers combattaient en Egypte. Le directoire envoya trois armées

sur

sur le Rhin : Masséna, général en chef de celle d'Helvétie, entra chez les Grisons, franchit le Rhin, emporta les retranchemens de Steig, et fit mettre bas les armes au corps d'Auffemberg, qui subit lui-même le sort de sa troupe. Deux jours auparavant ce général avait été inutilement sommé d'évacuer le territoire des Grisons : « Monsieur, lui dit Masséna en le voyant » au nombre des prisonniers, je vous ai écrit avant hier » au soir; hier matin j'ai reçu votre réponse, et aujour» d'hui j'ai le plaisir de vous donner à dîner ».

Ce premier triomphe était d'un heureux augure. Nos soldats, guidés par un chef dont le nom seul valait une armée, bravant l'âpreté de l'hiver et la faim, s'avancèrent à travers des précipices : leur passage était marqué par l'enlèvement de redoutes et de positions presqu'inexpugnables. En cinq jours ils firent dix mille prisonniers, prirent quarante pièces de canon, cinq drapeaux et se rendirent maîtres de tout le pays. Mais tout changea de face à la retraite du général Jourdan : l'archiduc Charles, uni à l'armée russe du général Korsakow, s'avançait avec des forces quatre fois plus nombreuses que celles des Français. La situation de la république devenait d'autant plus critique, qu'il ne s'agissait plus seulement d'une de ses armées, mais de son propre salut. L'Italie avait vu s'éloigner nos bataillons; nos troupes du Rhin s'étaient repliées vers la frontière; Masséna battu, l'invasion était inévitable; les destinées de la patrie se trouvaient dans ses mains. En proie aux plus vives alarmes, le gouvernement le pressait de combattre, et lui faisait un crime de ce qu'il appelait des lenteurs. Une pareille injustice rendait la position du général encore plus difficile. Un homme ordinaire eût cédé;

Masséna, inébranlable dans ses résolutions, attendit le moment qu'il avait fixé pour agir. Dès qu'il fut temps, ses soldats opposèrent aux ennemis des prodiges de courage: il avait une colonne surnommée l'*Infernale;* ce corps terrible, qui se composait de quatre mille des plus vaillans et des plus beaux grenadiers, était sa ressource dans les plus grands périls; placé à la tête de ces invincibles, rien ne pouvait l'arrêter, il renversait les plus épais bataillons. Dans les premiers combats devant Zurich, cent fois les plus intrépides tremblèrent pour ses jours; mais au milieu de mille trépas glorieux, la mort semblait le contempler sans oser l'atteindre; on eût dit qu'au fort de l'action et de la mêlée la plus meurtrière, son coup-d'œil charmait les balles. Qui n'a pas admiré sa valeur et son sang-froid dans cette journée pendant laquelle l'acharnement entre les deux armées fut porté à un si haut degré que la nuit ne put pas même les séparer? A la vue des monceaux de morts dont ils avaient couvert le champ de bataille, les Autrichiens et les Français s'attribuaient la victoire. A la fin notre armée affaiblie fut dans l'impuissance de défendre Zurich. Masséna, balançant les intérêts d'un peuple allié avec la gloire d'une résistance inutile, céda aux larmes d'une foule d'habitans et de mères éplorées qui vinrent le supplier d'épargner à leur ville les horreurs d'un bombardement. Les Français s'éloignèrent, après cinq jours d'un horrible carnage. On les vit, dans leur fureur, jeter leurs armes pour se prendre aux cheveux avec les Autrichiens, se battre deux à deux à l'arme blanche ou se serrer corps à corps dans des luttes où ils s'étouffaient.

Masséna eut bientôt à profiter d'une faute de l'archiduc Charles. Ce prince venait d'abandonner la Suisse

pour porter vingt-cinq mille hommes sur les bords du Rhin. Cette manœuvre affaiblissait prodigieusement l'armée de ses alliés. Masséna, s'étant avancé sous les murs de Zurich, leur présenta la bataille. Les fleuves et les montagnes offraient de véritables Thermopyles : pour forcer ces passages couverts d'artillerie, il fallut un courage au-dessus de l'humanité ; l'armée entra dans Zurich en marchant sur les cadavres de ses ennemis : la ville fut préservée du pillage ; Masséna lui-même parcourait les rues afin de veiller à la sûreté des citoyens, et de faire respecter leur domicile et leurs propriétés. Le général russe Souvarow n'arriva que pour être témoin de l'anéantissement de la moitié de son armée. Vingt mille prisonniers, quinze mille morts ou blessés, cent pièces de canon, des bagages innombrables, neuf généraux tués ou pris, le *Bas-Rhin* ainsi que l'Helvétie délivrés, et la vieille opinion, qu'une armée russe était invincible, détruite par la première victoire des Français sur ces barbares, placèrent Masséna au même degré d'estime qu'autrefois Marius à Rome, après la défaite des Cimbres et des Teutons.

Rassuré sur le sort de la France qu'il vient de sauver, Masséna, par un beau dévouement, quitte son armée victorieuse et dans l'abondance pour commander en Italie à quelques soldats affamés et sans vêtemens, qui se disputaient la chair de leurs chevaux au milieu des monts glacés de la Ligurie. Ces malheureux désertaient en foule ; Masséna les ramena sous leurs drapeaux par le seul sentiment de l'honneur et de la patrie. Il dut ce succès à l'ascendant de son caractère et de sa renommée. A Nice, il arrêta l'épidémie par la sagesse de ses réglemens. A Gènes, il prodigua ses soins et ses veilles ; il y fut bloqué le jour même où les magasins n'avaient pas de vivres pour vingt-quatre

heures. L'ennemi s'empara de Vado, et isola ainsi l'aile droite de notre armée. Ce fut cette aile droite qui défendit Gènes contre les forces réunies des Autrichiens, des Napolitains et des Anglais. Avant de s'enfermer dans la place, Masséna voulut tenter le hasard d'une résistance extérieure. Le 28 avril 1800, il livra un combat des plus sanglans, et dans lequel il fut constamment à la tête des tirailleurs. Ce fut sur la fin de cette action, qu'après avoir perdu un général de brigade sur deux, deux adjudans-généraux sur trois, et trois aides-de-camp sur cinq, on l'entendit s'écrier à différentes reprises, en s'adressant à l'adjudant-général Thiébault : « La mort n'a » donc pas voulu de nous!.. Comment ! pas une balle pour » moi !» répétait-il, en chargeant un instant auparavant, avec le général Oudinot et une trentaine de guides, contre des régimens entiers que son audace parvint à enfoncer. Cinq fois dans un jour, il rencontra et battit l'ennemi. A sa rentrée dans Gènes, les habitans firent éclater les signes de la plus vive admiration. Le lendemain, il divisa son aile en deux corps; le premier, aux ordres du général Miollis, devait défendre la ville; et le second, tenir la campagne sous les ordres du général Soult et de Masséna en personne : à Macarollo, au torrent d'Albissola, à l'attaque de Sasello, on vit de quelle constance les soldats français sont capables; ils marchaient à l'ennemi sans pain et presque sans cartouches. Ces brillantes expéditions donnèrent au général en chef une force qui le mettait à même d'entreprendre tout ce qui était humainement possible pour le salut de la ville et de l'armée. Le prestige de sa gloire sembla par leur dévouement doubler le nombre de nos guerriers, et força une immense population à une patience qui n'eut

jamais d'exemple. Ce qui excite l'étonnement, c'est que, dans une capitale où la famine s'annonçait déjà, il se soit trouvé des vivres pour deux mois pendant le blocus le plus rigoureux, et qu'on ait soumis à la discipline, à de rudes travaux, des soldats qui semblaient ne pouvoir plus supporter une marche. L'homme, qui n'est pas habitué à interroger les causes morales des événemens, contemplera ces résultats sans les comprendre; celui dont l'intelligence est bornée dans son étroit savoir voudra douter de ce qu'il ne concevra pas; le penseur reconnaîtra seul, dans ces faits merveilleux, l'influence salutaire des grandes conceptions et des grands exemples.

L'ennemi se rendit maître des Deux-Frères, d'où il pouvait bombarder les forts et la ville. Les Français engagèrent un combat pour les reprendre: les Autrichiens, attaqués trois fois par une faible colonne, la repoussèrent dans une mêlée sanglante; les soldats trop pressés combattirent à coups de crosse et de pierres. Les Autrichiens enveloppaient cette poignée de braves, lorsque, suivi de quelques officiers de son état-major, Masséna, qui n'avait dans sa réserve que quatre compagnies, se met à leur tête, s'élance à travers une grêle de pierres et de mitraille, opère sa jonction avec la colonne dont Thiébault enflamme la bravoure, réussit à la dégager, et par ce mouvement hardi décide de la victoire. Au même instant, à l'aile droite, le général Hector, manoeuvrant sur Monte-Ratti, enlevait à l'ennemi ses deux dernières redoutes, et brûlait neuf cents échelles destinées à l'escalade de Gènes. La position des Deux-Frères fut reprise par les Français; les Autrichiens y perdirent quatre mille hommes.

Cependant le grand nombre de prisonniers faits de-

puis le commencement du blocus épuisait les vivres, et excitait des alarmes, chaque fois que nos troupes faisaient des sorties : pour calmer les craintes des habitans, Masséna se détermina à les rendre ; mais le général ennemi les faisant servir de nouveau sans renvoyer des Français en échange, on se vit contraint de les embarquer sur des vaisseaux. Le gouvernement de Gênes pouvait à peine, dans la détresse publique, leur distribuer, comme au peuple, quelques cuillerées d'une mauvaise soupe d'herbes. Ces soldats, devenus furieux, mangèrent leurs souliers, leurs havre-sacs et leurs gibernes : on fuyait leur bord par l'effroi d'être dévoré. Le général en chef invita vainement le général autrichien Olt à leur envoyer chaque jour par mer les vivres que la place n'était plus en état de leur donner. Plusieurs de ces malheureux se précipitèrent dans la mer.

Gênes fut bombardée par les Napolitains et les Anglais : alors le peuple, dont la patience était poussée à bout, murmura, demanda du pain et la fin de ses maux. Cent soixante mille habitans voyaient la mort toujours présente ; les femmes poussaient des cris de désespoir, tandis que les enfans et les vieillards exhalaient le dernier souffle de la vie près des cadavres dont les rues étaient encombrées : une multitude pâle et livide se disputait les chevaux morts qu'on portait à la voirie. Au moment où le général Masséna passait près d'un de ces groupes, des vociférations se firent entendre ; il s'arrêta, fixa les séditieux, et son regard les réduisit au silence. Telle fut, pendant plusieurs jours, l'horrible calamité d'une ville si florissante et si fière de son origine. Ce peuple inanimé voyait l'abondance entrer par toutes les portes, si le général en chef consentait à une capi-

tulation. La vue des vaisseaux anglais chargés de provisions, et la faiblesse de la garnison provoquaient à la révolte : plusieurs fois Masséna sut l'étouffer par ce calme intrépide qui impose aux mutins sans l'appareil des supplices. Cependant des avis sur les premiers succès de Bonaparte dans le Piémont vinrent relever les courages abattus ; mais l'espoir s'évanouit bientôt. Des enrôlemens clandestins ont lieu, il se forme des conciliabules, on projette d'assassiner le général en chef : on n'hésite plus qu'entre le fer ou le poison. On répand des proclamations d'Assaretto, dans lesquelles ce traître emploie tour-à-tour la séduction et les menaces ; on les colporte avec tant de secret, que, pour les connaître, le ministère de la police, en paye un exemplaire jusqu'à cent vingt francs ; on solde des hommes, des femmes et des enfans pour courir les rues presque sans vêtemens, en jetant des cris aigus. Dans ces circonstances funestes, les généraux ennemis demandaient une entrevue. Le premier mouvement du général français, habitué à ne traiter que les armes à la main, fut de rejeter cette proposition ; mais la ville et l'armée étant parvenues au dernier terme des calamités humaines, c'eût été une faiblesse barbare de ne pas se résigner à un revers que de nouveaux efforts ne pouvaient plus retarder. La moitié des troupes était dans les hôpitaux ; la garnison, exténuée par la disette et les maladies, se plaignait hautement : Masséna rassembla les chefs de corps, il voulut savoir d'eux s'il pourrait tenter une trouée : « Camarades, leur dit-il, » nous avons rempli notre tâche ; mais qu'il ne soit pas » dit qu'on a triomphé de nous, abandonnons ce vaste » tombeau ; n'emportons que nos armes et notre gloire, » et faisons-nous jour à travers l'ennemi ». Tous lui dé-

clarèrent que les soldats n'ayant plus même la force de porter un fusil, les officiers seraient les seuls à le suivre. Il ne songea plus dès-lors qu'à conclure un traité digne de sa belle défense. L'ennemi présenta une capitulation par laquelle il consentait à ce que l'armée retournât en France, mais il exigeait que le général restât prisonnier : « Vous valez seul vingt mille hommes, écrivait le lord » Keith à Masséna ».

La réponse de ce dernier fut qu'il mourrait les armes à la main avant d'entendre une négociation où le mot de *capitulation* entrerait, et toute l'armée fut convaincue qu'il tiendrait parole. « Avant de se rendre, disaient les » soldats, le général en chef nous aura fait manger jus-» qu'à ses bottes ».

La publicité donnée aux premiers articles du traité rendit un peu de calme aux habitans dont plus de quinze mille avaient péri par le tourment de la faim.

Le 15 juin 1800, le général Masséna, le lord Keith, commandant les forces navales combinées, ainsi que les généraux autrichiens Olt et Saint-Julien, se réunirent pour signer la convention. Pendant cette entrevue, Masséna montra une si grande sérénité et une ame si supérieure à l'adversité, qu'on eût dit que c'était l'ennemi qui capitulait. Une seule chose faillit rompre tout-à-coup la négociation; le général Olt refusait de laisser partir par terre huit mille hommes de nos troupes : Masséna, reprenant sa fierté, rompt la conférence, en laissant cet adieu aux généraux ennemis : « Vous ne voulez pas ? eh bien ! messieurs, à demain ! » Cette fermeté en imposa, on le rappela et l'article fut accepté ; « On nous avait bien assuré que le général Mas-» séna était vif, dit à cette occasion un officier autri-

» chien, mais nous ne pensions pas qu'il le fût autant! »
L'amiral Keith fut celui des généraux ennemis dont il reçut le plus de marques d'estime; à chaque article contesté, *il répétait* : « Monsieur le général, votre défense » *est* trop héroïque pour que l'on puisse rien vous » refuser ».

Un des moyens dont Masséna se servit pour atteindre son but fut d'alimenter la mésintelligence qu'il savait exister, quant aux individus, entre les Anglais *et* les Autrichiens; ce fut ainsi que, flattant à propos l'orgueil des uns aux dépens de l'amour propre des autres, il se fortifia des faiblesses de tous. D'après ce plan, il lui arriva de dire au lord Keith : « Laissez entrer un » peu de blé dans Gènes, monsieur l'amiral, et je vous » donne ma parole, que ces messieurs, en montrant » *les généraux* autrichiens, n'y mettront pas les pieds ». Vers la fin de la conférence, il lui dit encore: « Milord, » si la France et l'Angleterre pouvaient jamais s'enten- » dre, elles gouverneraient le monde ». Comme le général Saint-Julien, dans une objection relative au gouvernement de la Ligurie, s'appuyait des instructions de l'empereur sur les changemens à y opérer, Masséna s'écria : « Eh bien ! monsieur, vos opérations seront aussi » peu solides que le projet en a été prématuré, et je vous » donne ma parole d'honneur, qu'avant vingt jours, je » suis devant Gènes. — Vous y trouverez des hommes » à qui vous avez appris à le défendre, répondit avec » esprit un des officiers ennemis ».

Masséna insistait pour emmener cinq corsaires français qui se trouvaient dans le port, et contre cette demande, l'amiral Keith alléguait les dispositions d'un

bill. « Quoique vous ne soyez pas tenu de le con-
» naître, dit-il au général français, je dois le respecter;
» d'ailleurs, ajouta-t-il, nous avons, vous le savez, un
» parlement et deux partis en Angleterre ». Ces raisons étaient trop bonnes pour être combattues par des raisons: Masséna le sentit; aussi, reprenant le ton de la plaisanterie: « Monsieur l'amiral, dit-il, quelle satisfaction la
» possession de quelques chétifs corsaires peut-elle ajouter
» pour vous à la prise de Gènes qui est votre ouvrage?..
» Allons, milord, après nous avoir enlevé tous les gros,
» c'est bien le moins que vous me laissiez les petits. —
» Eh bien! monsieur le général, répliqua Keith, n'en
» parlons plus ».

Malgré quelques débats qui s'élevèrent encore, le traité fut enfin signé, et l'on se donna réciproquement des otages. Ainsi se termina ce blocus mémorable, que la France citera toujours avec un sentiment d'orgueil. Dans la campagne précédente, Masséna avait seul sauvé la république; sa résistance dans Gènes, en contribuant si puissamment à la victoire de Marengo remportée peu de jours après, n'était pas un moindre titre à la reconnaissance nationale: « Plus heureux que Léonidas, ce guer-
» rier, disait le prince Henri de Prusse, frère de Frédéric
» le Grand, et si grand général lui-même, a deux fois
» défendu et sauvé sa patrie; deux fois avec des forces
» inférieures il a battu des armées qui, fières de leur
» supériorité, ne comptaient que sur la victoire ».

Après avoir conquis l'olivier de la paix, les soldats de l'armée d'Italie revirent encore une fois à leur tête le général sous lequel ils avaient cueilli tant de lauriers. La renommée publiait partout ses exploits, et son retour,

parmi ses anciens compagnons d'armes, fut un véritable triomphe. Masséna ne resta que peu de temps au milieu de nos phalanges victorieuses. Rappelé dans sa patrie, il vint au sein du repos jouir des honneurs mérités par d'immortels travaux consacrés à assurer l'indépendance de son pays. Sa modestie ne put le dérober aux regards de ses concitoyens, qui l'appelèrent plusieurs fois aux plus honorables fonctions de l'état. Devenu maréchal de l'empire en 1804, il vit s'accumuler sur sa tête *toutes* les distinctions que venait de ressusciter le despotisme. Pour cette fois, les cordons, les titres et les dignités furent accordés au mérite ; mais ces hochets, absurde création d'une jonglerie politique, intéressée à séduire la basse vanité des ames serviles, avaient moins pour but de rehausser la gloire de Masséna, que de la borner au temps présent en la circonscrivant à une récompense dont le signe dispensait la nation de perpétuer sa gratitude pour des services déjà évalués, et payés d'après le tarif du monarque. Masséna ne tarda pas à prouver que, pour les grands cœurs, il est un prix plus sublime que les faveurs des princes. Comblé de richesses et d'honneurs, il peut dans le loisir d'une vaste opulence couler des jours tranquilles, mais il a une patrie à défendre, et il nourrit l'ambition de léguer toute entière à l'histoire une vie dont les plus belles années appartinrent à la liberté.

L'Autriche arme pour une nouvelle guerre. La campagne de 1805 commence, Masséna sollicite un commandement ; Napoléon lui confie celui de l'armée d'Italie, qui devait être opposée à celle de l'archiduc Charles sur les bords de l'Adige : ainsi les mêmes lieux

reconnaissent, pour la troisième fois, le même vainqueur, et les deux plus habiles stratégistes des temps modernes vont se trouver encore en présence l'un de l'autre. Une lutte savante s'engage; mais Masséna, qui a contre lui la supériorité du nombre, ne manœuvre que pour occuper son ennemi, ne combat que pour l'empêcher de secourir à temps une armée plus considérable, et s'expose même à être battu pour favoriser sur le Danube des victoires décisives. La prise de Vérone; les redoutes de Caldiero emportées à la baïonnette sous le feu de trente pièces de canons; le général autrichien Hillinger et six mille des siens faits prisonniers; la Brenta, la Piave et le Tagliamento franchis après de brillans succès; le prince de Rohan cerné à Castel-Franco, et forcé, à la tête de huit mille hommes, de mettre bas les armes; Vicence et Trieste occupées par nos troupes; un grand nombre de pièces d'artillerie enlevées dans divers combats; des magasins, des bagages, des drapeaux, et enfin l'entière dispersion de l'armée du prince Charles: tels furent les avantages remportés par Masséna, qui, après avoir poursuivi vigoureusement l'arrière-garde autrichienne, opéra sans obstacle sa jonction avec la grande armée.

A la paix de Presbourg en 1806, Napoléon résolut de punir le roi de Sicile d'avoir osé manquer à la foi des traités. Masséna, envoyé pour détrôner le monarque parjure, arrive le 6 janvier à Bologne avec vingt-cinq mille hommes, marche sur Naples, où, le 12 février, le nouveau souverain, Joseph Napoléon, est reçu aux acclamations du peuple, fait capituler la forteresse de Gaëte si vaillamment défendue par le prince de Hesse Philipstadt,

soumet la Calabre, force les troupes napolitaines à déposer les armes ou à passer en Sicile, dissipe plusieurs rassemblemens d'insurgés qui s'étaient formés à Lango-Negro, ainsi qu'à Lauria, et achève, dans l'espace de quelques mois, la conquête de ce royaume. Lorsque Masséna quitta ces contrées d'où il avait banni le meurtre, l'incendie et le pillage, pour aller commander le 5e corps de la grande armée avec lequel il occupa une partie de la Pologne, quoiqu'il dût alors agir isolément pendant les glorieuses campagnes qui amenèrent le traité de Tilsitt, et qu'il eût constamment à combattre ou à contenir des forces supérieures, son habileté et sa prudence balancèrent avantageusement la puissance du nombre, et mirent seules quelque équilibre dans une lutte où toutes les probabilités matérielles étaient en faveur de l'ennemi.

La guerre de 1809 contre l'Autriche rappela dans l'Allemagne l'élite de nos guerriers. Dès les premiers jours, l'heureuse issue des combats de Pfaffenhoffen et de Taun annonça que le chef de la maison de Lorraine n'avait oublié la trop facile générosité du vainqueur que pour se voir de nouveau réduit à implorer son inépuisable clémence. Le prince Charles était entré dans la Bavière à la tête de cent vingt mille hommes : Napoléon résolut de détruire cette armée ; il parut, et chaque jour fut marqué par une victoire. Le 20 avril, les Autrichiens furent battus à Abensberg. Le 21, Masséna, qui, en manœuvrant sur leurs derrières pour couper leurs communications, avait contribué au succès de la veille, les attaqua dans Landshutt, et décida de la prise de cette ville après un combat qui fit tomber en notre

pouvoir trente pièces de canon, neuf mille prisonniers, six cents caissons, tous attelés et remplis de munitions, trois mille voitures de bagages, trois équipages de ponts, les hôpitaux et plusieurs magasins considérables. Le moment de frapper un coup terrible était arrivé. Napoléon partit de Landshutt, et le 22 fut livrée cette fameuse bataille d'Eckmülh, dans laquelle les Autrichiens perdirent vingt mille hommes, quinze drapeaux, et plus des deux tiers de leur artillerie. Dans cette journée, si glorieuse pour nos armes, Masséna, dont le corps était encore en arrière, prit à l'action une part des plus actives. Constamment près de l'empereur, il ne le quitta que pour porter ses ordres, ou pour aller dans la mêlée, sous une pluie de mitraille et de balles, faire exécuter des dispositions qu'il avait lui-même conseillées. L'affaire d'Ebersberg, où sept mille Français mirent en déroute trente-cinq mille Autrichiens, après leur avoir tué cinq mille hommes, et fait plus de sept mille prisonniers, ne fut pas moins honorable pour Masséna que sa belle conduite à Essling, où, dans la position la plus désespérée, son intrépidité sauva l'armée, et lui fit répondre à de vives instances pour tenir seulement trois jours : « Dites » que j'en tiendrai douze ». Il avait fait à Gros-Aspern des miracles d'audace et de contenance. Quarante jours après, il renouvela les mêmes prodiges à Enzersdorff et à Wagram, où, malade et souffrant, il commanda couché dans sa calèche, et se fit conduire partout où le danger était le plus imminent.

A la paix de Vienne en 1809, la France se vit libre de toute guerre dans le Nord, et l'Europe entière crut que l'Espagne et le Portugal allaient enfin succomber sous le

poids des forces immenses dont l'empereur Napoléon pouvait disposer ; il avait annoncé qu'il chasserait les Anglais de la Péninsule, et qu'avant une année, on verrait *ses* aigles triomphantes plantées sur les tours de Lisbonne. L'armée destinée à cette invasion était forte de quatre-vingt mille hommes ; elle était commandée en chef par Masséna, et avait à combattre le lord Wellington qui réunissait sous ses ordres plus de cent cinquante mille hommes, sans compter la population armée du Portugal, animée par le patriotisme, la haine, la vengeance, et le souvenir récent des maux qu'elle avait soufferts, les deux années précédentes, pendant les expéditions des maréchaux Junot et Soult, quelque infructueuses qu'elles eussent été.

Masséna s'étant d'abord emparé de Ciudad-Rodrigo (1), qui ne se rendit qu'après vingt-cinq jours de tranchée ouverte, passa la Coa, repoussa les avant-postes anglais,

---

(1) Le siège de Ciudad-Rodrigo, dont toutes les opérations furent conduites par le maréchal Ney, donna lieu à plusieurs actes du plus grand courage.

Deux cents Espagnols étaient enfermés dans le couvent de la Ste.-Croix, d'où, par un feu continuel et des plus meurtriers, ils inquiétaient nos travailleurs. Le capitaine du génie Maltzen, à la tête de cent cinquante grenadiers et de vingt sapeurs, s'avança au milieu d'une grêle de balles jusque sous les murs de cet édifice, et après en avoir brisé les portes à coups de hache, il y pénétra de vive force. Déjà le capitaine des grenadiers avait été blessé mortellement, et Maltzen venait d'être atteint de deux coups de feu ; les soldats hésitaient à l'aspect d'un si grand danger : « Eh quoi ! » leur dit-il, ne voyez-vous pas que nous avons à faire plus de chemin » pour nous en retourner que pour achever ce que nous avons entrepris? » Puisque nous ne pouvons prendre d'assaut ce repaire, essayons du moins » de l'incendier ». Maltzen était affaibli par la perte de son sang ; mais il ne voulut pas quitter son poste, sans avoir atteint le but qu'il

investit Almeïda (1), place frontière du Portugal, la força de capituler le 27 août, pénétra un mois après dans la vallée qu'arrose le Mondego, passa ce fleuve à Celorico, le repassa ensuite au pont de Fornos, conduisit son armée sur la rive droite, arriva au pied de la Siera de Busaco, que les Anglais abandonnèrent à la suite d'un combat des plus opiniâtres (2), et se dirigea sur Coïmbre, où il fit son entrée dans la soirée du 1.er octobre au milieu des illuminations ordonnées par Wellington pour éclairer le pillage et la dévastation de cette

s'était proposé. Bientôt des flammes s'élevèrent de toutes parts ; les Espagnols chassés du rez-de-chaussée s'étaient réfugiés dans les étages supérieurs, d'où ils faisaient un feu terrible de mousqueterie ; Maltzen les somme alors de se rendre, il est prêt à les secourir : inutile générosité, les assiégés ont juré de périr, et ils disparaissent dans l'embrasement général. Ce fut seulement alors que l'intrépide capitaine consentit à aller se faire panser.

La belle conduite du caporal Thirion, du carabinier Bomboix et du chasseur Billaret les fit admirer de toute l'armée de siège. Aussitôt que la brèche fut praticable, ces trois braves s'y élancèrent les premiers, tirèrent leurs coups de fusil sur la garnison épouvantée, et agitèrent en l'air leurs schakos aux cris de *vive l'empereur!*

Les généraux d'artillerie Eblé et Ruty, le commandant du génie Valazé, ainsi que les généraux Loison, Mermet, Simon et Ferey déployèrent, sous les murs de Ciudad-Rodrigo, autant de dévouement que d'habileté.

(1) Le siège d'Almeïda ne fut pas moins fécond en belles actions militaires que celui de Ciudad-Rodrigo : les talens et la valeur des généraux Threillard, Loison, Gardanne, Ferey, Eblé et Lajowski y brillèrent de tout leur éclat.

(2) Ce fut à Busaco, où le général Reynier affronta les plus grands périls pour ramener la victoire sous nos étendards, que fut blessé le vaillant général Simon : atteint de deux balles pendant la charge, il fut laissé sur la hauteur où les Anglais le recueillirent.

superbe

superbe ville que ce lord ne voulut quitter qu'après avoir permis à ses troupes de se livrer à des horreurs, dont l'atrocité répugnerait même aux hordes les plus barbares.

Après onze jours de marches forcées, au milieu des pluies, les avant-gardes françaises parvinrent à Aleaquer, à neuf lieues de Lisbonne. Près d'arriver à l'extrémité la plus reculée du Portugal, Masséna regardait déjà ce pays comme une conquête assurée ; croyant que les Anglais ne songeaient plus qu'à se rembarquer, il comptait les atteindre, leur présenter la bataille dans la précipitation d'un départ, et les accabler avec des forces supérieures. Mais des reconnaissances, envoyées sur divers points (1), trouvèrent l'armée de lord Wellington re-

---

(1) Le général Sainte-Croix périt dans une de ces reconnaissances. Il s'était avancé sur une éminence pour faire des observations, lorsqu'un boulet, parti des canonnières stationnées dans le Tage, le coupa en deux. Jeune encore, ce général avait déjà fourni un carrière militaire des plus glorieuses. A Essling, où il était colonel, ce fut lui qui, sous le feu de l'artillerie ennemie, passa le premier dans une barque sur la rive gauche du Danube. A Wagram, il déploya la plus rare intrépidité, et fut compté parmi les blessés de cette journée. La guerre d'Espagne et de Portugal mit le comble à sa haute réputation de bravoure. Le 4 avril 1810, on le vit, à la tête de trois escadrons, attaquer trois mille hommes de troupes de ligne, six cents chevaux espagnols, et un régiment de hussards portugais qui défendaient les approches de Villa-Verde, où il pénétra après avoir sabré les carrés ennemis. Le combat de Pénilla lui fournit une nouvelle occasion de se signaler par de brillans exploits. Le 6 juin, à Monbucq et à Bratocinnos, il enleva de vive force la ligne des postes ennemis; et ce fut principalement à sa valeur, ainsi qu'à celle du chef d'escadron Fische et des capitaines Talon et Letermeiller, que l'on dut la réussite de ce coup de main qui assura le succès des opérations du corps commandé par le duc d'Abrantès. Le lendemain, il se dirigea avec deux régimens vers Alcaniza, où l'ennemi avait réuni quatre mille fantassins et six cents cavaliers sous les ordres du général Eschaveria. Cette troupe s'était retranchée sur des hauteurs protégées par l'escarpe-

tranchée dans une position qu'il était impossible d'attaquer sur la chaîne des montagnes qui s'étend depuis Alhandra jusqu'à Torres-Vedras; inopinément arrêtés au moment où ils se croyaient à la veille d'atteindre le terme de leurs travaux, les Français, cernés de toutes parts, et dont les communications étaient interceptées par des corps volans, restèrent au pied des lignes de Torres-Vedras, souffrant avec patience des privations sans nombre qu'ils enduraient par l'espérance de réduire dans peu leur ennemi au désespoir. Il y avait déjà un mois qu'ils étaient dans cette situation critique, lorsque Masséna résolut de tourner les positions anglaises, afin de manœuvrer sur Lisbonne. Dans la nuit du 14 au 15 novembre, il leva son camp et se mit en retraite pour

---

ment des rochers et d'affreux précipices. Ces obstacles, qui font la sécurité des Espagnols, enflamment le courage du général français; en un instant, il a gravi les hauteurs : électrisés par son exemple, les dragons, moitié à pied, moitié traînant leurs chevaux, s'élancent après lui; surpris, mais non déconcerté par tant d'audace, l'ennemi veut opposer de la résistance; c'est en vain: au premier choc, sa ligne est enfoncée par le vaillant Sainte-Croix, qui, toujours en avant d'un escadron qu'il guide, va chercher une nouvelle blessure au poste du péril; une balle le frappe; « Camarades, s'écrie-t-il alors, le plomb des Espagnols ne » tue pas aujourd'hui; montrons-leur que nous avons des sabres qui » coupent ». A ces mots, les dragons redoublent d'impétuosité, tout ploye devant eux; culbutés sur tous les points, les Espagnols sont mis dans la déroute la plus complète, sept cents des leurs tombent sur le champ de bataille, un plus grand nombre se rend prisonnier, le reste s'enfuit en jetant ses armes.

Ce fut peu de temps après cette action, qui mérita les plus grands éloges aux officiers d'Hautefeuille, Leleu, Turing et Labourdonnaye, ainsi qu'à l'aide-de-camp Ecquevilley, que fut tué le général Sainte-Croix; il fut regretté de l'armée entière et particulièrement du maréchal Masséna qui le regardait avec raison comme un de nos meilleurs généraux de cavalerie.

aller prendre position à Santarem, où il se fortifia en attendant le corps de réserve commandé par le général Drouot, qui, parti de Valladolid, ne tarda pas à le rejoindre. Notre armée étendait sa ligne entre la mer et le Tage. L'intention du général en chef était de redescendre le fleuve, et, après l'avoir traversé, de s'emparer de la presqu'île dans laquelle sont situées les villes de Palmela et de Setuval; de se rendre maître du cours du Tage et des hauteurs d'Almeïda, afin de pouvoir en même temps affamer et bombarder Lisbonne. Déjà deux cents bateaux avaient été construits, et tous les préparatifs étaient terminés, lorsqu'une dépêche du cabinet de Saint-Cloud empêcha d'accomplir une entreprise dont le succès ne pouvait pas être douteux. Masséna reçut l'ordre formel de ne rien tenter qui pût déterminer les Anglais à quitter le Portugal; et cet ordre arriva au moment où il était moins difficile à l'armée de sortir par un coup hardi et décisif de la situation pénible dans laquelle elle se trouvait, que d'effectuer une retraite à travers un pays où elle allait achever de s'épuiser en luttant contre les obstacles et les dangers qui à chaque instant se multipliaient autour d'elle. Masséna crut devoir immoler l'intérêt de sa propre renommée aux vues d'une politique dont il ne devait pas chercher à pénétrer les mystères. L'abondance était dans Lisbonne, et c'était là qu'après sept mois de privations et d'efforts, les soldats s'attendaient à voir finir leurs misères, quand ils eurent la douleur d'apprendre qu'il leur fallait enfin abandonner le Portugal sans avoir livré une seule bataille rangée. Le 5 mars 1811, Masséna ordonna la retraite; le 10, il arriva à Pombal, d'où, le lendemain, son arrière-garde qui avait arrêté toute une journée l'avant-garde de Wellington, vint,

pendant la nuit occuper une forte position en avant du défilé de Rédinha sur l'Adançor. Chaque jour, il soutenait des combats dans lesquels l'avantage était presque toujours du côté des Français : « La supériorité de génie du géné- » ral en chef, dit un narrateur anglais (1), se mon- » trait à tous les instans ; il ne laissait échapper aucun » des avantages qu'offrait le terrain ; ses arrière-gardes » n'abandonnaient une position qu'elles venaient de dé- » fendre, que lorsqu'elles étaient complètement tournées, » et c'était pour en prendre une autre et la défendre en- » core. Les colonnes françaises se retiraient lentement » sur un seul point central dans une position choisie où » elles se réunissaient en masse pour se reposer, résister » à leurs ennemis, les repousser et recommencer leur » marche. Le maréchal Ney soutenait la retraite avec des » corps d'élite, tandis que le maréchal Masséna toujours » prêt à appuyer au besoin l'arrière-garde, dirigeait les » mouvemens du gros de l'armée. » *Les talens de ce grand capitaine*, est-il dit dans le Journal Militaire anglais, *n'ont jamais paru si éminens ; rien ne peut égaler l'habileté qu'il déployait alors* (2).

Masséna prit position sur la Caïra, repoussa les Anglais à Foz de Aronce ; franchit l'Alva, dont il rompit les ponts, arriva à Guarda qu'il évacua à l'approche des Anglais, alla se poster à Ruivinha, s'y maintint quelque temps, et repassa la frontière de Portugal, après avoir défendu avec avantage le gué de Rapoula de Coa.

De retour en France, Masséna fut généralement blâmé :

---

(1) History of Europe. Edimburg, annual Register, vol. 4, 1811, p. 257.

(2) Military chronicle, tom. 2, p. 405.

on lui fit un crime d'avoir abandonné le Portugal, et de s'être laissé réduire à la nécessité de rétrograder. Les revers qu'il venait d'éprouver furent injustement attribués à l'envie de conserver les richesses qu'il avait acquises dans ce pays; et cette opinion fut accréditée par l'empereur lui-même, qui, en rejetant sur un de ses maréchaux les torts de sa politique, se hâta de saisir l'occasion favorable pour ternir une réputation dont l'éclat devait l'offusquer. Aux yeux de l'Europe, Masséna était tombé en pleine disgrâce; mais l'empereur, qui demeurait convaincu que la conduite militaire de ce général était exempte de reproche, lui garda toujours cette estime intérieure, qu'il ne put s'empêcher de manifester encore par des preuves de confiance. Masséna conserva le commandement de Toulon, jusqu'à la déchéance du gouvernement impérial. Maintenu dans ce poste après la rentrée des Bourbons, il devint, à l'époque du débarquement de Bonaparte, l'un des pairs de cette chambre des cents jours, où il montra autant de patriotisme que de modération. Lorsqu'on eut reçu la triste nouvelle du désastre de Mont-Saint-Jean, il prit le commandement de la garde nationale de Paris, et dans ces momens d'inquiétudes et d'alarmes, qui précédèrent le second retour du roi, la capitale lui dut l'ordre qui régna dans ses murs, et la tranquillité dont jouirent ses habitans, jusqu'à ce que le drapeau des lys eût remplacé les couleurs reconnues depuis vingt-cinq ans. Masséna ne s'occupa plus alors des affaires publiques. On assure même qu'il était prêt à quitter la France pour passer aux Etats-Unis, quand une maladie dangereuse l'empêcha d'accomplir ce dessein. Quelques Marseillais, à la tête desquels se trouvait un habitant de Riez, que peu d'années auparavant la protec-

tion du maréchal avait soustrait à la honte d'une condamnation et d'un supplice ignominieux, l'avaient dénoncé comme traître au roi : la plainte rédigée par ce misérable, que l'on avait vu mendier des signatures contre un bienfaiteur à qui il devait tout, l'honneur et la vie, fut lue à la chambre des députés après la promulgation de cette loi d'amnistie, qui introduisait des exceptions à la convention de Paris, où il était expressément stipulé que personne ne pourrait être recherché pour *ses opinions et sa conduite antérieures*. Masséna n'avait sans doute rien à redouter, puisque, lors même qu'il eût été coupable, l'oubli du passé lui était garanti par un traité qui devait avoir été revêtu de la royale sanction ; mais sa loyauté s'indigna de l'odieuse imputation d'avoir trahi, et il publia, en réponse à ses calomniateurs, un mémoire dans lequel il démontre que sa conduite, avant et pendant la funeste entreprise de Bonaparte, avait été telle que devait l'espérer les véritables amis de l'indépendance nationale. Cependant la faction qui avait immolé Brune, les terroristes de 1815 intriguèrent sourdement, et ne cessaient de désigner Masséna comme une victime dont le sang devait fumer sur les autels de la réaction. Cette fureur épouvanta le guerrier dont le caractère, affaibli par de longues souffrances et par l'âge, ne recouvrait plus que de loin en loin quelque lueur de cette énergie qui s'était usée au sein des grands événemens et des tempêtes politiques ; des inquiétudes, des craintes, des agitations, le fantôme sans cesse présent de la persécution, la mort violente de deux maréchaux ses compagnons d'armes et ses amis, mille pressentimens funestes, mille idées toutes plus sinistres les unes que les autres le poursuivaient : « Eh quoi ! s'écriait-il, il ne

» s'offrira donc plus un champ de bataille, où nous puis- » sions périr glorieusement ? la France n'a-t-elle plus » que des échafauds pour ses défenseurs ? S'est-on chargé » d'exercer sur eux les vengeances de l'Europe? Si l'étran- » ger impose la loi de nous sacrifier, si c'est là la condi- » tion d'où dépend le salut de notre patrie, que l'on » fasse tomber nos têtes : mais pourquoi cet acharnement » à flétrir impitoyablement notre mémoire ? Les hommes » qui règnent sur les peuples que nous avons vaincus n'ont » pas pu commander tant d'ingratitude, ni exiger tant » d'avilissement ! » Les anxiétés et le trouble de l'esprit avaient miné insensiblement les ressorts de son existence. Le 7 avril 1817, le héros succomba, et son ame alla, aux régions de l'immortalité, se confondre avec celles des Bayard et des Duguesclin.

Ce qui distingua Masséna des autres généraux, dont s'honore la France, c'est qu'il brilla partout au premier comme au second rang; peut-être même était-il plus étonnant livré à son propre génie, que quand il commandait en sous ordre. Exécutait-il des conceptions qu'il n'avait pas formées, il savait se les approprier, et il était rare que l'étendue de son coup-d'œil exercé n'y adaptât pas quelques-unes de ces chances heureuses, que lui seul avait le don de prévoir et qui naissaient de ses combinaisons. A la tête d'une armée, personne mieux que lui ne réussissait à en dominer l'ensemble et à en pénétrer les détails ; rien ne pouvait échapper à sa perspicacité : aussi pouvait-on dire de lui qu'il dirigeait tout, que tout partait de lui, qu'il donnait à tout l'impulsion. Ses opérations étaient toutes subordonnées à un esprit de système et d'ordre; il faisait la guerre avec méthode, mais il pouvait varier ses plans, et les circonstances ne le trouvaient jamais au dépourvu. Tantôt lent, tantôt rapide,

il commandait la patience, excitait l'impétuosité, tempérait ou enflammait à son gré l'ardeur du soldat. Habile à entretenir l'émulation, il possédait le grand art de récompenser à propos. Instruit par sa propre expérience et par la conscience du mérite par lequel il s'était élevé, il ne dédaignait pas de porter son attention sur les derniers rangs, et il ne négligeait aucune occasion de faciliter l'essor de ces braves modestes que l'on n'ignore que parce qu'ils sont déplacés. Près de lui chaque individu occupait le poste ou l'emploi auquel l'appelaient la nature de son caractère, l'éducation qu'il avait reçue ou son aptitude particulière. Une fois remarqué de lui, un militaire ne pouvait pas manquer de parcourir en peu de temps tous les degrés de l'avancement auquel il devait prétendre, ou de se distinguer dans le grade qu'il avait obtenu. Ce fut ainsi qu'une multitude de bons officiers se forma pour ainsi dire à son école, et que l'on vit sortir du sein des armées et des corps qu'il avait commandés la plupart de ces généraux dont la réputation a grandi avec la gloire française.

Aux temps où la reconnaissance de la patrie existait dans des institutions, le Panthéon eût été ouvert à la dépouille mortelle d'un grand capitaine. Celle de Masséna fut rendue à la terre commune; un concours immense de citoyens de tous les âges et de toutes les conditions s'empressa d'honorer par sa présence les funérailles de ce maréchal, et cette marche funèbre fut encore pour lui une marche triomphale. L'histoire de sa vie se lisait dans tous les regards, ses succès vivaient dans les récits de tous les braves. Chacun se rappelait sur son passage de quel éclat il avait couvert les armes nationales, qui dans ce jour étaient voilées de crêpes, et combien de fois il avait conduit à la charge

et à la victoire les soldats que précédaient ces tambours, dont le son lugubre faisait tressaillir tous les cœurs.

Le général Thiébault prononça son éloge : à quel autre appartenait-il mieux de louer le maréchal qu'à celui qui, l'ayant secondé dans une expédition périlleuse, a su retracer, par une relation élégante et fidèle, les exploits des Français dans les murs de Gènes ! Ministère auguste et sacré, le brave seul sait dignement célébrer les braves, et les mânes d'un guerrier se réjouissent des lauriers dont les pare une main guerrière.

Un mausolée érigé par la piété filiale distingue la sépulture de Masséna de celle de ce peuple de morts dont quelques-uns ne sont pas indignes de le recevoir et de reposer près de lui ; mais aucun monument public ne lui a été encore décerné : et, tandis qu'on nous menace de confier à la sculpture le soin d'exhumer sur des marbres d'Italie la gloire inconnue et les faits des Charrette, des Stofflet, des Cadoudal et des Laroche-Jacquelein, nous n'apprenons pas que l'on ait songé à élever la plus petite statue au général dont la renommée n'a été fatale qu'aux ennemis de la patrie. Un jour, sans doute, il sera vengé de cet oubli : comme les Turenne, les Saxe, les Condé, Masséna aura ses historiens, qui plus heureux que nous, pourront placer, dans un cadre proportionné à l'illustration du grand homme, le tableau d'une vie, dont les bornes de cet ouvrage ne nous ont permis que de présenter une esquisse.

---

Après avoir parlé de la gloire de Masséna, il est juste de consacrer quelques pages aux guerriers qui y contribuèrent aux deux plus belles époques de sa vie.

Les résultats de la campagne des Grisons furent immenses, mais la composition de l'armée à qui on les dut était admirable. A la tête de nos brigades et de nos divisions, se firent principalement distinguer les généraux Lecourbe, Soult, Legrand, Xaintrailles, Mortier, Ney, Menard, Thureau, Lapisse, Boivin, Gudin, Molitor, Heudelet, Klein, Laval, Gazan, Loison, Mainony, Lorge, Chabran, Demont, Oudinot, Ruby, Casabianca, Dessoles, Paillard, Bontems, Quétard, Humbert, et l'intrépide Chérin, qui mourut au champ d'honneur également regretté des savans et des braves. Ces noms rappellent tous des actions d'éclat ou quelqu'important service. Il est impossible de déployer plus de bravoure et de talent que n'en montrèrent, dans toutes les occasions, les adjudans-généraux Weber et Lorcet : le premier, qui commandait la légion helvétique, périt victime de son dévouement; le second fut dangereusement blessé dans une charge où il montra une rare valeur. Chaque corps, chaque régiment eut ses héros. Parmi les chefs de brigade, on cita en première ligne le vaillant Lacroix, qui, plus que sexagénaire, combattait avec toute l'ardeur d'un jeune homme; l'impétueux Muller, qui guida constamment la 14<sup>e</sup> au poste du péril, et la fit encore triompher dans l'action où il fut frappé du coup mortel; le brave Brunet, qui reçut, au milieu du feu, les épaulettes de général; leurs dignes collègues Porson, Daumas, Dedon et Lochet rivalisèrent tous de gloire avec eux; une foule d'autres officiers furent mentionnés honorablement dans les rapports du général en chef. Dans ce nombre, on remarquait les chefs de bataillon Marès, du génie; Foy, de l'artillerie; Grain-d'orge, Maransin, Godinot, Ducos, aide-de-camp de Masséna; les capitaines Bergier, Burthe, Soult, Montfort, Fridol-

sheim, Delort, l'adjudant-major Delaar, et un citoyen de Lucerne, le généreux Schumaker, qui ne fut pas un jour sans se dévouer à nos succès.

Les travaux de nos guerriers au sein de la Ligurie, soit pendant le siège de Gènes, soit dans les actions qui y préludèrent, ne consacrent pas des noms moins glorieux. Qui croirait que, malgré la disproportion la plus marquée des moyens et des forces, de malheureux soldats, sans pain, sans argent, sans habits, sans chaussure, souvent sans munitions, à la fin presque sans chefs, ne tenant plus au monde que par le sentiment de l'honneur national, aient, dans l'espace de soixante-dix jours de combats ou batailles, détruit plus d'hommes et fait plus de prisonniers qu'ils ne pouvaient opposer de baïonnettes à un ennemi, auquel ils résistaient en se servant de ses propres cartouches, et en subsistant de son pain? N'est-ce pas déjà un véritable prodige d'avoir contenu, au milieu de tous ces événemens, une population de plus de cent soixante mille ames; d'avoir défendu par terre et par mer une ville, dans laquelle il faut, suivant les règles de l'art, plus de vingt mille hommes de garnison? Mais d'autres circonstances redoublent encore notre étonnement: ces soldats, réduits à convoiter une nourriture que les chiens refusaient, ont supporté, outre ces privations, quarante-cinq jours de siège, quinze jours de marches continuelles à travers les rochers les plus difficiles et sur les montagnees les plus escarpées; et nous ne comptons pas encore toutes les actions sanglantes, dont l'acharnement n'a pas même interrompu ces marches périlleuses, toutes les nuits de bombardement, qui ajoutaient aux horreurs de la famine, et l'épidémie qui mettait le comble à tant de maux. Les trois quarts des

officiers des demi-brigades périrent pendant le siège; de quatre-vingt-dix-sept officiers de la 2e de ligne, deux seulement ne furent point blessés. Six mille hommes sur douze mille furent mis hors de combat : la veille de l'évacuation, à peine deux mille hommes avaient-ils la force de se battre; encore eût-il fallu que l'on fût venu les attaquer, car ils étaient hors d'état de faire aucun mouvement; et leur faiblesse les obligeait de s'asseoir pour faire faction. Présentons par un mot le résumé de tout ce qui précède : ce mot consiste à dire que, pendant plus de deux mois, Masséna a fait, presque sans troupes, la guerre à toute une armée, s'est souvent défendu, et a quelquefois attaqué sans munitions, a suffi, sans fonds, à d'inévitables dépenses, et a nourri l'armée sans magasins. Ce rapprochement nous offre tout ce qui tient au blocus de Gènes; tout, excepté la gloire des braves qui s'y sont immortalisés, et dont nous regrettons de ne pouvoir offrir qu'une liste incomplète.

Les généraux Gazan, Gardanne, Petitot, Darnaud, Fressinet et Spital furent blessés. Le général Marbot succomba aux effets de la contagion. Les adjudans-généraux Cerisa, Mathis, Hector, Reille, Gauthier, Noël Huard et Campana versèrent leur sang pour la patrie : ce dernier resta au pouvoir de l'ennemi; l'adjudant-général Fantucci subit le dernier sort des combats, il avait vécu pour défendre la liberté. Les officiers d'états-majors et les aides-de-camp furent aussi cruellement traités; les adjoints Hatry, Fascarolo, Gasparinetti et Rosa furent tous grièvement blessés : Hatry reçut cinq coups de sabre; deux de leurs collègues, les capitaines Diey et Carlier, officiers jouissant de la plus grande estime, furent tués pendant le siège. Le premier aide-de-camp de Mas-

séna, le chef d'escadron Burthé, qui, dans toutes les occasions, se distinguait par une valeur éclairée, fut atteint de plusieurs coups de feu en dirigeant une charge. Le capitaine Marceau, frère du général de ce nom, et brave comme lui, fut blessé dans trois affaires différentes, trois fois en trente-un jours. Le lieutenant Chanaud, officier des guides du général en chef, vit se rouvrir les blessures qu'il avait reçues dans les campagnes précédentes. A cette multitude de noms avec lesquels d'autres exploits nous ont familiarisés, il faut ajouter ceux des généraux *Bujet*, Poinsot, Degiovani, Hervo, Compans, Sugny, Miollis, Oudinot, Solignac, Serras, Suchet, Pouget, Jablowpowski, Clausel, ainsi que celui du doyen d'âge dans l'artillerie, le vieux Lamartillière, à qui l'amour de la patrie et de la gloire fit retrouver toute l'activité et les forces de sa jeunesse. Les adjudans-généraux Thiébault, Ottavi, Blondeau, Sacquelen, Ortigoni, Gauthrin, Andrieux, ainsi que des chefs de brigade Godinot, Mouton, Wouillemont, Maugin, Devilliers, Brun, Cassagne, Boyer, Mazas, Bouton, Gaud, Bertrand, commandant le fort Diamant; Marès, Clavin, Villaret, Perrin, méritèrent tous des éloges; Godinot et Mouton furent dangereusement blessés; Villaret, qui commandait la 63<sup>e</sup>, Perrin, qui était à la tête de la 2<sup>e</sup> de ligne, et Clavin à celle de la 10<sup>e</sup>, reçurent une mort glorieuse. Les chefs d'escadron Lavillette, Donnadieu, Drouhin, Daoust, ainsi que les chefs de bataillon Lambert, Rossignol, Denchem, Lacroix, Landier, Graziani, Manhin, Chanu, Legrand, Vidal, Coustard et Dupellin, affrontèrent tous les dangers, et ne cessèrent pas de donner l'exemple à leur troupe; plusieurs d'entr'eux furent mis hors de combat; le commandant Dupellin reçut cinq coups de

feu dans une seule action, et il n'en continua pas moins à demeurer en ligne. Les capitaines Couchaud, Margeri, Delmas, Mathivet, Datte, Bernard, Sibuet, aide-de-camp de Masséna; le capitaine de corsaire Bravastro, l'officier de grenadiers Guimond, le lieutenant de carabiniers Gavaret, qui trouva la mort au milieu des rangs ennemis; le lieutenant Mengaud, les sous-lieutenans Ménard, James et Mamard, le sergent-major Vaille, les sergens Dazzier, Migy et Drapier firent l'admiration de l'armée. On ne peut non plus se dispenser de rappeler ici les services que rendit le chirurgien en chef Vernet, dont le zèle uni au talent conserva à la patrie un si grand nombre de ses enfans. Plusieurs beaux traits d'une généreuse audace méritent d'être rapportés: parmi ceux qui se dévouèrent pour pénétrer dans Gênes, après en être sortis, il faut remarquer le chef d'escadron Franceschi, alors aide-de-camp de Soult, et que ses talens et sa belle conduite placèrent depuis au rang des généraux les plus recommandables de l'armée. Monté sur une embarcation que conduisaient trois rameurs seulement, à la faveur de la nuit, il avait traversé la croisière anglaise, et était arrivé jusqu'aux chaloupes les plus rapprochées de la place, lorsque le jour le surprit. Il se trouvait au milieu de la rade, à plus d'une lieue du rivage, et exposé au feu croisé des bâtimens. L'un des rameurs est tué, un autre est blessé. Franceschi ne peut plus éviter d'être pris s'il n'abandonne son esquif. Dans cette extrémité, il attache ses dépêches sur sa tête au moyen d'un mouchoir, se dépouille de ses vêtemens, et se jette à la mer pour gagner le rivage; mais, il pense bientôt qu'il a laissé ses armes, qui vont devenir un trophée pour l'ennemi; il retourne à l'embarcation, prend son

sabre qu'il serre entre ses dents, nage long-temps encore, lutte opiniâtrement contre les vagues, aborde enfin, presque *épuisé* par la fatigue du trajet qu'il vient de faire, et *remet* à Masséna des dépêches du premier consul, qu'il avait quitté au pied du mont Saint-Bernard.

A l'attaque des ouvrages de San-Giacomo, l'adjudant-général Clavet alla deux fois, au milieu du feu le plus terrible, planter le drapeau de la 68ᵉ demi-brigade sur l'épaulement d'une redoute défendue avec tant de fureur par les Autrichiens, que nos troupes furent deux fois *obligées* de renoncer à l'assaut.

Un adjudant-sous-officier de la 2ᵉ de ligne, Vatrin (*Remi*), né dans le département des Ardennes, s'élança au milieu des ennemis, saisit un major autrichien, et, quoique assailli au même instant par plusieurs sous-officiers et soldats, dont un lui passa son épée dans les reins, il n'abandonna pas son prisonnier qu'il ramena au quartier-général. Un tambour du même corps, Dozier (*Tiburce*), né dans le département de l'Yonne, au moment où, dans la mêlée, sa caisse lui devenait inutile, se saisit d'un fusil, et s'en servit avec une intrépidité extraordinaire.

La 3ᵉ demi-brigade d'infanterie de ligne combattit constamment avec une rare valeur : les sergens Pilotant (*Antoine*), et Charnier (*Simon*), le premier, né dans le département de Maine-et-Loire, et le second, dans celui du Jura, chargèrent, avec douze de leurs camarades, contre une colonne ennemie forte de six cents hommes, qui, étant mise en déroute, fut faite prisonnière. Le caporal Cacaut (*Jacques*), né dans le département des Deux-Sèvres, fut un de ceux qui eurent la plus grande part à ce beau fait d'armes; après s'être long-

temps battu corps à corps avec les Autrichiens, il fondit sur une pièce de canon, s'en empara. Le grenadier Roussot, né dans le département de l'Ain, se jeta au milieu d'un régiment, dont il enleva le drapeau.

Dans la 5^e^ légère, le sergent-major Olivier, né dans le département de l'Ardêche, et le sergent Picard (*Jean*), né dans celui de la Moselle, montrèrent un courage à toute épreuve. Le premier alla, sous un feu des plus meurtriers, briser, à coups de crosse, une porte qui s'opposait à ce que nos carabiniers pussent déloger les Autrichiens qui s'étaient retranchés derrière un mur crénelé. Quoique blessé dans cette action, il ne cessa de combattre qu'après la victoire; le second, s'étant avancé avec impétuosité dans les rangs ennemis, y fut fait prisonnier; mais il parvint à se dégager, et revint à la charge pour mériter une nouvelle arme d'honneur, en remplacement de celle qu'il avait perdue dans la mêlée. Le caporal Mondry (*Joseph*), né dans le département du Bas-Rhin, avec quatre carabiniers, attaqua trente Autrichiens, qui occupaient une position des plus avantageuses, en tua deux, en blessa trois et fit douze prisonniers.

Dans la 24^e^ de ligne, plusieurs sous-officiers, caporaux ou soldats, furent mis à l'ordre du jour, pour avoir fait tour-à-tour des prodiges d'audace et de contenance (1).

---

(1) Lors de la désertion d'une partie des corps de l'armée d'Italie, la 25^e^ légère avait été chargée de désarmer la 24^e^ de la ligne. Cette circonstance faisait craindre de les rapprocher; mais, dans cette journée, la conduite héroïque de ces deux corps, qui à chaque pas avaient rivalisé de gloire, leur donna réciproquement tant de motifs d'estime, que les braves qui les composaient s'embrassèrent au milieu du feu, et firent sur le champ de bataille, et par un mouvement honorable pour toutes

Voici

Voici les noms de quelques-uns de ces militaires : Bernier (*Nicolas*), caporal, né dans le département de la Meuse; Angibout, né dans le département d'Eure-et-Loir; Sancré (*Barthélemi*), fusilier, né dans le département de la Meurthe; Roussel (*idem*), né dans le département de la Seine-Inférieure; Meunier (*idem*), né dans le département de Seine-et-Marne : le premier arracha, des mains de l'ennemi, le chef de sa demi-brigade, ainsi qu'un chef de bataillon qui se trouvaient enveloppés par des forces supérieures : le second attaqua trois officiers autrichiens, en tua un et désarma les deux autres; le troisième fit seul mettre bas les armes à sept Hongrois, dont trois officiers. Le quatrième combattait encore après sa deuxième blessure. Le dernier se précipita dans la mêlée, d'où il ramena plusieurs prisonniers. Un sergent de la 24e légère, l'intrépide Fostein (*Michel*), né dans le département du Bas-Rhin, se signala à l'estime des braves; après avoir été grièvement blessé au poignet, il se précipita dans la mêlée, où il fit plusieurs prisonniers.

Dans la 25e de ligne, le sergent Pérignon, né dans le département de la Meuse, se défendit contre trois Autrichiens, fit mordre la poussière à l'un d'eux, et dispersa les autres. Le lendemain, avec six grenadiers, il fondit sur un poste de vingt hommes qu'il obligea à prendre la fuite.

---

deux, abjuration de toute inimitié. L'enthousiasme fut même si grand de part et d'autre, que, par un échange momentané de braves, la moitié de la 25e passa dans la 24e, et la moitié de la 24e dans la 25e; les deux corps, ainsi mêlés, continuèrent à battre l'ennemi avec une ardeur nouvelle. Les armes françaises sont les seules qui puissent fournir de semblables anecdotes.

La 25e légère brigua le premier rang au poste de l'honneur. Le sergent-major Belleville (*François*), né dans le département de la Marne, s'élança plusieurs fois dans les retranchemens ennemis, où sa bravoure fut fatale aux Autrichiens. Le sergent Boulogne (*Jean-Baptiste*), né dans le même département, ayant aperçu un détachement de quatre cents Autrichiens, embusqués dans un jardin, se présenta à la seule porte par où ils pussent sortir, et les somma de mettre bas les armes. Cette audace épouvanta l'ennemi, qui se rendit à discrétion.

Le chasseur Vigny (*Jean-Pierre*), né dans le département de la Somme, ayant été cerné dans la mêlée par trois grenadiers hongrois, en tua deux à coups de crosse de fusil; culbuta le troisième et parvint à s'échapper. Le tambour Dardenner (*Jean*), né dans le département des Ardennes, ne discontinua pas de battre la charge d'une main et de sabrer de l'autre pendant l'attaque des redoutes de San-Giacomo.

Parmi les meilleurs soldats de la 55e demi-brigade, on cita le sergent Leclerc (*Augustin*), né dans le département de la Somme, et le caporal Mirolle (*Jean-Jacques*), né dans celui de la Moselle : ces sous-officiers s'étant emparés de deux pièces de trois, s'en servirent pour faire feu sur les Autrichiens. Les caporaux Ferdonnet (*Jean-Baptiste*), né dans le département de Loir-et-Cher, et Julienne (*François*), né dans celui d'Indre-et-Loire, contribuèrent par leur sang-froid et par leur bonne contenance à faire rentrer l'ennemi dans le fort Finale. Le grenadier Molière (*Alexis*), né dans le département de la Nièvre, fit prisonniers soixante chasseurs croates, ainsi que l'officier qui les commandait.

Dans la 63e de ligne, un capitaine de grenadiers,

l'intrépide Ronquette (1), né dans le département du Tarn, était sur le point de sortir d'une redoute, dans laquelle il était resté seul, lorsque plusieurs Autrichiens le sommèrent de se rendre : « Je ne me rends pas, quand » je puis me défendre., répondit Ronquette ». A ces mots, il décharge son fusil sur l'un d'eux, plonge sa baïonnette dans la poitrine d'un second, et rejoint sa

(1) Presque tous les officiers des différens corps furent mentionnés honorablement dans les ordres du jour ; mais comme il nous a été impossible de connaître le détails des actions par lesquelles ils se signalèrent, nous nous bornerons ici à rapporter leurs noms. On cita, dans la 8e légère, le chef de brigade Bertrand, les chefs de bataillon Moittié et Marguerit ; les capitaines Florquin, Barreau, Kuaud, Lecante, Cotard, Vander-Eslken, Masson, Joseph, Mathieu, Huvry, Winnaert, Dujardin et Bourrillon ; le quartier-maître Martin, l'adjudant-major Sugne ; les lieutenans Herrmann, Courtois, Mayer, Piquet, Bémard, Thuillier, Saint-Fascien, Dehon, Dejardin, Sauvas, Gegel, Lorieux, Crispin, Talgain, Bouvier et Sozez, ainsi que les sous-lieutenans Laguillon, Lhuillier, Bouzeau, Delleau, Coquelard, Wol, Lamain, et Protche. Dans la 12e de ligne, le chef de brigade Vergez, le chef de bataillon Martin, les capitaines Marbœuf, Renaud, Dunner, Genton, Poteis, Vionnel, Meslier frères, Froidot, Lurat, Dugier, Boumard, Dechambe et Rives ; les adjudans Boyeaux et Lombard, le quartier-maître Minon, les lieutenans Sensenbremiez, Godard, Lami, Cornu, Malapert, Noel, Guyot, Robers et Hedin ; les sous-lieutenans Hatelquin, Lacroy, Hopquin, Mocqueres, Bochot, Fuzier, Breul, Guyot, Charles, Prieur, Carias et Thienssé. Dans la 62e, le chef de brigade Wuillerme, le chef de bataillon Fleury, le chirurgien-major Le Dieu, les capitaines Dirat, Petit, Antoine, Guillaumin, Boisinerot, Monneret, Leuouanel ; les lieutenans Touret, Clerin, Dufeu ; les sous-lieutenans Gillet, Valot, Chalope, Tithier. Dans la 106e, le chef de brigade Roussel ; le chef de bataillon Muquart ; les capitaines Lenoir, Bailly, Lafolie, Vriat, Lefebure, Fiory, Leplin, Kuitzel ; le quartier-maître Aimé ; l'adjudant-major Chateland, les lieutenans Lefebvre, Billuart, Fournier, Lafrogne, Chartier, Dazier, Roquemon, Gilly ; les sous-lieutenans Meynard, Spernila, Gaby, Gauthier, Faverie, Andry, Garderie, Proteau, et Lahaure.

compagnie à travers une grêle de balles. Le sergent Barthe, né dans le même département, voyant un convoi de cartouches qu'escortait un peloton ennemi, l'attaqua seul, mit trois Autrichiens hors de combat, dispersa le peloton et s'empara du convoi. Un autre sous-officier du même corps, le sergent Cerclez, né dans le département des Deux-Sèvres, au moment où plusieurs Croates s'étaient avancés jusque dans les rangs de la demi-brigade, comme pour la défier, fondit sur eux à coups de sabre, les mit en fuite, et les poursuivit jusqu'au milieu des leurs.

La 73ᵉ eut une part glorieuse à la défense de Gènes. Le sergent Guichenot (*Barthelemi*), né dans le département de la Seine, sauta le premier dans une redoute hérissée de canons, et le tambour Baudran (*Jacques*), né dans le département de Seine-et-Oise, gravit par un endroit des plus escarpés la position des Deux-Frères, en battant la charge d'une main et s'accrochant de l'autre pour escalader les retranchemens ennemis.

Un sergent de la 74ᵉ, Meunier (*Hugues*), né dans le département du Doubs, donna des preuves de la plus grande valeur dans divers combats, il fit un grand nombre de prisonniers à lui seul.

La belle conduite de la 75ᵉ répondit à l'opinion que l'armée avait depuis long-temps de ce corps : le sergent-major des grenadiers Chanon, né dans le département des Vosges, donna l'exemple à sa compagnie en s'élançant le premier dans une redoute qui fut emportée d'assaut.

Le sergent Chabaudey, né dans le département de la Haute-Vienne, devança tous ses camarades sur le Monte-

Faccio, et fit lui seul mettre bas les armes à dix-sept Autrichiens, parmi lesquels seize soldats et un officier qu'il ramena prisonniers.

Le grenadier Fischer (*Mathieu*), né dans le département du Haut-Rhin, ayant vu périr autour de lui presque tous les braves composant le peloton dont il faisait partie, et s'étant aperçu que son capitaine venait de tomber au pouvoir de l'ennemi, parvint à le dégager et à effectuer sa retraite avec une intrépidité sans égale.

Le fusilier Buinot (*Julien*), né dans le département de la Sarthe, gravit l'un des premiers sur le Monte-Faccio, où il désarma douze Autrichiens qui le croyaient leur prisonnier.

La 92ᵉ demi-brigade se montra digne de sa belle réputation : parmi les sous-officiers et soldats de ce corps, on remarqua principalement les caporaux Maréchal, né dans le département de la Meuse, et Thomas, né dans le département du Bas-Rhin, ainsi que le fusilier Robinet, né dans le département de Moselle : le premier fit mettre bas les armes à neuf Autrichiens retranchés à la Madona del Settri ; le second, ayant été abandonné des hommes qu'il commandait, attaqua seul, en avant du fort Diamant, un poste considérable qu'il avait ordre de débusquer. Robinet, le dernier des trois, s'honora par une action semblable.

Les faits d'armes de la 106ᵉ ne furent pas moins brillans ; le caporal Silvestre (*Pierre*), né dans le département du Mont-Blanc, chargea avec un de ses camarades (1) contre soixante-huit Autrichiens qu'il fit capituler.

Un autre caporal, Blaye (*Joseph*), né dans le dépar-

---

(1) Renaud (*Jean*) ; tom. 2, pag. 303.

tement de Vauoluse, s'empara seul de l'officier qui commandait une colonne autrichienne forte de six cents hommes, à qui il fit mettre bas les armes.

Les fusiliers Brédif, né dans le département d'Indre-et-Loire, et Bertrand, né dans celui de la Charente-Inférieure, abordèrent des premiers les retranchemens de la position des Deux-Frères. Brédif se dévoua pour enlever une barque, afin de donner à ses camarades les moyens de se jeter de l'autre côté du Mincio. Il avait réussi dans son audacieuse entreprise, lorsque la 106ᵉ ayant rétrogradé, il se vit obligé d'effectuer seul sa retraite en se défendant contre des régimens entiers; sa bravoure et son sang-froid le firent échapper à tant de périls. Bertrand ramena plusieurs prisonniers, mais il fut grièvement blessé. L'un de ses camarades, Vatellier (*Jacques*), né dans le département de la Seine-Inférieure, chargea contre quatre hussards, en tua un, poursuivit les autres, et ne rejoignit son poste qu'après les avoir forcés de se rendre.

La république, sur la demande du général en chef, décerna des armes d'honneur à tous les militaires que nous venons de nommer, ainsi qu'à plusieurs autres dont nous avons rapporté les actions dans les volumes précédens. Ces récompenses accordées à tous ceux qui s'en étaient rendus dignes, déposent encore en faveur de Masséna; elles prouvent qu'il ne s'occupait pas exclusivement du soin de sa propre gloire, mais qu'au contraire il aimait, qu'à l'ombre de sa réputation, il s'en formât de nouvelles. Peu de grands capitaines ont mérité un pareil éloge.

---

BONNOT (*Réné*), caporal de grenadiers à la 2ᵉ de-

mi-brigade d'infanterie de ligne, né dans le département d'Indre-et-Loire.

Bonnot était l'un des plus intrépides soldats de la 2ᵉ de ligne. Les guerres d'Italie le firent connaître comme un des plus vaillans grenadiers de l'armée. Le 10 avril 1800, le corps dont il faisait partie engagea, sur les hauteurs de la Verrerie, un combat opiniâtre contre des forces quatre fois plus nombreuses. La fusillade durait depuis long-temps, et les Français n'avaient plus de cartouches : « Grenadiers, en avant ! s'écria alors Bonnot ». Il était le premier : sa contenance ferme et son courage donnèrent le signal de la charge, qui s'exécuta à la fois avec tant de précision et d'impétuosité que l'ennemi, occupant sur un rocher une position des plus avantageuses, fut forcé de fuir, en laissant le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés; pour prix de cette action, Bonnot fut élevé au grade de caporal.

Vingt jours après, il se signala de nouveau à la reprise des Deux-Frères, et du fort Kaisique; dont les Autrichiens s'étaient emparés. Dans cette expédition, où il parut toujours au premier rang, il fit un officier et deux soldats prisonniers.

Le 11 mai, à l'attaque du Monte-Cornua et du Monte-Faccio, il enleva deux officiers au milieu de leur troupe, prit deux chevaux et un mulet chargé de cartouches.

Le surlendemain, dans une sortie que fit la garnison de Gènes pour attaquer le Monte-Cretto, Bonnot s'élance dans une redoute : déjà il a désarmé un capitaine autrichien; mais, avant qu'aucun de ses camarades ait pu le suivre, il se trouve enveloppé. Au même instant, la colonne française, repoussée par de nombreux bataillons, se retire sur les derniers retranche-

mens. Bonnot est abandonné; mais il ne se décourage pas, il se défend avec une intrépidité sans exemple: après avoir renversé plusieurs de ses adversaires, il parvient à s'échapper et à franchir l'épaulement : il veut rejoindre la colonne ; mais, serré à chaque pas, il est obligé de se battre; deux Autrichiens mordent encore la poussière; en luttant avec un troisième, le courageux caporal fait une chute : il a perdu son chapeau, ainsi que son fusil, et son corps est couvert de meurtrissures; il ne lui reste, pour se défendre, qu'un sabre que, l'instant d'auparavant, il avait enlevé au capitaine autrichien. Cependant il conserve sa présence d'esprit, se relève, et chargeant audacieusement contre un peloton, dont il vient d'essuyer le feu, il s'écrie : *A moi, mes amis, ils sont pris!* Les Autrichiens épouvantés fuient dans le plus grand désordre; cinq d'entr'eux déposent les armes et se rendent prisonniers; Bonnot les conduit à sa compagnie avec laquelle il revient à l'assaut, et entre un des premiers dans la redoute, où sa valeur contribue à la victoire.

LASSUS (*Julien-Jean-Baptiste*), sergent au 66e régiment d'infanterie de ligne, né à Montauban, département de Tarn-et-Garonne.

Lassus n'avait pas encore atteint sa quatorzième année, lorsque, le 4 février 1808, il entra comme soldat au 66e régiment d'infanterie de ligne. Après avoir fait avec distinction ses premières armes en Espagne et en Portugal, où son courage lui fit supporter souvent des fatigues et des privations au-dessus de son âge, il fit la pénible campagne de Russie, pendant laquelle il se signala par une extrême bravoure. Au retour de cette malheureuse

expédition, il combattit, le 28 août 1813, à Dresde où ses chefs furent encore témoins de son intrépidité; quoique grièvement blessé au bras gauche, il refusa de quitter le champ de bataille, et ce ne fut qu'après l'action qu'il se rendit à l'ambulance pour y subir une douloureuse amputation. Mutilé, il ne continua pas moins à servir, et lorsqu'en 1814, vingt nations ennemies envahissaient nos frontières, on le vit, au premier rang des braves, donner des preuves du plus héroïque dévouement. Le 7 mars, étant sergent, il faisait partie d'un détachement qui, sous le commandement d'un capitaine couvert de blessures récentes qu'il avait reçues en Allemagne, occupait un fort sur le bord de la mer à trois lieues de la Teste. A l'approche de l'ennemi, toutes les troupes cantonnées dans les environs s'étaient repliées sur Bordeaux, ce détachement était le seul qui n'eut pas reçu d'ordres; il était oublié, ou plutôt la trahison se promettait de le sacrifier. Le jeune Lassus fut envoyé auprès du commandant supérieur de la Teste pour s'informer si l'on n'avait pas donné des instructions relatives à l'évacuation du fort. A la froideur de l'accueil, à l'ambigu des réponses, Lassus crut s'apercevoir, qu'agissant dans l'intérêt des étrangers, le commandant supérieur, qui était un colonel, méditait quelque perfidie, il revint aussitôt à son capitaine lui rendre compte du résultat de sa mission : « Nous sommes trahis, lui dit-il, le commandant paraît vendu aux Anglais; si vous m'en croyez, c'est maintenant à nous seuls de nous tirer d'affaire comme nous le pourrons ». L'officier avait résolu de s'assurer par lui-même, si ce qu'on racontait des mauvaises dispositions du commandant était réel : en vain Lassus voulut-il le détourner

de ce dessein ; l'amour qu'il portait à son détachement, son courage et une honorable incrédulité lui persuadèrent qu'il n'aurait pas à se repentir d'une pareille démarche. Il part plein de cette confiance, qui est inséparable de la franchise et de la loyauté ; à peine est-il arrivé, le commandant, à la tête de quelques Anglais appostés à cet effet, se jette sur lui, le désarme, et le force à signer, sous les baïonnettes, un ordre qui est expédié sur-le-champ au sergent Lassus : on prescrivait à ce sous-officier de conduire à la Teste le détachement du 66e ; mais en même temps on lui annonçait que son officier était prisonnier : « Puisque mon capitaine est au pouvoir » de l'ennemi, répondit Lassus à ceux qui lui remirent » cette dépêche, l'exécution de l'ordre que vous m'apportez serait une lâcheté; au lieu de me tendre un piège, » il fallait m'envoyer une sommation, alors j'aurais vu ce » qu'il me restait à faire ; puisque l'on a recours à la » ruse, on m'apprend que l'on craint que je n'aie recours » à la force, on m'apprend que je puis me défendre : eh » bien ! je ferai mon devoir, je me défendrai, je n'ai » avec moi que trente-sept hommes, mais trente-sept » hommes déterminés tous à périr plutôt que de se ren- » dre ». Trois cents Anglais, bien convaincus qu'il leur suffirait de se montrer pour faire mettre bas les armes à cette poignée de soldats, ne tardèrent pas à s'avancer. Ils firent d'abord des menaces, et commencèrent ensuite leur attaque avec la plus grande vigueur, mais Lassus et ses dignes compagnons d'armes ne se laissèrent pas intimider ; après avoir répondu par une fusillade des plus vives à la mousqueterie de l'ennemi, ils l'attendirent à bout portant, mirent le feu aux fougasses qu'ils

avaient préparées, et battirent en retraite. Les Anglais les voyant s'éloigner, se croyaient maîtres du terrain. Ils se flattaient d'être vainqueurs, ils couraient à leur perte : à peine sont-ils entrés, que le fort saute, et la plupart d'entre eux périssent par cette explosion. Lassus se jette alors dans les Landes ; à chaque pas, il lui faut affronter quelque nouveau danger ; mais toujours son audace le fait sortir heureusement des situations les plus critiques : ici, il traverse des masses ennemies ; là, il va jusqu'au milieu des escadrons anglais faire distribuer de vive force des vivres à sa troupe. Arrivé à trois lieues de Bordeaux, après avoir surmonté des obstacles sans nombre, et supporté des fatigues inouïes, il apprend que quinze cents Anglo-Portugais lui ferment le passage ; s'il rétrograde, il ne peut éviter d'être fait prisonnier ; s'il s'arrête, la moindre hésitation peut lui devenir funeste : il prend sur-le-champ la résolution de continuer sa route, et se fait précéder par un guide qui va porter au maire de la commune qu'occupe l'ennemi l'ordre de préparer le logement pour une colonne de quatre mille Français. Cette ruse lui réussit : les Anglo-Portugais, effrayés, se retirent précipitamment en livrant le passage au détachement qui poursuit sa route par la rive droite de la Garonne jusqu'à la Réole. Lassus était entré à minuit dans cette ville ; deux heures après on lui annonce qu'il va être attaqué ; il fait aussitôt battre la générale, et en moins de dix minutes ses trente-sept hommes sont sur la place d'armes ; ils brûlent du désir de marcher à l'ennemi. Lassus profite de leur enthousiasme, il court au devant des Anglais, les rencontre à Saint-Macquaire, les aborde avec impétuosité, en tue un grand nombre, et force les autres

à la fuite, après leur avoir enlevé cinquante-deux prisonniers.

Les témoins de la conduite courageuse du sergent Lassus furent les généraux Pille et l'Huillier, le sénateur Cornudet et le ministre Portal, qui sollicitèrent pour ce sous-officier l'étoile de la Légion-d'honneur et le grade de sous-lieutenant; mais, loin d'obtenir la récompense de sa bravoure, de son zèle et de son dévouement, cet intrépide jeune homme, mutilé pour la patrie, s'est vu par l'effet des réactions privé en 1816 d'un modique emploi qu'il occupait à Paris dans les bureaux de la gendarmerie. Aujourd'hui qu'un esprit véritablement national remplace l'esprit de parti, espérons que le gouvernement éprouvera le besoin de reconnaître les services rendus à la nation par ses plus généreux défenseurs, et qu'il s'empressera de réparer des torts qui, à l'avenir, seraient d'autant plus impardonnables qu'on ne saurait les attribuer à la cruelle nécessité d'obéir à une influence étrangère. La France est redevenue libre, et le seul titre dont tout Français puisse maintenant s'enorgueillir, est d'avoir versé son sang pour qu'elle le fût toujours.

HYGONET, colonel du 108e régiment d'infanterie de ligne.

Le 14 octobre 1806, le jour de la bataille d'Iéna, le colonel du 108e régiment, l'intrépide Hygonet, déjà cité plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, inspira des prodiges de bravoure à sa troupe : après avoir enlevé une batterie de six bouches à feu, dont la mitraille moissonnait l'élite de nos guerriers, il se précipita, à la tête d'un de ses bataillons, dans le village de

Poppel, qui fut emporté à la baïonnette malgré l'avantage des positions et les forces supérieures de l'ennemi, qui perdit dans cette occasion plusieurs milliers de prisonniers, un drapeau et trente pièces de canon. Le vaillant colonel Hygonet, dont le nom se recommande à l'estime de l'armée par les plus brillans exploits, acquit par ce dévouement un nouveau titre à la reconnaissance nationale; mais les balles qui l'avaient respecté sur vingt champs de bataille, au milieu de cent mille mourans, cette fois ne le trouvèrent pas invulnérable; mortellement frappé, il succomba au sein de la victoire. Ses soldats les regrettèrent, tous jurèrent de le venger : électrisés par l'exemple de leurs chefs de bataillon, les braves Chevalier et Lamaire, qui tous deux cruellement blessés combattaient encore, ils poursuivirent les Prussiens avec le plus grand acharnement et ne s'arrêtèrent qu'après avoir achevé leur défaite.

Le 108e faisait partie de cette immortelle division, Friant, qui, pendant vingt ans, a concouru à nos triomphes : à Iéna les rivaux de gloire de ce régiment furent le 33e, le 48e et le 111e, qui eurent aussi leurs héros.

Dans le 33e, on cita le chef de bataillon Cartier, l'un des meilleurs hommes de guerre : pour prix de sa valeur, il allait être élevé au rang de colonel : il mourut au champ d'honneur, au moment où son habileté et son courage le signalaient comme un modèle des plus belles qualités militaires.

Le colonel Barbanègre, du 48e, déploya un sang-froid et une résolution qu'il fit partager à tous ceux qui combattirent à ses côtés. Il fut dignement secondé par les chefs de bataillon Lacombe et Glachant. Ce dernier, ayant attaqué l'ennemi dans une position escarpée et

presque inexpugnable, réussit à l'en débusquer et le força à fuir dans le plus grand désordre. Le capitaine Brouet, vieil officier dont la longue carrière était illustrée par de belles actions, montra qu'il avait l'habitude d'affronter les plus grands périls. Les capitaines Guerat, Yves, Daval, Nicaise et Cristophe, ne déployèrent pas moins de zèle et d'intrépidité. Ce dernier, qui commandait les grenadiers, les guida au feu avec une audace que pouvait seule égaler son lieutenant, le brave Chantraine, qui, connu dans les armées par vingt actions d'éclat, voulut encore ajouter à sa belle réputation en continuant, quoique grièvement blessé, à marcher au premier rang des guerriers les plus déterminés. Les lieutenans Pageot, Laboulaye, Decottiguier, Lefevre, Perier, Delaunay, Corréard, Blain, Lepère, ainsi que les sous-lieutenans Maucheron, Butteau, Bouchez, Mathieu, Montaxier, Favrot, Jacquet et Duvigneau, tous se couvrirent de gloire. Duvigneau, l'un des plus jeunes officiers du régiment, quoique atteint de deux coups de feu, ne cessa d'encourager sa troupe et de combattre qu'après la victoire. L'adjudant sous-officier Vasson ne mérita pas de moindres éloges.

Parmi les sous-officiers, on remarqua les sergens-majors Labbé et Bégille, qui, soutenus par le sergent Carrière et le caporal Gautier, s'emparèrent chacun d'une pièce de canon, sous le feu meurtrier d'un bataillon prussien. Gautier, s'étant précipité seul sur les canonniers ennemis, en larda plusieurs à coups de baïonnette : les sergens-majors Godard, Bodereau, Chevalier; les sergens Maury, Duchat, Dubuisson, Ramain, Mansuis, Noel, Casse, Bailleuil, Thorin, Tavernier,

Blain et Honoré, qui tous avaient reçu des blessures, ou s'étaient signalés par des actes du plus brillant courage, furent mentionnés honorablement dans le rapport de leur colonel. L'un de leurs camarades, le sergent Husse, alla au milieu d'un bataillon ennemi désarmer trois grenadiers.

Les caporaux Veriniat, Creuzet, Mallet, Pivetot, Gosse; les grenadiers Chauvetot, Génévré, Péru; les voltigeurs Marie, Ledorse, Touzelot, Poltier, Delpierre, Mouton, Picot, Grillon, ainsi que les fusiliers Viard, Rateau, Lanois, Langlois et Dubar, firent l'admiration de leurs frères d'armes. Langlois chargea sur un régiment prussien, dont il enleva le colonel, et Dubar se jeta dans la mêlée, où il tua un officier supérieur.

Le 111e, composé en partie de nouvelles recrues, fut terrible à l'ennemi. Guidé par le général Grandeau et l'entrépide colonel Gay, il enleva des positions défendues avec le plus grand acharnement et fit un grand nombre de prisonniers. Officiers, sous-officiers et soldats, tous rivalisèrent de dévouement. Les chefs de bataillon Guigue et Guinaud, eurent chacun un cheval tué sous eux. Le capitaine Guisiana, commandant les grenadiers, fut mis hors de combat en chargeant contre une batterie, sur laquelle il arriva le premier; son lieutenant Vacca, imitant son intrépidité, s'élança à la tête du premier peloton de la compagnie sur une pièce de canon dont il réussit à s'emparer. Les capitaines Cavalli, Ardoyn, Govean, Ojeda, Riccheri, Denis, Mensa, Massaroli (ce dernier s'était signalé à Austerlitz par une action d'éclat); les lieutenans Vianzini, Aimar, Blangini, Sicco, Berrutti, Buscalion, Carlini, Pécoul; les sous-lieutenans Pinto et Gauthier ainsi que

l'adjudant sous-officier Mercier, donnèrent constamment l'impulsion à la troupe. Tandis que les uns marchaient volontairement en éclaireurs, les autres, pour engager leurs soldats à faire bonne contenance, combattaient encore après leur deuxième blessure. Le tambour-major Moser, ayant vu tous ses tambours emportés par la mitraille, prit lui-même une caisse et fut blessé en battant la charge en avant du régiment. Quatre sergens-majors, Pasqual, déjà membre de la Légion-d'honneur; Tuerti, Riccard, Dépigny, se conduisirent avec la plus grande distinction : Tuerti tua plusieurs artilleurs occupés à manœuvrer une pièce de canon, qui tomba au pouvoir de sa compagnie; Riccard, accompagné du fourrier Campana, ayant pénétré le premier dans un village qui fut emporté de vive force, fit mordre la poussière à un grenadier prussien; tous deux se précipitèrent dans les retranchemens ennemis, d'où ils ramenèrent huit prisonniers; Dépigny ne déploya pas un moindre courage; tous ses officiers ayant été mis hors de combat, il prouva par sa fermeté qu'il était digne de les remplacer. Le porte-drapeau Berteti se comporta de la manière la plus héroïque. Quoique un boulet eût brisé la hampe de son étendard, et qu'un biscayen lui eût emporté trois doigts de la main droite, il continua à défendre son aigle, et après des efforts inouïs, dans lesquels il fut secondé par le caporal Vercella, il réussit à la sauver. Les sergens Rabin et Meline, tous deux grièvement blessés, ne voulurent pas quitter leurs rangs. Rabin n'alla se faire panser qu'après avoir reçu trois coups de feu. Le caporal Giatto, le fusilier Canavesio s'honorèrent par une semblable intrépidité. Ce dernier

qui

qui avait eu le corps traversé d'une balle, monta encore un des premiers à l'assaut d'une batterie formidable. Parvenu sur la hauteur où elle était située, il y eut un bras fracassé; mais il n'en continua pas moins à poursuivre l'ennemi. Les grenadiers Comolian, Osela, Commasso, Novena, firent des prouesses dont leurs camarades ne perdront pas le souvenir : Commasso s'empara d'une pièce d'artillerie, après avoir passé à la baïonnette les canonniers qui la servaient ; Novena lutta long-temps corps à corps contre un colonel prussien qu'il fit prisonnier. Le tambour Longet montra un sang-froid et une présence d'esprit extraordinaires : renversé par un biscayen, il est foulé aux pieds par le cheval de son commandant; les souffrances qu'il éprouve lui font un instant perdre connaissance; mais bientôt, reprenant l'usage de ses sens, il se relève, aperçoit une caisse, s'en saisit, et rejoint son bataillon en battant la charge.

L'artillerie de la division commandée par le chef de bataillon Ville-Neuve, se surpassa, pour ainsi dire, dans cette journée. La 2ᵉ compagnie du 7ᵉ régiment à pied fit des miracles d'adresse et de bravoure : le capitaine Jarry, fit preuve de talent et de courage. Le lieutenant en premier, Jaulte, commandait une batterie: l'une de ses pièces est démontée par un boulet qui en brise l'essieu; il la renvoye au parc de réserve, et continue le combat avec le seul canon qui lui reste. Le sergent Clavet est frappé à la tête par un éclat d'obus; malgré sa blessure, il demeure à son poste, et ne va se faire panser qu'après la victoire. Le sergent-major Brenne, qui, à Austerlitz, avait vu son nom inscrit parmi ceux des plus braves, mérita encore d'être cité de la manière

la plus honorable. Le canonnier Michel, vieux soldat, et l'un des plus habiles pointeurs, rendit, par la justesse de son tir, les services les plus signalés : il démonta avec un obusier une des pièces de l'ennemi.

La 2e compagnie du 5e régiment à cheval fut digne de son capitaine, l'intrépide Chemin. Les talens, le sang-froid de cet officier, l'un des plus distingués de l'arme dans laquelle il servait, fixèrent surtout les regards du maréchal Davoust, qui en fit le plus grand éloge. Le canonnier Jousse, qui pointa toujours avec succès une pièce de huit, fut du nombre des soldats recommandés à la bienveillance de l'empereur. Deux militaires du 1er bataillon principal du train d'artillerie, le maréchal des logis Burlot, qui, quoique dangereusement blessé, refusa de mettre pied à terre, et le soldat Taupe, qui sauva une pièce de canon démontée de son attelage par le feu de l'ennemi, furent également proposés pour des récompenses. L'aide-de-camp du général Grandeau, l'intrépide Delhaye, qui se trouvait toujours au poste du péril et de l'honneur, combattit avec son ardeur ordinaire : atteint d'un biscayen au commencement de l'action, il ne cessa pas de porter et de faire exécuter les ordres de son général.

DARNAUD (*Jacques*, le baron), lieutenant-général, commandant de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Brisy-Boulet, département du Loiret.

Le 10 août 1787, Darnaud s'enrôla volontairement dans le 36e régiment d'infanterie de ligne, ci-devant Anjou. Il avait alors dix-neuf ans. Une vocation marquée pour l'état qu'il venait d'embrasser le porta à se distinguer, et lui valut de l'avancement à une époque où il

était très-difficile d'en obtenir. Promu successivement à tous les grades de sous-officier, il s'appliqua, en parcourant les différens degrés de la hiérarchie de ce noble apprentissage, à juger de l'esprit du soldat et à apprécier ses besoins; ce fut ainsi qu'il approfondit les connaissances théoriques par la pratique des détails nombreux qui rendent un chef capable de diriger ses subordonnés et de veiller à ce qu'ils soient bien administrés.

Le 15 septembre 1791, Darnaud fut nommé sous-lieutenant au choix des officiers de son régiment. La révolution, qui ouvrit la carrière au mérite personnel, le mit à même d'être utile à son pays en déployant des talens qu'il avait reçus de la nature, et que devait faire fleurir l'amour de la gloire et de la patrie. Lorsque la guerre, qui allait mettre le comble à l'illustration française, eut éclaté, le 36ᵉ marcha l'un des premiers à la frontière, et Darnaud eut bientôt l'occasion de se signaler. Il débuta glorieusement sous les murs de Spire, que nos soldats emportèrent de vive-force. Quelques mois après, dans une action où une colonne française, compromise par une fausse manœuvre, avait été mise en déroute, seul à la tête de sa compagnie, il fit face à de nombreux bataillons. Le brave Bernadotte, alors adjudant-major, et le lieutenant Goesman, abandonnés des leurs, coururent se joindre à lui; le courage de ces trois officiers en imposa, en un instant l'ennemi fut arrêté; nos troupes, d'abord épouvantées par le funeste cri de *sauve qui peut*, parvinrent à se rallier, et la colonne fut sauvée.

Devenu capitaine, Darnaud fit partie de l'armée du nord, où il combattit constamment aux avant-postes. A Cassel, deux bataillons sur le point d'être taillés en

pièces, durent leur salut à sa présence d'esprit et à sa résolution. Le lendemain de cette affaire, se trouvant à l'avant-garde avec le capitaine de Nattes et quatre cents tirailleurs, il chargea l'ennemi avec tant d'avantage, que l'armée qui les suivait ne rencontra plus aucun obstacle dans sa marche. A Hondscoote, ce fut lui qui commença la charge en emportant à la baïonnette une redoute défendue par sept pièces de canon. Il fit alors un grand nombre de prisonniers; mais il s'opposa à ce que l'on exécutât contre eux le terrible décret de guerre à mort. « Pourquoi ne les avez-vous pas fait tuer sur-le-champ, lui dit, à cette occasion, un représentant? Je ne sais que verser mon sang pour ma patrie, répondit Darnaud, mais jamais être le bourreau d'un ennemi désarmé! »

Le 9 mars 1794, après s'être trouvé au déblocus de Maubeuge, il affronta les plus grands périls pour rallier, en avant des villages de Saint-Vast et Saint-Aubert, une de nos subdivisions qui venait d'être culbutée par des masses imposantes d'infanterie et de cavalerie autrichiennes. Passé à l'armée de Sambre-et-Meuse, en qualité d'adjoint aux adjudans généraux, il défendit la place de Longwy dont il avait été nommé commandant temporaire, et se distingua par des prodiges de dévouement et de valeur. Sa bravoure et sa vigilance y furent fatales aux assiégeans. Devenu chef du corps, dans lequel il s'honorait d'avoir été soldat quatorze ans auparavant, il ne fut pas un jour sans concourir à nos succès; constamment placé à l'avant-garde, il y briguait les expéditions les plus périlleuses et presque toujours cette audace était couronnée des plus heureux résultats : son ardeur lui faisait-elle dépasser les

limites que prescrit *la* prudence, il savait sur-le-champ tout réparer par un invincible sang-froid. Ce fut ainsi qu'à *Lintz*, où son impétuosité, semblait devoir lui être *funeste*, il réussit à fixer la victoire. Après avoir chassé l'ennemi, il le poursuivait l'épée dans les reins, lorsqu'à l'extrémité d'une plaine, il aperçut un corps de cavalerie prêt à fondre sur lui. Darnaud, dans la rapidité de sa course, n'avait été suivi que par soixante des siens, vingt-cinq dragons et deux pièces d'artillerie; la nature du terrain rendait toute retraite impossible. Dans cette situation critique, il ne se déconcerte point; avant d'être atteint, il prend position, fait jurer aux vingt-cinq dragons de mourir plutôt que de se rendre, et dispose en avant les deux pièces de canon dont le feu est si habilement dirigé, que la cavalerie autrichienne est forcée de se réfugier dans les montagnes.

Au moment où il venait de faire éprouver un échec au corps des *Manteaux-rouges*, Darnaud, qui avait été envoyé au blocus d'Ehrembreistan, reçut l'ordre de rétrograder sur Neuwied, et de protéger la retraite de l'armée qui se disposait à repasser le Rhin. Il n'avait avec lui que deux bataillons de sa demi-brigade, une compagnie d'artillerie légère, et un régiment de chasseurs à cheval. Cette faible arrière-garde fit face à un corps considérable de cavalerie qui, soutenu par une nombreuse artillerie, essaya vainement de l'entamer. On eût dit que Darnaud avait le don de se multiplier; sa contenance tranquille, la précision de ses manœuvres, les charges vigoureuses qu'il exécuta, étonnèrent l'armée et les Autrichiens eux-mêmes. Il résista tout un jour, et ce ne fut qu'à la tombée de la nuit,

lorsqu'il vit nos derniers bataillons en sûreté, qu'il se décida à franchir le fleuve. Le général Jourdan lui adressa alors cet éloge : « Je vous félicite, mon cher » Darnaud ; j'ai admiré vos belles manœuvres : vous » aviez devant l'ennemi le même sang-froid que, » l'année dernière, à la revue sur la place de parade » à Cologne ».

Après la prise de Francfort, Darnaud commanda cette ville, où, par le plus sévère maintien de la discipline, il fit chérir le nom français. Dans ce poste important, il donna des preuves d'un désintéressement rare : un juif l'avertit un jour que des négocians venaient de faire entrer dans le port pour plus de trois cent mille francs de marchandises qu'il était en droit de confisquer. « Je suis ici, répondit Darnaud avec » indignation, pour protéger les citoyens, et non pour » les spolier ». Ce fut ainsi que, par des traits nombreux d'une incorruptible probité, il mérita les témoignages d'estime et les regrets qu'il reçut à son départ d'une cité dont les magistrats et les habitans le regardaient comme leur bienfaiteur.

Impatient de combats et de gloire, Darnaud voulut aller au blocus de Mayence ; il y arriva le 7 avril 1796. Peu de jours après, à trois heures du matin, la garnison de cette place, ayant fait une sortie, fondit à l'improviste sur nos avant-postes, qui furent un instant obligés de se replier ; déjà l'ennemi compte sur la victoire, quand Darnaud, s'avance à la tête d'un escadron de cavalerie, dont il a enflammé le courage : il va donner l'ordre de charger ; mais un éclat d'obus lui fracasse la mâchoire inférieure et le renverse. Plusieurs officiers accourent et le relèvent ; le sang qui

s'échappe de sa blessure, fait craindre qu'elle ne soit mortelle; Darnaud seul veut ignorer le danger; en vain le sollicite-t-on d'aller se faire panser. Quoiqu'il ne puisse plus articuler un seul mot, les braves qui l'entourent ont compris qu'il ne demande qu'à combattre; à peine l'ont-ils replacé sur son cheval, que du geste il donne le signal de la charge, et se précipite en avant. La rage, le désir de venger un si digne chef, animent le soldat; et les ennemis, partout répoussés, sont forcés de rentrer dans la ville en laissant le terrain couvert de morts et de mourans.

Appelé à l'armée d'Italie, Darnaud déploya la valeur la plus brillante, le 4 décembre 1799, à l'affaire de Falari: avec douze cents hommes de sa demi-brigade, il attaqua, dans une position formidable, un corps de *six* mille Napolitains, qu'il défit complètement. Vingt pièces d'artillerie, trente caissons, et un grand nombre de prisonniers furent le fruit de cette audace. Deux jours après, à la tête d'un de ses bataillons, il emporta de vive force la place d'Otricoli, dans laquelle il pénétra le premier, malgré les foudres de plusieurs batteries et le feu roulant de la mousqueterie d'une division considérable.

La bataille de la Trebbia ne fut pas moins glorieuse pour lui. Après avoir traversé la rivière à la tête de sa troupe, en colonne serrée, il courut à l'ennemi dont il perça la ligne, et alla, à plus d'un quart de lieue sur ses derrières, enlever sept pièces de canon, dont il avait affronté la mitraille. Enveloppé par de nombreux bataillons, et séparé du reste de l'armée, dont sa précipitation l'a éloigné, il s'aperçoit bientôt que toute retraite lui est coupée; mais son sang-

froid et son habileté le font triompher des obstacles que n'a pas prévus son courage ; quoique grièvement blessé à la jambe gauche, il se place en avant de ses soldats, s'ouvre un passage, et se retire en bon ordre, emmenant avec lui les canons qu'il a pris. Cette action d'éclat lui fit conférer sur le champ de bataille le grade de général de brigade, que deux ans auparavant sa modestie l'avait empêché d'accepter.

A Novi, il battit constamment les Russes qui lui étaient opposés, et ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il crut à un revers, que sa noble confiance lui faisait regarder comme impossible. Forcé de suivre le mouvement rétrograde de l'armée, il voulut du moins honorer sa retraite par les trophées de la victoire; avant de se replier, il chargea sur deux pièces de canon et s'en empara, après avoir fait mordre la poussière aux artilleurs qui les manœuvraient. A l'affaire de Bosco, dont on lui dut le succès, avec de l'infanterie seulement il chargea en plaine, à la baïonnette, contre une formidable cavalerie soutenue par une nombreuse artillerie, et la poursuivit pendant près de deux milles. A Rivalta, où, sur un terrain plat, il n'avait également sous ses ordres que des fantassins, il sauva sa troupe par la hardiesse de ses manœuvres : cerné par de l'artillerie, de la cavalerie et de l'infanterie, il battit en retraite l'espace de deux lieues, continuellement harcelé par l'ennemi à qui sa résistance fit éprouver une perte considérable. Darnaud, dans cette circonstance, n'eut à regretter qu'un seul officier. Deux jours après, il mérita de nouveaux éloges : chargé de défendre le front de Novi, du côté de la plaine, pendant trois heures il tint en échec les Autrichiens qui se présentaient toujours

avec des forces supérieures. Fatigué enfin de ces attaques réitérées, et n'ayant plus d'espoir de garder sa position, il se jeta dans les montagnes, afin d'attirer les assaillans sur ses pas. Cette ruse lui réussit : les troupes qui le poursuivaient s'engagèrent dans les gorges : aussitôt il marcha à la baïonnette, renversa tout ce qui lui opposait de la résistance, tua un grand nombre d'ennemis, dispersa les autres, et enleva trois pièces d'artillerie avec leurs caissons.

Le 14 décembre 1799, fut une des plus belles époques de la vie militaire du général Darnaud : il occupait avec sa brigade la ligne du Monte-Cornua, lorsque, assaillis tout-à-coup par des masses considérables, et accablés par le nombre, nos soldats s'enfuirent à travers les montagnes. Fort de la terreur qu'il a inspirée, l'ennemi s'avance pour s'emparer du débouché de Nervi, se flattant de couper la retraite à une colonne française placée à plus de deux lieues de ce point; mais Darnaud a su deviner ces intentions : trois cents hommes de la 73e demi-brigade, commandés par le chef de bataillon Verney, se sont ralliés à sa voix; il les place à l'entrée du débouché, et leur ordonne de tenir jusqu'à extinction. Cependant ces dispositions ne suffisent pas à sa prudence, il a résolu d'aller observer les autres défilés : « Que les braves qui » veulent m'accompagner, s'écrie-t-il, sortent des rangs ». Tous demeurèrent immobiles ; deux soldats seulement se présentent, et jurent de périr plutôt que de l'abandonner. Il part avec eux; mais à peine s'est-il éloigné, que les trois cents hommes enfoncés de toutes parts, livrent le passage du débouché. Les Impériaux sont au moment de pénétrer dans Nervi; Darnaud, qui les a devancés, gagne une rue étroite, s'élance sur eux le sabre à la

main, les attaque de front, essuie tout leur feu sans en être atteint, et les charge avec tant de promptitude, qu'il les a mis en fuite avant que ses deux compagnons restés en arrière aient eu le temps de le rejoindre. Jamais succès plus prodigieux ne couronna un si beau dévouement : l'ennemi épouvanté se retira en toute hâte, et la colonne de Sori, sauvée par une heureuse audace, put venir en sécurité témoigner sa gratitude au général, qui, nouveau Coclès, avait résisté au choc de toute une armée. Darnaud venait de préserver nos troupes d'une défaite, c'était avoir préparé une victoire. Le lendemain, l'ennemi est battu à la Castagna, et le héros de la veille trouve encore l'occasion de se couvrir de gloire : à la tête de quelques pelotons, il renverse des régimens entiers : tout ploie devant lui ; mais s'il est invincible, il n'est pas invulnérable : en se précipitant dans la mêlée, il a reçu trois coups de feu ; cependant il ne cède point à la douleur, il suffit que sa présence enflamme le soldat, pour qu'il oublie ses blessures ; il charge encore avec plus de vigueur qu'auparavant, fait douze cents prisonniers et s'empare de quatre pièces de canon.

Le 3 avril 1800, la 8ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, faisant partie de la première division de l'armée d'Italie, était postée sur la montagne de Rua, en avant de Recco, lorsqu'elle fut vivement assaillie par l'ennemi, qui la repoussa et pénétra dans la ville. Le désordre était à son comble, quand Darnaud, qui commandait la division, parut sur le champ de bataille. Surpris d'une déroute contre laquelle son courage est impuissant, mais décidé à périr plutôt que de rétrograder, il arrache le fusil des mains d'un chasseur: « Si tu es brave, lui dit-il, reste » auprès de moi ; donne-moi des cartouches, et mou-

» rons ensemble au poste de l'honneur ». Seul avec ce soldat, il fait feu sur les assaillans, qui s'étonnent de tant d'intrépidité. La demi-brigade a remarqué l'attitude du général; revenue de sa terreur, elle s'arrête, se rallie, s'avance au pas de charge, renverse tout devant elle, et rentre victorieuse dans Recco, où elle achève la défaite des ennemis. Tous furent pris ou passés au fil de la baïonnette.

Darnaud n'avait pas d'autre ambition que de servir utilement sa patrie; c'était à cette idole des grands cœurs qu'il consacrait les magnanimes élans d'un courage indomptable. Au Monte-Facio, à Monte-Cornua, à Scofera, il se surpassa, pour ainsi dire, à la tête de ses troupes privées de nourriture depuis plus de quarante-huit heures; en deux jours il livra quatre combats, dans lesquels il obtint des avantages signalés, emporta d'assaut des positions que l'on jugeait inexpugnables, et conserva à l'armée de l'artillerie et des munitions qu'il avait ordre d'abandonner.

Le 11 mai, avec quatre cents hommes de la 2e de ligne, il tourna quatre mille Autrichiens, les attaqua, les battit, fit deux mille quatre cents prisonniers, s'empara des magasins de leur armée, et leur enleva quatre pièces de canon. Il serait difficile de se faire une idée de l'activité et du zèle que Darnaud déploya pendant le siège de Gènes. Quand il prit le commandement de la rivière du Levant, l'armée manquait de tout; des germes de sédition se développaient dans chaque division; la sienne fut la seule qui ne franchit jamais les bornes du devoir. Les soldats étaient constamment l'objet de ses soins, il songeait surtout à assurer leur subsistance; aussi n'éprouvèrent-ils jamais de trop grandes privations: se plaignaient-ils de

leur sort, il les haranguait, et ils ne savaient plus qu'obéir, se taire et souffrir.

Les militaires, qui dans les 2e 3e 4e 24e 41e 62e 63e 73e 74e et 92e demi-brigades d'infanterie de ligne, ainsi que dans les 8e 16e et 25e d'infanterie légère, ont combattu sous les ordres de Darnaud, raconteront comment il méritait leur amour; long-temps ses vertus guerrières se perpétueront dans le souvenir de ces témoins de sa valeur qui se rappelleront combien de fois il les conduisit à la victoire. Fiers d'avoir appartenu à cette immortelle division qui, pendant le mémorable blocus de Gènes, réussit seule à se maintenir dans des positions à plus de trois milles de la place, ils mêleront au récit de leurs propres exploits, le nom du général dont la bravoure et les talens commandèrent si souvent leur admiration. « Avec lui, diront-ils, nous étions toujours sûrs de vaincre ». En effet, jamais aucun revers n'obscurcit sa gloire, jamais il n'essuya la moindre défaite; lorsque toutes les autres divisions furent obligées de se renfermer dans Gènes, il continua à tenir la campagne, malgré la multitude des Autrichiens dont les fréquentes tentatives pour le faire rentrer furent infructueuses. Le plus important résultat de cette résistance prolongée au delà de tout espoir, fut la conservation de plusieurs moulins qui servaient à moudre des grains pour l'armée, et d'un grand nombre de potagers où elle allait s'approvisionner de légumes. Tant que dura le siège, Darnaud ne fut pas un jour sans faire éprouver quelque échec aux assiégeans.

Le 28 mai, après avoir pris d'assaut plusieurs redoutes, il poursuivait de rapides succès, lorsqu'arrivé à travers la mitraille et les boulets, au pied d'un re-

tranchement qu'il se disposait encore à franchir, il fut renversé par un coup de feu; aussitôt on s'empressa autour de lui; des braves, qui l'avaient suivi dans toutes ses guerres, tremblèrent pour la première fois; ils redoutaient d'avoir perdu leur père. Leurs craintes n'étaient que trop fondées; Darnaud survécut à sa blessure, mais on ne put le sauver qu'en lui faisant subir l'amputation de la cuisse gauche.

Après sa guérison, il commanda la place de Gènes, où l'un de ses premiers soins fut d'ériger un monument au commandant Dutrey, mort au champ d'honneur, en combattant à ses côtés. Mais, tandis qu'il honorait ainsi dans les autres le dévouement à la patrie, lui-même attendait encore le prix du sang qu'il avait si généreusement versé. Dans la distribution des récompenses, on était descendu jusqu'aux derniers rangs; Darnaud était le seul à qui l'on n'eût pas songé: indignés de cette injustice, tous les officiers-généraux de l'armée se rassemblèrent, et leur amitié l'obligea à abjurer la modestie qui l'empêchait de réclamer contre un pareil oubli. Il ne demandait qu'un sabre d'honneur; le Premier Consul le lui décerna.

De retour à Paris, Darnaud ne tarda pas à être employé dans la 14e division militaire, dont il commanda successivement les trois subdivisions, où il se concilia l'amour et le respect de toutes les classes de citoyens. Rigide observateur de ses devoirs, aucune considération n'était capable de l'en détourner. Aux approches de la conscription, il ne manquait jamais de défendre à ses gens, sous peine d'être chassés, de rien recevoir des conscrits ou de leurs parens: il faisait la même recommandation à ses aides-de-camp, et pre-

nait un air froid avec ses amis pour éviter d'en être tourmenté. Une dame en pleurs, était venue le solliciter pour son fils : « Croyez, madame, lui répondit-il, que » je partage votre douleur ; mais quand votre fils se- » rait le mien, vous ne me trouveriez pas moins iné- » branlable : je ne connais pas d'intermédiaire entre » les sentimens de mon cœur et mon devoir ; d'ail- » leurs, je ne puis accorder ce que vous me demandez, » sans faire tomber le sort qui vous afflige sur une » mère dont le fils serait victime de cette coupable » condescendance. Ce serait commettre deux fautes à » la fois, celle d'outre-passer mes pouvoirs, et celle » d'envoyer à l'armée un homme qui n'y était point » appelé ». Un riche propriétaire vint un jour lui offrir un magnifique présent. « A quel titre, lui dit Darnaud, me donnez-vous cela ? — A titre de reconnaissance. — Quel bien vous ai-je donc fait ? — Vous avez réformé mon fils. — Qu'avait-il ? — Il était estropié. — Et vous croyez devoir me payer pour avoir été juste ? Remportez votre présent et sachez que vingt fortunes comme la vôtre n'auraient pas été capables de me faire réformer votre fils, s'il eût été en état de servir ».

Nommé, en 1808, baron de l'empire, le général Darnaud fut ensuite appelé au commandement de l'hôtel impérial des Invalides, où sa sollicitude pour les braves comme lui mutilés au champ d'honneur, lui donne chaque jour de nouveaux droits à la reconnaissance nationale. En 1814, ce fut à ses soins que l'on dut la conservation de la galerie royale des fortifications en relief, collection d'autant plus précieuse, qu'elle est la seule de ce genre. Vers la même

époque, il déroba également à l'avidité étrangère le dépôt du génie militaire et les archives de la guerre, confiés, dans ces jours d'alarmes, à son patriotisme, à sa discrétion et à sa fermeté.

DUDITLIEU (*Jacques*), capitaine de carabiniers au 2ᵉ régiment d'infanterie légère, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Vidaillac, département de la Creuze.

En 1791, lorsque le génie de la liberté recrutait nos phalanges, Duditlieu partit comme soldat dans le 5ᵉ bataillon de l'Isère. Il ne tarda pas à se faire distinguer par sa bravoure : après avoir fait la campagne des Alpes, il combattit en Italie, et le 29 juillet 1796, il reçut sa première blessure à la bataille de la Corona. Quatre mois après, à Rivoli, où il arrêta seul un convoi de poudre qu'il fit sauter, il eut le cou percé d'une baïonnette, et vit couler son sang pour la patrie. Cette intrépidité devait plus tard être récompensée par la décoration de la Légion-d'honneur. Le 14 janvier 1797, Duditlieu fit encore des prodiges de valeur; mais il fut frappé d'une balle qui lui traversa le pied droit et le mit hors de combat. Devenu capitaine, après avoir obtenu sur le champ de bataille les grades inférieurs, il fit, en 1805 et 1806, les glorieuses campagnes d'Autriche. En 1807, sa belle conduite à Friedland le fit honorablement mentionner par ses chefs. Chargé de s'emparer d'un village et de protéger notre cavalerie, à la tête de sa compagnie, il aborda les positions de l'ennemi, le chassa, s'établit à sa place, et s'y maintint toute la journée, malgré une nuée de cosaques qui firent d'inutiles efforts pour le débusquer. Assailli

vingt fois par des forces supérieures, non seulement il parvint à résister à leur choc, mais encore il fit un grand nombre de prisonniers.

En 1808, il fit partie de l'expédition d'Espagne et de Portugal; dans cette guerre, aussi périlleuse que difficile, il trouva souvent l'occasion de faire briller sa bravoure. A la Corogna, il fit mettre bas les armes à un major et à quatre-vingt-quinze soldats de l'élite de l'armée anglaise. Il ne déploya pas moins de valeur à la bataille de Rio-Seco, où, avec un faible peloton, il chargea sur quatre cent cinq soldats Espagnols, qui, effrayés de tant d'audace, se rendirent à discrétion. Pendant trois ans, il ne fut pas un jour sans se faire remarquer par d'éclatans exploits, et sans donner l'exemple à sa troupe. A Sabugal, le 3 avril 1811, il la guidait, suivant sa coutume, au poste du péril et de l'honneur, quand il fut renversé par un coup de feu qui lui traversa la cuisse droite : abandonné sur le champ de bataille, il eut la douleur de tomber au pouvoir de l'ennemi, et d'être conduit en Angleterre; mais il dut bientôt à son courage de recouvrer sa liberté : ayant réussi à s'évader, après avoir triomphé de mille dangers, il arriva enfin sur les côtes de France, et vint offrir de nouveau son bras à la patrie. Envoyé presqu'aussitôt à la grande armée, il fit, avec son régiment, la désastreuse campagne de Russie, et fut l'un des braves qui concoururent à l'immortelle défense de Dantzick. Pendant ce siège, l'un des plus mémorables dans les annales de la guerre, il occupa constamment les postes avancés, exécuta les travaux les plus difficiles, contribua à l'approvisionnement de la place, et enleva plusieurs reconnaissances aux assiégeans, à qui sa compagnie fit éprouver des pertes considérables. Des services aussi signalés

signalés devaient nécessairement appeler l'attention du général Rapp, Duditlieu fut proposé pour le grade de chef de bataillon, et il en remplit provisoirement les fonctions avec ce zèle qui ne s'était jamais démenti. Privée de nourriture et de munitions, réduite aux deux tiers par la peste et par la famine, la garnison se vit enfin forcée de céder aux circonstances : du haut de ses remparts ouverts de tous côtés, au milieu des décombres et des ruines dont elle était environnée, elle sut encore en imposer par son énergie, et dicta elle-même les conditions auxquelles elle consentait à remettre la place. Mais la capitulation fut indignement violée ; les guerriers, échappés aux flammes de Moscou et aux glaces de la Bérésina, furent, contre la foi des traités, entraînés dans ces climats où ils avaient enduré tant de privations et montré tant de persévérance. Duditlieu subit le sort de ses frères d'armes. Après onze mois d'une horrible captivité, la paix le rendit à ses foyers : il s'attendait à recevoir le prix du sang qu'il avait versé ; mais les droits les plus incontestables furent méconnus. Les lauriers qu'il avait cueillis, et le patriotisme dont il avait donné des preuves si multipliées furent des motifs suffisans pour qu'on ne le confirmât pas dans un grade qu'il avait obtenu à la pointe de son épée.

**SÉGUR** (*Paul-Philippe* comte de), maréchal-de-camp, commandant de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, etc. né à Paris, département de la Seine.

Ségur n'avait pas encore atteint sa dix-neuvième année, lorsqu'en 1799, il reçut des éloges de Moreau pour sa belle conduite à la bataille de Hohenlinden. Depuis cette époque, son nom fut cité glorieusement dans la

plupart des guerres qui ont illustré les armes françaises. En 1800 et 1801, il fit la campagne des Grisons sous Macdonald, dont il se fit distinguer par les plus brillans exploits. On a de lui une relation imprimée des opérations de cette armée, dont l'indomptable courage dissipa le prestige de l'invincibilité des Russes. Lorsque la paix de Lunéville eut rendu le repos à l'Europe, le premier consul le chargea de plusieurs missions près des cours de Copenhague et de Madrid. En 1804, il inspecta les travaux militaires des bords de la Manche. En 1805, il fut envoyé deux fois dans Ulm en parlementaire, et décida Mack à capituler. En 1806, après la conquête du royaume de Naples, il alla reconnaître la Calabre, s'occupa des préparatifs d'une descente en Sicile, et montra sous les murs de Gaëte une témérité sans exemple.

Il était à Iéna, et peu de temps après, il fut mentionné pour sa conduite courageuse à Nazielsk, où, avec quatre-vingts dragons, il chargea et traversa une arrière-garde de quatre mille Russes. Deux fois blessé, il tomba au pouvoir de l'ennemi, après avoir fait une résistance aussi héroïque que prodigieuse. Envoyé à Vologda, au-delà de Moscou, il fut échangé à la paix de Tilsitt.

En 1807, il commanda le 7e régiment de hussards qui se signala si souvent en Espagne. En 1808, il reçut de l'empereur l'ordre d'attaquer avec quatre-vingts chevau-légers polonais quinze cents Espagnols retranchés sur les rochers de Sommo-Sierra, et défendus par vingt pièces de canon : il s'élança un des premiers dans les positions de l'ennemi, et les emporta de vive-force : vainqueur, il tomba percé de dix balles : il fut fait colonel sur le champ de bataille, et quand il fut guéri de ses blessures, ce fut à lui que l'on confia l'honneur de présenter au corps-lé-

gislatif les drapeaux conquis dans cette affaire, qui est, sans contredit, l'attaque de cavalerie la plus audacieuse de toutes les guerres de la révolution. ......

Devenu général de brigade, il fit, en 1812, la campagne de Russie; en 1813, il organisa trois mille gardes d'honneur à Tours, où, dans une circonstance qui lui fit beaucoup d'honneur, il se distingua par sa fermeté, sa douceur et une rare générosité. Assailli chez lui par deux des gardes qui étaient sous ses ordres, et blessé d'un coup de pistolet par l'un d'eux, il parvint à les arrêter et à les livrer à la sévérité des lois; mais bientôt après il sollicita et obtint leur grâce.

A Hanau, son corps contribua à sauver l'armée: ce fut après cette bataille, que, chargé de la défense du Rhin depuis Landau jusqu'à Strasbourg, il fit cette belle retraite dans laquelle il défila pendant cinq jours avec deux mille chevaux devant vingt mille Russes et Prussiens. Le corps qu'il commandait fit des prodiges de valeur aux combats de Montmirail, de Château-Thierry et de Meaux. A l'affaire de Reims, à la tête de cent gardes d'honneur et de quelques hussards du 9e régiment, il détruisit à l'ennemi sept cents chevaux, lui prit quatorze pièces de canon, et s'empara du faubourg; il reçut trois blessures dans ce combat, resta une demi-heure parmi les morts, revint à lui et retrouva assez de force pour se rendre auprès de Napoléon, à qui il fit connaître la situation de l'ennemi. Epuisé par cet effort, il tomba sans connaissance aux pieds de l'empereur; alors seulement on sut qu'il était blessé.

En 1815, ce fut au patriotisme du général de Ségur que l'on confia la défense de la rive gauche de la Seine.

Après la restauration, il demeura sans emploi: le zèle

qu'il avait déployé contre l'étranger aurait suffi pour lui mériter cet honneur ; mais les hommes monarchiques avaient à lui reprocher un tort plus grave : pendant les formalités qui précédèrent l'exécution du maréchal Ney, il avait paru comme témoin à décharge.

MICHAUD (*Charles*), capitaine aide-de-camp, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Magny-sur-Tille, département de la Côte-d'Or.

Michaud partit en 1793 comme soldat dans le 9ᵉ bataillon de la Côte-d'Or, qui fut ensuite incorporé au 1ᵉʳ régiment d'infanterie légère. En peu de temps il s'éleva au grade de capitaine : une conduite régulière, une bravoure à toute épreuve, jointe à de rares talens militaires, le firent partout distinguer des officiers supérieurs sous lesquels il servit. Les ordres du jour des armées du Rhin, de Naples, d'Italie et d'Espagne, ont plus d'une fois rendu témoignage de sa valeur.

Le 18 mai 1809, à l'attaque de Pradella, dans la Carinthie, il monta le premier à l'assaut, et contribua à la destruction de ce fort, où quatre cents Autrichiens devinrent la proie des flammes. Huit jours après, à Saint-Michel, près de Leoben, avec sa compagnie, il soutint un combat de deux heures contre un régiment autrichien, et enleva, dans la même journée, huit cents prisonniers à l'ennemi.

Le 14 juin 1809, à la bataille de Raab, où le prince vice-roi d'Italie, à la tête de trente-cinq mille Français, battit cinquante mille hommes des forces réunies de l'archiduc Jean, de l'archiduc Palatin et de l'insurrection hongroise, le capitaine Michaud, envoyé avec sa compagnie contre les insurgés, sauva, par sa bonne contenance,

les magasins de la place de Papa, où son courage et son activité empêchèrent l'ennemi de pénétrer. La résistance qu'il fit dans cette occasion lui valut une lettre de félicitations de la part du chef de l'état-major-général de l'armée du prince vice-roi.

Passé à l'armée d'Espagne en 1810, Michaud s'y fit remarquer par les plus brillans exploits. Sous les murs de Tarragone où il se couvrit de gloire, il s'élança l'un des premiers dans la redoute du Francoly, et devança l'armée sur la brèche quand il fallut monter à l'assaut. Son intrépidité le fit alors remarquer du général Bourgeois qui se l'étant attaché en qualité d'aide-de-camp, le chargea de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta toujours avec autant de zèle que d'habileté.

Le maréchal Suchet projettait de ravitailler Tortose sur le point d'être réduite par la famine. Cette opération était à la fois périlleuse et difficile : il n'était guères probable que, dans une distance de plus de vingt-quatre lieues à parcourir, le plus petit convoi pût échapper à une surveillance répartie sur tous les points. La réputation de bravoure et le sang-froid du capitaine Michaud ont fait espérer qu'il vaincra tant d'obstacles. Après avoir pris avec lui quatre-vingt-dix-sept hommes, et les avoir placés sur vingt barques chargées de blé, cet officier sorti de Mequinenza s'avance sur l'Èbre : à peine est-il à quelque distance, qu'il est attaqué par des forces supérieures ; sans interrompre ses manœuvres, il fait disposer des sacs de blé de manière à former une sorte d'épaulement, et riposte par un feu si vif à celui que de l'une et de l'autre rives on dirige sur lui, que bientôt les Espagnols sont obligés de s'éloigner. Un instant

après, à une lieue au dessus de Vinèbre, trois cents hommes de la bande de Mirallès, accueillent le convoi par un feu terrible de mousqueterie. Ils s'étaient flattés qu'il ne leur échapperait pas; mais, de même que les premiers assaillans, ils se virent obligés de battre en retraite. Une lieue plus bas, dans un endroit où l'Èbre est extrêmement resserré, Michaud essuye encore à bout portant le feu de quatre cent soixante-dix hommes. Plusieurs soldats et marins sont blessés: trois barques ne peuvent plus manœuvrer: cependant il est résolu à ne pas les abandonner, il descend dans la place de Mora, prend avec lui quarante voltigeurs du 11ᵉ de ligne, revient sur ses pas et s'élance sur une des barques, dont l'ennemi est prêt à se saisir; dans ce moment une balle lui traverse la jambe droite: il est le seul à ne pas s'apercevoir de sa blessure, et dirige contre les Espagnols une fusillade si bien nourrie, qu'ils prennent la fuite, laissant sur le terrain dix-sept blessés et sept morts, parmi lesquels deux officiers et le chef de la bande. Quoique plus de cinq mille Espagnols fussent à sa poursuite, Michaud, après avoir soutenu encore divers engagemens, fit entrer intact, dans Tortose, le convoi confié à son intrépidité. Cette action consignée dans un ordre du jour du 30 mars 1813, et dans un rapport du maréchal Suchet du 3 avril, a été racontée dans le Journal de l'Empire du 27 du même mois.

Le 7 décembre 1813, six cents Espagnols ayant attaqué les postes avancés de Mequinenza bloquée depuis plus de quatre mois, le capitaine Michaud, à la tête de cent cinquante braves, sortit précipitamment, passa l'Èbre, tomba sur les assaillans, les mit en déroute, les

poursuivit, la baïonnette dans les reins, pendant plus de deux lieues, leur tua beaucoup de monde et leur enleva un grand nombre de prisonniers.

Le 6 février 1814, à la tête de deux cents hommes, il fit une reconnaissance des plus hardies : l'ennemi serrait cette place de plus près qu'à son ordinaire, et il était très-difficile de se procurer des vivres : Michaud franchit la Cinca à dix heures du soir, alla à sept lieues de là, au milieu des cantonnemens de l'armée espagnole, enlever des troupeaux considérables qu'il ramena après avoir lutté plusieurs heures contre des forces infiniment supérieures.

Michaud fut encore cité plusieurs fois pour des actes d'une audace aussi remarquable. A Mont Saint-Jean, il déploya la plus rare valeur ; blessé de quatre coups de sabre, dont un lui traversa le bassin et la vessie, il tomba sur le champ de bataille ; et il y avait déjà huit jours qu'il était parmi les morts, lorsque des Anglais, ayant vu qu'il respirait encore, le recueillirent et le firent transporter à Mézières. Admis aujourd'hui à la retraite, cet estimable officier a fixé sa résidence à Dijon, où il est généralement estimé.

SÉGUR DE BOUZELY, (*Henri-Philippe de*) colonel, chevalier de la Légion-d'honneur, du mérite de Bavière, de l'ordre royal des Deux-Siciles et du mérite militaire de France.

Le colonel de Ségur est un des descendans de ce Ségur de Pardaillan, qui fut chef du conseil de Henri IV, et dont le frère périt, à la Saint-Barthélemi, presque sous les yeux du roi, dont il avait été l'ami et le compagnon d'enfance.

Ségur de Bouzely n'avait que dix-sept ans, lorsque la ré-

volution vint à éclater : il servait alors dans un régiment dont les officiers, oubliant qu'ils se devaient à la patrie, allèrent se placer dans les rangs des transfuges. Trop jeune pour apercevoir que ce qu'on lui prescrivait comme un devoir, n'était qu'une trahison, Ségur émigra avec ses camarades; mais se repentant bientôt de n'avoir pu se préserver de la contagion de l'exemple, il se promit de saisir la prochaine occasion de revenir parmi les défenseurs de la république. En 1802, il était à Saint-Domingue, et prit du service dans l'armée du général Leclerc, qui le nomma officier de gendarmerie. Il se conduisit bravement, et devint capitaine-adjoint à l'état-major général. Rentré en France avec les débris de l'expédition, il fut réformé. En 1806, le grand duc de Berg l'admit au nombre de ses aides-de-camp, et, le 10 juin 1807, à la bataille de Keilsberg, il eut un bras emporté après avoir eu la poitrine meurtrie par un biscayen et la hanche droite effleurée par un boulet qui lui coupa son habit. Ainsi blessé, il fit encore une lieue à cheval, et supporta l'amputation avec un grand courage. En 1808, il passa à Naples, prit part à tous les combats qui eurent lieu pour repousser les attaques des Anglais, et fut fait colonel en 1810.

En 1814, le ministre de la guerre voulut le porter sur la liste de présentation au roi, pour l'ordre de Saint-Louis; mais le colonel de Ségur, répondit que, comme protestant, il ne voulait ni ne pouvait recevoir cette décoration, et qu'il sollicitait, tant en son nom que par intérêt pour ses co-religionnaires, que l'ordre du mérite militaire fût accordé pour prix des vertus courageuses des réformés. Cette demande fut d'abord

rejetée, sous le prétexte que l'ordre militaire n'avait été institué que pour les officiers Suisses ou Allemands au service de France. Cependant le colonel de Ségur fit de nouvelles démarches, et le 11 octobre il fut nommé chevalier du mérite militaire. C'est à cette persévérance que désormais les braves officiers, qu'une raison éclairée a portés à abjurer le catholicisme pour redevenir chrétiens, devront l'équivalent d'une récompense qu'ils ne pouvaient accepter sans que leur croyance n'en fût blessée.

OZEL (*Pierre-Anselme*), ex-administrateur militaire, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Valence, département de la Drôme.

De brillantes actions militaires, racontées dans notre premier volume (page 98 et suivantes), nous ont déjà familiarisé avec le nom d'Ozel, que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de citer transitoirement et toujours de la manière la plus glorieuse. A seize ans, Ozel était dans les rangs des défenseurs de la patrie. Il débuta au siège de Toulon, où l'exemple de son courage électrisa les braves qui enlevèrent à la baïonnette la terrible redoute de Gibraltar. Ce fut aussi au pied de ces retranchemens, que les Anglais jugeaient inexpugnables, qu'il reçut sa première blessure: frappé d'un coup de feu qui lui avait traversé la cuisse droite, il était tombé sur le champ de bataille; deux de ses camarades accourent pour le secourir: « Rentrez à vos rangs, mes amis, leur dit-il; » avez-vous oublié que nous avons devant nous les » plus cruels ennemis de la France, et qu'il faut les » vaincre? »

On ne se rappelle pas, sans frémir d'horreur, les cruelles

vengeances que des proconsuls révolutionnaires exercèrent alors dans Toulon ; au milieu de ces scènes sanglantes, on aime à retrouver des sentimens d'humanité et de vertu. Le trait suivant est un de ces épisodes qui aident à supporter la vue d'un tableau dont la réalité n'est que trop affligeante. Un jeune homme, conduit au Champ de Mars pour y être fusillé avec son père, avait réussi à s'échapper en se laissant tomber parmi les morts, quoique à la première décharge, il n'eût été que blessé : dénoncé par un paysan, ce malheureux fut arrêté de nouveau à la campagne où il s'était réfugié : Ozel, alors en garnison au fort Sainte-Marguerite, fut désigné avec six hommes pour le ramener dans Toulon. Arrivé dans la ville, il fait la remise de son prisonnier au commandant d'armes : « As-tu des cartouches ? lui dit celui-ci. — Non, » répond Ozel, qui a deviné qu'il s'agit de fusiller le jeune » homme ; nous n'en avons que pour marcher à l'ennemi ; » — Je vois, reprit le commandant, que tu n'es qu'un mau- » vais citoyen : va, tu peux maintenant te retirer, mes » soldats à moi ne manquent jamais de munitions. » L'exécution eut lieu sur-le-champ, et Ozel fut jeté dans un cachot.

Passé de l'infanterie dans le 15e de hussards, il combattit en Italie. Les remparts de Tortone furent témoins de sa valeur. A Vado, il fut atteint d'une balle dans la poitrine, à côté du général Laharpe près de qui il était d'ordonnance. Au moment de l'insurrection de Pavie et des paysans de presque toute la Lombardie, Bonaparte, qui était à Lodi, voulut faire parvenir une dépêche au général Despinois qui commandait à Milan. Ozel, récemment admis dans les guides du général en chef, fut chargé de cette mission ; il fallait traverser un pays cou-

vert d'embûches, et échapper aux bandes d'insurgés que l'on rencontrait à chaque pas. Ozel triomphe d'abord de tant d'obstacles et de tant de dangers; son extrême bravoure le fait sortir vainqueur de plusieurs rencontres où il prouve que l'audace peut souvent suppléer à la force : accablé enfin par le nombre, il est obligé de se rendre; mais il ne tarde pas à recouvrer sa liberté. Au milieu d'un village où l'on se prépare à le fusiller, il saute sur son cheval qu'il conduisait auparavant par la bride, s'éloigne à travers une grêle de balles, franchit avec la rapidité de l'éclair un intervalle de plusieurs lieues, et regagne Lodi, après avoir essuyé le feu de la mousqueterie de vingt bandes qui lui disputaient le passage. Le général en chef, informé de cet événement, ordonna à Ozel de prendre avec lui trois compagnies de dragons et deux compagnies d'infanterie pour aller châtier les rebelles.

Peu de temps après, Ozel se fit remarquer en s'élançant des premiers dans le Mincio qu'il traversa à la nage malgré la mitraille que vomissaient les batteries de la rive opposée.

Après le combat de Borghetto, Bonaparte, entouré de son état-major, déjeunait à Vallegio, quand tout-à-coup quatre escadrons hongrois se montrèrent et jetèrent l'épouvante dans la ville. Les habitans fermaient les portes de leurs maisons, les soldats couraient de tous côtés, on battait la générale, et toutes nos troupes se retiraient précipitamment vers le pont du côté du Mincio où était le gros de notre armée. Au milieu de ce désordre, Bonaparte n'avait pu trouver un cheval; Ozel lui offre le sien : il sait qu'il peut être victime de cette générosité, mais ne calculant que les dangers de l'armée si elle vient à perdre

son général, il se dévoue au salut de tous. Bonaparte s'éloigne après avoir accepté; Ozel, résolu à vendre chèrement sa vie, rassemble quelques-uns de ses camarades qui, ainsi que lui, se trouvaient démontés, s'enferme avec eux dans une maison, et les exhorte à la plus vigoureuse défense..... Mais il ne fut point attaqué; les Hongrois, pressés de rejoindre l'armée autrichienne, passèrent au galop, et les généraux français revinrent dans la ville achever un déjeuner si désagréablement interrompu.

A Lonado, Ozel fit partie des quarante guides dont la contenance ferme et l'invincible courage inspirèrent au héros de l'Italie la résolution hardie qui le fit sortir victorieux de la situation la plus critique (1).

---

(1) Enveloppée de toutes parts, la garnison de Lonado, à peine forte de huit cents hommes d'infanterie est sommée de se rendre : Bonaparte, qui vient d'arriver dans cette ville avec ses quarante guides, ordonne qu'on amène devant lui le parlementaire autrichien et lui fait débander les yeux ; « Allez, lui dit-il, en se frappant la poitrine, rendre compte » au général qui vous envoie, que je suis ici, et que vous avez parlé » au général en chef de l'armée française; dites-lui qu'il est cerné, que » lui-même et son corps sont mes prisonniers; que si, dans dix minutes, » il n'a pas mis bas les armes; que s'il fait tirer un seul coup de fusil, » je le fais passer au fil de l'épée lui et toute sa troupe ». Avant le temps fixé, la division autrichienne, forte de plus de six mille hommes et ayant avec elle huit pièces de canon, s'était rendue à discrétion. Bonaparte, dans cette occasion, s'adressant à ses guides, leur dit : « Mes amis, j'étais tranquille; je savais que vous étiez là ». Il n'y avait pas un seul d'entr'eux qui ne se fût fait tuer pour sauver son général.

Ce fait, qui prouve l'admirable présence d'esprit du plus grand capitaine du siècle, fut immédiatement suivi d'une action, dans laquelle on le vit déployer au plus haut degré ce courage personnel que la mauvaise foi de quelques obscurs pamphlétaires a osé lui contester. Le général de brigade Pigeon, avec une partie de la 18e demi-brigade d'infanterie légère et deux pièces de canon, venait de tomber au pouvoir des Autrichiens : Bonaparte veut leur arracher ce succès; il se met à la tête de ses soldats, s'é-

Il se signala de nouveau à Castiglione, où il déploya la plus rare intrépidité (1). A Bassano, où il fut compté parmi les douze guides qui firent mettre bas les armes à deux bataillons de grenadiers Croates (2), et à Arcole, où, en chargeant avec vingt-quatre de ses camarades (3) contre une armée entière, il ramena la victoire sous les étendards français. Dans cette journée

lance avec intrépidité dans les rangs ennemis, les culbute, délivre le général et les soldats prisonniers, reprend les canons et poursuit les fuyards jusqu'à Desenzano.

(1) Pendant la bataille de Castiglione, le 5 août 1796, les guides à cheval exécutèrent une charge des plus brillantes, dans laquelle leur commandant, l'adjudant-général Frontin, officier du plus grand mérite, fut mortellement frappé. Le lieutenant Guérin, le maréchal-des-logis Laroche (aujourd'hui maréchal-de-camp, baron et commandant de la Légion-d'honneur); le brigadier Monfroid (aujourd'hui officier de la Légion-d'honneur, colonel en demi-solde); les guides Bourde, devenu capitaine dans les grenadiers à cheval de la garde impériale et officier de la Légion-d'honneur, tué à Eylau; Lambert (aujourd'hui officier de la Légion-d'honneur, lieutenant aux chasseurs à cheval de l'ex-garde en demi-solde), ainsi que leurs camarades Lévêque, Filentro et Cartier montrèrent une valeur à toute épreuve. Le vaillant chef d'escadron Junot, aide-de-camp du général en chef, et depuis duc d'Abrantès, commanda provisoirement cette élite de braves, à qui, peu de jours après, il dut son salut dans une affaire où il reçut plus de vingt blessures. Le capitaine Bessières, qui succéda à Junot dans le commandement des guides, les vit se couvrir de gloire dans toutes les batailles; leur belle conduite le fit parvenir au comble des honneurs : promu au grade de général, il ne tarda pas à être nommé maréchal d'empire, grand officier de la Légion-d'honneur, et duc d'Istrie.

(2) Neuf de ces guides ont été cités à la pag. 99 de notre premier volume : Voici les noms des trois autres dont il n'a pas été fait mention : Floux, Aiguillon et Manuel.

(3) Nous avons déjà désigné six de ces braves à la reconnaissance nationale (Voy. tom. 1 pag. 101). Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir les noms de quelques-uns de ceux qui partagèrent leur dévouement : au maréchal-des-logis Hercule, aux guides Ozel, Garnier, Charles, Pardon, et au trompette Bonnet, il faut ajouter le maréchal-des-logis Bernichon, le brigadier Lorti, les guides Fonade, Lamonta-

qui sauva la patrie, Ozel fut blessé; mais, au sein de ce devouement plus prodigieux par sa grandeur et ses résultats, que celui des quatre mille Grecs, qui sous la conduite de Léonidas, défendirent le passage des Thermopyles, il eut le bonheur de donner les premiers coups de sabre et de ramener prisonnier un colonel. A Rivoli, il montra la même valeur. Le passage de la Piava fut encore pour lui une occasion de se faire distinguer; mais, après avoir traversé le torrent et s'être précipité sur l'ennemi qui fut culbuté, il fut mis hors de combat par un coup de feu, et se vit forcé de prendre son congé: toutefois il ne put pas se décider à quitter une armée dont il avait admiré et partagé les immortels travaux. Il fut attaché aux administrations militaires, où un zèle sans bornes et une probité sévère maintinrent dans toute sa pureté la réputation qu'il s'était faite au champ d'honneur. Toujours amoureux des périls, Ozel oubliait qu'il n'était plus soldat. Pendant le siège de Gènes, il s'exposa fréquemment pour assurer les subsistances des troupes. La garnison de Savonne, manquait de vivres, elle était à la veille de se rendre; Masséna, voyant qu'il est urgent de venir à son secours, a fait charger trois bateaux déstinés à ravitailler la place; mais, pour réussir, il faut passer à travers les escadres anglaises et napolitaines, et personne ne veut tenter une semblable entreprise. On allait y renoncer: Ozel se présente et le succès le plus complet couronne son audace.

Envoyé d'Italie à l'armée des côtes de l'Océan, pen-

---

Souchon, Langlais, Mestier, Maugé et Duclos, aujourd'hui maréchal-de-camp, baron et commandant de la Légion-d'honneur.

dant dix ans il suivit alternativement la fortune de nos armées en Allemagne, en Espagne, en Portugal, en Pologne et en Russie. A Smolensko, il pénétra des premiers dans l'un des faubourgs, et reçut sa cinquième blessure à côté du roi de Naples, ce guerrier redoutable, dont la témérité passait en proverbe, même parmi les plus vaillans. Dans les désastres qui préparèrent l'invasion de notre territoire, Ozel, dont la bravoure, l'infatigable activité, le désintéressement, l'utile prévoyance et les talens avaient été récompensés par l'étoile du courage et par l'emploi de directeur de l'un des services les plus importans, ne fut pas un jour sans mériter des éloges. Le 30 mars 1814, lorsque les troupes de la coalition s'avancèrent sous les murs de Paris, il alla se placer dans les rangs des braves dont les héroïques efforts n'eurent pas un heureux succès.

Vingt-cinq ans de périls et de pénibles travaux, les plus honorables cicatrices, de cruelles infirmités, inévitables résultats des fatigues et des privations à la guerre; tant de veilles, tant de combats : devaient être pour Ozel le garant, qu'au terme d'une carrière si distinguée, il obtiendrait de la gratitude nationale l'acquittement d'une dette dont la patrie ne peut jamais s'affranchir : Ozel fut licencié avec l'armée. Il était sans fortune; il se vit sans emploi. En 1815, une ordonnance lui rendit son traitement de non activité; en 1816, une seconde ordonnance le lui enleva. Ozel ne murmura point contre cette mesure qui ne pouvait avoir un prétexte que dans la raison d'état; il se résigna.

En 1817, la réorganisation de l'administration des subsistances réveilla son espoir; il réclama sa place; et, fort d'une conduite sans reproche, il abandonna le succès de sa

demande à l'équité du gouvernement : il serait trop affligeant pour nos lecteurs d'apprendre quels sont ceux qui lui furent préférés. On fit un crime à Ozel de son ancien attachement à l'empereur : de vieux titres de gloire devinrent des motifs d'exclusion, des droits à jamais inviolables et sacrés furent méconnus, et il eut la douleur de se convaincre que, confiée à d'indignes agens, à des âmes bassement serviles, l'exécution des promesses de cet oubli si solennellement proclamé par la sagesse elle-même, n'était plus que l'oubli des promesses. Victime d'une épuration qui devait tout corrompre, lâchement calomnié, dénoncé par de méprisables concurrens, persécuté par les instrumens d'une épouvantable réaction, Ozel, s'il eût souffert seul de tant d'injustices, s'en serait sans doute consolé. Mais un père, vieillard plus qu'octogénaire, et qui, comme lui, combattit les ennemis de la France ; mais des nièces, seul héritage d'un frère mort pour la patrie (1), auront à gémir de la perte d'un emploi dont il leur partageait les revenus. Privés de leur unique soutien, que vont maintenant devenir les objets de ses plus chères affections ? Cette idée brise le cœur d'Ozel ; mais loin de

---

(1) Ozel (*Pierre-Charles*), frère de celui à qui cet article est consacré, servait avant la révolution dans les chasseurs de Gévaudan. En 1802, il était encore dans les rangs d'une armée qui l'avait vu plus d'une fois se signaler par sa bravoure. Rentré peu de temps après dans ses foyers, il mourut des suites de nombreuses blessures qu'il avait reçues au champ d'honneur, et laissa trois filles en bas âge ; elles étaient à la fois orphelines et nièces d'un brave ; Bonaparte les adopta, et elles étaient à la veille d'être placées dans les maisons impériales de Saint-Denis et des Barbettes, lorsque les événemens de 1814 leur en fermèrent les portes pour jamais.

l'abattre,

l'abattre, elle lui fait trouver dans de nouvelles privations, dans de nouveaux sacrifices, le moyen de soulager encore tant d'infortunes. C'est ainsi qu'après s'être long-temps paré des plus belles qualités militaires, rentré dans la vie civile, Ozel brille de toutes les vertus d'un excellent citoyen. Puissent les temps d'épreuves bientôt finir pour lui! Ce vœu, nous ne le formons pas les premiers; il est exprimé dans les nombreux témoignages d'estime que lui ont adressés MM. les maréchaux, Masséna, duc de Rivoli; Suchet, duc d'Albufera; Victor, duc de Bellune; le lieutenant général comte Belliard; le comte Lacépède, pair de France; les députés marquis de Chabrillant, Sartelon, Savoye-Rollin; l'intendant général de l'armée du midi, Mathieu Favier, le directeur régisseur-général Louis Bodin, et plusieurs autres personnes également recommandables.

SARRAND (*Jean-Louis*), chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né à Carcassonne, département de l'Aude.

Sarrand fut l'un des premiers élèves de l'école spéciale de Fontainebleau. Le 22 décembre 1803, il entra, comme sous-lieutenant, dans le 32e régiment d'infanterie de ligne, surnommé *le Brave*; l'accueil que lui firent les officiers de ce corps, presque tous couverts d'honorables cicatrices, lui prouvèrent que les vieux guerriers étaient loin de désapprouver une institution du genre de celle de l'Ecole Militaire.

Sarrand ne tarda pas à se distinguer. A l'attaque de *Hall*, le 17 octobre 1806, il se jeta à la nage dans un marais, pour arriver l'un des premiers à la tête du pont qu'il passa à côté de son colonel, l'intré-

pide Darricau, qui le même jour sollicita et obtint pour lui le grade de lieutenant. La ville de Lubeck ayant été prise d'assaut devait, d'après les lois de la guerre, être livrée au pillage : Bernadotte, voulut lui épargner ce malheur; le 32e régiment, dont il connaissait le bon esprit, fut chargé par lui de rétablir l'ordre. Dans cette circonstance Sarrand donna une preuve du plus pur désintéressement. Un nommé Schmit, riche négociant dont, au péril de ses jours, il avait préservé la fortune, qui consistait en plus de six cent mille francs de vins, lui offrit de l'argent en témoignage de sa reconnaissance: « Je n'ai fait que mon devoir, répondit Sarrand; vous » ne me devez rien ». Le négociant, vit qu'il était inutile d'insister; cependant il avait remarqué que l'officier qu'il regardait avec raison comme son bienfaiteur, portait une capote déchirée; il crut pouvoir l'engager à en accepter une neuve; mais cette fois encore il le trouva aussi inflexible qu'auparavant. « Eh quoi! lui dit alors le négociant, pouvez-vous persister dans un pa-pareil refus? n'est-il pas évident que vous avez besoin d'une capote, puisque la vôtre est percée? — Vous avez raison, répondit Sarrand; mais, j'aime mieux mille trous à mes vêtemens, qu'une seule tache à ma conduite ».

Le 14 juin 1807, il combattit à Friedland : dans cette journée, où il commanda une compagnie, il fit partie de la division Dupont, qui, en culbutant la garde Russe, décida de la victoire. Grièvement blessé dans cette charge, pendant laquelle il avait déployé le plus grand courage, Sarrand devait être récompensé par le grade de capitaine et par l'étoile des braves; mais cette décoration fut l'unique prix du sang qu'il avait versé.

En 1808, l'Espagne devint pour plusieurs années le théâtre de ses exploits. A Valma, où un ennemi nombreux occupait des hauteurs qui semblaient inexpugnables, il gravit les positions sous un feu terrible de mousqueterie, et arriva heureusement dans les retranchemens espagnols, où il ne fut devancé que par un aide-de-camp du général Sebastiani, le jeune Gustave de Coigny (1), qui devait plus tard être mutilé pendant la désastreuse campagne de Russie. Sarrand, promu pour prix de son courage au grade de capitaine, va dans l'Andalousie prendre le commandement des voltigeurs d'un bataillon dont il n'est pas connu : en voyant leur nouveau chef, les soldats se permettent des plaisanteries sur une infirmité résultant des blessures qu'il a reçues au champ d'honneur ; mais il feint de ne pas s'apercevoir de l'impression défavorable qu'il a faite sur leur esprit. Peu de jours après son arrivée, il reçoit l'ordre de pénétrer de vive force dans la place de Cazorla, dont les habitans ont plusieurs fois repoussé les attaques des Français : l'entreprise est périlleuse ; mais il ne recule pas devant le danger : il s'avance à la tête de sa troupe, et après lui avoir défendu de riposter aux coups de fusils que l'on pourra tirer par les fenêtres, il traverse la ville au pas de course, et va se former en bataille à demi-portée de pistolet d'une colonne ennemie, dont il essuye toute la décharge. Les voltigeurs sont étonnés d'une pareille

(1) Le jeune Gustave de Coigny, que la Biographie des Hommes vivans désigne mal-à-propos sous le nom du comte Louis de Coigny, est le même qui fut honorablement mentionné à la prise de Bilbao et de Saint-Ander, où il eut un cheval tué sous lui. On ne croit pas que cet officier soit le parent du vieux duc de Coigny, aujourd'hui maréchal et gouverneur des Invalides.

audace ; Sarrand se tourne aussitôt vers eux : « Camarades, s'écrie-t-il, que celui qui a vu boiter son capitaine, sorte des rangs ! » Cette apostrophe produisit l'effet qu'il s'en était promis ; les soldats, honteux de leur ridicule prévention, comprirent enfin que ce n'est pas aux jambes que l'on connaît les braves. Depuis ce jour, ils mirent la plus grande confiance en leur capitaine, et ils ne laissèrent échapper aucune occasion de lui prouver leur attachement.

A la reprise de Baza par le général Bouillé (1), Sarrand fit encore des prodiges de valeur. Avec deux cents voltigeurs, il se jeta, en avant de Sougard, entre deux colonnes ennemies de quinze cents hommes chacune, et il les mit en fuite après leur avoir tué plus de monde qu'il n'avait de combattans à leur opposer. Cette attaque, dont on dut le succès à l'intrépidité et au sang-froid du capitaine Sarrand, donna lieu à des actes d'une rare bravoure.

---

(1) Bouillé du Chariol (*Louis-Joseph-Amour* de), général de division, officier de la Légion-d'honneur, etc. Après avoir expié par dix ans d'exil, les torts d'une coupable émigration, il rentra en France en 1803, et offrit son bras à la patrie. Envoyé en Espagne, il y servit comme colonel chef-d'état-major du général Sébastiani. Les combats de Ciudad-Real, d'Almonacid, lui acquirent une haute réputation de bravoure. L'affaire de Baza, où il poursuivit l'ennemi jusqu'au défilé de Cassar, dont il s'empara, lui fit le plus grand honneur. Nommé général de brigade et ensuite général de division, il se signala encore dans plusieurs circonstances ; mais en 1813 une ophthalmie lui ayant fait perdre la vue, il fut obligé de quitter l'armée.

L'affaire de Baza, où se distingua le général Bouillé, fut pour le chef d'escadron Nourri, du 16e. régiment de dragons, officier du plus rare mérite, une occasion de faire briller ses talens militaires. Quoique la difficulté du terrain l'empêchât d'aborder l'ennemi, il manœuvra constamment de manière à lui en imposer, et ce fut à son attitude ferme que l'on dut en grande partie le succès de cette journée.

Le voltigeur Arnaud alla au centre de la colonne, où était le général Freyre, enlever le drapeau du 3e bataillon du régiment de Guadalaxara. Le sergent Amiot, couvert de blessures, ne cessa de combattre que lorsqu'il eut été mortellement frappé. Le lieutenant Lagrange (1), les sous-lieutenans Colomb et Prunayrac, le sergent Pangon et le voltigeur Graillard, se distinguèrent également, mais aucun d'eux ne fut récompensé. L'armée d'Espagne était alors oubliée, et les services qu'elle rendait étaient presque toujours méconnus.

Nommé, en 1813, chef de bataillon du 11e de ligne, Sarrand, se rendit en Saxe, où il reçut de Napoléon la croix d'officier de la Légion-d'honneur. Chargé, après l'armistice, d'occuper avec seize cents hommes le défilé de Falkenem, sur les frontières de la Bohême, et de tenir en cas d'attaque jusqu'à l'arrivée de la division dont il faisait partie, il résista pendant près d'une demi-journée à trois fortes colonnes russes, prussiennes et autrichiennes, qui, quoique l'enveloppant de toutes parts et soutenues par le feu de plusieurs batteries, firent de vains efforts pour l'entamer. A la tête de sa poignée de braves, il gardait encore sa position, lorsque l'adjudant-major Arrozat de Lodève, officier aussi courageux qu'intelligent, qui avait traversé toute la ligne ennemie pour aller prendre les ordres du général de division comte Razout, revint apporter l'avis que le corps d'armée se dirigeait sur Dresde. Sarrand, désespérant alors d'être secouru, se décida à battre en retraite, et, après des miracles de contenance, il rejoignit sa division au moment où on le croyait prisonnier.

(1) Aujourd'hui capitaine, chevalier de la Légion-d'honneur.

Passé du 14ᵉ au 11ᵉ corps de la grande armée, il assista aux batailles de Leipsick et de Hanau, et prit une glorieuse part à tous les combats qui précédèrent la reddition de Paris. Dans ces circonstances difficiles, il déploya le plus grand zèle pour la défense de la patrie. Les soldats du bataillon qu'il commandait ayant presque tous péri, le 10 février 1814 il écrivit au maréchal Magdonald, pour demander l'autorisation d'aller avec quelques officiers sur le derrière des ennemis, afin de soulever contre eux les Ardennes et la Champagne. Magdonald fit le plus grand éloge de ce projet qu'il regardait comme le seul moyen de sauver la France; mais il crut devoir s'abstenir d'en approuver l'exécution.

Lorsque Napoléon revint de l'Isle d'Elbe, Sarrand, qui avait été placé dans le 2ᵉ d'infanterie de ligne, destiné à faire partie de la garnison de Paris, signa négativement l'acte additionnel aux constitutions de l'empire; mais, à l'approche du danger, il fut un des premiers à voler à la frontière. A Mont-Saint-Jean, ce fut lui qui, avec son bataillon, attaqua la ferme de Goumond. Après avoir traversé, pêle-mêle avec l'ennemi, le petit bois qui la couvrait, il s'avança au milieu d'un feu roulant, jusque sous des murs crénelés de toutes parts, fit enfoncer à coups de crosses une petite porte sur le flanc du bâtiment, et donna l'ordre à l'intrépide lieutenant Toulouse de s'y introduire avec une soixantaine d'hommes, tandis que lui-même se porterait en avant de sa troupe pour tâcher de découvrir une seconde entrée. A peine eut-il fait quelques pas, qu'un coup de fusil tiré à bout portant lui fracassa la cuisse gauche. En le voyant renversé, ses soldats se pressent autour de lui : « A vos rangs! s'écrie alors ce brave chef de ba-

» taillon ; il n'est pas temps de songer à me secourir ». Les soldats obéirent, et ils le laissèrent sur le champ de bataille, où il reçut une nouvelle blessure. Recueilli le lendemain, il fut transporté à Bruxelles, où il resta un an entre la vie et la mort. Sarrand reçut des Bruxellois ces soins touchans, qu'ils aimaient à prodiguer à tous les Français blessés en défendant leur pays. Madame Arnaud, femme de l'auteur de Marius, le général Excelmans sous les ordres de qui il avait servi, le lieutenant général Lamarque, ainsi que plusieurs autres bannis lui offrirent généreusement leur bourse, et s'empressèrent de venir au secours d'un officier dont le patriotisme et le courage les avaient pénétrés de la plus vive admiration.

Rentré en France en novembre 1816, le chef de bataillon Sarrand, habite aujourd'hui la ville de Carcassonne, où, environné de l'estime de ses concitoyens, il attend que le gouvernement lui accorde une retraite, à laquelle ses blessures lui donnent des droits incontestables (1).

LAMOTHE DE LANGON (le baron), auditeur au conseil d'état.

En décembre 1813, Livourne ayant été attaquée par les Anglais, le baron de Lamothe-Langon, auditeur au conseil-d'état et sous-préfet, se joignit aux braves dont la vigoureuse défense força les assaillans à regagner leurs

(1) Le commandant Sarrand a la cuisse gauche de trois pouces plus courte que la droite ; cette inégalité est le résultat d'une opération douloureuse dans laquelle on lui détacha du fémur une esquille de plus de quatre onces. Plusieurs personnes nous ont assuré qu'il conserve chez lui cette relique de la bravoure, qu'il a placée dans un cadre portant cette inscription : *Titres de noblesse du chevalier Sarrand.*

embarcations. La valeur qu'il déploya dans cette occasion, où il s'exposa volontairement aux plus grands périls, le fit admirer de toute la garnison. Les journaux rapportèrent de lui, à cette époque, plusieurs traits où il ne fut pas moins remarqué pour son intrépidité que pour sa présence d'esprit. Entraîné par l'ardeur de combattre, le jeune Lamothe s'était précipité dans la mêlée, où il portait des coups terribles, lorsque regardant autour de lui, il vit un Anglais qui l'ajustait à bout portant; l'aspect d'un pareil danger ne l'intimide point: sans hésiter il saisit le bout de canon qui le menace, détourne le coup, fonce sur son adversaire, et lui plonge son sabre dans le corps. Un instant après, il eut l'épaule froissée par un boulet; mais, malgré cette contusion qui le faisait cruellement souffrir, il ne voulut pas se retirer du champ de bataille avant d'avoir vu la défaite des ennemis de la patrie. Cet acte de dévouement et de courage, dans un jeune fonctionnaire déjà connu par ses talens administratifs, lui valut le titre de baron qu'il reçut de l'empereur.

CHABRAN (*Joseph*), lieutenant-général, commandant de la Légion-d'honneur, né à Cavaillon, département de Vaucluse.

Chabran était professeur de mathématiques dans un collége des Pères de la Doctrine, lorsque la guerre des rois ligués contre la France, vint changer tant d'états paisibles pour le métier des armes. Il avait près de trente ans, lorsque, le 4 août 1792, il fut nommé capitaine au 5e bataillon des Bouches-du-Rhône: il débuta sous les généraux Biron et Dagobert, et se distingua à Nice, en guidant aux avant-postes une compagnie de canonniers choisis dans le bataillon qu'il avait formé. Le 12 mai 1793, il fut

nommé adjoint provisoire à l'état-major de l'armée d'Italie. Vingt jours après, il concourut à une victoire importante remportée sur les Piémontais à l'attaque de Pérus et de Lignière. Sa bravoure dans un combat près de Gillette, où Dugommier descendant des montagnes prit ou tailla en pièces six mille Piémontais, et ses exploits pendant la bataille où Schérer défit complètement, près de Final, l'armée austro-sarde, le firent élever au grade d'adjudant-général. Ce fut en cette qualité qu'il commença en Italie, sous Bonaparte, une campagne des plus fécondes en beaux-faits d'armes.

Chabran mérita le surnom de *bouclier de Masséna*, sur le champ de bataille, où ce dernier reçut celui *d'Enfant chéri de la victoire*. A Lodi, on les voit tous deux, en tête des carabiniers commandés par l'intrépide Dupas, affronter des premiers les foudres d'une artillerie formidable, et passer le pont au milieu d'un peloton de grenadiers : la mitraille crible ces braves : à travers tant de périls, Chabran est invulnérable : une balle frappe un hussard à ses côtés, il chancelle, il hésite ; Chabran le relève, le soutient, l'entraîne et lui dit avec un rare sang-froid : « Allons, mon ami, un peu de courage et nous arrivons ». De nouveaux combats mirent le comble à la belle réputation que Chabran s'était acquise ; toujours à l'invincible avant-garde conduite par Masséna, il fut nommé parmi les vainqueurs à Montebaldo, à la Corona, à Préabolo, à la bataille de Lonado, et à Rivoli. A Dego, il allia la présence d'esprit à l'audace. A la célèbre journée de Roveredo, il cueillit de nouveaux lauriers, et fut fait général de brigade.

Tandis que Bonaparte se dirigeait sur Vienne, les

habitans de la Terre-Ferme et Vérone se soulévèrent contre les Français. Dans un revers, nos troupes n'avaient point de retraite à espérer : Chabran, à la tête d'une faible colonne, marche à l'ennemi, le disperse, se présente devant Vérone, dont il enfonce les portes à coups de canons, et entre victorieux dans la ville. Les lois de la guerre autorisaient le pillage ; les Véronais avaient trempé leurs mains dans le sang des Français : Chabran calma dans ses soldats le désir de la vengeance, et aucun désordre n'obscurcit l'éclat de leur triomphe.

Le traité de Campo-Formio rendit pour un instant la paix à l'Europe : la reconnaissance publique marqua dès-lors la place que le général Chabran devait occuper parmi les guerriers qui avaient bien mérité de la patrie. Les suffrages de ses concitoyens le portèrent à la législation; mais il ne quitta point le champ de bataille pour la tribune. Des troubles éclatèrent dans les départemens des Basses-Alpes et des Bouches-du-Rhône ; le général Chabran dissipa une armée de mécontens, et pacifia ces contrées en employant tour à tour la fermeté et la clémence.

Appelé en Suisse, à la reprise des hostilités, il fit contre Mayenfeld une attaque simulée, qui facilita la prise de Steig sur la rive droite du Rhin. Le lendemain de ce succès, il traversa le fleuve, et chassa l'ennemi derrière la Lanquart. A la tête de deux demi-brigades, la 37<sup>e</sup> et la 103<sup>e</sup>, il enfonça les Autrichiens, fit prisonnier le général Auffemberg chef des Grisons, et s'empara de Coire, dont il emporta les hauteurs à la baïonnette.

Le 1<sup>er</sup> mai 1799, au point du jour, deux mille Autrichiens viennent attaquer le poste de Lucisteig,

Chabran, qui n'a qu'une poignée de soldats, se précipite sur les assaillans; ses officiers craignant que l'ennemi ne le reconnaisse, l'engagent à dénouer sa ceinture : « Eh ! messieurs, s'écrie le général, dois-je craindre de rencontrer la mort au milieu de braves comme » vous ? » A ces mots il charge avec une impétuosité sans égale, et quinze cents Impériaux mettent bas les armes.

Les Autrichiens plus nombreux ayant paru sur les montagnes du Voralberg forcent les Français à repasser le Rhin. Poursuivi avec vigueur, Chabran doit traverser la grande vallée de Mels, où la cavalerie peut facilement l'écraser; mais avant de commencer son mouvement, il a fait exécuter à ses troupes les manœuvres qu'elles doivent faire en présence de l'ennemi. Sûr alors du succès, il les forme en bataillon carré; effectue sa retraite en longeant les précipices et brûle tous les ponts établis sur la Linth.

Le jour où Masséna battit le prince Charles à Venther, Chabran fut un des généraux qui concoururent le plus à la victoire. Trois mois après, à Wolran, il chassa les Autrichiens de leurs retranchemens et leur enleva trois mille prisonniers. Un de ses aides-de-camp, nommé Bergier, déploya dans cette action une bravoure surnaturelle. Ce fut après ce combat que le prince Charles, parlant du général Chabran, disait : « Il se mire dans ses grenadiers ». En effet, Chabran mettait tout son orgueil dans la bonne tenue de sa troupe : jamais personne ne porta plus loin l'amour de la discipline et le respect des propriétés.

Nommé général de division le 25 juin 1799, il jugea que cet avancement était pour lui un motif de

rendre de nouveaux services à sa patrie. A Stein, à Cerven, à Schwitz, à Ditikon, il préluda par des succès à la célèbre bataille de Zurich, où il partagea avec le Marius français la gloire d'avoir vaincu les Russes et les Autrichiens.

Chabran avait contribué à la délivrance de l'Helvétie; un an après, il franchit avec sa division le petit Saint-Bernard. Le souvenir que les Savoisiens avaient conservé des vertus de ce général qui, après les avoir vaincus, avait su se concilier leur amour, les attira sur son passage : ils dételèrent la voiture de sa jeune épouse, qu'ils transportèrent, à travers ces montagnes, sur un brancard de feuillages orné de guirlandes de fleurs.

Armé de dix-huit bouches à feu et défendu par une nombreuse garnison, le fort du Bard nous fermait la route de l'Italie : Chabran l'attaqua, et, après l'avoir emporté, pour ainsi dire, de vive force, il se dirigea sur le Pô, et opéra une diversion puissante pendant la bataille de Marengo. Nommé ensuite commandant du Piémont, il s'y conduisit en administrateur éclairé, rétablit le bon ordre, protégea la sûreté des communications, et fit renaître la confiance. En 1805, il fut fait commandant des îles Marcouf, qu'il quitta pour combattre en Italie, sous le maréchal Masséna, qui n'eut qu'à se louer de son habileté et de son courage. Employé depuis en Espagne, il y fit les campagnes de 1807, 1808 et 1809; soumit les insurgés de la Catalogne et s'empara de Tarragone. Rentré en France en 1810, il dut à ses opinions libérales d'être prématurément envoyé en retraite.

CHARTRAND, général de brigade, officier de la Légion-d'honneur, né à Carcassonne, département de l'Aude.

Chartrand fut l'un de ces enfans que la liberté transforma tout-à-coup en guerriers. En 1793, il n'avait pas encore quatorze ans qu''il combattait à la frontière. Un courage intrépide lui mérita d'abord l'estime de ses chefs, et le fit regarder par ses camarades comme un des plus vaillans soldats de la république. Il se signala par de brillans exploits, et, malgré sa jeunesse, plus d'un ordre du jour fit mention de son dévouement. Chartrand aurait pu obtenir un rapide avancement; mais il ne songeait pas encore à sa fortune militaire, et ce ne fut qu'après avoir été admis dans la garde des consuls, qu'il fut nommé sous-officier. Une action d'éclat, pendant la première campagne de Pologne, lui valut les épaulettes; on le vit bientôt parvenir aux grades supérieurs, et il était général de brigade, lorsqu'en 1813 il fut fait prisonnier. Deux ans plus tard, il jouissait de sa retraite, quand Napoléon reparut sur le sol français. Chartrand, partageant l'enthousiasme de la nation, se laissa enflammer par le sentiment qui porta des milliers de braves au devant du guerrier qui leur avait fait conquérir l'Europe. Il le suivit à Mont Saint-Jean. Échappé aux périls de cette journée, il ne put échapper au jugement d'une commission militaire. Condamné à mort après l'amnistie dans laquelle il était compris, le 19 mai 1816, il fut conduit sur les glacis de la citadelle de Lille, où on le fusilla au bruit d'une musique soi-disant guerrière qui, dans cette circonstance, profana l'air chéri du clément Henri IV.

Chartrand mourut avec beaucoup de fermeté.

**POTEL**, capitaine, officier de la Légion-d'honneur, né à Juilly, département de

Potel fut l'un des volontaires de la liberté: il combattit sur les bords du Rhin, et se signala pendant les campagnes d'Italie. Ses frères d'armes, qui lui donnèrent le surnom de *Brave*, aimeront long-temps à citer sa valeur et sa présence d'esprit au milieu des périls. Un jour, devant Saltzbourg, les Français avaient vu tomber leurs plus vaillans officiers : un seul général les commandait encore; atteint d'un coup mortel, il fut renversé dans un ravin profond. Sans chefs, sans ordre, les soldats reculent; Potel, alors sous-officier, s'élance dans le ravin, essaie de ranimer son général expirant; il n'était plus!.... Tout à coup, au milieu des nuages de poussière et de fumée, l'uniforme du général reparaît aux yeux de nos bataillons étonnés. A cette vue, à la voix qui les rappelle, les soldats s'arrêtent, reforment leurs rangs, s'élancent au pas de charge, et, dupes honorables d'un ingénieux stratagème, ressaisissent la victoire près de leur échapper.

Celui qui avait si à propos remplacé le général, fut jugé digne d'être officier; il reçut les épaulettes de sous-lieutenant, et ne tarda pas à mériter, par de nouveaux exploits, une plus digne récompense de sa valeur.

Guerrier, Potel se recommandait à l'estime de l'armée par les plus belles qualités militaires; redevenu citoyen, il fit aimer des vertus plus tranquilles. Au sein d'une paix qui a humilié tant de héros, il se flattait de ressaisir ses armes et de guider un jour les Français qui doivent venger la patrie; la mort a trompé l'espoir d'un si noble courage.... *Le Brave* n'est plus; mais sa gloire vit dans les récits de tous ses camarades, et une honorable tradition

doit l'éterniser aux lieux de sa naissance..... Tous les habitans de Juilly ont donné des regrets à sa mémoire.

STAHL (*Jean-François*), chef de bataillon au 14ᵉ régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né à Paris, département de la Seine.

Plein de ce feu sacré qui, au seul nom de patrie, embrase les cœurs généreux, Stahl partit comme volontaire dans le 14ᵉ bataillon des Fédérés Nationaux, qui fut incorporé dans la 29ᵉ demi-brigade devenue plus tard 14ᵉ régiment d'infanterie de ligne. Stahl eut un avancement peu rapide; ce ne fut qu'après six ans de service qu'il parvint au grade de sous-lieutenant. Sous-officier, il s'était fait remarquer parmi ses camarades; il devint bientôt l'émule des officiers les plus distingués. Il combattit en Belgique, en Hollande, en Italie et en Espagne; le corps auquel il appartenait, n'alla pas une seule fois au feu, sans qu'il ne briguât l'honneur d'être placé au poste le plus périlleux.

Capitaine à Austerlitz, où il commandait une compagnie de voltigeurs, il concourut puissamment par son courage et par sa présence d'esprit aux brillans résultats qui valurent au 14ᵉ de ligne l'honneur d'être cité comme un des plus vaillans de cette journée. Ce régiment, dont la prodigieuse résistance contribua tant à la victoire, soutint seul le choc d'un corps d'armée, fit mordre la poussière à plusieurs milliers de Russes, et ne perdit que vingt hommes, parmi lesquels l'intrépide colonel Mazas.

Stahl ne tarda pas à recevoir la récompense des services qu'il avait rendus dans cette campagne. Nommé chef de bataillon, il assista, le 10 juin 1807, à la bataille de Heilsberg, où, par son exemple, il sut inspirer à ses

soldats des miracles de contenance. Attaqué par des forces considérables, le 14e a perdu ses meilleurs officiers; le colonel Henriod et le chef de bataillon Lemercier sont hors de combat; Stahl vient également d'être atteint d'un coup de feu; il souffre cruellement, mais la douleur est impuissante pour abattre son courage; il prend le commandement de la troupe, et se prépare à faire une défense des plus vigoureuses. Jamais on n'opposa tant de sang-froid à tant de périls: inébranlable, le 14e, formé en carré, essuya la mitraille de trente pièces de canon qui, d'une distance de moins de cent pas, portaient la mort dans ses rangs. Deux fois de nombreux bataillons le chargèrent avec fureur, et deux fois ils furent repoussés. Las enfin de prodiguer en vain ses efforts, l'ennemi fait avancer une colonne des plus formidables. Stahl n'ignore pas combien sont imposantes les forces contre lesquelles il va lutter, mais il connaît seul toute l'étendue du danger. Des tourbillons de poussière et de fumée dérobent aux regards les masses terribles qui se ruent sur les soldats du 14e: animés par leur digne chef, ces braves répondent par un feu d'enfer aux décharges réitérées d'une épouvantable mousqueterie, et se font autour d'eux un rempart de morts. L'action touche à sa fin, Stahl, épuisé de fatigue et affaibli par la perte de son sang, est forcé de se retirer, et l'adjudant-major Lefèbvre, son ami, continue à soutenir un engagement qui coûta cher aux assaillans dont les cadavres amoncelés sur trois des faces du carré, attestaient, après la victoire, la valeur des guerriers qui les avaient couchés dans la poussière.

La guerre d'Espagne fournit à Stahl de fréquentes occasions de se signaler. Appelé avec le 14e au siège de Saragosse, il enleva à la baïonnette plusieurs des ouvrages

avancés

avancés qui couvraient cette ville, et s'empara avec le 44ᵉ de ligne des premières maisons qui tombèrent au pouvoir des Français. Peu de jours après, à la tête de son bataillon, il s'élança dans la grande rue dite *le Cosso*, où il devança toutes les autres troupes : arrivé au cœur de la place, il croyait avoir surmonté tous les obstacles, lorsque les Espagnols démasquèrent une batterie dont les foudres arrêtèrent l'impétuosité des soldats; la fusillade partait en même temps des toits, des fenêtres et des caves; mille explosions avaient lieu à la fois; de toutes parts des matières combustibles s'enflammaient : au milieu de ce déluge de feu, Stalh, que n'abandonne point sa présence d'esprit, demande à sa prudence les moyens de préserver les braves que l'exemple de son audace a entraînés sur ses pas. Il fait fermer les rues avec des sacs de laine, se retranche dans le couvent de Saint-François, s'y maintient pendant onze jours, et s'y serait sans doute maintenu plus long-temps sans la retraite de l'armée du centre. Les difficultés du siège se multipliaient de plus en plus. Le général en chef forma un bataillon d'élite destiné à tenter les coups les plus hardis. Stalh fut nommé commandant de ce corps, dont les quatre compagnies de voltigeurs du 14ᵉ faisaient partie. Ce fut avec eux qu'il emporta d'assaut le monastère de Saint-Joseph que les assiégés avaient transformé en une véritable forteresse. L'artillerie de la redoute de l'Huillerie située sur le cordon des couvens inquiétait singulièrement les travailleurs : Stalh résolut de l'enlever de vive force; il franchit le Gallego; mais, au moment où il s'élance dans les retranchemens, il est atteint d'une balle, tombe et meurt non loin du lieu où son intrépidité s'at-

tendait à un triomphe. Il fut généralement regretté. Stalh, était fait pour devenir un habile général, il en avait du moins toutes les qualités: bravoure, amour de la gloire et de la patrie, sagesse, équité, expérience. Il était d'un esprit cultivé, d'un jugement sûr et prompt, et possédait des connaissances dans toutes les parties de l'art militaire; il avait les vertus du citoyen et fut un modèle de piété filiale.

IGNARD (*Jean-Claude*), sous-lieutenant au 14$^e$ régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Langres, département de la Haute-Marne.

Ignard avait dix-huit ans, lorsque, le 27 mai 1808, il entra comme soldat dans le 14$^e$ régiment d'infanterie de ligne. L'Espagne fut le premier théâtre de sa valeur: jeune encore, de nombreux exploits le firent mentionner honorablement dans un pays où les vieux soldats étaient souvent réduits à faire un nouvel apprentissage de la guerre. Le 19 juillet 1810, devant Morella, il fut blessé d'un coup de feu au côté droit, et obtint son premier avancement sur le champ de bataille. Cinq mois après, au combat de Jana, où on le vit faire des prodiges d'audace, il eut les deux jambes traversées d'une balle et reçut un coup de lance à la tête.

Le 13 juin 1813, à l'affaire de Carcagente, il devança ses camarades, et leur imprima, par l'exemple de son intrépide bravoure, cet élan qui décide de la victoire. Sa conduite dans cette journée lui valut l'honneur d'être cité à l'ordre du jour de l'armée, et lui mérita de brillans éloges de la part du maréchal duc d'Albuféra.

En 1815, Ignard fit partie de l'armée des Alpes. Le 15 juin, à Tournon en Savoie, il chargea l'un des premiers sur deux régimens piémontais qui furent culbutés par quelques compagnies du 14e de ligne. Douze jours après, il montra le plus grand courage à L'Hôpital sous Conflans, où son régiment mit en déroute un corps de huit mille Autrichiens, et fit plus de cinq cents prisonniers. Pendant cette action, Ignard, qui s'était précipité dans la mêlée, fit mordre la poussière à plusieurs ennemis.

Licencié après l'invasion du territoire, cet officier est rentré dans ses foyers, où, environné de l'estime de ses concitoyens, il attend que la patrie fasse un appel à son dévouement.

DUBOIS (*Jean-Louis*), sergent-major dans la 24e demi-brigade d'infanterie légère, né à Paris, département de la Seine.

En 1792, Dubois marcha à la frontière avec le 1er bataillon des chasseurs de Paris. Ses premiers pas dans la carrière des armes furent marqués par des actes du plus rare courage. Incorporé dans les chasseurs de Cassel en 1793, il fit partie de cette immortelle garnison qui soutint dans Mayence un siège aussi long que meurtrier. Les soldats de la liberté montrèrent alors ce que peut la valeur animée par un véritable patriotisme. Quelques bataillons exposés aux plus cruelles privations, dénués de tout, de vivres et de munitions (1), résistèrent avec avan-

(1) La chair du cheval, les chats et les souris étaient la nourriture des habitans et des soldats ; ils faisaient leur soupe avec de l'huile de poisson ; quelques-uns y ayant mêlé des plantes vénéneuses devinrent fous. Le prix de ces alimens était exorbitant : un chat mort valait six francs ; le cheval se vendait deux francs la livre. Le général Aubert-du-

tage à une armée de cinquante mille hommes, commandée par le roi de Prusse en personne. Au milieu de cette série d'innombrables combats, d'assauts réitérés et de surprises continuelles, Dubois ne fut pas un jour sans donner à ses camarades l'exemple d'une intrépidité sans égale. A l'attaque du camp des Saxons, dans la nuit du 10 au 11 avril, malgré le feu d'une épouvantable mousqueterie, il se précipita dans une redoute qui fut enlevée de vive-force, tourna aussitôt contre l'ennemi un des obusiers dont elle était armée, et le pointa avec tant de justesse, qu'à la seconde décharge il mit le feu à une poudrière dont l'explosion fut fatale aux assiégeans.

Peu de jours après, il fut du nombre des vingt-cinq braves qui, ayant demandé à se dévouer à une entreprise des plus périlleuses, affrontèrent, en plein jour, la mitraille de vingt batteries pour aller attaquer le poste retranché de la Chapelle, qu'ils emportèrent à la baïonnette, quoiqu'il fût défendu par plus de quatre cents Prussiens.

Le 8 mai, Dubois donne de nouvelles preuves d'audace et de sang-froid. La grand-garde avancée de Costheim, est sur le point d'être coupée de sa retraite, et prise; rien ne s'oppose plus à la colonne prussienne guidée par le général Kalkreuth; elle s'avance avec cette confiance que donne la certitude de la victoire. Témoin du danger qui menace ses frères d'armes, Dubois a résolu de les sauver: il se jette seul dans une batterie abandonnée, charge un canon, fait feu sur l'ennemi et continue à

---

Bayet, depuis ministre de la guerre, et mort ambassadeur à Constantinople, invita un jour à dîner plusieurs officiers supérieurs : « Mes amis, leur » dit il, nous ferons bonne chère; j'ai à vous offrir un beau chat entouré » d'un cordon de souris ».

manoeuvrer sa pièce. Dans ce moment deux chasseurs viennent se joindre à lui; il redouble alors d'activité: secondé par eux, il foudroye les bataillons de Kalkreuth, qui, persuadé que la redoute est encore occupée par les républicains, suspend sa marche, et laisse ainsi à la grand-garde le temps de rentrer dans Costheim.

Le 31 mai, dans une sortie de nuit, où le bataillon de Cassel se dirigea sur Marienbonn, Dubois, qui faisait partie d'un détachement commandé par le vaillant capitaine Girardot, se signala encore en s'élançant des premiers dans la redoute de la grande Thuilerie, qui, quoique au centre de l'aile gauche de l'armée de siège, fut emportée d'assaut. Les îles de Mars, situées à la pointe du Mayn, le village de Costheim où il s'était déjà distingué, la redoute de Merlin, toutes ces positions sans cesse prises et reprises par les Français ou par les Prussiens, le virent faire des prodiges de la plus éclatante bravoure. Réduite à la dernière extrémité, Mayence fut forcée de capituler; Dubois, suivit la garnison : transporté avec elle dans la Vendée, il prit part à toutes les actions qui eurent lieu dans cette malheureuse contrée. La prise du port Saint-Père, l'affaire de Savenay, et la défense d'Angers, assiégé par les rebelles, furent pour lui autant d'occasions de se couvrir de gloire. Partout il fut terrible aux ennemis de son pays, partout il mérita des éloges. Quand il quitta l'armée, sa bonne conduite lui avait fait obtenir le grade de sergent-major, et ses exploits lui avaient acquis la réputation d'un soldat des plus valeureux.

Des considérations politiques ont fait supprimer la seule relation authentique du siège de Mayence. Nous ne chercherons point à pénétrer les motifs de cette cou-

pable suppression ; il nous suffit de dire ici qu'en anéantissant ce document historique, on a commis une injustice d'autant plus grande, qu'elle a entraîné pour plus de soixante braves militaires la perte du seul titre qui pût leur faire obtenir le prix du sang si généreusement versé pour la patrie. Les noms d'Aubert-Dubayet, de Meunier, de Merlin, de Rewbel, de Doyré et du colonel Gay-Vernon seront les seuls transmis à la postérité. Les chefs ont reçu leur récompense, mais les soldats attendent la leur. Nos lecteurs n'apprendront pas sans étonnement, que l'intrépide sous-officier à qui nous consacrons cet article, a vainement réclamé la décoration de la Légion-d'honneur, à laquelle il a les droits les plus incontestables.

DELABORDE (*Le comte Henri-François*), lieutenant-général, commandant de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Dijon, département de la Côte-d'Or.

Delaborde avait vingt-huit ans, lorsque commencèrent les guerres de la révolution. Entré de bonne heure dans la carrière des armes, il joignait à une instruction solide la pratique de ces détails nombreux qui constitue l'habileté du chef. En 1792, ces connaissances le firent nommer commandant du 2e bataillon de la Côte-d'Or : ce fut en cette qualité qu'il fit sa première campagne. Il se signala, par de brillans exploits au combat de Grisuelle, ainsi que dans un autre engagement qu'il soutint près de Rhinzabern. Lorsque Longwy fut livré à l'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, Delaborde, qui était dans cette place, refusa de signer la capitulation, et fit, contre la décision du conseil de défense, une éner-

gique protestation, qui fut insérée le 7 septembre au 2e bulletin de l'assemblée nationale.

C'est ainsi que s'annonçaient déjà cette intrépidité de caractère, cette force de résolution, par lesquelles Delaborde devait partout se faire distinguer, aux Alpes, devant Toulon, aux Pyrénées, en Allemagne, en Portugal et en Russie. Doué d'un naturel ardent, et pourtant réfléchi, joignant beaucoup d'adresse à une extrême franchise, une volonté ferme à des mœurs simples et douces, il parut dès-lors ce qu'il fût dans tout le cours de sa vie militaire, digne de commander et d'être aimé de ses subordonnés. Il était difficile que des qualités aussi rares ne le fissent pas monter rapidement aux premiers rangs de l'armée. Il y était appelé par les suffrages de ses camarades; mais il sut y arriver de lui-même par des actions d'éclat. Elevé au grade de général de brigade, Delaborde, qui devait ce rapide avancement au courage et à l'habileté qu'il avait déployés à l'armée des Alpes, allait prendre le commandement de la Corse, lorsque Dugommier lui confia, sous les murs de Toulon, celui d'une division à la tête de laquelle il emporta le camp retranché des Anglais. Employé ensuite aux Pyrénées-Occidentales, il y commanda cette fameuse colonne infernale, dans laquelle servait Latour-d'Auvergne. Avec la seule avant-garde de cette élite, Delaborde, après une marche de quarante-trois heures sur quarante-huit, attaqua, enfonça et détruisit un corps de douze mille hommes, enleva les lignes et les magasins des Espagnols, fixa la victoire sous les drapeaux français dans les journées des 17 et 18 octobre 1794, marcha de succès en succès jusqu'à Ronceveaux, où il obtint, par la célérité de ses manœuvres, un avantage des plus importans, et dont les résul-

tats contribuèrent puissamment à amener l'heureuse issue d'une guerre qui se termina par le traité de Bâle.

La paix étant conclue avec l'Espagne, Delaborde fut appelé à l'armée du Rhin, où il ne tarda pas à mériter l'estime du général Moreau, qui le chargea constamment des opérations les plus périlleuses et les plus difficiles. En juillet 1796, il dirigea la division qui passa le Rhin à Neu-brisach, et tandis que Moreau pénétrait en Bavière, il occupa le Brisgau. En 1799, il forma le blocus de Philisbourg. Son activité prodigieuse, pendant ces glorieuses campagnes, lui fit donner le surnom d'*Infatigable*; toutefois de longs et pénibles travaux épuisèrent sensiblement sa santé, et l'obligèrent à quitter les camps. De retour en France, il commanda la 15ᵉ division militaire à Rennes, et dans une province long-temps en proie aux fureurs de la guerre civile, il porta cet esprit de conciliation dont sa loyauté et sa fermeté inébranlable doublèrent encore l'efficacité. En 1807, il forma le camp volant de Pontivy, où se rassemblèrent les troupes qui devinrent le noyau de cette première armée de Portugal, que son courage et son dévouement rendaient digne d'un meilleur sort. Delaborde, quoique valétudinaire, ayant demandé à combattre, fit partie de l'expédition, sous les ordres de Junot, et fut nommé gouverneur de Lisbonne, où, dans une circonstance des plus critiques, il réussit, par des mesures aussi sages que prudentes, à maintenir la tranquillité. La défense des défilés de Rorica mit le comble à sa réputation de talent et de bravoure: avec dix-huit cents hommes, il résista à douze mille Anglais. « Tous ces défilés, dit le » général ennemi, dans son rapport du 27 août 1808, » et surtout celui attaqué par nos 29ᵉ et 9ᵉ régimens, furent » vigoureusement défendus; les Français firent une résis-

» tance désespérée ; ce fut là que nous perdîmes nos meil-
» leurs soldats ». Jamais on ne montra plus d'audace que ne fit, en cette occasion, le général Delaborde : fatigué des chocs réitérés de l'ennemi, il prit intrépidement l'offensive, et lassa, à son tour, les assaillans. « Les Français, con-
» tinue le narrateur anglais, chargèrent trois fois, avec une
» incroyable ardeur, contre les 9e et 29e régiment ; trois fois
» ils furent repoussés ; mais ils réussirent à effectuer leur
» retraite en bon ordre ». Les dispositions du général Delaborde, contre les retranchemens de Vimiero, passeront long-temps pour un chef-d'œuvre de tactique ; jamais attaque ne fut dirigée avec plus d'habileté. Pourquoi a-t-il fallu que le défaut d'ensemble dans les opérations de l'armée ait paralysé tant d'efforts et tant de dévouement ? La victoire fut infidèle à nos étendards, et au moment d'un triomphe, les aigles françaises, virent, pour la première fois, nos phalanges belliqueuses se résigner à un revers.

Rentré en Espagne, le général Delaborde y livra de nouveaux combats : après avoir poussé les Anglais jusqu'à la Corogne, il fit partie de la seconde expédition de Portugal, qui ne fut pas moins malheureuse que la première. Successivement placé à la tête de deux corps d'armée, on le vit, dans les circonstances les plus critiques, se dévouer constamment, et préférer l'intérêt du service à tout intérêt personnel. Tant de veilles, tant de fatigues, tant de soins, affaiblissaient de plus en plus sa santé, il revint en France. Le Nord était alors en paix ; le général Delaborde suspendit son épée ; mais il dût bientôt la ressaisir pour l'illustrer de nouveau à la Moskowa et à la Bérézina. Sous les climats glacés de la Russie, au milieu de tant de dangers et de privations inouïes, on s'étonnera qu'il

n'ait pas succombé; mais que ne peut, même dans le corps le plus débile, une ame fortement embrasée de l'amour de la gloire et de la patrie !

Après l'épouvantable catastrophe qui vit les peuples hyperboréens s'enorgueillir des succès qu'ils devaient moins à leur courage qu'à la rigueur de la saison, un déluge de combattans inonda les plaines de la Germanie. L'Europe coalisée, menaçait ses anciens vainqueurs; il fallait aller sur l'Elbe, défendre la France; le général Delaborde se présenta pour prendre part à cette lutte : mais un accident des plus graves l'ayant mis hors de combat pendant les grandes manœuvres de Dresde, il fut obligé de quitter l'armée.

Nommé gouverneur du château de Compiègne, il perdit, au retour du Roi, cette dignité, qui lui avait été accordée moins à titre de récompense que comme une retraite. Envoyé peu de temps après dans la 10e division militaire, il commanda dans Toulouse, au moment d'une crise politique des plus difficiles, et rendit alors d'importans services à la patrie : sa modération cachée sous des apparences sévères, et son inébranlable fermeté empêchèrent le sang français de couler, en arrachant à la terrible justice d'une opinion triomphante une foule de royalistes exagérés, qui, par d'imprudentes menaces, ou par des mesures aussi ridicules qu'atroces, s'étaient signalés à la haine publique. Après avoir purgé le Midi des agitations et des troubles que fomentaient les infâmes partisans de toutes les réactions, il se rendit dans la Vendée, avec la mission de contenir les habitans de ce pays : instruit presque aussitôt des sourdes menées de quelques agens de l'Angleterre pour former les bandes vendéennes, et organiser une coupable rébellion, il éclaira le gouvernement sur les

moyens de prévenir une explosion funeste; mais des ministres qui, probablement, avaient d'autres intentions que les siennes, et qui étaient mus par des intérêts bien différens, ayant adopté des vues entièrement contraires à ses projets, il crut que, puisque l'on méprisait des avis salutaires, il ne lui restait plus qu'à se retirer dans ses foyers. Ce fut là qu'il apprit le désastre de Mont Saint-Jean, qu'il connut le traité de Paris, qui garantissait que personne ne pourrait être recherché pour ses opinions ou faits antérieurs à la capitulation, et qu'il reçut l'ordonnance qui proscrivait. Réduit à chercher, sur une terre étrangère, un abri pour ses lauriers, il éprouva le regret de s'éloigner d'une patrie qui devait protéger son repos..... Il ne se fût pas exilé, si, dans ces temps d'orage et de persécution, la voix de la justice et de la reconnaissance n'eût pas été étouffée par les cris d'une vengeance aveugle.

JULLION (*Antoine*), sous-lieutenant au 17ᵉ régiment d'infanterie de ligne, membre de la Légion-d'honneur, né à Pontcin, département de l'Ain.

Le 21 mars 1799, Jullion entra comme soldat dans le 25ᵉ régiment d'infanterie de ligne. L'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, la Pologne, la Russie et la Silésie furent successivement les théâtres où se déploya son courage. A la prise du fort de Barr, il se signala par des prodiges d'audace; atteint d'une balle dans le bras droit, il ne voulut pas quitter le champ de bataille. Peu de temps après, au passage du Mincio, il se précipita dans les rangs ennemis, et y reçut un coup de sabre sur la figure. A Ulm, il combattit avec la même intrépidité, et vit encore couler son sang pour la patrie. A Ratisbonne, il monta des premiers à l'assaut, et reçut trois blessures au bras gauche, un éclat d'obus à

la jambe, et un coup de mitraille à la hanche droite. A Poultusk il eut les reins traversés d'une lance. A Iéna il fut cité pour sa bravoure; quoique deux fois grièvement blessé, il n'alla se faire panser qu'après la victoire. A Eylau, il donna constamment l'exemple à ses camarades, et eut la main gauche percée en luttant contre plusieurs cosaques. La journée de Wagram, où il fut mis hors de combat, par un coup de feu, ne fut pas moins glorieuse pour lui.

En 1813, Jullion fut appelé dans la garde impériale; caporal de grenadiers, sa valeur lui valut bientôt le grade de sous-lieutenant, dans le 147e régiment d'infanterie de ligne. En 1814, il fut incorporé au 17e régiment de la même arme.

VERGUET (*Joseph-Marie*). Sous-lieutenant au 17e régiment d'Infanterie de ligne, né à Nantua, département de l'Ain.

Verguet fit les premières guerres de la liberté: volontaire au 4e régiment d'infanterie de ligne, il se signala dans presque toutes les campagnes de la révolution. Il avait été souvent mentionné pour des actions de la plus grande bravoure, lorsqu'en 1807, sa belle conduite, à la bataille d'Eylau, pendant laquelle il fut dangereusement blessé, le fit nommer caporal. A Essling, son sang teignit de nouveau ses lauriers. A Mojaysk, où il était sergent, il reçut un coup de feu au bras gauche, et fut cité, dans la division dont il faisait partie, comme un des plus braves de la journée.

DUQUESNOY (*Auguste*), chef de bataillon au 29e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né à Valenciennes, département du Nord.

Duquesnoy n'avait pas encore vingt ans, lorsque, le 10 juin 1799, il s'enrôla volontairement dans le 5e régiment de hussards. Son courage et sa bonne conduite le firent, en peu de temps, parvenir au grade de sous-officier. A Austerlitz, où il était maréchal-des-logis-chef, son capitaine ayant été mis hors de combat à la première charge, il prit le commandement de sa compagnie, et sut lui inspirer des prodiges. Une batterie russe de douze canons foudroyait nos troupes: Duquesnoy, saisissant le moment où les canonniers rechargent leurs pièces, s'élance sur eux; déjà il en a sabré plusieurs; mais les autres, se défendant avec acharnement, lui ripostent à coups d'écouvillons et de refouloir; frappé sur les épaules, sur les bras, sur la tête, il est, de partout, meurtri; tant d'obstacles et tant de périls ne le rebutent point, il redouble d'ardeur; électrisés par son exemple, les hussards accourent au galop, achèvent ce qu'il a commencé, et la batterie est emportée de vive-force. Duquesnoy déploya la même valeur pendant les campagnes de Prusse et de Pologne. En 1807, des blessures graves l'obligèrent d'accepter son congé. A peine était-il guéri, qu'il demandait à aller combattre. En 1809, il partit comme lieutenant dans un bataillon du Nord. Admis peu de temps après dans la garde impériale, il fit, pendant trois ans, la guerre en Espagne où il mérita, plusieurs fois, d'être mentionné honorablement dans les rapports adressés à l'empereur par le général Dumoustier.

De retour en France, Duquesnoy reçut la décoration de la Légion-d'honneur, et fut élevé au grade de chef de bataillon au 150e régiment d'infanterie de ligne. Lutzen et Bautzen le virent mériter de nouveaux lauriers. A Goldberg, il faisait, avec son bataillon, l'arrière-garde de la

division Rochambaud, lorsqu'en débouchant du village du Presnitz, il se trouva coupé de sa retraite, et cerné par plus de trois mille hommes de cavalerie. Le temps était affreux, la pluie tombait par torrens, on ne pouvait plus faire usage des armes à feu : dans une circonstance aussi critique, Duquesnoy fait former sa troupe en carré, présente partout un front hérissé de baïonnettes, s'avance, s'arrête, interrompt et reprend sa marche si à propos, qu'il réussit ainsi, non seulement à traverser une plaine immense, sans que l'ennemi ait pu parvenir à l'entamer, mais encore à sauver l'aigle du 150e, qui avait été sur le point d'être prise. A Vachau et à Leipsick, il ne déploya ni moins de sang-froid ni moins d'habileté. En 1814, il commanda, en France, le 150e regiment, dont, après la capitulation de Paris, il ramena, dans Orléans, les débris s'élevant à peine à vingt-cinq hommes, officiers, sous-officiers et soldats.

Incorporé au 29e régiment d'infanterie de ligne, Duquesnoy fit, avec ce corps, la trop courte campagne de 1815; on le compta parmi les guerriers qui se dévouèrent à Mont Saint-Jean.

GUILLERMAIN (*Jacques-François*), capitaine à la 13e demi-brigade d'infanterie de ligne, membre de la Légion-d'honneur, né à Lyon, faubourg de la Guillotière, département du Rhône.

Guillermain fit ses premières armes dans le régiment d'Aquitaine, où, de 1779 à 1787, il servit comme soldat. De retour en France, après avoir concouru à la prise de Pondichéry et de Madras, il obtint son congé, et repartit en 1792, dans le 1er bataillon de Rhône et Loire, où le suffrage de ses camarades l'éleva au grade de lieutenant.

Envoyé à l'armée de Custine, il ne tarda pas à se signaler par de brillans exploits. Il avait été blessé à la prise de Mayence. Il ne montra pas moins de valeur quand il fallut défendre cette ville assiégée par les coalisés. Il ne se fit pas une sortie, sans qu'il donnât des preuves du plus grand courage. A l'attaque du fort de Costheim, sur le Meyn, il monta le premier à l'assaut. Le général Aubert-Dubayet, témoin de cette intrépidité, l'en récompensa par le grade de capitaine qu'il lui conféra sur le champ de bataille.

La Vendée était, de plus en plus, infestée par des bandes de brigands, qui se multipliaient avec une rapidité effrayante; l'armée de Mayence fut envoyée contre les rebelles. Guillermain, transporté sur ce théâtre de la guerre civile, continua à bien mériter de la patrie: chaque nouveau combat était pour lui une occasion de se faire distinguer par quelque action d'éclat: deux fois il fut grièvement blessé en se précipitant au milieu des chouans, qui admirèrent son audace.

L'Italie appele nos plus vaillans guerriers; ils vont y conquérir des trophées immortels. Guillermain ne reste pas un jour sans affronter les plus grands périls; partout il se montre digne d'appartenir à une armée de vainqueurs. Vérone s'est insurgée; ses habitans, résolus à enlever de vive-force le vieux château, dans lequel la garnison française s'est réfugiée, s'avancent précédés d'un obusier; mais Guillermain a deviné leur intention: il demande quinze hommes de bonne volonté, s'embusque, avec eux, au détour d'une rue, et au moment, où les insurgés paraissent, il s'élance sur un canonnier prêt à faire feu, lui fait mordre la poussière, disperse les autres, et s'empare de l'obusier, qui, placé dans le château, servit ensuite à sa défense.

Le lendemain de cette action, six cents insurgés, retranchés dans un bâtiment, faisaient, par les fenêtres, un feu des plus meurtriers; Guillermain a reçu du commandant Carrel l'ordre d'incendier cet édifice; l'entreprise est d'une exécution aussi périlleuse que difficile; mais, quand on s'est dévoué vingt fois, peut-on calculer le danger? Guillermain, accompagné d'un sergent, et suivi de cinq hommes portant, avec eux, des sacs remplis de paille, arrive à la principale entrée, brise un des panneaux de la porte, s'introduit dans les caves et dans le rez-de-chaussée, prépare tout pour un embrasement général, et ne se retire qu'avec la certitude qu'il n'est plus possible d'éteindre le feu. A peine était-il rentré dans le fort, que des flammes s'élevèrent de tous côtés. Presque tous les insurgés furent enveloppés dans cette épouvantable destruction.

Après le traité de Campo-Formio, le capitaine Guillermain passa, avec la 13ᵉ demi-brigade, à l'armée d'Orient, où son audace le fit mentionner de la manière la plus glorieuse : au siège de Saint-Jean d'Acre, il conduisit trois fois sa compagnie à l'assaut, après l'avoir reformée, et trois fois il la perdit presqu'entièrement. Au premier assaut, il pénétra dans le fort, et ne ramena que neuf hommes; au second, sept; au troisième, il ne lui en resta que trois.

Au moment de la retraite, Guillermain, placé à l'arrière-garde, soutint plusieurs engagemens pour protéger la marche de nos troupes. Il était dans le fort d'El-Arisch, lorsque la demi-brigade se révolta, et voulut le forcer, ainsi que le colonel du génie Casal, à signer une capitulation. Guillermain harangua la garnison, et il croyait avoir fait rentrer les mutins dans le devoir; mais le lendemain,

demain, six grenadiers l'entourent, le couchent en joue, et menacent de le fusiller s'il refuse de faire ce que l'on exige de lui. Loin de s'effrayer, il détourne aussitôt les fusils, se défend à coups de sabre, et réussit à précipiter du haut des remparts les six traîtres qui voulaient le contraindre à se rendre. Mais, tandis qu'il luttait si courageusement, l'anglais Douglas et Rajah pacha, introduits par d'autres rebelles qui leur avaient tendu des échelles de cordes, pénètrent dans le fort. Au même instant les assiégeans donnent le signal de l'attaque. Un drapeau d'une main et son sabre de l'autre, Guillermain fait une vigoureuse résistance: il est inébranlable à son poste; le point sur lequel il semble se multiplier est inexpugnable. Déjà il s'est fait, autour de lui, un cercle de morts et de mourans; de combien de destinées n'a-t-il pas tranché le cours! il se promet d'immoler les plus vaillans: vain espoir! Des cris plaintifs et des gémissemens se font entendre, c'est la déchirante agonie des malades et des blessés qu'égorgent les Turcs. Guillermain n'aperçoit de toutes parts que les victimes des Musulmans, ou que les bourreaux de ces victimes; la place est remplie d'assaillans. Enveloppé de mille ennemis, le brave veut tenter un dernier effort; il s'élance avec fureur à travers cette multitude, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, rejoint le colonel Cazals, l'entraîne avec lui, et parvient ainsi jusqu'à l'entrée du fort: là, il frappe encore des coups mortels... il est invulnérable, il est invincible, il défie les plus terribles adversaires: tous les fers se dirigent sur lui, il pare, il riposte: au milieu de tant de prodiges de valeur et d'adresse, son sabre vole en éclats; désarmé, il ne peut éviter le dernier sort des combats... mais deux officiers, qui ont admiré tant de courage, le prennent

sous leur protection, et le conduisent au grand Visir, qui, pour le punir d'avoir fait sauter le fort, voulut lui faire trancher la tête ; toutefois ce dessein ne fut pas accompli.

Emmené en Syrie, Guillermain ne fut échangé qu'après quatre mois d'une horrible captivité. Kléber, l'ayant alors fait venir pour apprendre de lui tous les détails de la prise d'El-Arisch, remit aussitôt en liberté le colonel Cazals qui, injustement accusé de s'être mal défendu, était détenu au Caire.

Le général en chef donna des éloges mérités à la conduite de Guillermain, et pour offrir à cet intrépide officier un témoignage de cette estime particulière, dont il n'était pas prodigue, il voulut l'admettre à sa table, où il occupait toujours la place d'honneur.

La fameuse journée d'Héliopolis mit le comble à la réputation guerrière du capitaine Guillermain, qui peu de temps après quitta le théâtre de tant de gloire et de tant de travaux.

De retour en Europe, il combattit encore, mais plusieurs blessures graves l'empêchèrent de poursuivre la noble carrière dans laquelle il s'était tant de fois signalé. En 1804, il obtint sa retraite et alla se fixer dans le département du Rhône. Il y habitait le village d'Irigni, où, pendant un séjour de douze ans, il avait fait estimer en lui toutes les vertus du citoyen, lorsqu'en 1816, il se vit tout-à-coup en butte aux persécutions que les lâches séïdes d'une nouvelle terreur exerçaient alors contre les vieux défenseurs de la patrie. Dénoncé par les familiers bénévoles d'une odieuse inquisition, dont les crimes n'ont que trop rappelé à la mémoire des Lyonnais l'époque funeste où les tyrans de la république ensanglantèrent leur ville, Guillermain fut emprisonné, conduit à Lyon et mis

en surveillance dans le faubourg de la Guillotière. Un jour qu'il se promenait seul, il entend les cris d'une femme qui, tombée dans le Rhône, était sur le point de périr; aussitôt, ne consultant que son courage, il se précipite dans le fleuve : déjà la malheureuse a disparu sous les flots : il parvient à l'atteindre, et l'entraîne après avoir couru lui-même les plus grands dangers. Elle est sauvée ; mais celui à qui elle doit la vie ne verra plus la lumière. En abordant au milieu des ronces et des arbustes qui couvrent le rivage, Guillermain n'a pu se préserver d'un accident affreux.... Il avait perdu un œil au champ d'honneur, le choc d'une branche épineuse vient de lui déchirer l'autre. L'infortuné Guillermain, aveugle et souffrant, demanda à revenir dans Irigni, pour y recevoir, près de sa femme et de sa fille, les soins et les consolations que lui promettait leur tendresse. Il n'était pas encore rétabli, lorsque le 8 juin il fut arrêté de nouveau, ramené dans Lyon et enfermé dans les caves de l'Hôtel-de-Ville, où, pendant cinq jours, il endura les plus cruels traitemens. Rendu enfin à la liberté après avoir subi plusieurs interrogatoires, dans lesquels il confondit par ses réponses les plus ardens suppôts de la réaction, il revit sa famille. Son innocence avait été proclamée; il était sans reproche : il se croyait désormais à l'abri de la persécution ; mais le 7 juillet, à onze heures du soir, des gendarmes l'enlevèrent de chez lui et le jetèrent dans les prisons de Roanne, d'où il ne sortit qu'après trente-deux jours, sans avoir été jugé, sans même avoir pu obtenir de connaître le motif de sa détention. Les lois d'exception consacraient les horribles saturnales de l'autorité ! le maire d'Irigni s'introduit de force dans le domicile du prisonnier, le livre au pillage et y établit ensuite une maison d'arrêt pour les suspects. Cette

violation est demeurée impunie. Vainement depuis près de deux ans, Guillermain a-t-il présenté plusieurs requêtes, afin d'être autorisé à poursuivre le magistrat coupable de cet attentat; sa plainte n'a pas été entendue. Il est des temps où les cris de l'opprimé n'interrompent plus le sommeil de la justice.

LAMORLIERE (*Alexis Magallon*, comte de), lieutenant-général, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, né à Grenoble, département de l'Isère.

A l'époque où la nation française, secouant le joug des superstitions gothiques, eut à combattre l'Europe entière liguée contre son indépendance, on vit s'élancer vers les frontières une foule de braves dont la liberté développa le génie, et dont l'histoire redira les noms avec orgueil. Au milieu de ces jeunes héros apparut un guerrier déjà glacé par l'âge, mais comme eux brûlant d'enthousiasme et de patriotisme. Quel est, se disait-on, ce vieillard? quels champs virent ses premières armes? quels exploits lui ont mérité les titres dont il se pare? « C'est le comte Lamor-
» lière. L'armée a recueilli les souvenirs de sa carrière
» glorieuse; mais elle n'a pas de soldat qui puisse racon-
» ter l'histoire de cet autre Nestor. Il fut, dans sa jeu-
» nesse, le compagnon d'armes du maréchal de Saxe,
» dont il obtint l'amitié; les remparts de Philisbourg et
» les plaines de Fontenoy furent témoins de son courage.
» Il vient aujourd'hui associer sa gloire à la gloire d'un
» siècle nouveau, et consacrer les faveurs des rois par
» les éloges de la patrie ».

Redisons la vie de ce brave, et que la France reconnaisse en lui l'un de ses meilleurs défenseurs. Né en 1707, Lamorlière fit ses premières armes dans le régiment de

Bourgogne, où il entra en qualité de cadet gentilhomme.

Sa passion pour les armes, son zèle, son intelligence et son activité le firent bientôt remarquer, et lui méritèrent un avancement rapide.

La forteresse d'Egra, investie par les Impériaux en 1744, se trouvait réduite à la dernière détresse. Lamorlière, alors capitaine, reçoit l'ordre du marquis d'Herouville, d'aller rendre compte à la cour de l'état de cette place. Il part, accompagné d'un seul hussard, perce les lignes ennemies, passe l'Eger à la nage, au milieu d'une grêle de balles; parcourt, malgré les plus grands périls, une route couverte d'ennemis; surmonte, tantôt par sa bravoure, tantôt par son adresse, les difficultés sans nombre qui s'opposent à son passage, et parvient enfin à Versailles où il remplit l'objet de sa mission. Cependant les fatigues qu'il vient d'essuyer ne sont que le prélude de celles qu'il doit éprouver encore. Porteur de nouveaux ordres, il rentre dans Egra et en sort une seconde fois pour faire connaître aux ministres le résultat de son dévouement. Cette expédition importante valut à Lamorlière le grade de lieutenant-colonel, et une gratification de cent louis qu'il remit à son brave compagnon le hussard Foulch.

Lamorlière recherchait avec ardeur les occasions de se distinguer : il les rencontra souvent, et combattit toujours avec autant d'audace que de bonheur.

En 1745, le comte de Lowendal, ayant résolu d'attaquer la ville de Gand, Lamorlière, à la tête de douze compagnies, s'approcha des fossés de cette place, les traversa sous le feu de l'ennemi, et, l'un des premiers, atteignit le haut des remparts. Le sergent *la Liberté* se signala

dans cette escalade, par sa dextérité, son sang-froid et son courage. Chargé de présenter à Louis XV les drapeaux pris sur les Anglais, Lamorlière recut de ce monarque les éloges les plus flatteurs, et obtint de lui la levée d'un régiment de troupes légères qui porta son nom.

A la tête de ce corps, pour lequel il fit créer une décoration (1), Lamorlière déploya les plus rares qualités. Nous ne rapporterons point ici tous ses beaux faits de guerre, nous nous bornerons à dire que son régiment fut trois fois renouvelé sous ses ordres, tant il essuya de combats, tant il affronta d'ennemis!

Promu successivement aux grades de brigadier des armées du roi, de maréchal-de-camp et de lieutenant-général, depuis l'époque où il entra au service jusqu'en 1762, il fit les campagnes d'Allemagne, de Bohême, de Flandre, du Hanovre, de la Hesse et du Bas-Rhin; se trouva aux sièges de Kell, Philisbourg, Prague, Egra, Menin, Ypres, l'Ecluse, Oudenarde, Tournay, Maëstricht, Philippine, Hultz, Bruxelles, Berg-op-Zoom, Ostende, Nieuport, Anvers, etc.; et combattit à Fontenoy, Rocoux, Lawfelt, Hastembeck, Corbac, Crevel, Philenkausen, Minden, etc., etc.; il assista aussi à la belle retraite

---

(1) Les statuts de cet ordre existent encore dans sa famille. La décoration consistait en une croix d'argent portant d'un côté cette devise libérale : *Patet omnibus honoris aditus*; et sur le revers un soleil levant, avec ces mots : *Fortia nec sinit latere facta.*

Quand Lamorlière se disposait à une affaire chaude et difficile, il parcourait le front de son régiment, tenant plusieurs de ces croix à la main, et disait à ses soldats: *Eh bien! mes enfans! qui est-ce qui en veut aujourd'hui?* Cette courte harangue réveillait tous les courages, enflammait toutes les têtes.

d'Indelfingen. La simple nomenclature des actions auxquelles il prit part excéderait l'étendue que nous donnons à nos articles.

Partout sa conduite lui acquit la réputation d'un des meilleurs et des plus habiles officiers et le régiment de Lamorlière fut long-temps l'un des plus renommés.

Quelque supériorité que nos armées aient acquise depuis les guerres de la révolution, on aurait tort de regarder avec une sorte de dédain les vieux soldats qui les ont devancées dans la carrière. Ils n'eurent point comme nous l'avantage de combattre pour la liberté, sous des chefs élevés par leur mérite; mais ces vétérans de la gloire furent aussi dans leur temps la terreur de l'Europe et l'orgueil de la patrie. Lamorlière sut se faire remarquer parmi eux. Le premier aux avant-postes, il n'y avait pas de reconnaissance, d'embuscade, de surprise nocturne dont il ne se chargeât, et l'on peut assurer que peu de militaires ont combattu autant et aussi vaillamment que lui.

A l'époque où de nombreuses bandes de contrebandiers infestaient le Dauphiné, le Bugey, la Bresse et le Lyonnais, ce fut le général Lamorlière qui enleva Mandrin sur le territoire de Savoie (1). Ce coup hardi lui fit d'autant plus d'honneur que déjà plusieurs régimens, envoyés à la poursuite de ce chef intrépide, avaient été obligés de se retirer devant lui.

Pendant la longue paix qui suivit les guerres de Louis XV, Lamorlière rentra dans ses foyers. Là, se repo-

---

(1) Le général Lamorlière fils conservait encore, il y a quelques années, le fusil de Mandrin; mais il lui a été enlevé par les cosaques, lors de la première invasion. Cette arme est, dit-on, aujourd'hui dans le cabinet de sa majesté l'empereur de Russie.

sant à l'ombre des lauriers, il cultivait, dans le silence, toutes les vertus d'un bon citoyen, quand la révolution éclata. Egalement fidèle à son pays et à son roi, aux approches de l'ennemi, il vola à la frontière. Investi d'abord, en 1791, d'un commandement à l'intérieur, il passa successivement, en 1792, à celui de l'armée du Rhin et à celui de la 15e division militaire. Il y fit arborer le drapeau tricolore, et, quoique plus qu'octogénaire, il montra, au sein des orages politiques, une grande résolution; mais bientôt les passions déchaînées prirent un caractère qu'il était impossible de dompter. Lamorlière se retira en 1793, et mourut en 1799.

Au milieu des circonstances où ce général a vécu, il lui eût été facile d'accroître rapidement la fortune qu'il avait reçue de ses pères; mais, aussi intègre que généreux, il resta toute sa vie dans une honorable médiocrité. Il n'eut pas de grands biens, son cœur n'en envia jamais la possession, mais il fut riche des seuls trésors qu'il avait ambitionnés: les palmes du guerrier, l'amour de ses frères d'armes et l'estime de ses contemporains. Cet excellent homme aimait, dans sa retraite, à appeler à sa table quelques-uns des vieux soldats qui l'avaient accompagné dans ses guerres; il se plaisait au récit de leurs aventures périlleuses, et leur faisait oublier, par ses bienfaits, les longues fatigues d'une carrière qui trop souvent se termine dans l'oubli et dans l'indigence.

LAMORLIERE (*François-Louis Magallon*, comte de), lieutenant-général, commandeur de la Légion-d'honneur et du lion Belgique, chevalier de Saint-Louis, né à l'Ile-Adam, département de Seine-et-Oise.

Lamorlière avait à peine quinze ans lorsqu'il entra

comme sous-lieutenant dans ce même régiment de Bourgogne où son père avait commencé à servir; il y fut successivement promu aux grades de lieutenant et de capitaine. Pendant les années 1770, 1771 et 1772, il fit les campagnes de Corse, sous les ordres des généraux Devaux et de Marbeuf.

En 1786, il passa dans le régiment de Deux-Ponts, devint, en 1791, aide-de-camp de son père, et bientôt après adjudant-général, chef de bataillon, colonel, maréchal de camp et lieutenant-général.

Les services du général Lamorlière n'avaient encore rien offert de très-remarquable. Il s'était distingué par son zèle, son activité, son intelligence, et c'était à ces qualités qu'il avait dû la rapidité de son avancement et les missions importantes dont il avait été chargé; mais ce ne fut qu'en 1795 que s'ouvrit pour lui la véritable carrière de la gloire.

Lamorlière, nommé chef d'état-major général de l'armée de l'Océan, reçut alors sa destination pour les Indes-Orientales; il fut employé sous le général Aubert du Bayet, commandant des forces qui devaient être transportées dans l'Indostan pour se joindre à l'armée du sultan Typoo-Saëb et agir de concert avec lui afin de détruire la domination anglaise.

Déjà une grande partie de l'armement était effectuée; on n'attendait plus que les ordres du gouvernement pour mettre à la voile, lorsque l'apparition d'une flotte ennemie devant Quiberon détermina le ministère à la faire attaquer par les vaisseaux de l'expédition. Les tristes résultats de ce combat anéantirent tous les projets, et l'on se borna à faire passer à l'Ile-de-France quelques troupes nécessaires à sa défense.

Le général Lamorlière fut choisi pour les commander. Les frégates, sous les ordres du marquis de Sercey, aujourd'hui vice-amiral, et l'un des officiers les plus distingués de la marine française, portaient deux commissaires du directoire. Le but secret de leur mission était de livrer les Iles-de-France et de la Réunion aux agitations qui désolaient la métropole. Aussi hâtèrent-ils leur départ, et prirent-ils toutes les précautions pour que rien ne transpirât sur la nature des instructions qu'ils devaient suivre.

Cependant les premières communications avec les autorités de la colonie montrèrent que l'on suspectait les intentions des agens du directoire. Des discussions assez vives s'établirent; et ce ne fut pas sans quelques difficultés qu'ils parvinrent jusqu'à terre. A peine débarqués, ils furent appelés à l'assemblée coloniale, où les attendait le gouverneur-général, comte de Malartic. La séance fut orageuse. L'arrivée des agens avait alarmé tous les esprits, et la fermentation était à son comble. Trois jours après, on vit accourir, de toutes les parties de l'île, une foule d'habitans qui bientôt remplirent la grande place du Port-Louis.

Le gouverneur-général essaya vainement de calmer les colons qui, sans perdre le respect dû à son caractère et à ses vertus, le mirent dans l'impossibilité de s'opposer à leurs intentions. Ils l'enlevèrent du milieu de la place et le transportèrent comme en triomphe au sein de l'assemblée. Là, son autorité demeurait sans action. Les agens, assaillis de toutes parts, crurent qu'il était temps de faire marcher les troupes que commandait le général Magallon. Malgré les différends qui s'étaient élevés entr'eux pendant la traversée, sur la circonscription de leurs pouvoirs, ils ne doutaient pas que cet officier ne fût prêt à les seconder; ils lui

ordonnèrent de faire retirer la multitude; mais au point où en étaient les choses, il eût fallu recourir à la force, et c'était donner le signal de la guerre civile. Le général refusa d'obéir. Un instant après, ses soldats lui firent secrètement parvenir un message par lequel ils demandaient à agir. « Qu'on se tienne calme, répondit-il; les colons ne » sont pas des rebelles, nous ne devons pas les traiter en en» nemis ». Et quel Français consentira jamais à tirer contre ses frères l'épée dont il fut armé pour les défendre? Citoyen lui-même, oserait-il priver des citoyens du droit de discuter leurs intérêts? et voudrait-il river sur eux les fers d'une autorité tyrannique? Les îles de France et de la Réunion, jusqu'alors tranquilles et fortunées, avaient été fidèles à la mère-patrie; mais elles voyaient avec effroi fumer, dans les Antilles, le volcan de la révolution. Dans la crainte d'un embrasement, aucun sacrifice ne leur paraissait trop grand pour s'isoler de l'incendie et se préserver de ses ravages. Partageant d'avance cette énergique résolution, le général Magallon voulut associer son courage et ses forces aux forces et au courage des colons, dont il servait déjà la cause à leur insu.

Cependant, furieux de ne pouvoir accomplir leurs projets, les agens se disposaient à adresser au général une sommation par écrit, lorsque tout-à-coup la grille du gouvernement ayant été forcée, la cour, l'escalier, la salle d'audience et les galeries furent innondés par la foule. L'un des agens se présente, et au moment où il se dispose à haranguer, on lui tire à bout portant un coup de pistolet, dont l'amorce seule prend feu. Armé d'un sabre, il veut se défendre, tandis que son collègue cherche à se dérober par la fuite au sort qui semble le menacer. Mais, de toutes parts, on s'écrie: *embarque! embarque!* Les agens

sont entraînés et jetés sur une corvette qui, mettant aussitôt à la voile, cingle vers les Manilles. Avec eux s'éloigne la discorde, et la colonie est sauvée.

Telle fut l'issue de cette mission qui pouvait devenir si funeste, mais dont la sagesse, la modération et la fermeté du général Magallon prévinrent les résultats.

Vil courtisan du despotisme directorial, il pouvait d'un mot livrer au glaive du soldat les habitans de ces contrées, recueillir sur les cendres de leurs demeures les tristes honneurs de la conquête et les éloges flétrissans des ministres de la terreur. Il ambitionnait d'autres suffrages, il mérita d'autres lauriers. Les colons voulaient être libres, mais calmes: il protégea leur liberté et assura leur repos. Une si noble conduite élève le général Magallon au rang des citoyens qui ont bien mérité de la chose publique.

Magallon resta chargé du commandement des troupes de l'île, jusqu'à la mort du comte de Malartic. Il succéda alors à cet homme vertueux dans le poste de gouverneur-général. Les services importans qu'il avait rendus à la colonie, dans les circonstances les plus difficiles, semblaient devoir lui assurer un emploi où il avait montré autant de zèle que de désintéressement. Aussi, lorsqu'en 1804, il fut remplacé, tous les habitans, pénétrés de l'injustice qui les séparait de leur protecteur, s'empressèrent-ils de lui témoigner, de la manière la plus flatteuse, leur estime et leurs regrets. Pour lui, faisant abnégation de ses intérêts, il remit, sans se plaindre, le gouvernement à un officier dont il estimait le caractère et le mérite. C'était le général de Caen, qui, n'ayant pu prendre possession de la capitainerie générale de Pondichéry, venait de recevoir en dédommagement celle de l'Ile-de-France, au détriment du général Magallon, qui, quoique plus ancien que lui,

d'âge et de service, se trouva placé sous ses ordres dans l'île de la Réunion.

Il resta dans cette colonie jusqu'en 1806, époque à laquelle il obtint son retour en France. Il revenait en Europe avec le désir d'unir son nom à la gloire de nos armées; mais le délabrement de sa santé affaiblie par de longs travaux, l'empêcha de réaliser ce vœu. Obligé malgré lui de renoncer à l'activité des combats, il commanda la 15ᵉ division militaire où il perpétua, par une conduite des plus irréprochables, les souvenirs que son père y avait laissés. Admis à la retraite en 1815, le général Magallon réside aujourd'hui à Passy près Paris.

CHAUMARD (*Claude-Marie*), capitaine au 18ᵉ régiment d'infanterie légère, né à Saint-Lupicien, département du Jura.

En 1791, Chaumard partit comme volontaire dans le 3ᵉ bataillon du Jura, et fit, avec ce corps, les deux premières campagnes de l'armée du Rhin. Au siège de Mayence, il était adjudant sous-officier. La bravoure qu'il avait déployée dans plusieurs occasions lui avait mérité ce grade. Pendant ce blocus mémorable, son nom fut souvent associé à celui des guerriers qui s'immortalisèrent par leur belle défense. Chaumard briguait constamment les missions les plus périlleuses; fallait-il placer des avant-postes, relever des sentinelles perdues, pousser des reconnaissances jusque dans le camp ennemi, il affrontait de gaieté de cœur les balles et la mitraille, et plus d'une fois ses vêtemens en furent criblés. Un jour, cependant, il faillit être victime de son audace: enveloppé de toutes parts, il fut fait prisonnier; mais il réussit bientôt à tromper la vigilance de ses gardes, et revint dans Cassel

rejoindre son bataillon, que de nouveaux combats rendirent témoin de sa valeur.

Lyon, assiégée par les républicains, venait de succomber; le 3e bataillon du Jura fut envoyé en garnison dans cette ville. Le sang et les décombres y fumaient encore. Au milieu de ces scènes d'horreur, Chaumard se dévoua fréquemment pour dérober de malheureux proscrits à la vengeance des proconsuls. Plusieurs Lyonnais trouvèrent, dans sa demeure, un asile sûr contre la tyrannie; il les cachait, leur prodiguait toute espèce de secours, et leur servait ensuite de guide pour les aider à fuir une cité où l'échafaud les attendait. Chaumard avait refusé d'être membre du tribunal révolutionnaire : son humanité acheva de le rendre suspect; on le jeta dans un cachot; heureusement pour lui, il y fut oublié.

Rendu à la liberté, il combattit pendant deux ans à l'armée des Alpes. A l'attaque du Mont-Genève, où son bataillon, après une action qui dura six heures, mit en déroute un corps de quatre mille Piémontais, il fut pris et repris trois fois et parvint toujours à se dégager. L'Italie allait devenir le théâtre des plus brillans exploits, Chaumard courut y cueillir de nouveaux lauriers. A Castiglione, il fit des prodiges de bravoure. Blessé à la cuisse en se présentant à l'assaut d'une redoute, malgré la douleur qu'il éprouve, il franchit l'épaulement, charge seul contre neuf grenadiers Hongrois, en tue trois, brise son sabre sur la tête d'un quatrième qui mord également la poussière, force les autres à se rendre, s'empare de la position et fait prisonnier le général commandant l'avant-garde de l'armée autrichienne.

La journée de Roveredo ne fut pas moins glorieuse

pour lui : après avoir fait battre la charge, il s'avança audacieusement, accompagné de quelques soldats, coupa la ligne ennemie et fit mettre bas les armes à six cents hommes. Cet acte d'intrépidité eut lieu sous les yeux du général en chef, qui promit de le récompenser. Le feu n'avait pas cessé; Chaumard, au sein de son triomphe, tombe frappé d'une balle à la tête. On l'enlève du champ de bataille. Bonaparte, qui embrasse tout d'un coup-d'œil, veut alléger sa souffrance, en versant, dans sa plaie, le baume de ce touchant intérêt qu'il aima toujours à prodiguer aux vaillans défenseurs de la patrie. « Allez, dit-il » à l'un de ses aides-de-camp, vous informer du nom de » ce brave homme, il est du nombre de ceux que je ne » dois pas oublier ». La blessure de Chaumard fut jugée mortelle. Cependant sa carrière n'était pas terminée.

En 1799, il fit, dans le Piémont, la guerre contre les Russes, et vit couler son sang dans un engagement qu'il soutint à Notre-Dame de Lolmo. A peine fut-il rétabli de ses blessures, qu'il demanda à marcher à l'ennemi. Dans une découverte, où il n'avait avec lui que cent cinquante conscrits, il sut si vivement les enflammer par ses discours, et leur faire partager sa résolution, que le régiment de Bussy-cavalerie, et une infanterie nombreuse chargèrent trois fois sur eux sans pouvoir les entamer. Ils étaient fermes comme un mur d'airain; opposant sans cesse la baïonnette et la fusillade aux efforts des masses les plus terribles, ils battirent en retraite l'espace de plus d'une lieue, couvrant le terrain de morts et de blessés, et ramenant avec eux plusieurs cavaliers qu'ils avaient faits prisonniers. Cette action, dans laquelle les Français n'eurent pas à regretter un seul homme, se passa sous les yeux de la garnison et des habitans de la place de Coni, qui,

du haut des remparts, applaudirent à une résistance à la fois si opiniâtre et si habilement dirigée.

Peu de temps après Chaumard, envoyé à Liamone, fut assailli par quinze cents barbets réunis à des corps russes et autrichiens. Il était sans munitions et n'avait avec lui que vingt-cinq chasseurs. Accablé par le nombre et mis hors de combat, il fut obligé de se rendre aux Piémontais qui, non contens de le dépouiller, lui firent encore essuyer les plus indignes traitemens. Ils eurent bientôt à s'en repentir; Chaumard, presque nud, s'étant échappé de leurs mains, arriva à Coni, fit son rapport au général Meunier, lui demanda à aller chasser les barbets, guida l'avant-garde des troupes destinées à agir contre eux, les surprit dans Liamone, les culbuta, en tua un grand nombre, dispersa les autres, et délivra les vingt-cinq chasseurs qui, ainsi que lui, avaient été faits prisonniers. Cette expédition, dans laquelle il montra une rare audace, lui fit le plus grand honneur. Toutefois son succès ne pouvait rien ajouter à l'estime que ses camarades avaient pour lui; il ne put que lui attirer de nouveaux éloges de la part de ses chefs.

Plusieurs des officiers-généraux, sous lesquels Chaumard avait servi, témoignèrent le désir de se l'attacher en qualité d'aide-de-camp; mais il refusa de se séparer du régiment dans lequel il avait fait ses premières armes. Ne sait-on pas qu'un vieux soldat affectionne le drapeau auquel il a consacré les prémices de son courage, comme un amant idolâtre une maîtresse dont, avant lui, le cœur n'avait jamais palpité?

Couvert d'honorables cicatrices, en proie à de cruelles infirmités, Chaumard est aujourd'hui retiré dans ses foyers où il a, pour toute fortune, une modique pension de huit

cens

cents francs. Les effets de la reconnaissance nationale ne sont pas toujours proportionnés aux services.

*DUPRÉ (Charles-Laurent)*, capitaine au 14[e] régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né à Chenay, département de Seine-et-Oise.

Au commencement de la guerre, lorsque la France était menacée d'une invasion étrangère, et que tous les cœurs étaient embrasés du saint amour de la patrie, Dupré entra comme volontaire au 14[e] bataillon de fédérés nationaux, qui, d'abord incorporé dans la 139[e] demi-brigade, devint ensuite 14[e] régiment de ligne. Soldat à sa première campagne, Dupré ne tarda pas à recevoir un avancement mérité. Sous-officier, il se signala par sa valeur; et lorsqu'en 1799 il fut nommé sous-lieutenant, il avait obtenu ses épaulettes à la pointe de son épée. Officier-payeur des bataillons de guerre, il fit partie de l'armée qui, en Italie, sous le commandement de Schérer, éprouva plusieurs défaites. Il fut alors fait prisonnier et rendu, peu de temps après, avec la garnison de Ferrare lâchement assassinée dans la vallée de Céva. Blessé et dépouillé par les brigands, il réussit cependant à s'échapper de leurs mains. D'autres périls l'attendaient dans la Vendée. En 1800, il fut appelé sur ce théâtre des discordes civiles, où il se fit distinguer autant par sa bravoure que par son humanité. Après l'affaire de Grand-Champ, il remplaça, en qualité de lieutenant, le capitaine Martinod, quartier-maître-trésorier, tué en combattant glorieusement les ennemis de la liberté.

Le 1[er] janvier 1803, Dupré fut promu au grade de capitaine; jusqu'alors il avait pris part à toutes les actions dans lesquelles le 14[e] de ligne s'était acquis la réputation

de l'un des meilleurs régimens de l'armée, il continua à associer son nom à la gloire de ce corps. Toutefois, comme il était impatient de renoncer à des occupations qui l'éloignaient malgré lui du champ de bataille, aussitôt que son ancienneté l'appela au rang de capitaine de première classe, il opta pour une compagnie; mais ses chefs, qui savaient que depuis long-temps il avait fait ses preuves à la guerre, s'opposèrent à ce qu'il quittât son emploi, et sollicitèrent pour lui l'étoile du courage. C'était la récompense de sa belle conduite dans trois grandes batailles et dans trois sièges pendant lesquels il avait allié l'intrépidité au sang-froid. Plus tard, les revers de la patrie rallumèrent dans son cœur le désir de combattre; il sollicita de nouveau le commandement d'une compagnie; mais on rejeta sa demande, et l'on reconnut son dévouement par un brevet d'officier de la Légion-d'honneur. Ainsi il vit borner l'éclat de sa vie militaire par la confiance même que ses supérieurs mettaient en lui.

Licencié avec l'armée, Dupré fut admis à la retraite après avoir passé vingt-trois ans sous les mêmes drapeaux, et avoir fait douze campagnes, en Flandre, en Hollande, en Italie, dans la Vendée et en Allemagne.

L'article 15 de l'ordonnance royale de 1815 consacrait ses droits au grade honorifique de chef de bataillon, il voulut les faire valoir, mais sa réclamation ne fut pas admise.

Le capitaine Dupré a fait la guerre avec honneur. Partout sa fermeté, son zèle, son activité, son inviolable attachement à ses devoirs, son incorruptible probité, la franchise et la loyauté de son caractère, lui ont concilié l'estime générale. Administrateur et guerrier, c'est à ce double titre qu'on le vit concourir à la longue illustration

d'un régiment qui justifia constamment, en présence de l'ennemi, le surnom de *brave* qu'il avait reçu à Rivoli.

C'est à rédiger l'historique de ce régiment que le capitaine Dupré employe aujourd'hui ses loisirs. Personne mieux que lui n'était à même de réunir comme en un faisceau les nombreux lauriers que ce corps a cueillis pendant le cours d'une révolution qui lui dut quelques-unes de ses belles époques.

GADOIS, ex-adjudant de place en retraite, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Reims, département de la Marne.

Gadois entrait à peine dans sa dix-neuvième année, lorsque, le 6 novembre 1806, il donna, devant Lubeck, de nouvelles preuves de cette intrépidité qui, dans des combats antérieurs, lui avait valu la réputation de l'un des plus braves officiers de l'armée. Tombé dans une embuscade, accablé par le nombre et grièvement blessé, il avait été obligé de se rendre. Tout-à-coup, les Prussiens qui l'emmenaient furent tournés et attaqués par un détachement du 27e régiment d'infanterie légère; leur officier, craignant sans doute que son prisonnier ne vînt à s'échapper, ordonna à un soldat de lui plonger sa baïonnette dans le cœur. Gadois réussit à détourner le coup, mais il le reçut dans la hanche gauche, et fut renversé sur le champ de bataille, où les lâches, qui s'étaient souillés de cet assassinat, le laissèrent pour mort. Gadois était extrêmement affaibli par la perte de son sang; mais, le désir de la vengeance suppléant à ses forces, il se releva, rejoignit son régiment, rassembla une cinquantaine de tirailleurs, se mit à leur tête, et, malgré les instances de son colonel qui le pressait d'aller se faire panser, il voulut marcher à l'ennemi. Aussitôt il se dirigea vers une des

portes de Lubeck (celle du Moulin), et après l'avoir forcée, il fonça audacieusement sur deux pièces de canon, dont il réussit à s'emparer. Sa belle conduite, dans cette circonstance où il eût le bras droit emporté, fut récompensée par la décoration de la Légion-d'honneur, depuis long-temps promise à sa bravoure. Mutilé, Gadois regretta de ne pouvoir plus continuer activement une carrière dans laquelle, jeune encore, il s'était acquis tant de gloire. Il fut alors employé dans le service des places.

Aujourd'hui, retiré à Etaples, cet officier a su se concilier l'estime des habitans de cette ville par la pratique des vertus qui constituent l'excellent citoyen. Nos lecteurs se rappelleront sans doute qu'en 1818, les journaux, et notamment celui de Paris du 4 août, citèrent de lui un trait qui n'honore pas moins son courage que son humanité. Un jeune homme se baignant à l'embouchure de la Canche, est surpris par la marée montante, déjà il a perdu le fond et ses forces l'abandonnent : il va disparaître sous les flots ! Gadois a entendu les cris de ce malheureux ; il regrette son bras pour la première fois ; mais bientôt, oubliant cette infirmité, il se précipite à la mer, traverse plus d'un quart de lieue à la nage, triomphe de la vague furieuse, atteint le jeune homme et le ramène à terre après avoir lui-même couru les plus grands dangers.

Une médaille, frappée en mémoire de cette action, a été décernée à Gadois par le ministre de l'intérieur.

LELEU DE LA VILLE AUX BOIS (*Simon-Joseph*), lieutenant en premier de gendarmerie, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Laon, département de l'Aisne.

Leleu n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'en 1799 il entra comme simple soldat dans le 4e régiment de hussards ; passé peu de temps après au 4e de dragons, il mé-

rita bientôt de l'avancement. Devenu officier sur le champ de bataille, il se signala par sa bravoure partout où il combattit; mais l'Espagne fut le théâtre de ses plus brillans exploits.

Le 12 mars 1810, les généraux Clausel, Sainte-Croix et Taupin, ayant poussé une reconnaissance sous les murs d'Astorga, Leleu, à la tête de quelques dragons, reçoit l'ordre d'aller sur la route de Léon couper la retraite des troupes espagnoles qui, fortes de la supériorité du nombre, chassaient devant elles un détachement de notre cavalerie. Pour les atteindre, il faut franchir un large fossé rempli d'eau : Leleu s'élance, il touche au bord opposé, mais ses soldats n'ont pu le suivre. Seul, il est en face d'un peloton de l'infanterie ennemie : s'il revient sur ses pas, il peut éviter le péril; il y court, et tombant comme une bombe sur les Espagnols, il les attaque de toutes parts. Ceux-ci, percés des coups qu'il leur a portés, expirent avant d'avoir pu se mettre en défense, ceux-là sont écrasés sous les pieds de son cheval, les autres cherchent leur salut dans la fuite; mais plusieurs d'entre eux se noyent dans la fange des marais, où leur épouvante les a précipités; Leleu est maître du terrain. Cependant ce succès ne suffit pas à son ardeur de combattre, il aperçoit à quelque distance une troupe de cavaliers, il veut les vaincre, il part au galop et les charge; déjà trois des plus déterminés ont péri sous son fer. Qui pourrait résister à un bras si terrible? Les cavaliers, étonnés de tant d'audace, se sauvent à toute bride. Un seul n'a point suivi ses compagnons; il semble fier de défier un officier Français. Heureux d'avoir rencontré un adversaire digne de sa valeur, l'intrépide Leleu le contemple un instant, répond à son appel, fond sur lui avec la rapidité de l'éclair,

le blesse, le force à la retraite; cinq fois il le ramène aux portes d'Astorga, cinq fois il croit l'avoir vaincu; toujours animé d'une nouvelle fureur, l'Espagnol revient à la charge, et protégé par la mousqueterie des remparts, il recommence le combat. Dans ce moment des tirailleurs, sortis de la place, se glissent le long des arbres qui bordent la route. Arrivés à hauteur de Leleu, ils font feu sur lui à bout portant : une balle lui traverse la hanche; il voit couler son sang, mais il a le courage de nier sa douleur; et redoublant pour ainsi dire de vigueur et d'adresse, il serre de plus près l'Espagnol, il l'occupe par la prestesse de ses mouvemens, et lui lance à la figure un coup de sabre qui le renverse.

Tandis que Leleu faisait ainsi des prodiges, ses dragons qui ne l'avaient pas perdu de vue, brûlaient d'impatience de le rejoindre; ils trouvèrent enfin un passage, volèrent à son secours, et l'aidèrent à emmener le guerrier dont il venait de triompher.

Quatre mois après, dans un coup de main sur Alcanisar, Leleu, avec trente-deux dragons, traversa la ville au galop et emporta un mamelon défendu par quatre cents Espagnols qui, quoique formés en carré et soutenus par deux cents cinquante chevaux, furent enfoncés et taillés en pièces (1). Jamais victoire ne fut plus complète : le général Sainte-Croix, qui dirigeait l'expédition, n'avait point encore pris part à l'engagement; sans attendre le reste des troupes, il s'abandonna à son impétuosité ordi-

(1) Le lieutenant Juviny, du 14e de dragons, se distingua particulièrement dans cette circonstance; il conduisait un peloton de quarante-cinq hommes avec lequel il chargea sur un carré de huit cents fantassins qui, chassés d'une éminence où ils s'étaient postés, furent totalement détruits.

naire; accompagné seulement de ses aides-de-camp, Labourdonnaye, Tallon et Déquevilliers, de l'adjudant-major d'Hautefeuille et de quelques ordonnances, il se mit à la poursuite de la cavalerie et lui fit un grand nombre de prisonniers. Le jeune Lacroix, frère du général de ce nom, donna, dans cette journée, des preuves de la plus rare valeur: quoiqu'il vît l'ennemi pour la première fois, il montra le calme intrépide d'un vieux soldat.

Le 4 juillet 1810, dans une grande reconnaissance entre Cuidad-Rodigo et Alméida, Leleu, ayant, à la tête de son peloton, exécuté une charge des plus brillantes contre la cavalerie anglaise, se trouva tout-à-coup au-delà de la ligne des tirailleurs ennemis et vis-à-vis d'un gros de cavaliers, dont le commandant lui cria en français: « A » moi, monsieur l'officier! » — Oui, monsieur, à nous deux; répondit Leleu, en acceptant avec une sorte d'enthousiasme l'occasion de l'un de ces combats singuliers qui rappellent les temps de l'antique chevalerie: il se dirige aussitôt vers le commandant anglais; mais celui-ci, loin de soutenir son défi, tourne bride et va se réfugier derrière sa troupe, dont le premier rang fait alors une décharge de coups de carabines et de pistolets. Les balles respectent Leleu. Cependant, convaincu de la déloyauté de son ennemi, il s'éloigne avec le regret de ne pouvoir l'en faire repentir. Bientôt il est assailli à l'improviste par neuf dragons que l'Anglais, pour mettre le comble à sa perfidie, a envoyés sur ses pas. Cerné de toutes parts, il veut se faire jour; déjà deux des assaillans sont mortellement frappés; mais les autres, s'étant tous à la fois jetés sur lui, et l'ayant serré de trop près, il fait de vains efforts pour éviter le tranchant de leurs armes. Atteint de quatorze coups de sabre, il est au moment de succomber,

quand son cheval, se sentant blessé à la tête, fait un écart, s'élance, l'emporte de l'autre côté d'un torrent, et le dérobe ainsi au danger. De retour parmi ses soldats, Leleu, sans songer à ses blessures, part de nouveau; il avait résolu de se venger; mais il n'était plus temps, l'ennemi avait battu en retraite.

Notre armée venait de pénétrer en Portugal: à quelque distance de Coimbre, Leleu, toujours en avant et à la tête de son peloton de tirailleurs, arriva des premiers près d'un long défilé dont les Anglais se préparaient à disputer l'entrée. A peine les a-t-il abordés, qu'ils abandonnent leur position, et que, s'exagérant sans doute le nombre des assaillans, ils effectuent leur retraite par peloton en échiquier. Il fallait sans différer, profiter de la disposition dans laquelle ils étaient, le général Sainte-Croix, commandant la colonne destinée à agir contre eux, ne veut pas leur donner le temps de se reconnaître; il sait que rien ne peut arrêter l'impétuosité de Leleu; il lui ordonne de pousser vivement l'ennemi, de le culbuter. Déjà l'invincible lieutenant s'est introduit dans le défilé, il a surmonté des difficultés sans nombre, mais à chaque pas elles se multiplient. Bientôt les accidens du terrain l'obligent de détacher en flanqueurs presque tous ses soldats: il n'en a plus que six près de lui; il poursuit avec eux sa périlleuse entreprise. Parvenu à une distance de plus de quatre cents toises, il continue sa marche, lorsqu'aux approches d'un village, le dernier peloton des Anglais fait volte-face et se prépare à le charger; Leleu, qui aperçoit ce mouvement, envoie d'abord un dragon pour en avertir le général Sainte-Croix; mais ayant réfléchi presqu'aussitôt que le seul moyen de ne pas être forcé à rétrograder, est de tenter l'un de ces coups hardis qui lui ont si souvent réussi,

avec les cinq dragons qui lui restent, il se précipite sur l'ennemi. Quatre Anglais tombent aux premiers coups de sabre ; les autres, épouvantés, prennent la fuite et laissent le champ libre à leur vainqueur, avant même que le général Sainte-Croix ait pu venir à son secours.

Depuis le 3 décembre 1800, jour glorieux où, dans les plaines de Hohenlinden, il vit pour la première fois son sang couler pour la patrie, jusqu'à la malheureuse campagne de 1814, Leleu ne cessa pas de se dévouer. Le 15 juin 1809, il reçut l'étoile des braves, que deux ans auparavant il avait méritée à Friedland, où, quoique ayant eu la jambe gauche traversée d'une balle, il ne se retira qu'après la victoire. En 1810, il fut de nouveau décoré. Prix de plusieurs actions d'éclat, par lesquelles il s'était récemment signalé, cette double nomination, si l'on se fût rappelé la première, eût sans doute été une promotion au rang d'officier de la Légion-d'honneur. Toutefois Leleu, aussi modeste qu'il était courageux, ne réclama point contre cette erreur. Il était impossible qu'une si belle réputation ne valût pas, à celui qui se l'était acquise, l'une de ces distinctions dont un monarque guerrier aimait à doter la bravoure personnelle : il fut appelé dans la garde impériale. Admis dans les grenadiers à cheval, il associa son nom à la gloire de ce corps, notamment à la bataille de Hanau, où il tua de sa main plusieurs de ces Bavarois qui, par la défection la plus infâme, demeureront éternellement voués au mépris des nations et à l'exécration des générations françaises.

Le lieutenant Leleu, qui, à tant d'autres titres, à l'estime publique, réunit celui d'avoir été aide-de-camp du général Friand, réside aujourd'hui dans le département d'Eure-et-Loir, à Châteaudun, où il est officier de gendarmerie.

VIGO-ROUSSILLON (*François*), major au 17e régiment d'infanterie de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né à Montpellier, département de l'Hérault.

Lorsque, de toutes parts, les citoyens, embrasés de l'amour de la patrie, se levaient pour maintenir l'intégrité du territoire français et défendre son indépendance, Vigo-Roussillon, qui entrait à peine dans sa dix-huitième année, demanda à aller combattre à la frontière. Parti, le 1er mars 1790, avec le premier bataillon de l'Hérault, il fit les campagnes d'Italie, et ce fut dans ces contrées qu'il fit l'apprentissage de la guerre. L'attaque du camp des Fourches et la bataille de Saint-Georges, sous Mantoue, lui offrirent l'occasion de faire briller sa valeur. Il vit couler son sang dans la première de ces affaires; dans la seconde il combattit encore après sa deuxième blessure. Parvenu au grade de sergent, Vigo-Roussillon se signala en Helvétie, où il fut souvent cité pour sa bravoure. En 1800, l'Egypte devint pour lui le théâtre des plus brillans exploits. Nommé sous-lieutenant dans la légion Cophte, il fut constamment un modèle d'intrépidité. Au milieu des plus terribles assauts, on le voyait devancer ses camarades et s'exposer aux plus grands périls. Un Bacha, entouré de ses gardes et retranché dans son palais, se défendait avec fureur; malgré une grêle de balles, Vigo pénétra le premier dans l'enceinte où le Turc fut fait prisonnier.

De retour en Europe, Vigo suivit la fortune de nos armes, en Autriche, en Prusse et en Pologne. Appelé en Espagne en 1808, avec le 8e régiment d'infanterie de ligne, dans lequel il était chef de bataillon, il commanda ce corps pendant la bataille de Talavera, où il passa sur le ventre du 83e régiment de l'infanterie des Anglais, culbuta leur

garde royale et la mit en déroute, au moment où elle allait s'emparer de l'artillerie de la 1re division du 2e corps. Atteint d'un coup de feu au pied gauche, dès le commencement de l'action, il ne cessa d'y prendre part que lorsque la dernière amorce eut été brûlée.

Deux ans plus tard, à Chiclana, près de Cadix, il ne déploya pas moins d'habileté que de courage. Après avoir écrasé dans une charge à la baïonnette le 20e régiment anglais, dont il avait lui-même pris le colonel, trois fois à la tête de sa troupe il résista au choc des masses les plus imposantes. Assailli de nouveau, il exhortait ses soldats à redoubler d'efforts, mais leur héroïsme fut impuissant : réduit à de faibles débris, le 8e régiment fut enfoncé, et l'intrépide chef, dont l'exemple avait inspiré des prodiges, tomba grièvement blessé sur le champ de bataille, où il fut recueilli par l'ennemi. Rendu sur parole après dix mois de captivité, le chef de bataillon Vigo-Roussillon, dont la belle conduite à Chiclana avait été récompensée par le brevet d'officier de la Légion-d'honneur, fut promu au grade de major du 154e régiment de ligne. Passé ensuite dans le 17e régiment de cette arme, en 1814, il fit partie de la garnison de Besançon, pendant le blocus de cette place.

LAMBERT, voltigeur au 14e régiment d'infanterie de ligne.

Pendant le siège de Saragosse, l'attaque du couvent de Saint-Joseph donna lieu à des traits de la plus rare intrépidité. A la faveur des crénaux derrière lesquels il était impossible de les atteindre, les Espagnols faisaient sur nos troupes un feu des plus meurtriers : le voltigeur Lambert, le plus petit des soldats, mais l'un des plus braves du 14e

régiment de ligne, avait vu tomber à ses côtés plusieurs de ses camarades; résolu à se dévouer pour eux, il s'avança sous une grêle de balles. Un fossé entourait le couvent, Lambert, parvenu sur le bord, s'y glisse furtivement, arrive aux pieds de la muraille, se porte avec rapidité d'un créneau à l'autre, saisit les canons des fusils à mesure qu'ils paraissent, et changeant la direction du coup, il préserve ainsi ses frères d'armes.

Un si vaillant guerrier était digne de périr au champ d'honneur; avant la fin du siège, il fut mortellement frappé, après avoir contribué à la prise d'un autre couvent dans l'intérieur de la ville.

MOREAU, capitaine au 72e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Questembert, département du Morbihan.

A peine âgé de quatorze ans, Moreau entra dans la compagnie des chasseurs de la garde nationale de Vannes; il brûlait de combattre près de son père, qui, revêtu d'une des premières magistratures de son département, signalait son amour pour la patrie, en portant le mousquet contre les rebelles Vendéens. Le jeune Moreau donna des preuves du plus grand courage à l'affaire de Grand-Champ et aux attaques de la ville.

Rentré dans sa famille après la pacification, il ne se laissa point amollir par le repos. Toujours amoureux des périls, Moreau s'indignait de l'obscurité de sa retraite, et semblait n'attendre qu'une occasion favorable pour voler à de nouveaux combats. La formation des vélites lui ouvrit la carrière, et il débuta dans ce corps à l'affaire qui eut lieu entre Kingsbourg et Ulm.

On sait avec quelle distinction ces jeunes braves paru-

rent pour la première fois au champ d'honneur. On les vit à Austerlitz présenter à l'ennemi un front inébranlable, lorsque les Russes culbutés cherchaient à s'ouvrir un sanglant passage dans leurs rangs. A Jéna, au moment où la cavalerie ennemie se disposait à la charge, on les entendit demander à marcher en avant. Tant de sang-froid et de résolution étonnèrent l'armée, et dès-lors la vieille-garde ne refusa plus de les compter parmi les siens.

Des services importans, plusieurs actions d'éclat, une bravoure à toute épreuve, élevèrent en peu de temps Moreau au grade de lieutenant. Sans nous arrêter à ces premières époques de sa vie, qui auraient pu nous fournir quelques détails curieux, nous le suivrons en Russie, dans cette guerre désastreuse, où les circonstances les plus critiques furent pour lui autant d'occasions de briller des plus belles qualités guerrières.

Après la prise de Smolensk, Moreau fut appelé à remplir provisoirement les fonctions de lieutenant d'artillerie, et quoiqu'étranger à cette arme, il s'en acquitta avec distinction. Suivi d'une seule pièce, il se préparait à traverser le Boristhène pour entrer dans la plaine de Borizlow, quand tout-à-coup un escadron cosaque fait un houra sur lui et se dispose à le charger: Moreau s'arrête; il forme sur deux rangs ses dix-huit canonniers, et, laissant approcher l'ennemi jusqu'à la distance de quarante pas, il commande le feu. Mais la poudre gelée dans les fusils des soldats ne peut pas s'enflammer; Moreau, plus heureux, ajuste le chef des cosaques, l'atteint et le jette mort à bas de son cheval. Au même instant les canonniers croisent la baïonnette, et, rangés en cercle autour de leur pièce, ils déployent tant d'audace et de fermeté, que le général Ledru, arrivant pour les secourir, ne vit plus d'autres enne-

mis que ceux dont les cadavres amoncelés attestaient une si belle résistance.

Pendant la triste déroute qui suivit l'entrée des Français à Moscou, Moreau fit preuve d'une force d'ame au-dessus de tout éloge. Au milieu des privations, des fatigues et des dangers qui, de toutes parts, assaillaient nos soldats, on le vit partager avec eux les faibles provisions qu'il pouvait se procurer, les rallier dans la défaite, les animer dans le combat et les préserver de la mort, tantôt par son adresse, tantôt par sa prudence, mais plus souvent encore par sa valeur.

Un jour que seul il cherchait à rejoindre son corps, dont il ne découvrait aucune trace, il entendit derrière lui ces cris : *Sauve qui peut! voilà les cosaques!* Aussitôt, se retournant, il aperçoit des soldats qui fuyaient en désordre ; il court à eux, et, tirant son sabre : *Vous êtes de la garde*, leur dit-il ; *halte-là!* Tous se rangent autour de lui; un seul jette son arme et s'éloigne.... C'était un étranger. « Lâche, s'écrie Moreau, va, fuis, tu n'es pas » digne de servir dans nos rangs ; si quelqu'un d'entre » vous, ajoute-t-il, craint la mort, il n'est pas Français, » qu'il se retire ». Cette courte harangue produisit l'effet que Moreau s'en était promis, en un instant il vit sa troupe se grossir de cent cinquante baïonnettes et sa contenance imposa aux ennemis qui n'osèrent pas lui disputer le passage.

Les Français, pour rentrer dans leur patrie, avaient à franchir un espace immense; pendant la saison rigoureuse des hivers, et sous un climat glacé, ils avaient à combattre contre les barbares habitans des régions du pole. Séparés sans cesse les uns des autres par les difficultés de la route ou par les besoins les plus impérieux, ils marchaient sans

ordre et presque sans armes à travers un pays ennemi. Tout semblait conjurer leur perte, la nature et les nations.

Au milieu de tant d'obstacles et de tant de souffrances, porter une aigle, c'était prendre l'engagement de braver tous les dangers, de surmonter toutes les douleurs; c'était se dévouer à la mort : quand le 72[e] partit de Wilna, personne ne voulait se charger du drapeau, Moreau accepta la noble tâche de le conserver et de le défendre, et ce ne fut qu'aux portes de Bruxelles qu'il se déchargea du soin de veiller sur ce précieux dépôt de l'honneur et de la gloire. Un bataillon formé de ces braves qui avaient survécu à la ruine de nos armées, et dont les visages sillonnés de profondes cicatrices semblaient autant de monumens de la valeur française, vint alors à sa rencontre. Le major Jourdan était en tête de ces guerriers qui pleurèrent de joie en revoyant leur aigle. Moreau reçut, dans cette occasion, un témoignage bien flatteur de leur estime: au moment d'entrer dans la ville, tous demandèrent qu'il commandât le premier peloton.

Cependant, au milieu de ses revers, la France avait conservé une attitude digne de sa fortune passée..... Affligée de ses pertes, elle ne songeait qu'à les réparer, et bientôt de nouveaux soldats purent affronter l'ennemi. Dans ces circonstances, impatient de partager les travaux d'une armée héritière de tant de gloire, Moreau consentit, malgré ses services dans l'artillerie et dans la garde, à se rallier à l'étendard du 72[e], où le commandant Metton lui offrit une place dans son bataillon : « Je sais, » disait-il, que je perds tout le fruit de la campagne » de 1812; mais quand il s'agit de venger la patrie, le » devoir doit l'emporter sur l'intérêt personnel ». Un si

beau dévouement ne pouvait rester sans récompense; Napoléon, passant à Wittemberg la revue de ses troupes, fut informé de la belle conduite de Moreau; il l'éleva au grade de capitaine, et attacha sur sa poitrine le signe de la moderne chevalerie.

Pendant la fatale journée de Kulm, où périrent six mille Français, le 4e bataillon du 72e de ligne, conduit par le commandant Metton, fut détaché contre les cosaques qui interceptaient les communications de l'armée. L'ennemi occupait les hauteurs, et son artillerie vomissait la mort sur nos soldats pressés en colonne: l'intrépide Metton, persuadé qu'il ne peut attendre son salut que d'une détermination hardie, fait battre la charge, et marche contre les batteries. Arrivé à un quart de portée, un boulet lui fracasse la cuisse: il tombe; mais bravant la douleur et la mort, il ne cesse d'encourager les siens: *En avant! en avant!* s'écrie-t-il. La montagne est gravie, les Français sont sur les pièces; encore un instant, et ils sont maîtres de la position; malheureusement, ils n'ont qu'entrevu leur triomphe, une ligne formidable d'infanterie et de cavalerie menace de les écraser; en vain veulent-ils résister, on les attaque de toutes parts; le désordre est dans leurs rangs. Déjà réduits de moitié par les pertes qu'ils ont faites, privés de leur commandant et de l'espoir d'être soutenus, ils cherchent un terrain où ils puissent se défendre avec moins de désavantage; mais la cavalerie ennemie les devance et les coupe; le bataillon est rompu et dispersé.

Le moment est critique; cependant Moreau ne se laisse point abattre par le sentiment du danger, il rassemble sa compagnie, pour aller s'embusquer dans un village. Sur le point d'arriver, il aperçoit, à quelques

pas

pas de lui, des têtes rangées le long d'un fossé; c'étaient des tirailleurs postés pour le surprendre. La fusillade s'engage; nos jeunes soldats, encore sans expérience, tremblaient en couchant en joue l'ennemi: Moreau les rassure, et poussant sa marche plus loin, il parvient enfin dans un hameau, où il se barricade dans la cour d'une ferme, avec le petit nombre de ceux qui ne refusent pas de partager sa résolution.

Moreau disposa sa troupe de manière à former trois pelotons, qu'il posta à chacune des issues, et lui-même resta dans le milieu, prêt à se porter où l'appellerait le danger. Une colonne ennemie vint bientôt l'entourer; elle fut accueillie par un feu roulant des mieux nourris, et malgré l'effrayante disproportion du nombre, nos soldats, encouragés par leur capitaine, soutinrent avec vigueur l'effort des assaillans. Le carnage fut horrible: Moreau reçut vingt coups de feu sans être blessé; ses habits étaient criblés de balles: il n'en continua pas moins à soutenir l'attaque; mais enfin obligée de céder, cette poignée de braves, dont il enflammait le courage, se replia sur lui. Moreau n'avait plus que six hommes, y compris le lieutenant Boisson: enfermé dans la maison, il les rangea sur la porte, opposant à l'ennemi la pointe de leurs baïonnettes. Trois fois les Russes tentèrent de franchir le seuil, et trois fois ils furent repoussés. Furieux de leurs pertes, et d'une résistance dont ils ne prévoyaient pas la fin, ils allaient réduire en cendres le toit de chaume où les Français s'étaient refugiés, lorsque Moreau, jugeant que la bravoure et la résolution devenaient inutiles, demanda à capituler. On l'emmenait prisonnier: à un quart de lieue de la ferme, il entend des cris; ce sont les chasseurs italiens qui sabrent un corps de troupes prussiennes;

il a reconnu les fidèles auxiliaires de nos armées, l'heure de sa délivrance a sonné : il l'a doit à sa présence d'esprit : « Sauvez-vous! sauvez-vous! s'écrie-t-il, en s'adressant au sergent qui le conduit, ces gens-là n'épargnent » personne; sauvez-vous, ou vous êtes perdu! » Le sergent suit ce conseil, et Moreau, ayant recouvré sa liberté, court vers le lieu du combat. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il voit venir à lui un officier des hussards prussiens; il l'attend, l'arrête par la bride, et, saisissant en même temps la poignée de son sabre qu'il arrache du fourreau, il le désarme, lui ordonne de mettre pied à terre, enfourche son cheval, s'éloigne au galop, et rassemble des soldats isolés, avec lesquels il revient prendre part à l'action. Moreau fit des prodiges de valeur; mais la fortune ne seconda pas ses efforts : les Prussiens s'étant ralliés, il vit périr à ses côtés presque tous les braves que son zèle avait réunis; il ne lui restait plus que neuf hommes, il était temps de songer à la retraite, il le fit en franchissant un marais profond où l'ennemi n'osa pas le suivre.

Pressé de rejoindre l'armée française, Moreau erra long-temps dans un pays que couvraient les bandes coalisées. Obligé, pendant le jour, de chercher un asile dans le creux de quelque rocher, dans les broussailles ou dans le lit desséché d'un torrent, il marchait sans guide, pendant l'obscurité des nuits, se nourrissant d'herbages et de racines qu'il trouvait par hasard dans les champs. Amour de la liberté, toi seul pouvais soutenir son courage, toi seul pouvais ranimer ses forces défaillantes! mais tant de peines auront été inutiles..... Moreau sera captif une seconde fois.

Les cosaques l'ayant enveloppé le conduisirent au chef de la garde russe. Celui-ci, d'après une conformité

de nom, le supposa assez lâche pour servir contre sa patrie. La proposition fut accueillie comme elle méritait de l'être : Moreau préféra un malheur glorieux à la fortune qu'il eût fallu acheter par une ignominie.

Cette noblesse de sentimens lui valut la bienveillance des officiers russes ; plusieurs d'entr'eux lui en donnèrent des marques. Un jour qu'il s'entretenait familièrement avec eux, on fit tomber la conversation sur la bataille de Kulm, et il leur apprit plusieurs détails qu'ils ignoraient encore. Il était loin de s'attendre que cette confiance lui fournirait une nouvelle occasion de montrer ce caractère éminemment français, dont sa conduite ne démentit jamais l'honorable fierté. L'hetmann Platow, informé que le récit de Moreau différait de la version que les généraux russes voulaient accréditer, le fit venir devant lui, et, pensant l'intimider, il l'apostropha du ton le plus menaçant. « C'est donc vous, Monsieur, lui dit-il, qui vous » êtes permis de raconter que le premier régiment des » chasseurs italiens avait mis la confusion dans le corps » d'armée prussien ? — Oui, général. — Vous êtes un » menteur, d'avancer de pareilles choses : avec si peu de » monde, pouviez-vous résister ? Vous vous êtes compor- » tés comme des brigands : vous mériteriez d'être fusillés. » — Des soldats qui combattent pour leur pays ont » droit à d'autres qualifications que celle que vous » leur donnez : connaissez-vous nos réglemens ? Un » officier ne peut se rendre qu'après avoir perdu la » moitié de son monde ; et quel est celui qui, conservant » l'espoir d'être secouru, quoique entouré d'ennemis, » calcule froidement, dans la chaleur de l'action, com- » bien de ses camarades ont péri ? S'il ne veut passer pour » un lâche, il songe à les venger. — Vous n'en êtes pas

» moins des brigands, répliqua Platow, en lançant un » regard furieux. — Je suis prisonnier, dit Moreau en » se retirant, et je vous prie de croire, général, que cette » considération m'engage seule à vous épargner la réponse » que je vous ferais en toute autre occasion ».

A la paix, Moreau rentra dans sa patrie. En 1815, il remplissait les fonctions de sergent-major dans la compagnie d'officiers de son département, lorsqu'il fut désigné par le général Rousseau pour commander la colonne mobile de Pontivy. Placé sur le théâtre de l'insurrection, il sut, par sa vigilance et par sa fermeté, comprimer les manœuvres des instigateurs de la guerre civile; et lorsqu'il revint dans ses foyers après la seconde invasion, il emporta l'estime et la bienveillance de tous les habitans en qui l'esprit de faction n'avait pas éteint le sentiment de l'honneur et du patriotisme.

Maintenant en non activité, Moreau est prêt à se dévouer de nouveau à la cause sacrée pour laquelle il a si vaillamment combattu.

SAINT-MARTIN, le baron (*Jean-Etienne* de) maréchal-de-camp, officier de la Légion-d'honneur, chevalier de St.-Louis, né à Cognac, département de la Charente.

Entraîné par un invincible penchant vers la profession des armes, Saint-Martin n'avait pas encore quatorze ans, lorsqu'en 1776, il s'enrôla, comme soldat, dans le 51e régiment d'infanterie de ligne. A cette époque, il n'y avait pas de combats; l'amour de la discipline et son zèle à remplir ses devoirs lui firent seuls parcourir les premiers degrés de la hiérarchie militaire. Embarqué, en 1779, sur le vaisseau de l'état, *le Héros*, commandé par le ca-

pitaine Leroi de Lagrange, il fit trois campagnes sur mer, et obtint successivement les grades de caporal et de sergent. En 1791, Saint-Martin demanda son congé, et rentra au sein de sa famille. Un an après, il se plaça sous les étendards de la liberté, et partit en qualité de sous-lieutenant dans le 3e bataillon du Finistère. Saint-Domingue, livré aux fureurs de l'anarchie et à l'attaque des Anglais, allait devenir le théâtre d'une guerre sanglante : transporté dans cette malheureuse contrée, Saint-Martin ne tarda pas à être nommé chef de bataillon ; il ne dut qu'à sa bravoure la rapidité de son avancement. La prise du fort de Jeaurabel, où, en montant à l'assaut, il fut atteint d'une balle à la jambe droite, et celle du Borgne, où il eut la cuisse fracassée par un biscayen, firent surtout briller son intrépidité. Pendant le siège de Saint-Marc, il s'exposa fréquemment pour repousser les sorties de l'ennemi.

Constamment obligé de lutter contre des forces supérieures, son habileté lui faisait tirer parti des moindres circonstances ; et plus d'une fois sa valeur personnelle décida de la victoire. Nous n'en citerons qu'un exemple : les Anglais, au nombre de mille, et soutenus par deux pièces de canon, ont réussi à s'emparer de quelques hauteurs hors de la place de St.-Marc ; le chef de bataillon Saint-Martin reçoit l'ordre de les débusquer. Avec cinq cents hommes, il marche contre eux ; à peine les a-t-il abordés, que la fusillade s'engage sur tous les points. Dans ce moment, le colonel ennemi, à la tête d'une de ses colonnes, se dirige sur celle que guide le commandant français, et d'une distance de dix pas, il lui tire deux coups de pistolets ; mais Saint-Martin n'a pas été blessé, il s'apprête à répondre à cette provocation, leurs fers se croisent ; aussitôt,

et comme par un accord spontané, les soldats discontinuent leur feu, et, spectateurs oisifs de ce combat singulier, ils semblent, de part et d'autre, attendre du courage de leurs chefs le succès d'une action à laquelle ils cessent de concourir. Les deux adversaires se serrent de plus près, tous deux sont animés d'une même fureur : l'Anglais a porté le premier coup, il a fait couler le sang français, il se croit sûr de son triomphe, quand Saint-Martin, s'élançant brusquement sur lui, le frappe de son sabre, et fait rouler sa tête dans la poussière. Nos soldats, conduits aussitôt à la charge, se précipitent sur l'ennemi qui fuit dans le plus grand désordre, et rentre dans la place, abandonnant au vainqueur, son artillerie et quarante-deux prisonniers.

De retour en Europe, après huit ans de séjour dans les colonies, Saint-Martin partagea la gloire de nos armées sur le Rhin, en Italie, à Naples et en Allemagne; partout sa conduite lui mérita des éloges; colonel du 1er d'infanterie de ligne, il ne voulait pas qu'un soldat de son régiment pût se flatter d'être plus vaillant que lui : aussi, dans une bataille, son poste était-il toujours où se trouvait le danger. Le 16 avril 1809, à la seule affaire de Sacile, il reçut trois coups de sabre dans la mêlée, où il s'était jeté pour combattre les Autrichiens.

Appelé en Espagne, il cueillit de nouveaux lauriers dans ce pays, où les plus belles actions de guerre mirent le comble à sa réputation. Le combat qu'il soutint le 28 février 1811, fut un de ceux qui lui firent le plus d'honneur. Après avoir levé des contributions dans le canton de Miranda del Castanar, Saint-Martin, à la tête de mille hommes des 1er et 62e de ligne, revenait dans Salamanque, d'où il était sorti depuis plusieurs jours, lorsqu'aux ap-

proches de Santivaniez, il fut attaqué par deux mille fantassins et quinze cents cavaliers des bandes réunies de dom Carlos et de dom Julian. Les assaillans avaient avec eux de l'artillerie. Forts de la supériorité du nombre et de l'avantage des positions, ils proclamaient d'avance la défaite de leur ennemi. Ils durent bientôt rabattre de cette présomption : ni leurs efforts multipliés, ni le feu le plus terrible, ne furent capables d'arrêter le colonel Saint-Martin ; il s'ouvrit un passage à travers tant d'obstacles et tant de dangers, forma sa petite troupe en bataillon carré, et se prépara ainsi à une résistance que l'à-propos des manœuvres les plus savantes, la confiance, le dévouement, et même l'enthousiasme qu'il inspirait, devaient prolonger au delà de toute vraisemblance. Pendant plus de six heures, ce carré de braves marcha exposé à la mousqueterie, à la mitraille et aux chocs réitérés des masses les plus imposantes ; jamais les Espagnols ne purent l'entamer. Un instant la situation des Français devint des plus critiques, mais leur courage n'était point abattu ; attentifs et dociles à la voix du chef, qui est l'ame de tous leurs mouvemens, et qui en commande l'harmonie, officiers, sous-officiers et soldats, tous exécutent ses ordres avec la plus rare précision ; on eût dit qu'ils étaient dans un jour de parade. Cette unanimité fit échouer les tentatives les plus hardies. Saint-Martin, se voyant si bien secondé, applaudit par des *bravo* aux prodiges qui résultent de cette émulation générale.... C'est un hommage qu'il rend au sang-froid, à l'inébranlable fermeté et à l'intelligence de sa troupe; mais celle-ci, à son tour, transportée d'admiration, lui répond par les cris prolongés de *vive notre colonel!* Ces acclamations devaient être le signal de la victoire la plus complète ; mais Saint-Martin

ne peut prendre l'offensive sans risquer de perdre le convoi d'argent qu'il escorte. Cette considération était la seule qui pût sauver les Espagnols d'une destruction totale. Aussi prudent que valeureux, il poursuivit sa route en se bornant à les punir de leur témérité, toutes les fois qu'ils osèrent le serrer de trop près. Il leur tua plus de deux cents hommes dans ces divers engagemens. Après avoir ainsi combattu pendant dix heures, il entra enfin dans Alba de Tormès, y ramenant intact le convoi à la conservation duquel il avait sacrifié jusqu'à l'amour-propre d'un triomphe.

Le rapport de cette affaire, dans laquelle les 1^er et 62^e de ligne n'eurent que quatorze morts et trente-neuf blessés, fut envoyé à l'empereur, à qui le grade de général de brigade fut demandé pour le colonel Saint-Martin. Le général en chef sollicita également des récompenses pour les autres militaires qui s'étaient particulièrement distingués dans cette circonstance. Ceux d'entre ces derniers, dont les noms furent mis à l'ordre de l'armée, sont les seuls dont nous ferons mention dans cet article. Dix officiers et sous-officiers du 1^er régiment furent cités de la manière la plus glorieuse.

Le commandant Pigny (Jean-Baptiste-François), officier de la Légion-d'honneur, atteint d'un coup de feu à la rotule du genou gauche, en s'élançant des premiers pour enlever le poste de Pajarès, continua, malgré sa blessure, à donner à son bataillon l'exemple de l'intrépidité.

L'adjudant-major Dépéronne, déjà décoré de l'étoile du courage, déploya la plus grande valeur à la tête des compagnies qui emportèrent d'assaut plusieurs positions.

Le capitaine Dubois, commandant les grenadiers, voulut mériter une seconde fois la décoration de la Légion-d'honneur, qu'il avait obtenue par les plus brillans exploits. Placé à l'avant-garde, vingt fois il affronta la fusillade et les baïonnettes de l'ennemi. Au moment où il fallut s'ouvrir un passage, il s'avança avec un seul de ses soldats, et chargea sur un poste de huit Espagnols qu'il parvint à débusquer.

Les capitaiues Lépine et Monaldi furent dignes des plus grands éloges. Le premier emporta, à la baïonnette, l'un des points les plus importans de la montagne de Pajarès. Le second, qui, en plaine, et sous le feu le plus terrible, fit constamment l'avant-garde du carré, s'empara de cinq positions qui semblaient inexpugnables.

Le lieutenant de grenadiers Bouviers ne combattit pas moins vaillamment.

Le chirurgien major Vincent (Louis-Marie), fit tour-à-tour le service d'officier d'infanterie et d'officier de santé.

L'adjudant sous-officier Isnard montra autant de talent que de résolution.

Les sergens Rey et Turre se firent remarquer par un sang-froid et une audace à toute épreuve. Le premier conduisit les tirailleurs jusque sous les baïonnettes de l'ennemi. Le second, quoique dangereusement blessé, ne voulut pas être pansé avant d'avoir fait mordre la poussière à un Espagnol; il resta dans les rangs jusqu'à la nuit.

Le bataillon du 62e régiment rivalisa de gloire avec celui du 1er.

Le commandant Poincignon, le capitaine de grenadiers Gueniot et l'adjudant-major Devaux, tous trois membres de la Légion-d'honneur, soutinrent la belle ré-

putation qu'ils s'étaient acquise dans toutes les batailles auxquelles leur régiment avait assisté. Poincignon eut son schako percé d'une balle. Gueniot, quoique grièvement blessé à l'articulation du genou droit, ne voulut pas quitter ses grenadiers que la colonne ne fût hors de danger. Devaux, après avoir franchi des murailles que l'ennemi défendait avec acharnement, se signala encore quand il fallut traverser le ruisseau de Mauléon, dont le passage fut vigoureusement disputé.

Les capitaines Lescaffi et Spitz, vieux officiers aguerris par trente ans d'expérience et de combats, retrouvèrent toute l'ardeur de leur jeunesse; ils firent preuve d'une grande habileté et d'un sang-froid inaltérable.

Le lieutenant Martin dirigea les tirailleurs avec autant d'audace que de bonheur. Armé d'un fusil qu'il avait trouvé sur le champ de bataille, il ne discontinua pas de tirer sur les Guerillas, et il en tua plusieurs.

L'adjudant sous-officier Tremouillères fut l'émule des soldats les plus déterminés.

Le caporal de voltigeurs Tessier, et le grenadier Roussignol, tous deux, cruellement blessés, continuèrent à combattre et à exhorter leurs camarades. « Soyons unis, » s'écriaient-ils chaque fois que le danger devenait plus » pressant; soyons unis, tenons-nous bien serrés, soyons » un enfer pour cette cavalerie; tant que nous aurons » des cartouches et des baïonnettes, nous ne devons pas » la craindre ».

Le voltigeur Gonoze, atteint de deux coups de feu, l'un à la jambe droite, et l'autre au bras gauche, refusa d'aller se faire panser. Quoique souffrant et extrêmement affaibli par la perte de son sang, il chargea sur un officier ennemi et le renversa mort à ses pieds.

Quel que soit le rang qu'il occupe, de pareils traits illustrent un guerrier, et donnent toujours une haute opinion du chef dont la présence seule a suffi pour les multiplier. Il est beau d'électriser ainsi tous les cœurs! Saint-Martin dut plus d'un succès à une influence de ce genre; et lorsqu'en 1814 il quitta l'Espagne, il put encore se féliciter d'être du petit nombre des officiers dont le nom demeurera toujours étranger au souvenir d'une défaite.

Aujourd'hui maréchal-de-camp, Saint-Martin, après trente-sept ans de service et quatre-vingt-huit campagnes, est rentré dans ses foyers, où, par la pratique de toutes les vertus civiles, il s'environne de cette considération générale qui ne l'abandonna jamais dans le cours d'une carrière militaire des plus longues.

MONBAILLIARD (*Pierre-Eloi*), capitaine au 14e régiment de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Montreuil-sur-Mer, département du Pas-de-Calais.

A dix-huit ans, Monbailliard s'enrôla dans le régiment de Normandie. Doué d'une rare aptitude pour la profession des armes, il réunissait toutes les qualités qui peuvent procurer un rapide avancement; mais dans ces temps de féodalité, l'insolence d'une caste privilégiée fermait au mérite roturier la porte des honneurs militaires; sous le règne des courtisannes, des favoris et des abbés, nos troupes végétaient dans la nullité. Tant d'abus et de ridicules comprimèrent bientôt les nobles élans d'un cœur qui n'était plein que du désir de se signaler. Monbailliard ne vit plus dans le métier de soldat qu'un triste et cruel esclavage; et lorsque le terme de son engagement vint briser les liens qn'il s'était imposés dans l'âge des illusions et de

l'inexpérience, il demanda son congé et rentra dans le sein de sa famille.

Dix ans plus tard, la révolution devait réaliser les premiers vœux de Monbailliard. En 1792, il partit avec le 14ᵉ bataillon de fédérés, et déploya tant de courage et de patriotisme, qu'il obtint, dans la même année, le grade de capitaine. Il se fit remarquer, en cette qualité, dans plusieurs affaires mémorables, et sut partout se concilier la bienveillance de ses chefs et l'estime de ses camarades.

A Rivoli, il se conduisit avec la plus grande distinction : l'aile droite de notre armée, attaquée par des forces supérieures, se repliait sur le centre; l'ennemi occupait en vainqueur nos positions : une seule, qui couvrait le passage par où nos troupes défilaient en désordre, tenait encore; elle était défendue par la 14ᵉ demi-brigade : le capitaine Monbailliard, qui commandait le 2ᵉ bataillon de ce corps, reçut, du général Berthier, l'ordre d'aller favoriser la retraite d'une colonne qui, placée à quelque distance sur le revers de la même hauteur, était obligée de céder à des forces supérieures. Mais à peine a-t-il atteint le point qui lui était indiqué, qu'un corps nombreux d'Autrichiens l'attaque avec vigueur, disperse ses soldats et les force à se précipiter au milieu des fuyards. Toujours calme dans le danger, Monbailliard cherche d'abord à réunir les siens; mais soudain, par une de ces inspirations héroïques qui maîtrisent tous les esprits, et commandent l'enthousiasme : « Camarades, s'écrie-t-il, » l'ennemi emmène nos pièces; souffrirons-nous cet af» front! A moi, soldats de la 14ᵉ! A moi, tous les Fran» çais! Ralliez-vous à ce drapeau! » Cet appel retentit dans tous les cœurs, et toutes les bouches répètent : « Ral-

» lions-nous au drapeau de la 14e! » En un instant, quatre mille soldats de l'aile droite se rassemblent, et l'ennemi, frappé d'étonnement et de crainte, abandonne notre artillerie.

Le fait que nous venons de rapporter eut, pour cette journée, un résultat tellement important; il était d'ailleurs si remarquable par lui-même, que le général en chef dut rechercher avec empressement quel en était l'auteur. Au milieu du tumulte, de l'agitation et de l'effroi, quelle voix s'est élevée pour ranimer les courages abattus? quel guerrier assez renommé a pu réunir ces soldats égarés? Les chefs ne le connaissent pas, mais tous s'accordent à désigner le capitaine Blanc, le plus intrépide des officiers de la 14e. Ainsi se forma cette opinion, qui déshéritait de la gratitude nationale l'homme à qui tant de Français devaient la vie, à qui la patrie devait tant de braves! Ainsi, le capitaine Monbailliard perdit le fruit de son dévouement. Modeste autant que courageux, jamais il ne réclama contre cette injustice : la conviction d'avoir fait son devoir était pour lui une suffisante récompense, il ne voulut point élever une plainte accusatrice; il craignait de blesser la réputation d'un compagnon d'armes digne de tant d'éloges; et lorsque Blanc, parvenu au grade de major, eut perdu la vie au champ d'honneur, Monbailliard respecta sa mémoire. Nous n'imiterons point cette discrétion : dans la tâche de recueillir les hauts faits de nos guerriers, nous devons avant tout respecter la vérité, et rendre à chacun la portion de gloire qui lui est acquise (1).

---

(1) En consignant dans notre 1er volume, pag. 163, l'action du capitaine Monbailliard, nous en avions attribué l'honneur au capitaine

Monbailliard combattit sous les murs de Legnago et à la bataille de Vérone, où la bravoure de nos soldats ne put suppléer à la faiblesse du nombre et des positions. Il fut ensuite chargé de la défense d'Orsinovi. Les paysans révoltés tentèrent vainement de l'en chasser. Repoussés avec perte, ils appelèrent les Autrichiens qui, au nombre de cinq à six mille hommes, vinrent cerner cette place. Monbailliard n'avait à leur opposer que quelques compagnies, deux pièces de canon, et des remparts en ruine : son courage et la bonne volonté de ses soldats étaient donc ses seuls moyens de résistance. Il les déploya jusqu'à la dernière extrémité ; mais enfin il dut se résoudre à une capitulation, et tous les honneurs de la guerre lui furent accordés.

Conduit prisonnier à Vérone et ensuite dans le Piémont, il y entendit proclamer la défaite de nos troupes et l'invasion de notre territoire. Indigné de ces perfides manœuvres, par lesquelles on tentait d'ébranler la constance de nos soldats et de soulever les peuples contre nous, Monbailliard déclara hautement que ces nouvelles étaient autant de mensonges. Un gouverneur autrichien, informé de ce propos, l'invita à dîner. Pendant le repas, il lui adressa d'abord quelques légers reproches, puis s'échauffant peu à peu : « Eh quoi ! Monsieur, » dit-il à Monbaillard, me croyez-vous capable d'en im» poser ? — Non, général, en niant la vérité de vos pro» clamations, je crois seulement que vous avez été mal

---

Blanc, d'après les récits que le temps avait accrédités. Eclairés aujourd'hui par les preuves les plus positives, nous nous empressons de réparer ici une erreur que nous-mêmes avions contribué à propager.

» informé. Mais si vos troupes ont en effet franchi nos » frontières, je vous jure qu'il n'en reviendra pas un seul » homme. — La France a donc beaucoup de soldats ! — » Tous les citoyens le deviendront au jour du danger : » tous sont mus par le sentiment du patriotisme et de la » gloire, et un an ne se sera pas écoulé, que l'Autriche » aura perdu l'Italie ». La prédiction fut accomplie avant le terme fixé.

Monbailliard, de retour à son cops, continua à donner des preuves de sa valeur et de son zèle. L'étoile de la Légion-d'honneur, qu'il reçut en 1804, fut le prix glorieux de ses travaux; mais le terme de ses services n'était pas éloigné. Admis à la retraite, il laissa dans son régiment d'honorables souvenirs, et emporta dans ses foyers le regret de ne pouvoir plus être utile à son pays.

SOMMEILLER (*Auguste*), chef de bataillon, ex-capitaine de la garde impériale, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Carignan, département des Ardennes.

Entré volontairement au service dans le 13e régiment d'infanterie légère, Sommeiller ne tarda pas à se faire remarquer de ses chefs. Il parcourut en peu d'années tous les grades de la hiérarchie militaire, et chacune de ses promotions, marquée par une action d'éclat, fut achetée par une blessure.

A l'affaire d'Elsberg (février 1807), il traverse le premier, sous le feu de l'ennemi, la rivière de la Passarge. L'action s'engage, et sa bouillante ardeur ne se ralentit pas. Impatient de vaincre, il veut provoquer les Russes jusques dans leurs rangs et les étonner par son audace. Aucun obstacle ne l'arrête; il marche, il attaque, il triomphe. Rassurés par leur nombre et par la supériorite de leurs armes, quatre hus-

sards et deux tirailleurs l'entourent à la fois et lui offrent la mort ou la captivité. Sommeiller leur répond en brave, et déjà deux cavaliers mordent la poussière. La lutte devient alors plus vive; pressé de toutes parts, il oppose partout une défense vigoureuse, et riposte par des coups terribles aux coups qui lui sont portés. Bientôt les fantassins succombent à leur tour, et Sommeiller est vainqueur, puisqu'il n'a plus que deux ennemis à combattre. Mais oseront-ils attendre le choc de leur adversaire et vengeront-ils enfin la mort de leurs camarades? Non, ils craignent d'éprouver le même sort, et s'abandonnent à une honteuse fuite.

Pendant la courte et glorieuse campagne de 1809, Sommeiller assista aux batailles de Thaun, Neumarck, Lieufeld, Maria-Zel, Wagram et Vischaud, où il fit briller son courage; mais ce fut surtout au passage du pont de Landshut qu'il mérita les plus grands éloges. Sa belle conduite dans cette affaire périlleuse lui valut le grade de sous-lieutenant.

Aide-de-camp du général Guyardet, son ancien colonel, Sommeiller fit avec lui la campagne de Russie, pendant laquelle il eut de fréquentes occasions de se distinguer. Une redoute foudroyait notre armée: Sommeiller, chargé de l'enlever, part à la tête d'un bataillon de voltigeurs pris des 111$^{e}$, 57$^{e}$ et 25$^{e}$ régiment de ligne. Arrivé au pied de la position, il encourage ses soldats en peu de mots; il leur montre l'endroit où ils doivent planter leur aigle victorieuse, et, s'élançant au même instant, il ouvre devant eux le chemin de l'honneur. Tous s'y précipitent; la redoute est emportée; cinq pièces de canon et trois cents hommes tombent en notre pouvoir.

Cette action fut mentionnée très-honorablement dans

le

le rapport du général Guyardet, qui demanda pour Sommeiller la décoration des braves. Déjà deux fois elle avait été sollicitée en sa faveur, et notamment après la victoire d'Eylau, où il avait été blessé d'un coup de feu à la tête. Sommeiller ne tardera pas à recevoir ce noble prix des glorieux travaux : sa conduite à la Moskowa doit appeler sur lui l'attention de l'empereur.

Aux premières décharges qui commencèrent cette mémorable bataille, Sommeiller a son cheval tué sous lui. Quoique démonté, il se jette au milieu de la mêlée, où il fait des prodiges de courage, et reçoit à bout portant une balle qui lui traverse le bras gauche. Irrité par la douleur, il fond sur le Russe qui l'a frappé, le désarme et le fait prisonnier. Alors, lui présentant son bras, il le force à bander sa plaie, et vole à de nouveaux périls.

Devenu capitaine, pendant la campagne de Dresde, Sommeiller passa dans la garde avec le même grade, et se montra digne d'appartenir à cette élite des guerriers. La paix le fit rentrer dans ses foyers; mais quand une seconde fois l'Europe coalisée menaça notre indépendance, il ressaisit son épée. On lui confia alors le commandement du 1[er] bataillon des gardes nationales mobilisées du département de l'Ain. Chef de ce corps de citoyens, il mérita les plus grands éloges dans l'exercice de ses fonctions. Rigide observateur de la discipline, on le vit à une époque déplorable maintenir l'ordre et la subordination, et calmer, par sa prudence, de jeunes têtes qu'exaspéraient les malheurs de la patrie.

COLLARD, major au 23e régiment d'infanterie légère, officier de la Légion-d'honneur.

Collard était l'un de ces officiers intrépides, dont le

nom seul réveille le souvenir des plus brillans exploits. Souvent il contribua aux grands succès qui signalèrent les beaux jours de la gloire française. Ses talens et son courage le mettent au rang des héros qui se sont illustrés par de nombreux faits d'armes. Nous aurions voulu pouvoir rapporter tous les traits par lesquels il s'est fait connaître, mais la crainte d'être inexacts nous oblige à n'en citer qu'un seul : ce fut le dernier.

Le 17 mai 1809, après le passage du Tagliamento, et les avantages remportés par le prince vice-roi d'Italie, les Autrichiens s'étaient retirés derrière la Fella, dont ils avaient brûlé les ponts : fortifiés sur le mont Predel, ils se flattaient d'arrêter notre armée dans sa course victorieuse; mais ils devaient bientôt rabattre de leur folle présomption. Ni le feu le plus terrible, ni les efforts prodigieux de l'ennemi ne purent lasser la constance de nos soldats; ils s'avancèrent : les positions furent tournées avec une rare habileté, et déjà pendant quatre heures notre artillerie avait foudroyé le fort de Malborghetto, lorsque le prince Eugène, persuadé qu'il était temps de frapper le coup décisif, ordonna l'assaut. Collard, chef de bataillon au 102$^{e}$, fut chargé de cette expédition. Il marcha, à la tête de huit compagnies d'élite, des 1$^{er}$, 52$^{e}$, 62$^{e}$ et 102$^{e}$ régimens de ligne. Arrivé aux premiers ouvrages, il fit battre la charge, attaqua les palissades et les blockhaus, en chassa l'ennemi malgré la plus opiniâtre résistance, et le poussa, avec un grand carnage, jusqu'aux derniers retranchemens; en vingt minutes, le fort fut emporté.

Huit pièces de canon, plusieurs obusiers, des magasins considérables et trois cent cinquante prisonniers tombèrent en notre pouvoir; l'ennemi laissa trois cents hommes sur la place.

Le prince vice-roi témoigna sa satisfaction au commandant Collard, de la manière la plus flatteuse, et lui montra le plus vif intérêt en s'apercevant que ses habits étaient percés de six balles, et que la monture de son épée avait été brisée par un autre coup de feu.

Collard fut nommé officier de la Légion-d'honneur, et quelque temps après major du 23ᵉ régiment d'infanterie légère. C'est dans ce corps, qu'affaibli par les fatigues de la guerre, il termina sa glorieuse carrière.

La patrie perdit en lui l'un de ses plus braves défenseurs, et ses compagnons d'armes, dont il emporta l'estime et les regrets, s'étonnèrent de voir expirer hors du champ de bataille un officier qui, tant de fois, y avait affronté les périls.

Le major Collard a laissé une veuve inconsolable et deux fils, qui seront un jour les dignes héritiers de la réputation de leur père.

GAMBIN (le comte *Jean Hugues*), maréchal de camp, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Paris, département de la Seine.

Gambin était sergent-major au régiment de Savoie, Carignan-infanterie, lorsque commencèrent les guerres de la révolution. Il fut alors nommé adjudant-major du premier bataillon de la section des Gravilliers. Envoyé à l'armée du Nord, il y débuta par une action qui donna la plus haute idée de son courage et de sa présence d'esprit. L'incendie venait d'éclater dans un parc d'artillerie des plus considérables : de cent caissons remplis de munitions, déjà plus de vingt avaient sauté ; plusieurs autres demeuraient découverts par l'explosion. Gambin, accouru au bruit, aperçoit dans l'un d'eux des obus prêts

à s'enflammer : le danger est des plus imminens : encore un instant, tout est perdu ; le feu va se communiquer à des poudrières situées à quelques pas de là.... Gambin n'hésite pas, il se précipite, arrache les mèches, les emporte, et préserve ainsi le reste du parc.

Gambin devint bientôt chef du bataillon dans lequel il était parti. Enfermé dans Valenciennes pendant le siège de cette place, il ne laissa pas échapper une seule occasion de se signaler. Le 26 juillet 1793 fut pour lui une journée glorieuse. Maître du chemin couvert, l'ennemi s'est emparé de plusieurs ouvrages extérieurs, Gambin a résolu de le chasser ; il s'avance, à la tête de quelques compagnies ; mais au moment d'attaquer, ses soldats intimidés par la grandeur du péril, montrent de l'indécision. « Eh quoi ! leur dit-il, en se saisissant du » fusil d'un grenadier, vous craignez ces gens-là ; suivez-» moi ». En même temps, affrontant la mitraille et les balles, il s'élance dans les retranchemens. Animée par son exemple, sa troupe imite son intrépidité, et les ouvrages sont repris en un clin-d'œil.

Passé au commandement du 2ᵉ bataillon de la 60ᵉ demi-brigade, Gambin fit, avec distinction, les campagnes d'Italie. Sa belle conduite à la bataille de Fossano, le 4 novembre 1799, et bientôt après à la défense du poste des Barricades, lui mérita les plus grands éloges Les plus brillans exploits élevèrent Gambin au grade de colonel, et quand il fut appelé à commander le 84ᵉ de ligne, les suffrages de l'armée entière avaient d'avance sanctionné cette promotion. Ses talens et sa bravoure ajoutèrent à l'illustration d'un régiment qui, depuis long-temps, passait pour l'un des meilleurs. Ce fut notamment en 1809, pendant la guerre contre l'Autriche, que l'on vit ce corps

faire des prodiges. Le combat de Saint-Léonard, livré les 25 et 26 juin, est l'un de ses plus éclatans faits d'armes. Onze cents soldats déterminés, ayant à leur tête le colonel Gambin, arrêtèrent, pendant deux jours, douze mille Autrichiens. Jamais, avec si peu de monde, on n'obtint un succès plus complet. Constamment exposée au feu d'une effroyable mousqueterie, une poignée de Français, enflammés par les exhortations de leur chef, repoussa les charges les plus terribles, opposant sans cesse ses invincibles baïonnettes au choc réitéré d'un ennemi dix fois plus nombreux. Après vingt-quatre heures d'une lutte, qui, deux fois reprise, s'était deux fois prolongée jusqu'à la nuit, le sang-froid, l'habileté du colonel Gambin, et la résolution de sa petite troupe, triomphèrent enfin de l'acharnement des Autrichiens, qui se retirèrent, abandonnant au vainqueur deux drapeaux et plus de cinq cents prisonniers. Le terrain était jonché de leurs morts; on en compta plus de douze cents. Cent quarante-cinq des dignes compagnons de l'intrépide Gambin furent blessés; mais il n'eut à regretter que trente-trois des braves qui l'avaient si vaillamment secondé.

Dix jours après, Gambin cueillit de nouveaux lauriers dans les plaines de Wagram. C'était là que, sur le champ même de la victoire, il devait recevoir les félicitations de cet empereur, dont les paroles embrasaient toutes les ames et faisaient tressaillir tous les cœurs guerriers. « Colonel, dit-il à Gambin, au moment où celui-ci lui présentait les deux drapeaux pris à Saint-Léonard, je suis content de la bravoure de votre régiment et de la vôtre; vous ferez graver sur vos aigles, UN CONTRE DIX ». Napoléon ne borna point à cet éloge les témoignages de sa satisfaction : quatre-vingt-quinze décorations de la Légion-

d'honneur furent distribuées dans le 84e régiment; et le titre de comte, avec une dotation de dix mille francs de rentes, fut conféré au colonel Gambin, qui ne tarda pas à être nommé général de brigade.

POUPAT (*Michel*), chef de bataillon de l'artillerie de marine, officier de la Légion-d'honneur et chevalier de Saint-Louis, né à Issoudun, département de l'Indre.

Poupat avait vingt-un ans lorsque commencèrent les guerres de la révolution. Toute la jeunesse française, embrasée du saint amour de la patrie, venait alors se ranger sous les étendards de la liberté; Poupat fut l'un des volontaires de ces jours d'enthousiasme. Il partit avec le 2e bataillon de l'Indre, et se fit bientôt remarquer par une scrupuleuse exactitude à remplir ses devoirs, et par un courage à toute épreuve. Ces talens lui valurent le grade de lieutenant, qu'il reçut le 16 novembre 1792. Incorporé, peu de temps après, à la 17e demi-brigade d'infanterie de ligne, il fit partie de l'armée de l'Ouest, et se signala dans tous les combats qui furent livrés dans cette malheureuse contrée, au sein de laquelle les plus cruels, les plus implacables ennemis de la France, appelèrent tous les fléaux des discordes civiles. L'affaire de Fougères, le 21 décembre 1795, fut l'une de celles où il déploya la plus rare valeur. Atteint de deux coups de feu, il ne cessa pas d'encourager sa troupe et d'affronter avec elle les plus grands périls.

En 1796, Poupat passa au 3e régiment d'artillerie de la marine. Devenu capitaine, il fut alternativement employé à la défense des côtes, et embarqué sur les vaisseaux de l'état. Pendant plusieurs années, il eut peu d'occasions de se distinguer, autrement que par son zèle et par sa vi-

gilance; mais la campagne de 1813, qu'il fit comme chef de bataillon, montra qu'il n'avait pas perdu l'habitude du champ de bataille. A Lutzen, où les soldats admirèrent son sang-froid et son intrépidité, il eut un cheval tué sous lui, et fut, à la suite d'une action d'éclat, nommé membre de la Légion-d'honneur. A Bautzen et à Vurtchen, il fit encore des prodiges de bravoure. Frappé d'un boulet mort, pendant la dernière de ces journées, il resta exposé au feu, malgré la douleur causée par la contusion qu'il avait reçue. Sa belle conduite devant Dresde ainsi que dans les divers engagemens qui eurent lieu dans les montagnes de la Bohême, lui valut la croix d'officier de la chevalerie dans laquelle il venait si récemment d'être admis. A Leipsick, il fut deux fois démonté; à Hanau, il fut plus heureux, mais il ne fut pas moins brave.

En 1814, Pourpat fut du nombre des guerriers qui défendirent l'indépendance de notre territoire : se dévouant sans cesse, il contribua, par son habileté, à tous les avantages partiels qui retardèrent la marche des armées étrangères pressées de consommer la première invasion; il combattit partout, et partout il fut compté parmi les plus vaillans. A Saint-Dizier, il fit preuve de résolution; à Brienne, il se précipita dans la mêlée, et réussit, par son audace, à sauver son aigle, dont l'ennemi était sur le point de s'emparer. L'Hommon, Arcis-sur-Aube, Champ-Aubert, Etoges, Montmirail, Neuilly, Soissons, Reims, Berry-au-Bac, Château-Thierry, les plaines de la Champagne, la Ferté-Gauche, Sezanne, tous ces lieux, témoins des derniers efforts des Français, le virent se couvrir de gloire par les plus brillans exploits.

La journée du 30 mars, sous les murs de Paris, mit le comble à sa réputation militaire. Blessé et démonté par

le feu de l'ennemi, il ne quitta le champ de bataille qu'après que l'armée se fut résignée à une capitulation, qui, en livrant la capitale aux puissances coalisées, assura leur triomphe, la veille même du jour qui devait éclairer leur défaite.

DURIF (*Etienne*), sous-lieutenant au 13e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Burchery, département de l'Isère.

Vingt ans de service et plusieurs actions d'éclat recommandent Durif à l'estime des braves. Il se signala surtout pendant les guerres d'Italie. Le 13 juillet 1796, la 11e demi-brigade d'infanterie légère, dans laquelle Durif était alors sous-officier, fut envoyée à la découverte dans les environs de Brentino. Arrivée à quelque distance de cette ville, elle rencontre l'ennemi, et le combat s'engage avec vigueur. Au fort de l'action, des Autrichiens paraissent sur une montagne voisine; on craint que ce ne soit une nouvelle colonne accourue pour renforcer la première. Le chef de bataillon Guisepy demande quelques hommes de bonne volonté pour aller s'en assurer. Un seul sort des rangs, c'est Durif; il gravit la montagne, et se dirige vers les Autrichiens. Il n'en est plus éloigné que de quelques pas, lorsque trois d'entre eux le couchent en joue et le somment de se rendre; mais cette menace ne l'intimide pas, il s'avance encore, tire sur le premier dont il casse la cuisse, attaque les deux autres à la baïonnette, les désarme, et les conduit à son commandant, à qui il rend compte de ce qu'il a vu.

Peu de jours après, Durif se distingua de nouveau sur le même terrain. Assailli par des forces supérieures, la 11e demi-brigade avait épuisé ses munitions : elle n'avait plus

d'espoir de s'en procurer, quand tout-à-coup on aperçut un caisson que des soldats, dans la précipitation de la retraite, avaient renversé sur la route; il était rempli de cartouches. Dans une circonstance aussi critique, c'était une bonne fortune; mais pour en profiter, il fallait affronter la mitraille et les balles : l'entreprise était périlleuse; elle n'effraya point Durif, il avait l'habitude de se dévouer. Résolu, malgré le danger, à approvisionner ses camarades, il franchit, sous le feu le plus terrible, l'intervalle qui le séparait du caisson, revient distribuer les cartouches, part une seconde fois; mais moins heureux qu'il ne l'a été à la première, il tombe grièvement blessé par un éclat de rocher que le choc d'un boulet lui a lancé à la tête.

Le 15 août 1799, Durif assista à la bataille de Novi, où on le vit faire des prodiges de valeur. Atteint d'un coup de feu à l'épaule gauche, il ne cessa pas de donner l'exemple à sa troupe.

La belle conduite de Durif devait lui valoir plus tard le grade d'officier et l'étoile de la bravoure; il reçut l'un et l'autre sur le champ de bataille.

HEBERT MAREIL (*Louis-Charles*), capitaine au 61ᵉ régiment d'infanterie de ligne.

Enrolé sous les étendards de la liberté par l'amour de la patrie, Mareil fit ses premières armes comme sous-lieutenant dans le 61ᵉ régiment de ligne. Envoyé dans la Corse en 1793, il ne laissa pas échapper une seule occasion de se signaler contre les bandes armées du traître Paoli. Il osa un jour attaquer plus de trois cents de ces rebelles, et quoiqu'il ne fût secondé que par un caporal qu'il avait fait embusquer avec lui, armé d'un

mières années qu'il passa dans la carrière des armes furent presque perdues pour son avancement, mais elles ne le furent pas pour la patrie, à qui l'expérience qu'il avait acquise dans les grades subalternes fut souvent utile.

Nommé officier supérieur en 1792, Saudeur fut employé en qualité de chef de bataillon à l'armée du Nord, où il se distingua dans plusieurs combats. Chef de brigade en 1794, il décida du gain de la bataille de Roubaix, en chargeant contre la division anglaise dont il enleva de vive force le parc d'artillerie, composé de trente-deux bouches à feu avec leurs caissons. Un mois après, il franchit le canal de Louvain sous le feu de l'ennemi, s'empara de ses batteries, le chassa de sa position de Campenouch, s'établit à sa place, et détermina par ce coup hardi l'évacuation de Malines qui eut lieu le lendemain.

En 1795, il contribua à la reddition de Nimègue, ainsi qu'à la prise des lignes de Bréda; monta l'un des premiers à l'assaut du fort de Ferheiden qu'il emporta à la baïonnette, fit prisonniers deux bataillons hollandais, et se rendit maître de leur caisse dont il fit la remise au général Bonneau. Quoique grièvement blessé dans cette action, le brave Saudeur ne cessa pas de prendre à cette guerre la part la plus active; partout on le vit briguer les entreprise les plus périlleuses.

Approvisionnée pour plusieurs mois et défendue par onze pièces de canon et deux cents hommes, la forteresse de Spangen paraissait devoir faire une longue résistance: il l'a surprit de nuit, l'escalada à la tête d'une poignée de soldats, et fit mettre bas les armes à la garnison qui reçut la loi du vainqueur. Le résultat de cette audace fut la capitulation de Gertruydemberg, où,

vingt-quatre heures après, on arbora l'étendard aux trois couleurs.

La conquête de la Hollande étant terminée, Saudeur commanda la place de La Haye où, par sa modération et son désintéressement, il fit chérir le nom français. Appelé bientôt après dans la Vendée, il y déploya une valeur à toute épreuve; mais il ne tarda pas à quitter ce théâtre des discordes civiles, où les plus vaillans ne pouvaient s'illustrer que par des exploits qui affligeaient le cœur du guerrier citoyen. Envoyé à l'armée du Rhin, il y combattit pendant deux ans, et montra dans toutes les circonstances autant de talent que d'intrépidité.

Les armées austro-russes sont accourues dans l'Helvétie avec la présomption de la victoire: dans cette camgne, Saudeur guide le 44e régiment d'infanterie de ligne, et lui inspire des prodiges. Une division ennemie venait de forcer les positions de Manosse et de Remus: Saudeur, par l'habileté de ses manœuvres, réussit à la tourner, l'attaque, la culbute, la rejette dans les montagnes d'où l'instant auparavant elle était descendue, la poursuit avec vigueur, lui tue ou lui blesse plus de quatorze cents hommes et lui fait cinq cents prisonniers, parmi lesquels le major général Schmitt et dix-sept officiers. Le 29 avril 1799, Masséna qui avait alors son quartier-général à Zurich, fit, dans son rapport au gouvernement, une mention particulière de cette action, dont il attribua tout le succès au chef de brigade Saudeur, sur le compte de qui il s'exprima dans les termes les plus honorables.

Saudeur assista encore aux affaires de Skarlé et de Suz, où son sang coula pour la patrie. Ce fut à cette époque, que le général en chef, dont sa belle conduite lui avait

attiré l'estime, lui confia la garde des frontières de la Suisse jusqu'à Delemont : investi successivement du commandement d'Huningue, de Zurich et de Soleure, il sut par la loyauté de son caractère, par son austère probité et par une fermeté inébranlable, se concilier l'amour des habitans, et maintenir la discipline parmi les troupes. Il reçut à ce sujet les félicitations de Bonaparte, au moment où, en revenant d'Italie, ce général passait à Bâle.

Un an après Saudeur alla cueillir de nouveaux lauriers à Marengo ; placé dans cette célèbre journée sous les yeux du premier consul, il se couvrit de gloire à la tête du 44e avec lequel il résista aux chocs les plus terribles et exécuta les charges les plus brillantes. On se rappelle que le 44e fut l'un des corps qui eurent le plus de part à la distribution des armes d'honneur et des autres récompenses décernées à la suite de cette grande victoire.

A la paix de Campo-Formio, Saudeur commanda quelque temps dans Mantoue ; il fit ensuite partie de l'armée d'Espagne. De retour en France, il fut employé à la défense des côtes. Il était au camp d'Etaples, lorsque les troupes qui devaient effectuer la descente en Angleterre, furent tout à coup dirigées contre l'Autriche. Il fit alors cette mémorable campagne que terminèrent les foudres d'Austerlitz ; les services qu'il rendit dans cette guerre lui méritèrent plus d'une fois les éloges de l'empereur.

En 1806, il coopéra à tous les succès qui signalèrent de nouveau la supériorité de nos armes contre les Prussiens et les Russes. A Iéna, où il commandait la brigade du général Conroux, mis hors de combat dès le commencement de l'action, il culbuta, sur le plateau, plusieurs bataillons ennemis, et s'empara de vingt pièces de canon.

Le colonel Saudeur ne devait pas tarder à recevoir le prix de tant d'exploits et de tant de travaux : le 30 décembre de la même année, il fut élevé au grade de général de brigade. A cette occasion, l'empereur lui adressa ces paroles qui, dans la bouche du plus grand homme de guerre, sont si flatteuses pour celui dont elles rappelaient la vaillance : « Je me souviens, lui dit-il, de vous et de votre » brave régiment; vous donnâtes à Marengo un fier coup » de collier ! »

En 1808, le général Saudeur fut obligé de quitter l'armée; épuisé par les longues fatigues d'une carrière dans laquelle il n'eut pas un jour de repos, il regretta que les forces manquassent à son activité et à son dévouement; cependant il dut se résigner à la retraite, et il put se consoler en songeant que, défenseur de son pays, il avait noblement rempli sa tâche. Il comptait vingt-six ans de service, avait affronté des périls dans la plupart des grandes batailles, où les rois coalisés avaient pâli devant les couleurs de la liberté, et s'était trouvé à plus de soixante combats. Quelle glorieuse énumération !

DELEGORGUE, général de brigade, commandant de la Légion-d'honneur.

Parmi les officiers dont la bravoure et les talens portèrent si haut la gloire de nos armes, il en est peu qui méritent plus que Delegorgue les hommages de la postérité. A toutes les qualités qui constituent un général habile, il joignait un caractère aussi noble que généreux. Adoré du soldat, estimé de ses camarades, il périt à la fleur de son âge; et les derniers instans d'une carrière illustrée par tant de beaux faits d'armes, ajoutèrent encore aux regrets que devait exciter sa perte.

Après avoir combattu avec la plus grande distinction

en Italie et en Egypte, Delegorgue commandait, en 1807, un corps d'armée dans les environs de Raguse. Le premier aux avant-postes, il marchait, accompagné de quelques soldats, lorsqu'il se vit assailli tout-à-coup par plusieurs bandes de Monténégrins embusqués sur la route. La résistance était sans espoir contre des forces si supérieures; mais Delegorgne sait que ses troupes ne sont pas loin, il va se replier, en attendant leur secours. Les ennemis ne lui donnent pas le temps d'exécuter son dessein; ils font pleuvoir sur lui une grêle de balles, et il tombe, la cuisse fracassée par un coup de feu. Dans un péril aussi imminent, les grenadiers songent moins à leur propre sûreté qu'au salut de leur général : quatre d'entre eux le chargent sur leurs épaules et l'emportent en toute hâte. Les Monténégrins se mettent à leur poursuite, et sont au moment de les atteindre. « Amis, » dit alors Delegorgue à ses soldats, votre dévouement » va me devenir inutile; vous vous perdrez avec moi. » Arrêtez-vous ici; quittez un fardeau qui vous gêne, et » rejoignez vos camarades. — Général, répondent-ils, » vous n'ignorez pas que les barbares ne font point de » quartier; si nous vous laissons, vous êtes mort. — » N'importe, je ne suis qu'un homme, et je ne dois pas » exposer votre vie pour conserver la mienne. Sauvez-» vous, sauvez-vous, vivez du moins pour me venger ». Mais ils ne cèdent pas à ces instances. « Nous voulons em-» mener notre général ou mourir avec lui ». Tandis qu'ils continuent leur marche, les Monténégrins font sur eux de fréquentes décharges de leurs fusils. Bientôt, deux grenadiers sont blessés, et cet accident funeste ralentit la retraite. Alors, ne consultant plus que son cœur, et recueillant ses forces défaillantes : « Eh bien! puisque je

» suis

» suis encore votre général, s'écrie Délegorgue, je vous » ordonne de me déposer à terre et de vous éloigner aussitôt ». Les grenadiers obéissent : inclinés devant le héros, ils reçoivent ses derniers adieux; leurs yeux sont inondés de larmes, et leur ame est déchirée par une séparation si cruelle. Immobiles, muets de douleur, ils voudraient lui faire un rempart de leurs corps. Cependant le général a fait un signe, l'adieu fatal expire sur leurs lèvres; ils partent...... A peine ont-ils fait quelques pas, ils jètent un regard en arrière : déjà Delegorgue n'était plus, les Monténégrins avaient tranché le fil de ses jours, et, selon l'usage de ces peuples, la tête de cet infortuné était devenue l'horrible trophée de leur victoire.

FOSSÉ (*Alexis*), capitaine dans la légion de la Haute-Vienne, né à Castres, département du Tarn.

Une éducation libérale développa les heureuses dispositions que Fossé avait reçues de la nature. La poésie et les arts furent les premiers objets de son affection; mais destiné à la carrière des armes, il se prépara, par des études profondes, à s'y montrer avec distinction. Ce fut à l'école de Saint-Cyr qu'il acquit les principes de la tactique militaire; il y suivit aussi les cours de fortification et d'artillerie, et quoique ces connaissances fussent étrangères à l'arme que son goût le portait à embrasser, il pensa qu'un militaire qui aspire à commander un jour, ne doit négliger aucune branche de son art.

Nommé sous-lieutenant, après une revue de l'empereur, Fossé entra, le 14 août 1810, dans le 119e régiment de ligne qui était alors en Espagne. A la tête de plusieurs détachemens, dont on lui confia le commandement, il eut bientôt l'occasion de se faire connaître. Bilbao, Villa-

Viciosa, Gijon, Avilès, Oviedo, Benavente, furent successivement témoins de son courage, et dans toutes ces rencontres périlleuses, il fit preuve du plus rare sang-froid.

Des services d'un autre genre recommandèrent Fossé à la bienveillance et à l'estime de ses chefs. Ils n'ignoraient pas que par ses talens cet officier s'était placé hors de la ligne où son grade et son âge semblaient le retenir. Aussi, les généraux Bonnet et Gauthier, désirant mettre leurs troupes à l'abri des attaques sans cesse réitérées des insurgés, et se fortifier dans leurs positions, afin de résister avec plus d'avantage aux efforts d'un ennemi nombreux, chargèrent-ils Fossé de l'exécution des ouvrages qu'ils jugeaient nécessaires. Oviedo, Grado, La Banêsa, Benavente et Ledesma, furent les principaux points où il dirigea seul les travaux. Son intelligence, son activité et son désintéressement lui méritèrent les plus grands éloges.

Le 23 juin 1811, sous les murs d'Astorga, le général Valletaux se trouve en présence de la presque totalité de l'armée espagnole de Galice, composée de quinze mille hommes. Des reconnaissances sont poussées de part et d'autre, et l'ennemi apprend que les Français n'ont que trois bataillons à lui opposer. Déjà vainqueur en idée, il s'avance avec de grands cris; mais Valletaux, comptant sur la valeur de ses soldats, se précipite au-devant des Espagnols. La lutte s'engage : les insurgés, étonnés d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, commencent à s'ébranler; ils reculent, ils perdent du terrain, et bientôt ils sont en pleine déroute. Cette affaire mémorable, connue sous le nom de combat de Quintanilla, coûta la vie à l'intrépide Valletaux. Fossé s'y couvrit de gloire : on le vit, au milieu de la mêlée, animant les soldats par son exemple, faire des prodiges de bravoure.

Fossé assista à la bataille de Salamanque. Témoin des mouvemens des deux armées, qui, pendant plusieurs jours, manœuvrèrent à une portée de canon l'une de l'autre, il observa et fit observer à plusieurs de ses chefs les fautes des deux généraux; il vit le lord Wellington exposant ses troupes à être anéanties, se livrer pour ainsi dire à la merci des Français, et le maréchal Marmont, négligeant des avantages évidens, poursuivre sa marche, et ne se décider enfin à l'attaque qu'au moment où il aurait dû éviter le combat.

Mais la bataille commence: soldats, officiers, tous rivalisent de courage et d'ardeur; ils ne s'informent point si leur général a été blessé en déjeunant sous sa tente couleur de rose; ils ne voient que les Anglais et ne songent qu'à les vaincre. Si la victoire eût été possible, jamais le lord Wellington n'eût paré ses trophées des faciles lauriers qu'il cueillit à Salamanque. En vain les Français, écrasés par le feu de l'ennemi, remontent vingt fois à la charge; en vain nos braves moissonnés sont remplacés aussitôt par de nouveaux braves: tant de constance et tant d'efforts ne font qu'ajouter à nos pertes. L'intrépide commandant Paty conduit le 119e: atteint d'un coup terrible, il brave la douleur et la mort; la mort lui paraît préférable à la honte d'une défaite: il appelle les siens, et la voix du héros électrise tous les cœurs. Fossé est près de lui, ses habits sont criblés de balles, un biscayen a frappé sa poitrine; mais il ne quitte pas son chef; comme lui, il veut expirer sur le champ de bataille. Vœux inutiles! l'armée entière est en retraite, le 119e seul résiste encore; cependant il doit aussi céder à la nécessité; au sein d'une défaite générale, il ne lui reste que la triste consolation d'avoir

13.

le dernier lancé sur l'ennemi un regard menaçant.

Fossé n'était que lieutenant, lorsqu'à Vittoria, il guida une compagnie de voltigeurs. Cette bataille eut des résultats plus funestes pour nous que celle de Salamanque : et l'on eut encore le regret de succomber devant un ennemi que l'on aurait pu battre quelques jours auparavant, si nos généraux eussent profité de ses fautes ; mais la fortune semblait vouloir combler nos revers, pour élever la réputation d'un homme qui n'a été grand que par le hasard. Les désastres de cette journée avaient été prévus par le roi Joseph, lorsqu'il fit assembler son conseil de guerre : « Messieurs, dit-il » aux officiers qui le composaient, la bataille que nous » allons livrer va décider de notre sort en Espagne. Vous » savez que je n'entends rien à la tactique militaire : » ainsi, je m'en rapporte à vous, et je vous laisse le soin » de diriger les manœuvres de mon armée; n'ayez point » les yeux fixés sur moi pendant l'action, je pourrais » vous faire faire des sottises; mais je paierai de ma per- » sonne, et vous me verrez combattre en soldat ». En effet, ce prince, revêtu d'un modeste uniforme, se précipita dans les endroits les plus périlleux, et malgré son déguisement, il faillit être pris par les Anglais. Ni l'exemple de son courage, ni les héroïques efforts de l'armée ne purent suppléer à l'incapacité du général en qui le roi avait déposé son pouvoir et sa confiance, et qui laissa tomber entre les mains de l'ennemi son bâton de commandement. La bataille fut perdue : Fossé se montra l'un des plus vaillans, et le corps dont il faisait partie, ramena vers Pampelune deux pièces d'artillerie, derniers débris d'un parc de plus de deux cents canons.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour ressaisir

l'offensive, notre armée fut obligée de se reployer. Quelques bataillons anglais postés sur une hauteur défendue par la Bidassoa foudroyaient nos troupes dont ils coupaient la marche : Fossé conçoit le hardi projet de les débusquer : il part à la tête de sa compagnie, gravit les flancs de la montagne, s'élance au pas de charge contre les ennemis et parvient à les culbuter après leur avoir fait un grand nombre de prisonniers. Maître de leurs retranchemens qu'il avait conquis avec tant d'intrépidité, il protégea la retraite pendant plus de trois heures et ne quitta sa position qu'après avoir vu filer tous les corps.

Un mois plus tard, il se signala au passage de la Bidassoa ; atteint d'un coup de feu qui lui avait traversé l'épaule, il ne cessa pas de prendre part au combat : et poursuivit les Anglo-Espagnols jusqu'à ce qu'enfin harassé de fatigue et affaibli par la perte de son sang, il tomba sur le champ de bataille.

Cette belle conduite fixa sur lui les regards du duc de Dalmatie, et cet illustre maréchal, dont il s'honore d'être le compatriote, lui conféra le grade de capitaine : Fossé avait alors vingt-deux ans.

Avant d'être guéri de ses blessures, il quitta le dépôt de son régiment pour aller former sous les murs de Bayonne une compagnie de voltigeurs. Quand les Anglais passèrent l'Adour au Boucaud, il était placé aux avant-postes de la citadelle, et, quoique ses voltigeurs assistassent au feu pour la première fois, il ne s'y distinguèrent pas moins par leur bonne contenance et leur impétuosité. Il reçut à cette occasion les félicitations de ses camarades et de ses chefs,

qui, d'un vœu unanime, sollicitèrent en sa faveur l'étoile des braves. Déjà plusieurs fois ce prix des belles actions avait été demandé pour lui, il le fut encore plus tard, mais toujours sans succès, et l'armée s'étonne aujourd'hui de ne pas voir briller sur la poitrine de ce capitaine une décoration qu'il a si bien méritée.

Compris dans l'organisation de 1814, Fossé conserva sa compagnie, et en 1815, quand les Espagnols menacèrent les Pyrénées, il fut détaché à Baigori par le général Harispe qui lui confia la défense de sa ville natale. Dans ces circonstances difficiles, Fossé montra beaucoup de prudence et de fermeté.

Licencié après la seconde invasion, il rentra dans ses foyers. Il y trouva des amis perfides, et des ennemis irrités par le souvenir des bienfaits qu'ils tenaient de sa famille. Les manœuvres de ces misérables ne purent arrêter l'effet de la royale justice, et Fossé fut placé dans la légion du Tarn. Elle était alors à Nîmes, et l'esprit qui régnait dans cette ville animait la plupart des officiers dont il allait être le camarade. Il rencontra parmi eux des hommes dont la haine lui rappelant que son père, autrefois magistrat, avait été juste, mais inflexible, pouvait lui faire craindre les effets de la malveillance ; toutefois il était loin de penser que bientôt il aurait à se garantir du poignard des assassins.

Fossé obtint de changer de Légion, il passa dans celle de la Haute-Vienne : là, au milieu d'officiers qui tous étaient militaires avant la paix, il se fait remarquer par son amour pour la discipline, et par l'aménité de son caractère.

Lors de la dernière formation des états-majors, Fossé,

qui désirait en faire partie, adressa au ministre de la guerre les pièces qui pouvaient légitimer ses prétentions et assurer le succès de sa démarche. Les preuves de sa bravoure et de sa capacité comme militaire sont consignées dans ses états de services ; le témoignage de tous ses chefs justifie de sa bonne conduite et de son exactitude : son instruction et ses rares talens ne sont contestés de personne ; et cependant, quoiqu'il fût un des premiers entre les admissibles, il n'a pas été compté parmi les élus. Cette omission sera sans doute réparée. Le capitaine Fossé a des droits à un avancement : on ne saurait le refuser à un brave dont les faibles épargnes deviennent l'unique ressource de sa mère, veuve d'un légionnaire, qui pendant trente-trois ans consécutifs occupa d'honorables fonctions dans la magistrature, et qui mourut pauvre parce qu'il fut vertueux.

Frustrée des effets de la gratitude nationale à laquelle elle avait tant de titres, si la mère de cet officier voit aujourd'hui la piété filiale acquitter envers elle la dette de la patrie, espérons que lui-même trouvera dans la munificence du gouvernement la récompense des sacrifices qu'il s'impose !

LIBERT (*Auguste*), lieutenant au 6e régiment de hussards, membre de la Légion-d'honneur, né à Sebourg, département du Nord.

Entré comme soldat au 6e de hussards, Libert devint lieutenant et ne dut son avancement qu'à sa bravoure. L'Italie fut le théâtre de ses premiers exploits. Le 5 avril 1799, il faisait partie d'un peloton qui, dans une charge contre un bataillon autrichien, le força à mettre bas les armes. Dans cette action, qui eut lieu près de Vérone,

Libert déploya la plus rare intrépidité : un de ses camarades allait être fait prisonnier, Libert s'élança dans la foule des ennemis, et réussit à le délivrer.

Le 15 août de la même année, il se précipita sur une pièce de canon, sabra les canonniers qui la manœuvraient et les mit en fuite : vainqueur, il se disposait à emmener sa capture, lorsqu'un fort détachement de cavalerie et d'infanterie fondit sur lui et l'obligea d'abandonner le trophée conquis par sa vaillance.

Quelques jours après, il se signala de nouveau par un trait de la plus grande audace. Un hussard des plus déterminés ayant traversé seul sous un feu terrible la rivière qui baigne les remparts de Suze, s'était avancé pour attaquer les tirailleurs autrichiens : au moment de se saisir de l'un d'entre eux, il tombe frappé d'une balle à la poitrine. Libert, témoin de son courage, a résolu de le secourir : il franchit la rivière avec la rapidité de l'éclair, sabre les tirailleurs, arrache de leurs mains son digne compagnon d'armes, le replace sur son cheval qu'il est parvenu à reprendre, et le ramène sur le bord opposé, où il lui prodigue ses soins ; mais ce fut inutilement, le hussard expira peu de temps après.

A Mondovi, il chargea seul contre un colonel et un quartier-maître autrichiens qu'il fit prisonniers au milieu d'une escorte de huit dragons qui se rendirent également après avoir vainement tenté de résister.

Devenu officier, Libert eut souvent des commandemens au-dessus de son grade. Ce fut ainsi que, pendant la campagne de Russie qu'il fit en qualité de lieutenant, il remplit, à la bataille de Mosaïsk, les fonctions de chef d'escadron. Sa belle conduite, dans cette journée, le fit mentionner de la manière la plus honorable. La

retraite de Moscou, lui offrit de fréquentes occasions de se distinguer : placé à l'arrière-garde, il fit des prodiges de valeur, et réussit plusieurs fois à s'ouvrir un passage à travers des milliers de cosaques. Un si brave militaire devait être appelé à faire partie *du bataillon sacré;* il y fut admis, et dans ses rangs immortels, il affronta les plus grands périls.

En 1814, il commanda les débris de son régiment; ils se composaient de soixante hussards, à la tête desquels il combattit à Reims, à Craone, à Virey, à Montreau, à Montmirail, et dans tous les endroits où il y eut de la gloire à acquérir. Partout il lutta avec avantage contre des forces supérieures, partout son dévouement et son habileté lui méritèrent les plus brillans éloges.

Les plaines de la Belgique furent le théâtre des derniers exploits de Libert. Le 28 juin 1815, il était en avant du pont de Limal sur la Dyle, lorsque les Prussiens, qu'il avait plusieurs fois culbutés, se présentèrent en forces supérieures. Quoique couvert de blessures qu'il avait reçues dans la journée, Libert, avec quelques hussards, fondit sur les bataillons ennemis, s'ouvrit un sanglant passage dans leurs rangs, et s'enfonça dans la mêlée, où il fut atteint de plusieurs balles; mais la douleur fut impuissante pour modérer son ardeur, il continua à frapper les coups les plus terribles; bientôt, enveloppé d'un tourbillon de fumée, il disparut. On ne devait plus le revoir; le retour de son coursier, dont les harnais étaient teints de sang, fit assez connaître que la patrie avait à déplorer la perte d'un de ses plus généreux défenseurs.

SEA (*Louis-Guillaume*), capitaine de génie, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Caen, département du Calvados.

Sea fut du petit nombre de ces jeunes gens dont les talens survivent à une bonne réputation de collége. Il n'avait pas eu de rivaux dans ses premières études : admis à l'Ecole Polytechnique, il fut chef de brigade, et conserva cette supériorité qui ne résulte du travail, que lorsqu'il sert au développement des plus heureuses dispositions. Sea fut bientôt jugé digne de passer à l'école d'application, et il y fut choisi pour instructeur. En 1809, il fit la campagne d'Autriche : chargé de construire plusieurs ouvrages de fortification, il s'en acquitta avec une rare habileté, et le général Bertrand qui, digne appréciateur du mérite, s'était attaché cet officier, eut souvent à se féliciter de lui avoir confié des travaux dont l'exécution était aussi difficile que périlleuse. A Ratisbonne, Sea guida au milieu du feu une tête de colonne, avec laquelle il escalada les remparts, au moyens de deux échelles, et pénétra l'un des premiers dans la place. Son sang-froid et son courage le firent alors distinguer, et lui valurent le grade de capitaine qu'il reçut à Vienne, où il eut la mission de reconnaître les établissemens civils et militaires de cette capitale.

Lorsqu'avant et après la journée d'Essling, il fallut jeter des ponts sur le Danube, Sea eut une grande part à cette opération, dont le succès immortalisa les généraux Aubry et Bertrand.

Après avoir assisté aux deux grandes batailles dont les résultats furent l'humiliation de la maison de Lorraine, et l'agrandissement de l'empire français, Sea reçut l'or-

lre d'aller dresser le plan de la forteresse de Landau ur le lac de Constance : il s'y rendit en poste, et s'ac-quitta de sa mission avec tant de zèle et de célérité, que orsqu'il revint, son général, étonné d'un si prompt etour, ne put s'empêcher de lui en témoigner sa satis-action : « Sea, lui dit-il, en détachant sa croix pour » la lui donner, ne vous avais-je pas promis que la » décoration viendrait? »

A la paix, Sea alla en Illyrie, où il fut employé à la imitation des provinces qui nous avaient été cédées par le traité. Peu de temps après, il rentra en France, mais il était trop épris de la gloire pour se résigner au repos. L'Espagne était alors le théâtre d'une guerre sanglante : Sea demanda à être employé dans les beaux sièges, qui, disait-il, allaient se faire dans cette contrée; il se distingua surtout à ceux de Mequinenza et de Lerida, où l'on admira son sang-froid et son courage. Sea avait l'habitude de s'exposer, et son audace avait toujours été heureuse; elle le fut encore en plus d'une occasion; mais l'étoile de ce brave devait bientôt s'arrêter : le 20 décembre 1810, à huit heures du matin, il fut frappé d'une balle à la tête, et périt aux pieds des remparts de Tortose en ouvrant la tranchée. Il fut généralement regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et notamment du maréchal Suchet, qui dans son rapport à l'empereur s'exprimait ainsi : « L'ar-» mée a fait une grande perte; le capitaine du génie, » Sea, jeune officier de la plus belle espérance, a été » tué d'un coup de balle à la tête ». Cet éloge était mérité; mais en jetant une fleur sur la tombe d'un guerrier mort au champ d'honneur, devait-on négliger de dire que déjà il avait donné des gages à la patrie?

Héritière des souvenirs de notre gloire, la postérité ré-
parera cette omission.

METIVIER (*Jean-Francois-Auguste* de), capitaine
au 96ᵉ régiment d'infanterie de ligne, né à Vic-sur-Cère,
département du Cantal.

Le 3 mars 1813, Métivier faisait partie d'une co-
lonne de neuf cents fantassins, qui sous les ordres du gé-
néral Royer, escortait un convoi de deux cents blessés
français et d'onze cents prisonniers espagnols. A deux lieues
de Miranda, l'avant-garde et les flanqueurs de cette co-
lonne furent attaqués par huit mille hommes des ban-
des réunies de Longua et d'Elcoura, qui, postés sur
revers de la montagne dans laquelle est pratiquée l
route de Vittoria, couronnaient aussi les mamelons qu
dominent le plateau. Un corps de guerillas et quelqu'infan-
terie s'étant tout-à-coup détachés de la droite de l'ennemi
Métivier eut ordre d'aller reconnaître quelle était sa force
et de s'assurer de ses intentions. De retour de cette mission
dont il s'était acquitté avec autant d'intelligence que d
bravoure, il apprend que, passé de l'arrière-garde en tête
du convoi, le cadre de son régiment doit gravir la monta-
gne et forcer le passage. Impatient de partager les périls
de ses frères d'armes, Métivier court se ranger parmi eux
il guide un peloton, et s'avance intrépidement par u
chemin escarpé et bordé de tirailleurs ennemis : sur ces en-
trefaites on entend des cris, c'est la voix de nos blessés
les Espagnols sont prêts à fondre sur eux : « Laisse-
» rons-nous égorger nos camarades sans défense ? s'écri
» Métivier. — Non, non, répondent les soldats, nou
» volerons à leur secours, nous les sauverons ou nou
» mourrons avec eux ». Aussitôt deux fusils, dont l

aïonnette est enfoncée dans la terre, servent d'échelle our franchir l'escarpement; Métivier, le sabre à la main, s'est élancé le premier, son schakos et ses habits ont criblés de balles : deux sous-officiers, qui l'ont uivi, tombent près de lui cruellement blessés; n'importe, il a juré d'affronter tous les dangers, il se précipite sur les tirailleurs les plus rapprochés; en un instant toute la troupe imite son exemple; son ardeur st telle que rien ne peut lui résister. Les Espagnols, pris n flanc et abordés avec impétuosité, sont partout culbutés; ils ne menacent plus; poursuivis au contraire la baïonnette dans les reins, ils fuient dans le plus grand désordre, abandonnant le champ de bataille qu'ils laissent jonché de leurs morts et de leurs blessés. Ce fut ainsi que la valeur l'emporta sur le nombre, et qu'une poignée de Français décidés à vaincre ou à périr, triompha de plusieurs milliers d'ennemis. Onze des meilleurs sous-officiers du 96e succombèrent dans ce combat qui donna lieu à des traits du plus grand courage. L'adjudant-major Carutti, le capitaine Noël, les lieutenans Ysling et Tremet, ainsi que les sous-officiers Piot, Jobert, et Menera, furent mentionnés de la manière la plus honorable. Le sous-aide chirurgien-major Louin se fit remarquer par son sang-froid et son intrépidité : il se battit en soldat et ne cessa de poursuivre l'ennemi que pour prodiguer des secours aux blessés.

Métivier n'était encore que sous-lieutenant. Rentré en France, il fut récompensé de sa belle conduite par le grade de lieutenant, et douze jours après cette promotion, par celui de capitaine. Il fit alors la guerre en Allemagne, et assista, quoique malade, à la bataille de Leipsick, où, à la tête de sa compagnie, on le vit, avec le

vaillant capitaine Tremet, charger contre deux bataillons russes, qu'il mit dans la déroute la plus complète, e à qui il fit un grand nombre de prisonniers. Il était impossible de déployer plus d'habileté et de résolution qu'i n'en montra dans cette circonstance; mais ce n'était pa à lui qu'était réservée la gloire d'achever sur ce point la dé faite de l'ennemi : atteint d'une balle qui lui traversa le deux jambes, il fut forcé de quitter le champ de bataill sans avoir frappé les derniers coups.

En 1814, Métivier concourut à la belle défense de la place de Thionville. Constamment à l'avant-garde, dan toutes les sorties il inspira souvent des prodiges à ses soldats. Une nuit, qu'il n'avait avec lui que quarante hommes, il traversa les deux lignes ennemies qui entouraient les remparts, et alla enlever, du milieu de son bivouac, l'officier supérieur qui commandait le cordon de blocus. Cette expédition fut moins une surprise qu'une de ces attaques hardies, dont le succès peut seul justifier la témérité : seize assiégeans restèrent sur le carreau, les autres, après avoir fait de vains efforts pour résister, cherchèrent leur salut dans la fuite; plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers.

En 1815, Métivier, renfermé dans Metz, se signale de nouveau par des actes d'une extrême audace. Le conseil de défense, ayant réuni les hommes les plus renommés par leur courage, leur constance et leur sang-froid, en forme un corps d'éclaireurs destiné à agir au dehors et à tenter les entreprises les plus hardies et les plus périlleuses. Revêtu par le général Miollis du commandement de cette élite des braves, Métivier reçoit, le 7 juillet, à neuf heures du soir, l'ordre de sortir de la place, et de

pousser une reconnaissance à trois lieues de là, au village de Gravelotte, où cinquante dragons de Riga sont établis depuis quelques jours. Métivier n'a avec lui que quarante-cinq hommes. A un quart de lieue du village, il apprend que la troupe, qui l'occupe, a été renforcée de soixante et dix chevaux détachés d'une brigade, dont le bivouac est peu éloigné. Cet avis ne change rien à ses intentions : « Camarades, dit-il à ses soldats, j'ai formé le » projet de surprendre les Russes; ils sont trois fois plus » nombreux que nous, mais, quand il s'agit d'une sur» prise, doit-on envisager la force de son ennemi? » je compte sur vous tous comme sur moi-même; » point d'hésitation, et je vous réponds du succès ». Les éclaireurs applaudissent à la résolution de leur chef : divisés en deux sections inégales, ils s'avancent. Métivier guide la première, qui se compose de trente hommes, la seconde est sous les ordres du lieutenant Hacmil : toutes deux se dirigent sur Gravelotte. Elles n'en étaient distantes que de deux cents pas, lorsque les sentinelles ennemies, ayant reconnu les Français, font feu, en appelant *aux armes*. Aussitôt, Métivier s'élance à la baïonnette, entre dans le village au pas de course, fond sur un piquet de quarante dragons, les étonne, les culbute, les disperse, et fait mordre la poussière à l'officier qui les commande. Cependant, leurs camarades, rassemblés dans une écurie, se préparent à venir à leur secours. A peine sortent-ils, qu'ils sont attaqués; la fusillade s'engage, mais Métivier n'a pas un instant à perdre; il fait battre la charge, et, marchant à la tête d'un peloton, il présente l'arme blanche à cette cavalerie. Dès-lors, les coups ne sont plus incertains : on en vient à lutter corps à corps : après s'être long-temps dé-

fendus en désespérés, les Russes, enfin repoussés sur tous les points, se précipitent en foule dans l'écurie, où ils se disposent à soutenir un siège. C'était là que devait s'achever leur défaite. Métivier, suivi du sous-lieutenant Charcot et de quelques éclaireurs, enfonce la porte ; la mêlée la plus terrible recommence; elle n'est que faiblement éclairée par la pâle et sinistre lueur de deux lampes suspendues à chacune des extrémités de cette étroite enceinte. Au milieu de cette obscurité, nos guerriers devinent leurs ennemis plutôt qu'ils ne les aperçoivent, mais leur intrépidité ne se méprend pas sur les victimes qu'elle doit immoler. Le carnage est effroyable ; déjà cinquante dragons sont tombés sur le champ de bataille ; les autres, craignant d'éprouver le même sort, mettent bas les armes et se rendent à discrétion.

Le jour commençait à poindre : Métivier songea à effectuer sa retraite; il partit, emmenant avec lui vingt-sept prisonniers et trente-deux chevaux. En débouchant du village, il se trouva en face de plusieurs pelotons ennemis ; il y eut d'abord un échange de coups de fusils; mais la prudence prescrivait d'éviter le combat. Métivier ayant, à travers la campagne, gagné des sentiers impraticables pour la cavalerie, gravit des coteaux plantés de vignes, et après une marche de quatre heures, pendant laquelle il ne s'était arrêté que pour donner des soins à ses blessés, où pour faire reposer sa troupe, il arriva enfin aux portes de Metz. Les beaux résultats de l'expédition de Gravelotte ne tardèrent pas à être connus dans la ville. Habitans et soldats, tous accoururent sur les remparts, et se portèrent en foule au devant du capitaine Métivier et de ses braves éclaireurs qui, escortant leur capture, furent reconduits

comme

comme en triomphe à leur caserne, au milieu des acclamations les plus vives. Métivier reçut alors les félicitations du général Belliard, commandant en chef le corps d'armée de la Moselle, et son nom, ainsi que celui du lieutenant Hacmil, du sous-lieutenant Charcot, du sergent-major Chatam, du sergent Pompée et du caporal Marcus, qui tous avaient combattu avec une valeur au dessus de tout éloge, fut glorieusement ploclamé dans un ordre du jour.

Aujourd'hui commandant d'une compagnie de grenadiers dans la légion du Cantal, le capitaine de Métivier n'aspire qu'à donner à la patrie de nouvelles preuves de son dévouement.

CANTILLON (*Antoine-Sylvain*), lieutenant au premier régiment des cuirassiers de la garde royale, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Paris, département de la Seine.

A seize ans, Cantillon était dragon au 4e régiment; à vingt ans, il était maréchal-des-logis, comptait huit campagnes, avait reçu des blessures, et s'était signalé par sa bravoure à la grande armée, et en Espagne, où sa conduite, pendant les batailles d'Uclès et de Medelina, donna la plus haute opinion de son intrépidité. Le 3 décembre 1811, il se fit encore remarquer devant Coimbre, en chargeant audacieusement, avec six dragons, contre un peloton de chasseurs anglais, qui défendaient la tête d'un pont. Cantillon acquit, par de semblables exploits, la réputation d'un des plus vaillans soldats. En 1813, il fut appelé dans la garde impériale. Placé dans les grenadiers à cheval, il prit part à tous les combats qui, en Allemagne, contribuèrent à l'illustration

de ce corps. Le 30 octobre, la bataille de Hanau fit briller sa valeur. Cantillon était alors fourrier : son capitaine, entouré par plusieurs cavaliers bavarois, allait être fait prisonnier ; sans calculer le danger, Cantillon se précipite aussitôt au milieu des ennemis, fait mordre la poussière à l'un des cavaliers, disperse les autres, et réussit ainsi à sauver le chef pour qui il s'était dévoué. Cette action, qui rappela que, cinq jours auparavant, on l'avait vu lutter contre trois cosaques, en blesser deux et tuer le troisième, lui valut l'étoile de la Légion-d'honneur.

A Montmirail, avec quatre de ses camarades, il chargea sur quinze grenadiers russes, à qui il fit mettre bas les armes, après avoir essuyé leur feu presque à bout portant.

A Mont-Saint-Jean, où il était maréchal-des-logis-chef, on le vit, accompagné de quelques grenadiers qu'électrisait son audace, affronter la mitraille et les balles, s'élancer l'un des premiers contre les batteries anglaises, et sabrer plusieurs canonniers sur leurs pièces : entouré presque aussitôt par un grand nombre de cavaliers qui le sommèrent de se rendre, il se fit jour le sabre à la main, passa sur le corps de plusieurs d'entr'eux et parvint à rejoindre son régiment, dont il continua à partager la gloire et les périls.

WASRONVAL, capitaine de gendarmerie.

Le 13 février 1814, le capitaine Wasronval, commandant la gendarmerie du département de la Lys, part d'Ypres avec soixante gendarmes pour pousser une reconnaissance. A peine est-il arrivé à Courtray, que ses vedettes viennent lui annoncer qu'elles aperçoivent l'en-

nemi. Anssitôt ce brave officier marche à sa rencontre. Parvenu aux portes d'Oudenarde, il est en face de plusieurs pelotons qui l'accueillent à coups de pistolets; sans répondre à leur feu, il ordonne la charge, les enfonce, les culbute, les disperse; mais tandis qu'il ne se lasse pas de les poursuivre, son cheval, dont il ne peut plus modérer l'impétuosité, l'emporte et lui fait traverser un détachement de douze chasseurs prussiens. Wasronval fait un demi-tour, et afin de donner à sa troupe le temps d'arriver, il attaque les ennemis; déjà il en a blessé quelques-uns, et il a fait deux prisonniers, parmi lesquels le chef du détachement, lorsque son cheval, atteint d'une balle à la tête, fait un écart et le jette à dix pas de là dans un fossé; cet accident favorisa la fuite des Prussiens. Wasronval, que ses gendarmes rejoignirent dans ce moment, rentra avec eux dans Courtray, y ramenant ses deux prisonniers à qui il prodigua les plus généreux traitemens: il avait été grièvement blessé dans le combat; malgré ses souffrances, il voulut que les vaincus qui avaient éprouvé la vigueur de son bras fussent pansés avant lui: « Ils sont plus à plain» dre que moi, disait-il, puisque dans peu de jours je » pourrai encore servir ma patrie ».

RISTON, capitaine adjudant-major au 111e régiment d'infanterie de ligne, chevalier de la Légion-d'honneur, né à Nancy, département de la Moselle.

Elève de l'Ecole militaire, Riston fut placé en 1805, dans le 111e régiment où sa bravoure sur les champs de bataille d'Austerlitz, d'Eylau, d'Iéna, de Friedland, d'Essling, de Wagram et de la Moscowa, le fit parvenir du grade de sous-lieutenant à celui de capitaine. La

campagne de Russie lui fournit de fréquentes occasions de se distinguer. Il était malade et souffrant : le prince d'Ekmül, sachant combien il était faible et hors d'état de supporter de longues fatigues, lui offrit le commandement d'une place; mais Riston refusa : « Le désir de » battre nos ennemis, me rendra des forces, disait-il; » jamais je ne consentirai à rester en arrière de l'aigle » de mon régiment ». Il partagea en effet les dangers et la gloire de ses frères d'armes.

Après la malheureuse retraite dont les désastres dissipèrent le prestige de la fortune de Napoléon, le 111e fut employé à la défense des ouvrages extérieurs de la ville de Hambourg. Pendant le blocus de cette place, Riston se dévoua aux entreprises les plus difficiles et les plus périlleuses. Le 2 août 1813, cet intrépide officier étant allé à la découverte avec le brave colonel Holtz, venait de franchir un large fossé, lorsque tout-à-coup sept cosaques fondent sur eux et les attaquent à l'improviste : forts de leur nombre, les assaillans croient remporter un triomphe facile; toutefois la contenance ferme de leurs adversaires leur impose, ils reculent, ils sont intimidés; Riston profite de leur hésitation pour engager son colonel à se retirer : « Laissez-moi, lui dit-il, le » soin de détruire ces barbares; ne vous exposez pas » inutilement ». Aussitôt, s'élançant au milieu d'eux, il les étonne, les combat et les disperse; encore un instant, et ils seront prisonniers : il vient de les atteindre de nouveau, mais dans la précipitation de la poursuite son cheval s'abat; un cosaque se retourne, et Riston, avant d'avoir pu se mettre sur la défensive, reçoit à la poitrine un coup de lance qui le renverse : « Colonel, » s'écrie-t-il en tombant, je suis heureux de vous

» avoir sauvé la vie au prix de la mienne ». Holtz a entendu la voix du plus vaillant des officiers de son régiment : résolu à le venger et à l'arracher des mains de l'ennemi, il revient à la charge, tue cinq des cosaques, met les autres en fuite, et ramène au camp le généreux adjudant-major, qui le lendemain expira dans ses bras; ses dernières paroles furent : « Je meurs content, puis-» que j'ai la conviction d'avoir prouvé mon dévouement » au meilleur des colonels ». Riston fut généralement regretté; son éloge funèbre et ses titres à la gratitude nationale sont renfermés dans ce peu de lignes, qui demeureront éternellement gravées dans la mémoire de tous ses frères d'armes.

*Ordre du jour du 23 août* 1813.

Je cède aux sentimens de la reconnaissance du 111^e^ envers le capitaine adjudant-major Riston, en faisant connaître, par la voie de l'ordre, les regrets que me fait éprouver sa perte. Ses belles qualités militaires l'avaient fait généralement distinguer : tous les chefs qui l'ont connu, l'ont admiré. Le prince d'Ekmül même a daigné exprimer des regrets sur la mort de ce bon officier.

Personne, plus que moi, n'a apprécié ses talens, son zèle, ainsi que son dévouement; je me plais donc à répéter que je le regretterai toujours.

Je recommande à tous les officiers de mon régiment d'avoir toujours la conduite de Riston présente à l'esprit; avec un tel guide, ils mériteront bien du prince et de la patrie.

Le colonel HOLTZ.

Le capitaine Riston possédait toutes les qualités d'un véritable homme de guerre : il promettait de fournir une carrière des plus brillantes; mais moissonné dans sa fleur, ses destinées s'arrêtèrent trop tôt.

DESFOURNEAUX (Baron d'*Etienne*), lieutenant-général, grand-croix de l'ordre royal de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Vézelai, département de l'Yonne.

Issu d'une famille distinguée dans la carrière des armes, Desfourneaux fut élevé au collège militaire d'Auxerre. Il n'avait pas encore quinze ans, lorsqu'en 1785, son courage, excité par l'exemple de ses parens, l'appela à se consacrer à la défense de son pays. Cette détermination subite était l'élan d'une ame généreuse; le jeune Desfourneaux, voyant que le soin de pourvoir à son éducation, devenait un sujet d'inquiétudes et de privations, pour son père frappé de malheurs imprévus, voulut être seul l'artisan de sa destinée: il se fit soldat.

Desfourneaux pouvait trouver des protecteurs: M. de Pierrefitte, son oncle, chef de bataillon dans le régiment de Normandie, et son beau-frère, M. de Lenferna, capitaine dans le régiment de Guyenne, lui offraient tous deux l'appui de leur crédit. Mais une noble pudeur le porta à entrer dans le régiment de Conti, où il était tout-à-fait inconnu; là du moins son avancement ne devait être le prix que du mérite personnel. Sa bonne conduite et ses talens précoces lui firent rapidement parcourir les grades subalternes. Après quatre ans de service, il reçut une sous-lieutenance de grenadiers; admis à ce rang, dont la distinction était ordinairement dévolue aux privilèges de la naissance, Desfourneaux se sentit fier d'appartenir à la classe honorable de ces militaires que la dédaigneuse Aristocratie nommait officiers de fortune.

Hâtons-nous de montrer qu'une exception si remarquable n'était pas le résultat de la faveur. On se rappelle

ces temps de fermentation qui, en 1789, annonçaient la tourmente révolutionnaire : les cités et les hameaux étaient en proie à ce malaise qui n'est que trop souvent l'indice d'une prochaine explosion. La crise se décida enfin au bruit du tocsin, et des troubles éclatèrent en un même jour sur tous les points de la France. Cette agitation se manifesta avec tant de violence dans Amiens, que toute la garnison y prit les armes. Desfourneaux alors sergent, préserva la ville des malheurs dont elle était menacée ; il ne commandait qu'un piquet de soldats, mais il ne se laissa point imposer par une multitude égarée, sa fermeté fit tout rentrer dans l'ordre : bientôt on vit renaître le calme et la tranquillité, et toutes les craintes se dissipèrent. Les habitans ne pouvaient pas ignorer quel était le sous-officier qui, en conjurant l'orage, les avait rendus à la sécurité. A Rome, on eût paré sa tête d'une couronne civique, et les rameaux entrelacés du chêne, immortel symbole de ce courage qui défend, protège, conserve et ne détruit jamais, eussent ombragé son front : une récompense de ce genre pouvait seule flatter le cœur de Desfourneaux. Amiens, pour lui témoigner sa gratitude, se conforma aux vœux d'un si noble désintéressement : les trois ordres réunis lui décernèrent, en présence des régimens assemblés, de la garde nationale et de tous les fonctionnaires, une montre d'or, aux armes de la ville, avec cette inscription : AU BRAVE DESFOURNEAUX.

Un hommage aussi solennel n'eût pas suffi au bonheur de celui qui en était l'objet, si une famille adorée n'eût dû en ressentir autant de joie qu'il en avait éprouvé lui-même. Au milieu des honneurs qui lui furent accordés, sa première pensée se porta vers son père : il vou-

lut lui annoncer un événement si heureux; mais déjà il avait été dévancé par le colonel de Mondiou qui avait deviné les intentions de la piété filiale.

Promu au grade d'adjudant-major, Desfourneaux ne tarda pas à devenir capitaine et peu de temps après lieutenant-colonel du troisième bataillon du Pas-de-Calais. Ce corps, qu'il organisa, était cité comme un modèle de subordination et de discipline: le bon esprit dont il était animé se montra surtout pendant les fréquentes émeutes qui eurent lieu à Arras. Dans ces circonstances, où l'autorité de l'énergie était la seule qui ne fût pas méconnue, Desfourneaux, sans cesse occupé de justifier par son dévouement la confiance que le lieutenant-général de Caulaincourt mettait en lui, acquit un ascendant qui plus d'une fois fut utile à ses chefs et à ses camarades.

Ce fut ainsi qu'au sein d'un pressant danger, les officiers du 8e régiment de cuirassiers lui durent leur salut: enveloppés de toutes parts et sans armes, ils n'avaient plus d'espoir de se dérober au sort funeste qui les attendait, lorsque Desfourneaux, accouru à la tête de son bataillon, fit un mouvement si prompt et si audacieux qu'il parvint à les délivrer. Cette action lui attira leur reconnaissance; ils résolurent de lui en donner des marques. Desfourneaux avait un frère; jaloux de le compter parmi eux, ils sollicitèrent pour lui une sous-lieutenance dans leur corps; et leur colonel, M. de Lameth (1) à qui ils s'etaient réunis, eut la satisfaction de faire agréer cette demande.

Au moment où la France, ayant à lutter contre une coalition formidable, s'efforçait en même temps d'étouf-

(1) Aujourd'hui lieutenant-général, membre de la Chambre des députés.

fer le germe des discordes intestines, une guerre non moins terrible éclatait à Saint-Domingue, la plus riche de ses possessions dans les mers d'Amérique. Desfourneaux arriva en 1792 dans cette colonie. La campagne s'ouvrit, et pour son début il sollicita l'honneur d'attaquer, avec son bataillon, une position que l'on regardait comme inexpugnable : c'était le camp de Thilorier, qu'il emporta d'assaut malgré la plus vive résistance. « Vous avez bien mérité de la patrie, lui dit en présence de l'armée, le général en chef Rochambeau; la plus belle récompense que je puisse vous offrir, est sans doute l'occasion d'acquérir de la gloire : je vous confie trois bataillons de braves, guidez-les contre le fort de Wanaminthe; ma cavalerie vous soutiendra ». Douze pièces de canon et une garnison nombreuse défendaient ce poste situé sur une éminence. Desfourneaux s'avança intrépidement en tête de ses colonnes, et, après avoir comblé, sous une grêle de mitraille, plus de vingt toises de fossés, il s'élanca le premier dans la redoute, où il fut atteint d'un coup de feu qui lui traversa le corps et le renversa aux pieds des retranchemens. Nos soldats victorieux croyaient avoir à déplorer sa perte ; enfin, après cinq heures, le colonel Pageot (1) le découvrit parmi les morts : Desfourneaux respirait; on le transporta au camp, où tous les soins qu'exigeait sa blessure lui furent prodigués. Au bout de cent cinq jours, il marchait à peine et il s'indignait de l'oisiveté à laquelle le condamnaient ses souffrances. Nos troupes venaient d'éprouver d'affligeans revers : pour la troisième fois, la maréchal de camp de Rouvray, officier du plus rare mérite, avait échoué devant

(1) Aujourd'hui lieutenant-général.

le camp de Lesec, d'où l'armée ennemie faisait de meurtrières incursions dans la plaine et inquiétait le *Cap*, en poussant des détachemens jusque sur les hauteurs qui le dominent. Desfourneaux a résolu de punir cette audace; pour exécuter son entreprise, il ne demande que quatre bataillons; il s'adresse successivement au général Lavaux, au gouverneur de Saint-Domingue et aux commissaires du gouvernement: tous applaudissent à ce dévouement, mais aucun d'eux n'est d'avis de risquer une nouvelle tentative. Néanmoins Desfourneaux persévère, il se présente au général d'Hinisdal, commandant de la province et lui expose son projet. « Eh quoi! lui dit d'Hinisdal, vous voulez donc porter votre tête sur l'échafaud? Ne savez-vous pas que tel est le châtiment réservé à votre témérité si elle est malheureuse?» — Je réussirai, répondit l'intrépide jeune homme». Tant d'assurance étonne le général et le décide à mettre à sa disposition six mille hommes; Desfourneaux n'en accepte que trois mille, parmi lesquels cent volontaires du Cap, commandés par le brave Pineau. C'est avec de si faibles moyens qu'il n'hésite pas à aborder des ouvrages que les foudres de quatorze bouches à feu et la mousqueterie de quatre mille fantassins semblent mettre à l'abri de toute atteinte; mais déjà les dispositions sont faites, de fausses attaques sont concertées, et Desfourneaux, dans le silence de la nuit, gravit les mornes escarpés qui défendent les approches du camp. Il n'a gardé près de lui que huit cents soldats du centre et deux compagnies de grenadiers: nouveaux Titans, ces hommes eussent tenté l'escalade du ciel! Desfourneaux exalte encore leur courage; il les précède et leur trace une route inconnue avant lui; tous volent sur ses pas: ceux-ci, suspendus aux lianes s'efforcent d'arriver

les premiers ; ceux-là, jaloux de devancer leurs camarades, trouvent un point d'appui dans leurs baïonnettes que reçoit la fente des rochers. Enfin après des périls sans nombre, les plus hautes sommités sont franchies, et ils parviennent, sans être aperçus, à une demi-portée de canon de l'enceinte fortifiée dans laquelle la moitié d'entre eux doit trouver la mort. Bientôt le bruit de l'artillerie révèle à Desfourneaux que les fausses attaques ont commencé ; mais au même instant il voit qu'il est découvert, une réserve considérable se prépare à agir contre lui ; sans donner à cette troupe le temps de se reconnaître, il se précipite à sa rencontre, l'action s'engage avec fureur, elle est long-temps indécise ; l'intrépide Lesuire (1) et plusieurs des meilleurs officiers tombent grièvement blessés. Cependant les grenadiers jurent de les venger ; animés par l'exemple de leur chef, ils redoublent d'ardeur et font de tels prodiges, qu'après cinq heures de combat, l'ennemi forcé dans ses retranchemens est obligé de mettre bas les armes.

Les avantages de cette journée étaient de la dernière importance, puisqu'en nous faisant recouvrer toutes les positions de l'Est de la colonie, elles assuraient la tranquillité du Cap et des environs. Desfourneaux poursuivit sa victoire, il battit partout les rebelles, et fut blessé à l'attaque du morne Ogé, où sa valeur remporta un nouveau triomphe : « Soyez glorifié, lui écrivirent » alors les commissaires du gouvernement ; la républi- » que apprendra sans surprise, mais avec une extrême » satisfaction, votre conduite et vos succès ».

Les services que Desfourneaux avait rendus étaient si

(1) Aujourd'hui maréchal-de-camp.

éclatans, que l'autorité civile crut devoir lui conférer le grade de général de brigade, et peu de temps après les titres de général de division et de général en chef : ainsi avant d'avoir atteint sa vingt-deuxième année, il était monté au faîte des honneurs militaires; une élévation si rapide est peut-être sans exemple, mais elle semble plus prodigieuse encore si l'on réfléchit qu'elle ne fut ni l'effet du hasard, ni celui de l'intrigue; c'était sur le champ de bataille que Desfourneaux avait parcouru tous les degrés de son avancement, et dans tous on lui avait reconnu cette force, cette impétuosité, ce mépris de la mort, et ce sang-froid, les premiers dons de la nature pour commander. Toujours supérieur à sa dernière promotion, chacune d'elles achetée par de glorieuses cicatrices ou par des exploits de la plus rare valeur, n'était devenue pour lui que l'occasion et le moyen de se signaler davantage.

Desfourneaux avait fait rentrer sous la domination française le Nord et l'Est de Saint-Domingue : c'était à lui qu'il appartenait d'anéantir les derniers élémens de la révolte. Il fut envoyé dans l'Ouest, où l'ennemi, renfermé dans la ville du Port-au-Prince, s'enorgueillissait d'une résistance qui relevait son espoir; jusque-là les opérations du siège avaient été conduites avec inhabileté et surtout avec une funeste lenteur. Desfourneaux leur donna une direction plus sûre, et leur imprima cette activité qui, dans les circonstances les plus difficiles, lui avait toujours fait cueillir les fruits de la victoire. Le Port-au-Prince capitula, les étrangers qui en formaient la garnison furent expulsés, nos bataillons occupèrent les postes, et l'insurrection, réduite au silence par les sages mesures du général qui l'avait domptée, s'évanouit au sein d'une paix que rien ne paraissait plus devoir troubler.

L'armée ne jouit pas long-temps du repos. La nouvelle d'une rupture entre la République et l'Espagne avait passé les mers et retenti jusque dans les colonies. Au premier bruit d'une guerre, les troupes espagnoles, qui à Saint-Domingue étaient beaucoup plus nombreuses que les nôtres, commencèrent les hostilités et envahirent les possessions françaises depuis le Mirebalais jusqu'aux Gonaïves. Desfourneaux fut choisi pour commander en chef les forces destinées à repousser cette agression. Bientôt il eût rassemblé tous les corps disponibles, et, suivi de huit mille soldats et de quelques milices du pays, il marcha à l'ennemi qu'il chassa de toutes ses positions. Ces succès lui ouvrirent l'entrée du territoire espagnol : il y porta son armée, et gagna, le 22 août 1794, près de Saint-Michel, la plus sanglante bataille dont les Antilles aient gardé le souvenir. Constamment au fort de la mêlée, Desfourneaux, vit périr l'élite de ses braves ; lui-même fut blessé quatre fois, mais malgré sa douleur et quoique extrêmement affaibli par la perte de son sang, il ne songea à se faire panser qu'après avoir enfoncé les plus épais bataillons et consommé la défaite des Espagnols qui, désormais contenus par la terreur de nos armes, se retranchèrent derrière leurs limites et n'osèrent plus les dépasser. La Convention nationale pour le récompenser, rendit, le 11 novembre de la même année, un décret spécial qui le confirma dans le haut rang qui lui avait été assigné par le vœu des colons, ainsi que par les suffrages unanimes des témoins de sa gloire.

L'influence que Desfourneaux exerçait sur l'armée éveilla la jalousie des représentans de Saint-Domingue : Sonthonax et Polverel, impatiens de lui faire expier cet empire qu'on accorde à la supériorité de talens quand

elle est jointe à l'élévation du caractère, n'attendiren pas qu'il fut rétabli ; ils l'appelèrent au Port-au-Prince. Se plaies saignaient encore, lorsqu'il y fut arrêté par leur or dre et précipité dans un cachot. On lui faisait un crime d sa loyauté : on l'accusait d'avoir renvoyé sur parole un ba taillon d'Espagnols qui n'avaient déposé les armes que su la promesse formelle qu'on ne les emmènerait pas prison niers ; on lui reprochait de ne s'être point conformé à un arrêt de destitution qui privait de leur état vingt deux des plus vaillans officiers des régimens d'Artois e de Normandie, presque tous couverts d'honorables ci catrices. Victime de cette modération et de cette jus tice dont il ne s'écarta jamais, Desfourneaux, chargé de fers et livré aux plus affreuses privations, attendait l'heure de son jugement ou plutôt sa sentence de mort. Enfin après quatre mois, le tribunal révolutionnaire se dispose à la prononcer ; l'accusé paraît à la barre, il es entouré de gardes, mais tous furent ses soldats, et aucun d'eux n'a oublié que plus d'une fois il les conduisit à la victoire : l'indignation se lit dans leurs regards; sûr de leurs sentimens, le capitaine Nadau dit au prisonnier : « Comptez sur nous, général ; quelle que soit la décision » de vos juges, la garnison ne vous abandonnera ja » mais ». Desfourneaux fut acquitté sur-le-champ. Ces paroles lui avaient sauvé la vie, car si les agens de la ter reur ne craignaient pas de répandre le sang innocent du moins voulaient-ils que ce fût avec impunité.

Desfourneaux était libre, mais il demeurait exposé au ressentiment des proconsuls qui avaient médité sa perte il pensa que le seul moyen de s'y soustraire était de re venir en Europe, et il était à la veille de s'embarquer lorsqu'une flotte anglaise avec de nombreux transport

se présenta devant le Port-au-Prince. Le commissaire Sonthonax, sommé de rendre la place, fit appeler le général et le pressa de déclarer s'il était possible de la défendre : « Pouvez-vous m'adresser une semblable question ! n'avez-vous pas cinq forts, plus de cent soixante » bouches à feu, des vivres, des munitions pour un an, » et des Français dont la valeur est éprouvée ? » Telle fut la réponse de Desfourneaux, qui se retira sans donner d'autre explication. A peine était-il rentré chez lui, qu'on vint le conjurer de reprendre le commandement des troupes. Il avait trop la conscience de ses devoirs de citoyen pour se venger sur la patrie des injustes persécutions dirigées contre lui : Camille, vainqueur des Gaulois lui paraissait plus grand que Coriolan, allié des Volsques ; aussi, quand Sonthonax, implorant son secours, lui adressa ces mots : « Général, oubliez le passé. » — Oui, lui dit-il, tant que l'ennemi menacera notre » indépendance ». Qu'il est beau de pouvoir ainsi ajourner sa haine ! Thémistocle et Aristide donnèrent à leur siècle l'exemple d'un si généreux sacrifice (1), et cette abnégation des injures personnelles au sein du commun danger, excite encore notre admiration.

En revoyant le général qu'elle avait protégé de son

---

(1) Aristide et Thémistocle, les deux plus grands hommes d'Athènes et de la Grèce entière, s'étaient voué une implacable inimitié ; cependant ils furent envoyés ensemble en ambassade pour y traiter des intérêts de la république ; parvenus aux frontières, Aristide dit à son collègue : « Déposons ici nos offenses réciproques, et avec elles, la mémoire de nos rivalités et de nos rancunes ; quand nous aurons rempli la mission qui nous est confiée, si vous le voulez, en repassant par ce lieu, nous reprendrons nos querelles, et nous serons ennemis comme auparavant ». (*Plut. apopht. Græc.*)

amour, l'armée fit éclater sa joie; les Anglais étaient descendus aux Fossés, elle demanda à aller les attaquer, elle chargea aux cris de *Vive la France!* et bientôt culbutés de toutes parts, ces fiers insulaires, fuyant en désordre, durent abandonner un rivage où ils n'avaient abordé que pour y laisser des traces de leur défaite. Desfourneaux les poursuivit avec tant de vigueur qu'ils eurent à peine le temps de remonter sur leurs vaisseaux, qui mirent aussitôt à la voile et les emportèrent à la Jamaïque.

Le Port-au-Prince était délivré, persuadé alors qu'il ne lui restait plus rien à faire pour la sûreté de la colonie, Desfourneaux tourna ses regards vers la France. Les vents étaient favorables et l'abri d'un pavillon neutre lui était offert : il partit; mais en sortant du port, le navire, sur lequel il s'était embarqué, fut rencontré par une frégate anglaise, qui le conduisit à Léogane, pour que l'on y vérifiât les pièces du bord. Les passagers étaient au nombre de cent trente-sept; introduits devant le conseil colonial, ils n'eurent pas la force de rejeter les propositions qui leur furent faites : les deux aides-de-camp de Desfourneaux refusèrent seuls de passer dans les rangs ennemis. Cette défection, peut-être unique dans nos annales militaires, affligea vivement le cœur du général, mais elle fit penser que lui-même ne serait pas incorruptible; on alla jusqu'à lui offrir deux cent mille piastres et le commandement en chef des troupes blanches de Saint-Domingue : « Tous les biens de la terre, » répondit-il, en repoussant cette offre avec indignation, n'étouffent point le remords d'un parjure, je » suis né Français, et rien au monde ne saurait me

» dégager

» dégager de mes obligations envers ma patrie. — Votre
» patrie! reprit un général anglais, elle n'est plus. —
» Est-ce vous qui l'avez renversée? s'écria Desfourneaux
» avec l'accent d'une profonde douleur; eh bien! j'y
» rentrerai, et sur les tombeaux de mes pères, je com-
» battrai avec leurs ossemens pour la relever ».

Telle est la puissance de la vertu, que souvent elle captive le respect des hommes mêmes dont elle contrarie le plus les intérêts. Les Anglais donnèrent des éloges à la constance de Desfourneaux, et jusqu'au moment de son départ, ils lui témoignèrent par les plus délicates attentions l'estime qu'ils faisaient de sa personne.

Ils ne devaient pas tarder à profiter de son absence pour renouveler leurs attaques contre la colonie; leurs progrès y furent si rapides, que quand la nouvelle en parvint dans la métropole, le gouvernement jugea le mal désormais sans remède. Toutefois le contre-amiral Truguet combattit cette opinion. Ce ministre, dont la sage administration eût ramené les beaux jours de notre marine, avait puisé dans les notions les plus exactes sur Saint-Domingue, la conviction qu'il était encore possible d'en expulser les Anglais: il proposa d'y envoyer des secours et fit accueillir cet avis.

Desfourneaux était à Paris, le commandement de la première expédition rassemblée à Brest lui fut confié. Elle échappa aux croisières ennemies, et arriva en quarante jours. L'armée anglaise, continuellement renforcée par des troupes fraîches, tenait à Saint-Domingue les places les plus importantes. Elle s'était emparée des villes du Port-au-Prince, du môle Saint-Nicolas, de Saint-Marc, de Jérémie et de presque toute la colonie. Le général Desfourneaux campe à Caracolle,

sa réputation d'humanité le précède et lui prépare un premier succès d'autant plus brillant qu'il ne coûtera point de larmes. Son apparition a fait revivre l'attachement que lui vouaient les chefs noirs qui avaient combattu sous ses ordres : à la voix de leur ancien général, tous sont accourus ; trois d'entre eux, Christophe, Barthelemy et Charles Chevalier lui ont offert de se rendre auprès des troupes rebelles. Desfourneaux accepte leur médiation, et c'est en son nom qu'ils vont porter des paroles de clémence et de paix. Cette négociation, dirigée avec autant de prudence que de sagesse, eût le double résultat de mettre à la disposition des autorités coloniales les principaux instigateurs de la révolte, et de rallier aux drapeaux de la République onze mille hommes des milices du pays. La campagne ne pouvait s'ouvrir sous des auspices plus favorables : Desfourneaux se décide à agir contre les Anglais ; mais, trop faible pour brusquer une attaque générale, il veut les vaincre en détail par la ruse et par les combinaisons d'une tactique féconde en expédiens. Evitant les hasards d'une bataille décisive, il épuise ses ennemis par cent combats où presque toujours il obtient l'avantage ; on dirait qu'il a le don de se multiplier, il est partout ; partout il les fatigue de son activité ; sur les montagnes, dans les plaines, il les poursuit, il les surprend par des marches continuelles dans des retraites qu'ils croient inaccessibles, ou bien encore campé sur des hauteurs qu'il a su rendre inexpugnables, il attend que le ciel dévorant des Antilles consume lentement les forces d'une armée à qui le nombre de ses soldats a fait espérer une facile victoire.

La France était dans une vive inquiétude sur le sort de la colonie, lorsque le 7 juillet 1797, le ministre Truguet

vint au Corps-Législatif apporter un message solennel : « Citoyens représentans, dit-il au nom du di-
» rectoire, les dernières dépêches annonçaient que les
» dispositions étaient faites pour une attaque générale à
» Saint-Domingue; cette attaque a eu lieu : les Anglais
» ont été battus sur tous les points, aux quartiers de
» Wanaminthe, Sans-Soucy, les Perches, Vallière,
» Sainte-Suzanne, les Monts-Organisés, la Grande-Ri-
» vière et dans beaucoup d'autres lieux qu'ils ont été
» forcés d'abandonner; ils ont éprouvé ce que peut la
» valeur républicaine. . . . . . . . . . . . . . .

» Le général Desfourneaux commandait en chef; il a
» été puissamment secondé par les généraux de division
» et de brigade employés sous ses ordres : au surplus,
» pour désigner tous les militaires qui ont acquis des
» droits à la reconnaissance publique, il faudrait nommer
» chacun des vingt-huit mille hommes qui composaient
» l'armée française. La tranquillité qui règne mainte-
» nant dans le nord de Saint-Domingue, est le fruit de
» la modération et de la générosité de l'armée victorieuse,
» qui, sous tous les rapports, a voulu se montrer digne
» de nos armées d'Europe, ses modèles ». Après la lecture de ce message, on décréta par acclamation que le général et les soldats avaient bien mérité de la patrie.

La bataille de la Vallière avait porté aux Anglais un coup si funeste qu'ils se décidèrent à évacuer le pays. Le général Maitland continuait seul à garder sa position; mais serré de trop près par Toussaint-Louverture, il demanda enfin à capituler. Ce dernier événement acheva la libération de Saint-Domingue, et termina une campagne d'autant plus glorieuse pour Desfourneaux, que tous ses lieutenans dans cette guerre n'avaient été que

des noirs dont il fallait sans cesse entretenir le zèle et éclairer l'obéissance.

En 1798, les Anglais déployèrent l'appareil de leurs forces contre la Guadeloupe : Desfourneaux, nommé gouverneur de cette colonie, sut la faire respecter, et la maintint dans son intégrité. En moins de deux ans il la rendit à son ancienne splendeur, et ce ne fut que six mois après son départ, que la prise des îles de Saint-Eustache et de Saint-Martin, dépendantes de la Guadeloupe, fit connaître toute l'étendue des désastres dont une vigilance sans égale et une bonne administration les avaient long-temps préservées.

De retour en Europe, Desfourneaux dut se préparer à visiter de nouvelles contrées, à tenter de nouveaux climats. Choisi pour commander les troupes que le premier Consul envoyait au secours de l'armée d'Egypte, il s'embarqua le 15 février 1801. Il était sur l'*Africaine* avec un détachement d'élite, lorsque cette frégate fut attaquée par les Anglais dans le détroit de Gibraltar (1). La valeur inconsidérée de nos soldats, leur obstination à vouloir tous à la fois prendre part à l'action, leur ravirent un triomphe que méritait leur héroïsme. Deux cents Français perdirent la vie, et cent soixante-trois furent mis hors de combat. Le général Desfourneaux montra dans cette occasion le sang-froid le plus inaltérable, et une force d'ame supérieure à tous les événemens. Frappé d'un coup de feu à la poitrine, il avait vu périr près de lui ses trois aides-de-camp, son frère et son neveu; mais, se dérobant à tant de motifs d'affliction et se dissimulant jusqu'à sa propre douleur, il ne son-

(1) Voyez, dans les Fastes, la relation de ce combat, tom. 1.er p. 448.

gea qu'à donner l'exemple du courage, et ne voulut cesser de combattre qu'au moment où la frégate, dont les flancs entr'ouverts menaçaient d'engloutir l'équipage, fut obligée d'amener son pavillon.

Prisonnier sur parole, Desfourneaux revint en France; il était lié par les lois de l'honneur, mais un prompt échange rendit son bras à la patrie. Le général apprit qu'il était libre, et cette nouvelle lui fut annoncée par le ministre de la marine, qui lui adressa, au nom du premier Consul, une lettre de félicitations.

En 1802, lorsque le gouvernement s'occupa sérieusement de remettre dans les voies de l'obéissance les chefs ambitieux, qui, à Saint-Domingue, avaient méconnu les lois de la mère-patrie, le général Desfourneaux commanda une division de l'armée aux ordres du général Leclerc. Il revit avec lui la terre d'Haïti; on n'y avait point perdu le souvenir de ses triomphes: il allait les renouveler. A peine débarqué dans la colonie, il attaque et enlève la position d'Héricourt défendue par Christophe, y fait camper sa division et occupe de vive force le morne aux Anglais, l'Accul, le Col-de-Limbé, le Borgne, le port Margot, le camp de Lecoq, et le poste important de la Coupe-des-Escaliers. Les généraux ennemis se réunirent pour écraser sa division; ils avaient tous été ses lieutenans: formés à son école, ils croyaient avoir surpris le secret de sa tactique, mais il déjoua leurs efforts par les plus savantes manoeuvres, culbuta leurs troupes dans plusieurs combats et se fit jour à travers des obstacles et des embûches de tous les genres jusqu'au canton d'Ennery, où il se joignit à la réserve de l'armée. Les autres divisions avaient été forcées d'enclouer leurs canons et de les

abandonner dans des chemins impraticables. Desfourneaux seul avait conservé toute son artillerie. Le général en chef étonné, lui demande par quel prodige il l'a ramenée : « Je me suis attelé avec cent grenadiers à un obu-
» sier, lui répond le général ; j'ai fait venir les comman-
» dans des colonnes : Racontez à vos soldats, leur ai-je
» dit, dans quelle position vous m'avez vu ; à l'instant
» on a dételé les mulets, les pièces ont été traînées à
» bras ; et rien n'a plus entravé la marche ».

Le 22 février 1802, l'armée se mit en mouvement pour se diriger sur le quartier-général de Toussaint-Louverture. Desfourneaux était en avant avec sa division, lorsqu'à minuit, le général en chef Leclerc sans attendre ses autres troupes, lui envoya quinze cents hommes de sa réserve, et lui ordonna de commencer l'attaque. Au point du jour les reconnaissances annoncent l'ennemi : Desfourneaux a déjà formé ses soldats en bataille, il s'avance; mais la cavalerie nombreuse de Toussaint et sa garde d'honneur l'accueillent par un feu des plus terribles. L'action s'engage alors avec fureur, elle se prolonge sur toute la ligne et se continue avec un incroyable acharnement ; enfin les nègres, enfoncés de toutes parts, abandonnent un terrain où le nombre des morts atteste l'opiniâtreté de leur résistance. Ils se replient en désordre ; vingt fois ils tentent de reformer leurs bataillons, vingt fois la terreur les disperse. Cependant des retranchemens qu'ils ont élevés en avant de la place des Gonaïves leur semblent un refuge d'où ils pourront facilement défier la valeur française ; ils s'y précipitent et s'y croient invincibles. Desfourneaux accourt promptement dissiper cette illusion ; il répartit sa division en trois colonnes, fait battre la charge, et fond sur les redoutes la baïonnette en avant.

Nos rangs sont éclaircis par les boulets et la mitraille, mais rien ne peut ralentir l'ardeur de nos guerriers, tous dans cette journée aspirent à se montrer dignes de leur général; comme lui, ils s'élancent au milieu des périls; l'ennemi épouvanté bat en retraite : la ville et le camp sont pris d'assaut.

Tandis que Toussaint-Louverture était chassé des Gonaïves, un autre général noir, Maurepas, se maintenait dans les montagnes du Port-de-Paix, d'où il avait repoussé les troupes chargées de l'attaquer. Desfourneaux envoyé contre lui manœuvra avec tant de rapidité et de précision, qu'il l'enferma entre sa division et celle du général Debelle, et réussit à tourner les hauteurs du Calvaire, où il avait pris position. Enveloppé de tous côtés, Maurepas ne pouvait plus échapper; il se rendit avec quatre mille hommes et dix pièces de canons.

Victorieuse sur un point, notre armée était loin d'obtenir partout les mêmes succès. Elle avait souffert dans plusieurs engagemens, et tandis que Toussaint-Louverture l'obligeait de se reployer sur Saint-Marc, Christophe se présentait aux portes du Cap, où la consternation était générale parmi les habitans. Dans ces circonstances critiques, Desfourneaux, dont le pouvoir s'étendait depuis cette ville jusqu'à la rivière Dartibonite, c'est-à-dire sur plus de la moitié de la colonie, devait couvrir et surveiller la partie du Nord. Il avait sous ses ordres les 19e et 30e légères, la 38e de ligne, et une brigade polonaise. A la tête de ces corps, il s'empara successivement de plusieurs quartiers où il pénétra toujours à temps pour les sauver de l'incendie. Ceux de Saint-Louis, de la Brande, de Pilate, de

Terre-Neuve avaient dû leur salut à cette célérité, quand il vint établir son quartier-général à Plaisance, à trois lieues de la Marmelade, où il sut bientôt que Toussaint, décidé à terminer la guerre par un coup de foudre, arrivait de l'Ouest avec des forces imposantes. Ce chef des noirs avait jugé qu'une fois la division Desfourneaux écrasée, le reste de l'armée serait réduit à évacuer la colonie. Si cette opinion était fondée, le sort de Saint-Domingue dépendait désormais d'une seule bataille. Desfourneaux se hâta de chercher dans le choix des positions, des avantages capables de balancer la supériorité numérique de ses ennemis. Isolé dans les montagnes, coupé de toutes ses communications, séparé par une distance de trente lieues des autres divisions, il ne pouvait compter sur aucun secours; et cependant à chaque instant de nouveaux renforts venaient se joindre aux masses dont il était entouré. Le général en chef lui-même, sentant combien une pareille situation était difficile, lui avait écrit : « Vous êtes en pré-
» sence de Toussaint, tenez ferme, mon cher général;
» je ne puis vous envoyer des forces, j'espère tout de vo-
» tre inébranlable courage et de vos sages disposi-
» tions ».

On s'attendait à une attaque, elle ne tarda pas à avoir lieu : l'action s'engagea le 16 mars à cinq heures du matin. Son début fut malheureux pour les Français; plusieurs corps étaient enfoncés, les deux positions les plus importantes, celle de Bédouret et de Dumesnil, l'une couvrant leur flanc gauche et l'autre leur flanc droit, avaient été enlevées à la baïonnette, la première par Christophe et la seconde par deux demi-brigades que conduisait le général noir Vaillant Gabarre; en vain la 30ᵉ

légère après avoir vu périr le tiers de ses soldats en défendant notre artillerie, faisait-elle des prodiges pour la recouvrer. Au moment où six cents de ces braves, enveloppés par Toussaint, cherchaient à se faire jour à travers six mille nègres, le général Léveillé, obligé de se replier s'approche de Desfourneaux: « Général, lui dit-il, tout est perdu: l'armée ennemie est forte de vingt-deux mille hommes, et à peine en avons-nous quatre mille à leur opposer; après huit heures d'une défense aussi opiniâtre, il est bien permis de songer à la retraite». « Non, s'écrie Desfourneaux, il faut vaincre ou mourir. » Aussitôt ne prenant conseil que de son audace et de l'imminence du péril, il se jette sur le centre de l'ennemi; secondé par les chefs de brigade Thouvenot, Dampierre, Desplanquet, Boscus, Grandet, il parvient à l'ouvrir, se forme en bataille sur ses derrières et se porte sur ses flancs avec la même impétuosité. Déjà nous avions repris nos positions et notre artillerie, lorsque le général Desfourneaux, par une de ces déterminations soudaines qui résultent d'un coup-d'œil exercé, fait couper dans un ravin toute la cavalerie de Toussaint-Louverture. Culbutée au premier choc, elle est vivement poussée par l'intrépide colonel Boyer; le général nègre lui-même, blessé et renversé de cheval, n'évite le dernier sort des combats qu'en prenant la fuite avec quelques cavaliers. Aussitôt le désordre se met dans l'armée ennemie, elle est en pleine déroute; de toutes parts elle dépose les armes, cinq mille noirs sont prisonniers. Ils tremblent de porter la peine de leur révolte; mais la clémence du général français vient les rassurer. Desfourneaux a proclamé leur pardon, il rend à leurs habitations et à la culture tous ces hommes qui, ne s'étant affranchis qu'à regret d'une obéis-

sance facile, retournent à leurs travaux en bénissant le guerrier généreux à qui ils devront des jours plus paisibles.

Le général Desfourneaux voulant profiter de la victoire, partagea sa division en colonnes et poursuivit les chefs noirs avec tant de rapidité, qu'il leur fut impossible de rallier leurs troupes. A peine leur restait-il trois cents soldats de cette armée, à la tête de laquelle ils avaient combattu à Plaisance; et encore étaient-ils à la veille de voir anéantir ces faibles débris. Dans de telles conjonctures, il fallait ou se soumettre ou se résigner à périr. Christophe adopta le premier de ces deux partis, et peu de jours après Toussaint-Louverture se rendit au général en chef.

Desfourneaux fut alors nommé au commandement de la partie espagnole de Saint-Domingue. Les moyens qu'il employa pour y fonder la domination française, sont trop honorables pour être passés sous silence. Revêtu d'une autorité presque illimitée, il s'appliqua sans cesse à la faire chérir. Il gagna le cœur des habitans par sa douceur, son amour de la justice et son désintéressement, vertus plus puissantes pour consolider des conquêtes, que la force des armes ou d'inflexibles rigueurs. Desfourneaux fut aimé et respecté des colons Espagnols, et tant qu'il résida parmi eux, ils n'eurent qu'à se louer d'une administration dont tous les actes étaient irréprochables. Aussi, quand le terme de ses fonctions arriva, donna-t-il le rare exemple d'un homme qui, n'étant plus couvert de l'égide du pouvoir, ne craint pas de provoquer pour sa gestion l'épreuve de la censure publique. Dans sa proclamation d'adieux aux Espagnols, il invita toutes les personnes qui auraient des griefs contre lui, à porter leurs plaintes aux autorités

constituées par le capitaine-général ; mais on ne répondit à cet appel que par l'expression des regrets les plus sincères, et par des témoignages de gratitude que les magistrats et les principaux colons adressèrent au général, au nom de la colonie, et qu'ils ne lui firent parvenir qu'après son départ.

A cette époque, il n'y avait pas dans l'Europe un seul guerrier qui n'ambitionnât, comme un titre de gloire, le suffrage de ce chef que son épée rendit long-temps l'arbitre des destinées du monde. Desfourneaux, de retour en France, reçut l'un de ces éloges d'autant plus précieux qu'ils n'étaient pas prodigués : « Général, lui » dit Napoléon, dans une audience publique au palais » de Saint-Cloud, et devant un grand nombre d'officiers » généraux, vous vous êtes bien battu, vous avez fait » de grandes choses à la tête de votre division ; je suis » très-satisfait de vos services, je m'en souviendrai, je » vous donnerai des preuves de ma confiance ».

Desfourneaux n'était pas courtisan, il devait être oublié. Il le fut en effet ; mais cette injustice était trop évidente pour que la considération qu'il s'était acquise pût en être atténuée. Le premier période de sa carrière s'était écoulé dans les combats ; jeté désormais dans une lice nouvelle pour lui, celle où le citoyen se consacre à la défense des droits du peuple, Desfourneaux y portera, avec l'expérience que donne la longue pratique des vertus, l'ascendant d'un homme qui ne puise ses inspirations que dans l'équité. Il déployera à la tribune le même patriotisme dont il était animé sur le champ de bataille, et, député courageux, il fera reconnaître en lui le général qui, en face des ennemis de son pays, fut toujours prêt à faire à la gloire comme à l'indépendance

nationale le sacrifice de sa vie. De tous les actes qui signaleront la participation de Desfourneaux au pouvoir législatif, il n'en est aucun qui ne prouve ou sa sollicitude pour les braves, ou son humanité, ou enfin le constant désir de contribuer à la prospérité de cette France, dont il a déploré les malheurs. Desfourneaux, législateur, doit donc aussi trouver sa place dans nos Fastes... Mais, avant d'y consigner les principaux traits de son existence politique, portons un dernier regard sur ses actions militaires.

Une égale admiration ne s'attache pas à nos guerres dans les colonies et à nos expéditions en Europe. L'attention générale était trop occupée sur notre continent pour pouvoir franchir les bornes du vieux monde. Ici, tout concourait à la captiver; la proximité des intérêts, la grandeur des entreprises, l'appareil imposant des forces, le prestige des noms, enchaînaient la Renommée au seul théâtre des événemens capables de bouleverser les empires: on n'assistait plus avec elle qu'au spectacle des vastes conquêtes. Cependant quels ont été pour nous les résultats de ces luttes terribles? Un seul revers a tout détruit. Les peuples adoptés par la France sont revenus sous leurs anciennes lois: la Hollande a reconnu un autre maître; la Belgique, naguères si fière d'être française, a gémi d'une nouvelle dépendance; et pour nous fermer l'entrée de l'Italie en nous cachant le joug qui s'apesantit sur le Piémont, les Alpes, qui s'étaient aplanies, semblent maintenant porter leurs cimes jusqu'aux cieux. Qu'elles s'élèvent éternellement ces cimes audacieuses! si elles dérobent à nos yeux les contrées que nous avons perdues, un jour elles révéleront à l'avenir étonné, l'existence d'un peuple de géans.

Cette espérance d'une gloire impérissable, est tout ce qui nous reste des rêves d'une ambition qui ne fit consister le bonheur de la patrie que dans un accroissement de territoire, non seulement inutile, mais encore dangereux à notre repos. Reculer nos frontières, ce n'était qu'ajouter un vain titre aux plus nobles trophées.

Nos colonies étaient des biens plus réels : elles étaient notre patrimoine et la source de notre commerce. Saint-Domingue surtout, cette Reine des Antilles, répandait l'abondance dans nos ports. Les nations voisines, nous apportaient leur or en échange de ses produits, et nous devions à la fertilité de son sol de n'être pas les tributaires des Anglais. C'étaient là de grands avantages : deux fois ils tentèrent de nous les ravir, et deux fois ils eurent la honte d'échouer. Il suffisait que Desfourneaux se trouvât dans l'île, pour que leur défaite fût assurée. Les succès continuels de ce général sont d'autant plus remarquables, qu'il avait à lutter à la fois contre tous les dangers, tous les obstacles, toutes les privations qui n'ont assailli que partiellement nos soldats dans les diverses régions où ils ont porté leurs armes. Sans moyens de se recruter, séparées de la France par un Océan de deux mille lieues, nos troupes à Saint-Domingue ne devaient attendre que de leur courage et du génie de leurs chefs les ressources que commandaient les circonstances. Ce n'était pas seulement une armée qui leur était opposée, c'était une population entière qu'il fallait soumettre sur une terre plus dévorante que celle de l'Egypte et de la Syrie, hérissée de montagnes comme le Portugal, coupées de toutes parts comme la Vendée. Les nègres donnèrent alors l'exemple de cette guerre épouvantable que plus tard l'Espagne devait ériger en système; mais, plus cruels que les habitans de la Péninsule, ils

imprimèrent à leurs massacres la férocité naturelle aux hordes de la zone-torride.

On sait par quels immortels travaux Hoche mérita le surnom de *Pacificateur :* pour atteindre un but semblable, Desfourneaux n'eut peut-être pas moins à faire que ce grand Capitaine. L'enthousiasme et le fanatisme exaltaient les Vendéens ; mais de quelle ardeur ne devaient pas être enflammés ces hommes qui croyaient combattre pour la conservation de leur espèce ? Hoche subjugua des milliers de paysans armés ; Desfourneaux défit non-seulement des nègres aguerris, mais les Anglais eux-mêmes et les Espagnols. Le premier ne put pas être arrêté dans sa course par les bocages impénétrables, refuges de la guerre civile ; pour le second, il n'y eut plus de mornes inaccessibles. L'un donna la paix à quelques provinces de la Métropole, l'autre à la plus précieuse de ses colonies. Ce parallèle pourrait sans doute être poussé plus loin ; mais laissant au lecteur le soin d'achever la comparaison, nous terminerons cet aperçu par un fait qui caractérise à lui seul tout l'ensemble de la vie militaire de Desfourneaux. Plusieurs généraux furent attachés comme lui au département de la marine ; mais il est le seul que les Anglais n'aient pas dompté, le seul que leurs vaisseaux n'aient pas rendu à la France : il ne capitula jamais.

Eloigné des camps où il s'était illustré par sa valeur, Desfourneaux ennoblit ses loisirs en se livrant à son penchant pour la bienfaisance : il fit dans son département tout le bien qu'il pouvait faire. Son nom n'y était plus prononcé qu'avec ce respect que le rang n'impose pas toujours et que la bonté seule inspire. En 1811, il fut porté au Corps-Législatif, par la reconnaissance des ha-

bitans de l'Yonne, qui le regardaient comme l'un des citoyens les plus dignes de les représenter. Appelé, en février 1813, à la vice-présidence de la Chambre, plusieurs fois il occupa le fauteuil; souvent il parut à la tribune, et zélé mandataire, il justifia toujours la confiance de ses commettans et les suffrages de ses collègues.

Les administrations de la guerre et de la marine furent l'objet de quelques-uns de ses discours, et il montra dans les discussions relatives à ces matières autant d'instruction que de sagacité. En septembre 1814, il fit un rapport au nom du comité des pétitions, sur les réclamations des colons de Saint-Domingue, donna des détails importans sur la situation de cette colonie, et termina en invitant l'assemblée à aborder avant tout la question de l'état des noirs. En octobre, il défendit les aspirans de la marine qui, sortis des prisons d'Angleterre, n'avaient pu trouver de l'emploi dans leur patrie, et vota le renvoi de leur pétition au gouvernement, pour leur faire obtenir de préférence un service actif. Dans le même mois, il parla en faveur des militaires qui, pour prix de leur sang versé au champ d'honneur, avaient obtenu des actions sur les canaux et demanda que la propriété leur en fût maintenue. Le 21 décembre, il présenta un rapport sur le projet de loi relatif aux dettes des colons des îles de France et de Bourbon, et en vota l'adoption. Dans les premiers jours du mois de mars, quand de nouveaux orages prêts à fondre sur la France menaçaient la monarchie d'une prochaine catastrophe, Desfourneaux proposa au ministre de la guerre de supplier le roi de rendre une ordonnance qui, conformément à l'art. 69 de la Charte constitutionnelle, accordât aux militaires la totalité de leur solde. L'ordonnance fut promulguée; mais trop tardive

pour satisfaire l'armée, elle ne put arrêter la marche des événemens.

Réélu à la Chambre des cent jours, Desfourneaux s'y fit remarquer par sa contenance courageuse et par la pureté de ses intentions. Dévoué à la cause de la patrie, on ne le vit jamais hésiter ou fléchir dans les momens de crise; mais il ne pensait pas qu'on pût établir par les proscriptions le règne auguste de la liberté. Les états fondés sur la destruction d'un parti, et consolidés par le meurtre, portent dans leur sein les élémens d'une ruine inévitable; la haine y devient une tradition de famille; le souvenir des injures irrité tous les jours par le contact des citoyens aiguise les poignards, le sang se lave par le sang et la guerre civile éclate enfin avec toutes ses horreurs. C'était la volonté ferme de prévenir le retour de semblables calamités, qui dans la séance du 15 juin, animait Desfourneaux quand il tonna contre une proposition qui révoltait tous les amis de l'ordre et de la tranquillité publique; il éleva alors la voix au nom de la justice et de l'humanité, et fit retentir dans la salle des assemblées ces paroles que l'Europe a recueillies : *Nous ne sommes ni des assassins ni des bourreaux !*

A l'époque de la seconde abdication de Napoléon, Desfourneaux commanda les troupes qui occupaient les hauteurs de Montmartre. Déjà notre indépendance n'existait plus ; les désastres du Mont-Saint-Jean nous mettaient à la merci de la coalition. L'armée ne pouvait se résigner à un si grand malheur ; en proie à une exaspération dont la source était sublime, elle ne voyait partout que des traîtres ou des partisans de l'étranger. « Puisque nous n'avons pu sauver notre patrie, s'écriaient les soldats, que l'ennemi du moins n'y trouve que des décombres ; » aveugles

aveugles dans leur fureur, ils allaient plonger dans son sein ce fer dont ils s'étaient armés pour la défendre; Desfourneaux affronta leurs coups, il présenta sa poitrine à ces braves, la terreur de l'Europe : « Camarades, leur dit-il, comme vous, j'ai le droit de m'indigner; j'ai reçu quatorze blessures en combattant pour mon pays, et je comptais sur la quinzième. Le sort en a décidé autrement; mais soyons calmes, et que l'on ne puisse pas dire qu'il n'a manqué à notre gloire que de savoir supporter l'adversité. L'honneur nous reste, avec lui il ne faut désespérer de rien ». C'était-là un langage que des Français entendent toujours; aucun d'eux ne fut indocile à la voix de son général. Les habitans de Montmartre, témoins d'une scène qui les avait glacés d'épouvante, admirèrent la présence d'esprit et la fermeté qui faisaient succéder aux motifs des plus justes appréhensions une résignation salutaire; et Paris, dont la sûreté eût pu être compromise, ne souffrit des maux de la guerre, que ce qu'il n'était pas au pouvoir humain d'empêcher.

La conduite de Desfourneaux sous les murs de la Capitale reçut peu de temps après l'approbation du roi, qui lui en fit témoigner sa satisfaction par le ministre de la guerre. Aujourd'hui employé activement, ce général qui est encore dans toute la vigueur de l'âge, et dont la santé robuste n'a point été altérée par les nombreux périls qui l'éprouvèrent, doit attendre avec impatience le jour où il pourra donner à la patrie de nouveaux gages de son amour. Les colons de Saint-Domingue ont paru pressentir qu'il lui serait réservé de les réintégrer dans leurs droits : « Daignez, sire, disaient-ils dans une adresse qu'ils présentèrent au roi, permettre à de fidèles sujets d'exprimer à votre majesté le désir de voir confirmer

par elle le choix que l'opinion a fait du général Desfourneaux pour diriger l'expédition de Saint-Domingue. La conduite de cet officier dans les missions importantes qui lui ont été confiées, son courage et ses connaissances locales le rendent digne de la confiance de son souverain et de l'estime de ses concitoyens ». Si ce vœu est une prédiction, puissions-nous promptement la voir s'accomplir! Mais si elle ne se réalisait pas, il en est une autre qui paraîtra moins hasardée, c'est que l'enceinte de la représentation nationale ne peut manquer d'être ouverte une cinquième fois au patriotisme éclairé d'un guerrier citoyen, dont toutes les pensées se rapportent à la prospérité de la chose publique !

TRIDOULAT (*le baron Paul-Augustin*), ex-colonel du 132ᵉ régiment de ligne, officier de la Légion-d'honneur, né à Pampelonne, département du Tarn.

Trente ans d'honorables services, dix blessures et plusieurs beaux faits d'armes, signalent le colonel Tridoulat à la reconnaissance de la patrie. Soldat à un âge où tant d'autres languissent encore dans la poussière des collèges, il était parvenu de grade en grade au rang de sergent-major, quand la révolution vint enfin lui ouvrir une carrière digne de son courage. Nommé à cette époque capitaine dans le second bataillon du Morbihan, il fit à Saint-Domingue les campagnes de 1792 et de 1793. Dans cette guerre, la plus terrible qu'aient eue à soutenir nos armées, Tridoulat montra une bravoure à toute épreuve et une constance égale à sa bravoure. Le premier à l'attaque, son audace était passée en proverbe; le dernier à la retraite, nul officier ne donna plus souvent que lui l'exemple d'une fermeté inébranlable.

De retour en Europe, Tridoulat fut appelé dans les départemens de l'Ouest de la France, où la guerre civile déployait toutes ses horreurs. Ici, ce n'étaient point des esclaves révoltés contre leurs anciens maîtres qu'il avait à combattre, c'étaient des hommes s'indignant du bienfait de la liberté et mourant pour la cause de leurs oppresseurs. Toutefois, quel que fût leur aveuglement, ces hommes étaient Français, et Tridoulat prouva dans mille circonstances qu'il conservait pour eux les sentimens qu'un citoyen rattache à ce titre sacré. Mais la chose publique était en danger; les déchiremens intérieurs ne favorisaient que trop les projets de nos ennemis; il fallait y mettre un terme, il fallait exterminer au milieu de leurs bandes les coupables instigateurs du trouble. Cette pensée dirigea seule nos bataillons contre les Chouans; seule elle les absout de tous les maux de cette funeste lutte. Tridoulat n'y recueillit que des lauriers, et lorsqu'en 1800 il passa à l'armée d'Italie, ce fut avec la plus brillante réputation.

A Marengo il commandait une compagnie de la 6e légère et faisait partie de la division aux ordres du général Lannes. Cette division fut une de celles qui se distinguèrent le plus en soutenant d'abord l'attaque du général Kaim, et en s'emparant ensuite du village de Marengo. Dans ces diverses actions toutes aussi meurtrières que décisives, Tridoulat fit preuve de la plus rare intrépidité, et scella de son sang la gloire de cette bataille mémorable.

Après la reprise des hostilités en Italie, pendant l'hiver de 1800 à 1801, il assista à l'attaque de Gazoldo. Cette affaire, dans laquelle les Autrichiens firent d'inutiles efforts

pour conserver une position des plus importantes, fut très-honorable pour Tridoulat: il s'y fit remarquer par sa belle contenance et reçut une balle dans la cuisse droite en combattant aux premiers rangs.

Quelques mois plus tard, le général Brune ayant résolu de passer le Mincio, les préparatifs d'un pont furent ordonnés. Impatiens de disperser les restes de l'armée de Bellegarde, que naguère ils avaient battue à Pozzolo, nos soldats pressaient de leurs voeux le moment où ils pourraient les atteindre. Tridoulat, ne consultant alors que son ardeur, se jette à la nage sous le feu de l'ennemi: parvenu au milieu du fleuve, il est grièvement blessé à la jambe; mais il n'en continue pas moins son audacieuse entreprise et touche enfin à la rive opposée où il attache la première barque. Cet acte de courage et de dévouement valut à Tridoulat un sabre-d'honneur qui lui fut décerné par le premier Consul.

Devenu chef de bataillon, il trouva dans ce nouveau grade de fréquentes occasions de faire briller sa valeur et son zèle. A Ulm, à Saalfeld, à Iéna, à Pulsthuc, on le vit s'égaler aux plus intrépides. *Il était à la bataille d'Austerlitz:* ces mots qui désignent un brave, suffiraient à l'éloge de Tridoulat, si, au milieu des héros de cette immortelle journée, cet officier n'avait su se distinguer par des services éclatans. A la tête de son bataillon, il fit des prodiges et ramena trois pièces de canon qu'il avait enlevées à l'ennemi. C'est par de semblables exploits que Tridoulat mérita successivement les grades d'officier de la Légion-d'honneur, de major dans la 34e demi-brigade et de colonel du 132e régiment de ligne. En cette qualité il eut plusieurs fois la gloire de verser son sang pour la patrie et de fixer les regards de l'empereur Napoléon. En mai

1813, devant Gorlits, il fut blessé à la tête par un éclat d'obus ; à Dresde il se battit avec tant de succès et de courage, qu'il en fut récompensé par le titre de baron de l'empire. A Strelitz, nos soldats, confondus avec les Prussiens, combattaient corps à corps, comme dans un duel d'homme à homme : au milieu de ce désordre, l'aigle du régiment a disparu ; Tridoulat présumant qu'elle est tombée au pouvoir de l'ennemi, et ne voulant pas survivre à ce déshonneur, se jette au plus fort de la mêlée ; vingt balles criblent ses habits, son cheval tombe mortellement frappé ; dans son noble désespoir, Tridoulat demeure insensible à toutes les atteintes, il brave tous les dangers. Cependant l'aigle n'est point perdue : un bras, digne de la porter et de la défendre l'a reconquise ; et lorsqu'après le combat nos soldats se sont ralliés, le commandant Ranchon la rend lui-même à son colonel. Tridoulat n'eut plus alors à déplorer un malheur qu'il n'avait cru pouvoir racheter qu'au prix de son sang ; mais ses blessures lui fermèrent sans retour l'espoir de poursuivre la carrière qu'il avait parcourue d'une manière si honorable. Il demanda sa retraite et rentra dans sa patrie pour y jouir auprès de ses nombreux amis, du calme nécessaire après de longs travaux.

Une épouvantable persécution vint troubler le repos du brave. Le baron Tridoulat qui, pendant les cent jours, n'avait pris d'autre part aux événemens que celle d'un soldat fidèle aux ordres de ses chefs, vit, après cette époque, s'élever contre lui les clameurs d'une horde toujours dévouée aux oppresseurs. Ces voix qu'il entendit mugir avaient aussi hurlé pendant les horribles saturnales de 1793 ; mais, ferme au sein de l'orage comme il

l'avait été dans les combats, il se présenta aux furieux avec cette assurance que les lâches n'affrontent jamais. La délation devint leur ressource, et ce fut du glaive des lois qu'ils voulurent le frapper.

Prévenu d'avoir porté des couleurs proscrites, Tridoulat fut arrêté et son domicile demeura à la merci des familiers de la police municipale. Pendant qu'on le traînait en prison, des hommes, dont la noblesse achetée à prix d'argent est aujourd'hui vouée au ridicule, ne rougirent pas d'insulter à son malheur : il n'y eut personne qui vengeât l'outrage d'un citoyen illustre, tant la terreur avait dénaturé les sentimens et glacé les esprits! Tridoulat seul conserva toute son énergie; fort de sa conscience, il méprisa les injures, et sut éviter les pièges d'une fallacieuse pitié. Ses juges dont il attendait la décision, bientôt convaincus qu'une main perfide avait préparé le crime dont on voulait le charger, proclamèrent hautement son innocence. Cette première épreuve, dont il sortit victorieux, redoubla l'acharnement de ses ennemis; ils épuisèrent, pour le trouver coupable, tous les degrés de la jurisdiction criminelle, et lorsqu'enfin il fallut briser ses fers, lorsque, libre des tribunaux, il eut subi la peine des suspects, le terme de sa captivité ne fut que le commencement d'un rigoureux exil.

Rendu à ses foyers en 1816, le baron Tridoulat, qui n'a jamais cessé de donner l'exemple du respect pour les lois, continue à mériter cette haute considération, que les gens de bien accordent toujours aux véritables amis de l'ordre, de la justice et d'une sage liberté.

NIOLLET (*Bernard-Auguste*), lieutenant de gendarmerie, en non activité, chevalier de la Légion

d'honneur, né à Trévoux, département de l'Ain.

Entré au service en 1791, Niollet fit les premières campagnes de la révolution dans les chasseurs à cheval où son courage, son exactitude à remplir ses devoirs, et la soumission à la discipline lui valurent l'estime de ses chefs qui le regardaient avec raison comme un sujet précieux.

A cette époque, la gendarmerie se recrutait de soldats dont la bravoure avait été éprouvée sur le champ de bataille, et dont les qualités morales étaient reconnues : Niollet fut appelé à faire partie de cette élite destinée à tenir le premier rang parmi les troupes de France. On ne soupçonnait pas que ce corps fournirait un jour le déplorable exemple de ce que peuvent les gouvernemens pour corrompre les plus belles institutions. Bientôt une force, qui ne devait être que tutélaire, s'est signalée par des abus, et ne s'est plus montrée aux yeux des citoyens, qui s'attendaient à en être protégés, qu'avec les caractères de l'oppression. Une milice qui devait s'enorgueillir d'être armée par la loi pour faire respecter les lois elles-mêmes, si elle eût compris la dignité d'un ministère si auguste, n'eût pas souffert que le glaive confié à son bras se changeât en un poignard perfide. Si la gendarmerie fût demeurée fidèle aux principes qui présidèrent à sa création, on ne l'eût pas vue, servile instrument de la tyrannie, oublier qu'elle se devait à la sécurité des grandes routes, et n'épier que les caprices des persécuteurs dont elle favorisait les vengeances : trop souvent ils la trouvèrent prête à jeter l'alarme et la désolation dans les familles et à harceler les gens de bien dans leurs demeures. Il est triste de le dire, et encore plus affligeant de le penser ; l'opinion n'apercevant déjà

plus qu'un des fléaux de l'ordre social dans des individus rassemblés pour en être le bouclier, va jusqu'à les confondre dans son mépris, et peut-être dans sa haine, avec les malfaiteurs qui seuls devraient les redouter. Est-il un ami de la liberté, un ami de la patrie qui ne ressente une impression fâcheuse, à l'aspect de l'uniforme d'un gendarme ? Ne sait-on pas qu'au gré de la police, cette livrée peut faire place au déguisement de l'espion ? Et qui se flatterait d'être à l'abri d'un zèle qui n'est dirigé que dans un esprit d'inquisition, et qui, aveugle dans son obéissance, ne connaît point de bornes? Heureux celui qui, ayant su se soustraire à une influence si déplorable, n'a jamais agi que par des voies légales et par des ordres légalement donnés ! Celui-là du moins a des droits à la gratitude de ses concitoyens, il est environné de leur affection, car ils le virent toujours sourd à la voix de l'arbitraire, et dévoué à la sûreté publique. Tels sont ces vétérans, qui redouteront constamment d'avilir les lauriers dont la victoire a paré leurs fronts : ces officiers dont les exploits ont fait la gloire de nos armées, et qui, en devenant les auxiliaires de la justice, n'ont rien voulu perdre de leur loyauté, la première des vertus militaires et le guide le plus sûr pour ne pas s'écarter de la probité politique. Tel fut aussi Niollet : pendant plus de seize ans il appartint au corps de la gendarmerie, et sa longue carrière a été sans tache. Employé en Italie, il eut souvent l'occasion de déployer autant d'activité que de valeur contre les nombreuses bandes qui de tous temps infestèrent ce pays, mais que la domination française réussit enfin à extirper.

Informé qu'une troupe de brigands s'étaient retranchés dans une ferme des environs de Spinetta, Niollet se

proposa de les surprendre et de les enlever. A l'entrée de la nuit, il partit de Castellazo, où il était en résidence: un guide fidèle le conduisit jusqu'à la maison où ces hommes, l'effroi de la contrée, allaient se partager les dépouilles du voyageur. Par ordre de leur chef, les gendarmes occupent toutes les issues, tandis que lui-même se présente à la porte. Il frappe, on ne répond pas; il frappe encore, on refuse d'ouvrir. Alors Niollet, employant un levier dont il s'est muni, enfonce la porte et pénètre seul dans ce repaire. Au même instant une décharge de fusils et de tromblons est dirigée contre lui; plusieurs balles percent ses habits sans le blesser; mais son guide, resté dans la cour, tombe frappé d'un coup mortel. Niollet s'élance avec fureur, saisit l'un des assassins, le terrasse, le désarme et parvient à l'entraîner, pendant que la brigade, accourue au bruit de l'explosion, cherche à s'emparer des autres. L'obscurité d'une nuit d'orage et la pluie qui tombait par torrens favorisèrent leur fuite: ils se dérobèrent à la justice.

Cette action, dans laquelle Niollet s'exposa courageusement à une mort presque certaine, lui fit beaucoup d'honneur. Ses chefs s'empressèrent de lui adresser leurs félicitations, et une mention particulière dans l'ordre général du 26 mars 1803 lui fit connaître que sa conduite avait mérité les éloges du gouvernement.

Les gendarmes Martinello, Notz, Brulard, Cros, Santhonax et Schmitte, qui l'avaient secondé dans cette expédition, furent également cités; le premier avait été blessé d'un coup de feu.

Des habitans de Baselico avaient formé le projet d'enlever à main armée les caisses publiques de l'arrondissement de Borgo et d'assassiner l'adjoint de leur com-

mune. Ce complot ourdi dans le plus grand secret, était à la veille d'être exécuté. Le nombre des conjurés, leur force et leur audace semblaient en assurer le succès. Mais leurs trames n'ont pu échapper à l'active surveillance de Niollet : il emploie pour les déjouer autant d'adresse que de circonspection, et bravant enfin la résistance ouverte des coupables et la vengeance de leurs complices, il s'empare des plus redoutables et détruit ainsi jusqu'à l'apparence du danger.

Ce fut par de semblables traits et par une intégrité qui ne se démentit jamais, que Niollet s'éleva au grade de lieutenant. Dans l'exercice de ce nouvel emploi, il continua à se concilier l'estime des honnêtes gens et la bienveillance des autorités. Nommé en 1814 chevalier de la Légion-d'honneur, il rentra en France lors de l'invasion de notre territoire, et bientôt après fut placé dans le département de l'Aveyron, où il resta jusqu'en 1816, époque à laquelle il obtint sa retraite. Niollet avait quitté Rhodez, lorsque des monstres, armés à la fois par l'esprit de parti et par la soif de l'or, firent tomber sous leurs coups un ami trop confiant, un citoyen recommandable, un magistrat vertueux, l'infortuné Fualdès.

---

# TEMPLE DE LA GLOIRE.

L'honneur d'avoir succombé pour la patrie donne aux simples soldats et aux généraux les mêmes droits à l'immortalité. Cette pensée qui animait Bonaparte, lorsque, jeune fils de la liberté, soldat et citoyen, il ne commandait à ses égaux que pour les guider partout où la victoire souriait à ses exploits, ne l'abandonna pas quand il fut le chef suprême de la République. L'un de ses premiers actes, en prenant les rênes du gouvernement, fut d'honorer les grands Capitaines qui avaient brillé sous la vieille monarchie et pendant notre révolution ; mais si les statues de Turenne, de Condé, de Duguay-Trouin, du maréchal de Saxe, de Dugommier, de Dampierre, de Marceau, de Joubert, de Hoche entrèrent en même temps que le Consul dans le Palais des Tuileries, on l'entendit bientôt après annoncer aux armées, que, dans chaque chef-lieu de département, une colonne élevée par la reconnaissance nationale transmettrait à la postérité les noms de tous les militaires morts en signalant leur amour pour la patrie. L'exécution de ce projet fut différée ; mais plus tard Napoléon voulut accomplir les mêmes vœux, en ordonnant l'érection d'un seul monument dans lequel toutes les inscriptions qui pouvaient rappeler un sublime dévouement et d'éminens services seraient rassemblées. Ce monument était le *Temple de la Gloire*, qui, d'après le décret de sa création, n'était dédié qu'à la Grande Armée, c'est-à-dire, aux braves qui avaient combattu à Ulm, à Austerlitz et à Iéna : des tables d'or massif devaient y éterniser les noms de ceux qui avaient péri sur ces champs de bataille ; cette disposition, d'abord trop restreinte, fut ensuite étendue à tous les Français qui, en défendant leur indépendance, s'étaient illustrés par un beau trépas. On dressa des listes, celle que nous imprimons ici fut la première ; elle embrasse un intervalle de huit ans,

depuis 1792 jusqu'à la bataille de Marengo. Si nous réussissons à nous procurer les suivantes, nous nous empresserons de les publier dans un quatrième volume des Fastes, en y joignant la liste des sous-officiers et soldats, qui par d'éclatants faits-d'armes avaient mérité que leurs noms fussent gravés dans l'église des Invalides sur des tables de marbre que le Vandalisme de 1815 a supprimées (1).

---

## GUERRIERS MORTS AU CHAMP D'HONNEUR.

(Copie du travail fait au ministère de la guerre.)

### *Ain.*

*Genou* (Jean-Baptiste-Philibert), brigadier au 2e régiment de chasseurs à cheval, né à Lagneux; tué le 24 frimaire an 9. (*Voy. son action*, tom. 1er des Fastes, pag. 383). — *Suchey* (Vincent), né à Virieux-le-Grand; — *Durit* (François), né à Laléria : tous deux soldats au 7e régiment de chasseurs à cheval, fusillés le 7 messidor an 3, par ordre de Charette à qui ils avaient porté

---

(1) Ces tables, placées dans le temple des Invalides en vertu d'une loi qui n'a point été abrogée, étaient d'autant plus sacrées, que les inscriptions qui les décoraient étant le prix du sang vérsé pour la patrie, l'on n'avait pas le droit de les faire disparaître sans être injuste envers les braves dont elles étaient la propriété. Cependant ces inscriptions ont été effacées; c'est un outrage fait à l'armée nationale, c'est une profanation des plus coupables et dont l'idée n'a pu venir qu'à l'esprit de ces transfuges qui lisent leur opprobre dans tout ce qui réveille de glorieux souvenirs. Jusques à quand ces hommes ennemis d'un repos dont ils devraient être avides, refuseront-ils de se faire pardonner leur néant? s'ils sont revêtus de quelque autorité, qu'ils s'attachent plutôt à seconder les intentions du Monarque qui nous gouverne, qu'ils ne trompent plus ses vœux, qu'ils cessent d'abuser de sa confiance, en substituant leurs caprices à la volònté royale, dont ils s'efforcent constamment de dénaturer l'expression et de paralyser les salutaires effets!

des dépêches pendant l'armistice, et qui, au mépris de la suspension d'armes, les retint prisonniers et voulut les contraindre à servir contre leur pays ; ils préférèrent la mort à l'infamie. — *Meusey* (Georges), fusilier à la 97e demi-brigade, né à Outriac ; tué, le 16 germinal an 8, à Cadibonna, après avoir fait deux Russes prisonniers. — *Monnet* (Mathieu), *idem*, né à Arcuirieux ; tué le 2 vendémiaire an 5, après avoir désarmé quatre grenadiers hongrois. — *Beatrix* (Jean-Baptiste), soldat *idem*, né à Laléria ; tué par les Napolitains, le 7 frimaire an 7, après avoir fait cinq prisonniers. — *Levrat* (Gabriel), caporal, né à Lagneux ; *Fenet* (Joseph), fusilier, né à Dron ; *Coiziot* (François), *idem*, né à Simandre ; *Deyre* (Gérard), grenadier, né à Saint-Georges ; *Bidet* (Pierre), sergent, né à Saint-Homeu ; *Lombert*, fusilier, né à Laléria ; *Durain* (Théodore), *idem*, né à Rison ; *Piron* (François), *idem*, né à Grély ; *Fabry* (Louis), *idem*, né à Lagneux ; *Gaillard* (Joseph), sergent, né à Châtillon ; *Ensian* (Claude), caporal, né à Morin ; *Grielle* (Benoît), fusilier, né à Villeneuve ; *Materat* (Jean-Pierre), *idem*, né à L'Hôpital : tous militaires dans la 3e demi-brigade de ligne, et tués après avoir fait des prodiges de valeur, les uns en l'an 4 devant Landau, les autres en l'an 7 et en l'an 8 en Italie. — *Gonguet* (François), fusilier à la 107e, né à Lagneux ; mort, victime de son dévouement, devant Turin, le 1er prairial an 7. — *Vallin* (Jean), fusilier à la 94e, né à Chemillieux ; tué, le 28 messidor an 8, en se précipitant le premier dans les rangs ennemis. — *Mercier* (Jean-Baptiste), *idem*, mort le 4 vendémiaire an 8. (*Voy.* t. 1er, pag. 378). — *Levrat* (Pierre), brigadier au 1er régiment de dragons, né à Joyeux. A Marengo, où il fut tué,

le 25 prairial an 8, il combattait encore, après avoir reçu vingt-sept blessures. — *Girard* (Claude), brigadier au 4e régiment de chasseurs à cheval, mort le 29 vendémiaire an 5. (*Voy.* tom. 1er pag. 372).

## *Aisne.*

*Châtelain* (Louis), fusilier à la 66e, né à Sungue : appuyé contre un arbre, il résista à sept hussards autrichiens, en mit trois hors de combat, et fut sabré par un détachement qui vint à leur secours ; il périt les armes à la main, le 1er mai 1793. — *Bonne* (Jean-Baptiste), *idem*, né à Chartreuse. — *Marie* (Jean-Charles), *idem*, né à Villeroy ; *Lartaut* (Pierre), né à..... : tous militaires à la 66e, périrent devant Manheim, le 2e jour complémentaire an 7 ; leur intrépidité les jeta au fort de la mêlée où ils firent mordre la poussière à plus de cinquante Autrichiens. — *Denouille* (François). (*Voyez* tom. 1er pag. 366). — *Mahieu* (Jean-Pierre), caporal au même corps, né à Provais ; tué, le 6 floréal an 2, à l'attaque de Poperingue, en s'élançant le premier dans une redoute. — *Luquet* (Jean-Pierre), (*Voy.* tom. 1er pag. 337). — *Paquet* (Louis), chasseur au 7e régiment, né à Saint-Gobin. (Même action que Suchey et Durit, *voy.* Ain, pag 252). — *Bassigny* (Louis), fusilier à la 76e, né à Aubernubry. A l'affaire d'Urseren en Helvétie, le 10 prairial an 7, il sauva son capitaine en détournant un coup de baïonnette qu'on lui portait et dont lui-même fut frappé au cœur. — *Archin* (Louis), fourrier à la 6e légère. Enveloppé par un peloton de quatre-vingts ennemis, il se défendit avec une rare intrépidité ; accablé par le nombre et refusant de se rendre, il fut sabré le

20 prairial an 8. — *Gallois* (Jean-François), caporal à la 44$^e$ de ligne, né à Saint-Michel. Le 3 brumaire an 5, quoique blessé, il fit mettre bas les armes à cinquante Autrichiens; il périt, le 25 prairial an 8, à Marengo où il s'était également signalé. — *Cardinier* (Pierre), caporal-tambour à la 15$^e$ de ligne, né à Laon; tué le 13 floréal an 8, en délivrant un officier que sabraient cinq houlans. — *Herbert* (Joseph). (*Voy.* tom. 1$^{er}$ pag. 330). — *Cornette* (Joseph), brigadier au 1$^{er}$ régiment de dragons, né à Bresne. Enveloppé à Marengo par un grand nombre d'ennemis, il se fit jour après avoir tué tout ceux qui s'opposaient à son passage, et fut assassiné par des prisonniers qu'il ramenait. — *Sombard* (Frédéric), brigadier au même corps, né à Pontinicourt. Le 27 thermidor an 7, lorsque les Russes arrivaient par la gorge de Monthuthald, il chargea seul sur leur colonne, l'arrêta un instant par son audace, et mourut après avoir reçu plus de vingt coups de feu dans cette action. — *Carpentier* (L....), fusilier à la 41$^e$ de ligne, né à Noyalle. Blessé mortellement à la bataille de Fleurus, il dit à ses camarades qui voulaient le porter à l'ambulance : « Laissez-moi du moins expirer au champ d'honneur. Allez combattre et soyez vainqueurs assez tôt pour que j'aie le temps de l'apprendre ».

### *Allier.*

*Fournier* (Jean-Marie). (*Voy.* tom. 1$^{er}$ pag. 228.) — *Defournot* (Claude-Marie). (*Voy. idem* pag. 250). — *Chabart* (François), fusilier à la 60$^e$ de ligne, né à Saint-Jean-Levareins; tué, le 27 fructidor an 9, devant Porto-Ferraio en se précipitant au milieu des Anglais. — *Valton* (Jean), fusilier; *Monin* (François), *idem*;

nés à Mesnil ; *Dechamp* (Claude), grenadier, né à Lurey : ces trois braves soldats à la 3ᵉ de ligne, périrent en l'an 7, après avoir fait des prodiges de valeur dans plusieurs combats pendant les guerres d'Italie.

*Alpes (Basses).*

(Le travail n'a point été fait).

*Alpes (Hautes).*

*Pestre* (Joseph). (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 324).—*Rambeau* (Augustin), sergent à la 94ᵉ, né à Monteyer. Le 15 floréal an 8, il attaqua six cavaliers autrichiens, en mit deux hors de combat, et dispersa les autres ; mais il fut enveloppé par de nouveaux adversaires et succomba après avoir reçu neuf coups de sabre sur la tête.

*Alpes-Maritimes.*

*Picon* (Jean-Joseph). (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 321).

*Ardèche.*

*Bastide* (Joseph). (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 269).

*Ardennes.*

*Malaisé* (Jacques). *Voy.* tom. 1ᵉʳ pag. 312.) —*Devilée* (Nicolas), sergent, né à Arbervard ; *Noel* (Jean), tambour, né à Amathon. Ces deux militaires appartenant à la 3ᵉ de ligne, périrent, le premier, le 25 germinal an 8, sur les hauteurs de Savonne, le second à la bataille de la Trébia, le 1ᵉʳ messidor an 7 ; ils avaient fait l'un et l'autre des prodiges de bravoure.—*Forget* (Bernard), grenadier à la 13ᵉ de ligne, né à Cry. Il monta l'un des premiers à l'assaut devant Jaffa, et fut tué, le 19 floréal an 7, sur la brèche à Saint-Jean-d'Acre. — *Dairt* (François), caporal à la 17ᵉ légère, né à Rhétel. Il pénétra l'un des premiers dans le vieux château de Castiglione, tua plusieurs

sieurs ennemis après avoir escaladé les retranchemens, et fut frappé mortellement par un biscayen. — *Colas* (Paul). *Voy*. tom. 1er, pag. 310).—*Launette* (Nicolas), grenadier à la 66e de ligne, né à.... Il venait d'enlever à l'ennemi une pièce de canon, quand il fut atteint d'une balle à la poitrine; il trouva la mort au champ d'honneur le 2e jour complémentaire an 7. — *Masson* (Jean-Baptiste). (*Voy*. tom. 1er, pag. 296).—*Lejeune* (Louis), maréchal-des-logis au 2e régiment de hussards, né à Sedan. Le 2e jour complémentaire an 7, il soutint seul la retraite devant Manheim, et fut haché en chargeant contre un peloton qu'il avait d'abord enfoncé.—*Arbulot* (Pierre), brigadier au même corps, né dans la même ville que le précédent, tué le 12 floréal an 8, en se dévouant pour protéger la retraite de ses camarades.—*Fouquesolle* (Charles-Jacques), hussard au même corps, né à Tunys; il périt le 11 thermidor an ..., en soutenant vigoureusement le passage d'un pont. — *Noisel* (Nicolas), caporal à la 17e de ligne, né à Saint-Loup. Chargé par quatre cosaques, il en tua deux et mit le troisième hors de combat; mais, en luttant avec le dernier, il fut atteint d'une balle et mourut au champ d'honneur le 30 prairial an 7. — *Grossier* (Jacques-Joseph), caporal à la 62e de ligne, né à Mousson; il périt devant Novi, le 28 thermidor an 7, en combattant contre quatre hussards hongrois dont trois furent blessés. — *Guilloteau* (Lambert), fusilier à la 48e de ligne. Le 4 mars 1793, il eut la tête fendue d'un un coup de sabre après s'être défendu avec une grande résolution contre treize cavaliers ennemis. — *Stevenin* (Jean-Baptiste), fusilier à la 64e de ligne, né à Francheval, tué le 19 germinal an 5, dans un combat près de Brescia; il venait d'enlever un drapeau. — *Carré* (Joseph),

chasseur à la 16ᵉ de ligne, né à Saint-Pierre-Maux. Il s'était partout distingué, lorsque, le 5 messidor an 7, à Jésy en Romagne, il fut blessé mortellement après avoir tué trois insurgés. — *Bastien* (Joseph), chasseur au 11ᵉ régiment, né à Auguet; tombé dans le camp ennemi pendant l'obscurité d'une nuit profonde, et subitement investi, il proposa à ses camarades de charger et de se faire jour le sabre à la main...; ses camarades réussirent, mais il succomba.

*Arriège.*

*Boulianne* (Antoine). (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 219). — *Rols* (Pierre), grenadier à la 85ᵉ de ligne, né à Sabarat, tué devant Saint-Jean-d'Acre, le 5 floréal an 7, après avoir fait des miracles de bravoure.

*Aubè.*

*Richard* (Dominique), fusilier à la 76ᵉ de ligne, né à Allibaudière. A l'affaire d'Ulm, le 29 floréal an 8, il lutta long-temps contre sept Autrichiens, en tua deux et aima mieux mourir que de se rendre. — *Riot* (Nicolas), et *Lecerf* (Jean-Baptiste). (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 222). — *Cropas* (Jean), grenadier à la 17ᵉ de ligne, né à Brière. Le 4 pluviose an 7, jour de la prise de Naples, il fonça sur une pièce de canon défendue par les insurgés, s'en empara, et fut tué d'un coup de fusil en la ramenant. — *Lejeune* (François), brigadier au 1ᵉʳ régiment de dragons, né à Troyes. Le 27 prairial an 7, il tua deux cavaliers ennemis, dégagea de leurs mains deux de ses camarades et tomba mortellement frappé. — *Lavenue* (Edme-Abraham-Martin), brigadier au même corps, né à Estiste. Le 25 prairial an 8, à Marengo, il délivra un de ses officiers, chargea avec un de ses cama-

rades contre une pièce de canon, et eut la tête fracassée par la mitraille. — *Royer* (Edme). (*Voy*. tom. 1^er^, pag. 294). — *Lasalle* (Jean-Baptiste), fusilier à la 100^e^ de ligne, né à Vniaville. Le 23 prairial an 8, il se précipita au milieu de la cavalerie autrichienne, tua plusieurs ennemis et en blessa un plus grand nombre; mais il reçut lui-même la mort dans cette action.

*Aude.*

*Comelerand* (Baptiste), soldat à .... né à Chalabre. Le 24 floréal an 7, il fonça sur les batteries ennemies et expira sur les pièces entouré des cadavres de ceux qu'il avait immolés. — *Gaillard* (Jean), chasseur à la 17^e^ légère, né à Carcassonne. Le 6 germinal an 7, il combattait courageusement, et avait déjà tué sept ennemis, lorsqu'il reçut au cœur un coup de baïonnette. — *Biolac* (Pierre), (*Voy*. tom. 1^er^, pag. 348). — *Rouzeaux* (Jean), brigadier au 18^e^ régiment de cavalerie, né aux Allemands. Le 25 vendémiaire an 4, dans une affaire en avant de Manheim, ce sous-officier ayant vu deux de ses camarades entourés par quarante cavaliers autrichiens, courut à leur défense, les délivra, attira sur lui l'ennemi, et tomba percé de plusieurs coups de sabre.

*Aveyron.*

*Romieré* (Jean), (*Voy*. tom. 1^er^, pag. 252).

*Bouches du Rhône.*

*Girard* (Louis). (*Voy*. tom. 1^er^, pag. 283). — *Maurin* (Jean). (*Voy*. idem, pag. 279). *Laurent* (Joseph), (Idem, 276).

*Calvados.*

*Cantru* (Charles). (*Voy*. tom. 1^er^, pag. 257). — *Sallé*

(Jacques Charles), chasseur au 7ᵉ régiment, né à Soulanges. (*Voy.* Ain, pag. 252. Même action que Suchey et Durit). — *Angot* (Guillaume), (*V.* tom. 1ᵉʳ, pag. 246). — *Brion*, sergent à la 14ᵉ de ligne, né à Ecouville. Le 13 germinal en 5, il fut atteint d'une balle dans la poitrine, et mourut en refusant les soins de ses camarades. « La patrie ne vous appelle pas, leur dit-il, pour faire l'office des infirmiers ; battez l'ennemi, et je meurs content». Il expira en effet peu d'instans après. — *Claude* (François), fusilier à la 10ᵉ de ligne, né à... Ce militaire s'était fait remarquer à l'armée du Rhin où, en marchant toujours à la tête de sa compagnie, il avait reçu plusieurs blessures; il fut tué le 9 brumaire an 8, au combat de Murazo en Piémont. — *Fournit* (René), (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, page 244). — *Rossignol* (Pierre), brigadier au 1ᵉʳ régiment de dragons, né à Etaveau. Cerné par huit cosaques, et blessé mortellement par eux, il eut assez de courage pour se faire jour, et pour aller jusqu'à Schwitz au quartier-général annoncer l'arrivée de l'ennemi. Il rendit compte de ce qu'il avait vu et expira sur-le-champ.

### *Cantal.*

*Albaret* (Bernard), (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 240) — *Marthin* (Benoît), fusilier à la 17ᵉ de ligne, né à Pont-du-Château, entra le premier dans le couvent de Popoli où les Napolitains s'étaient retranchés; il périt le 4 nivose an 7, après avoir donné à la troupe l'exemple de l'intrépidité. — *Pigeat* (Guillaume), soldat au 18ᵉ régiment de cavalerie, né à Afficis. Le 12 brumaire an 4, il venait d'être blessé à mort dans un combat en avant de Kirchen-Poland; ses camarades accourent pour le secourir: « A vos rangs, leur crie-t-il, et repoussez l'ennemi. » Ses dernières

paroles furent : « Je meurs content si la victoire est à nous ».

*Charente.*

*Miolet* (Jean), fusilier à la 90ᵉ de ligne, né à Passerat. Le 10 vendémiaire an 8, étant en tirailleur, il fut sabré en chargeant sur une pièce de canon, et après avoir tué deux des cannoniers qui la manœuvraient. — *Macé* (Pierre), (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 238). *Durand* (Pierre), fusilier à la 107ᵉ de ligne, né à Roncenac. Le 1ᵉʳ messidor an 7, il périt dans un combat où il s'était signalé par une rare audace.—*Broussand* (Jean), fusilier à la 62ᵉ de ligne, né à Angoulême. Le 2 frimaire an 5, il mourut devant Kell dans les retranchemens ennemis où il s'était élancé le premier.—*Lamourousse* (Rémond), soldat au même corps, né dans la même ville. A Frascati, le 23 thermidor an 7, il monta le premier à l'assaut, et fut tué après avoir entraîné ses camarades par son exemple. — *Jolin* (Jean-Baptiste), *idem*, né à Baudière. Le 13 ventose an 7, il succomba en se précipitant dans les retranchemens de Civita-Vecchia.—*Rolland* (Martin), *idem*, né à Mégray, même action et même sort que le précédent. —*Moineaux* (Jean), sergent à la 17ᵉ légère, né à Blauzac. Le 7 thermidor an 4, il avait fait cinq prisonniers et les ramenait à son corps, lorsqu'il fut assailli par un piquet de cavalerie : il se défendit avec opiniâtreté; mais, écrasé par le nombre sa résistance fut infructueuse, il succomba glorieusement.

*Charente-Inférieure.*

*Brunet* (Barthélemy), fusilier à la 44ᵉ de ligne, né à .... Le 25 prairial an 8, il occupait un poste des plus périlleux où il arrêta seul une colonne ennemie; mais, après avoir long-temps protégé par sa résistance la re-

traite de sa brigade, il fut victime de son courage. — *Branchot* (Pierre), *Bordugale* (François), *Perrochot* (Jacques). (*Voy.*, pour ces trois noms, t. 1er, p. 444). —*Fombel* (Michel). (*Voy. idem*, pag. 236). —*Guerin* (Antoine), fusilier à la 90e de ligne, né à Saint-Cyr. Après avoir vaillamment défendu une dune qui assurait la retraite des tirailleurs, il fut emporté par un coup de canon le 10 vendémiaire an 8.

*Cher.*

*Lejeune* (François), fusilier à la 44e de ligne, né à Saint-Privé. Le 25 prairial an 8, ce brave s'étant avancé le premier en tirailleur, fut assailli par vingt ennemis; il fit mordre la poussière à sept d'entre eux; mais, au moment où il allait percer de sa baïonnette l'officier qui les commandait, il tomba mortellement frappé d'une balle à la tête. — *Chenet* (Jean), fusilier à la 90e de ligne, né à Braise. Le 10 vendémiaire an 8, ce militaire étant à la poursuite des Russes, ramenait vingt prisonniers qu'il avait désarmés, lorsqu'il fut chargé par la cavalerie qui le sabra. — *Foucher* (Jacques). (*Voy.* tom. 1er, pag. 233).

*Corrèze.*

*Limenton* (Etienne), fusilier à la 44e de ligne, né à .... Le 14 prairial an 8, il franchit le premier un pont sous le feu de quatorze pièces de canon; arrivé au terme de sa course, il reçut un coup mortel. — *Poussade* (Guillaume). (*Voy.* tom. 1er, pag. 444.) — *Vigier*, (*Voy. idem*, p. 247). — *Chauve* (Jean), fusilier à la 62e de ligne, né à Lagrange. Le 16 brumaire an 8, à Novi, il s'empara d'une pièce de canon, et fut tué dans la même journée. — *Labrousse* (Etienne). (*Voy.* t. 1er,

pag. 248). — *Chanprade* (Méry), fusilier à la 90ᵉ de ligne, né à Saint-Mény. Le 14 vendémiaire an 8, il alla au milieu des bataillons russes enlever un de leurs officiers; il périt le même jour, victime de son intrépidité. — *Clavel* (Antoine). (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 250).—*Lagorse* (Pierre). (*Voy. idem*, pag. 255).

*Corse.*

(Le travail n'a point été fait).

*Côte-d'Or.*

*Trécourt* (Jacques), hussard au 2ᵉ régiment, né à Montbas. A Lautreck, le 12 frimaire an 5, il soutint la retraite; par son inébranlable fermeté il sauva une compagnie d'infanterie, et aima mieux mourir que de se rendre. —*Maurice* (Jean), sergent à la 17ᵉ légère, né à Saquenay. Le 25 germinal an 4, il s'élança le premier dans les redoutes de Dego, tua plusieurs Piémontais à coups de baïonnette, et leur enleva un drapeau. Ce brave périt au champ d'honneur le 16 germinal an 7, après avoir vaillamment combattu. — *Maîtres* (Claude), fusilier à la 100ᵉ de ligne, né à Magnier. Le 23 floréal an 8, il avait montré la plus rare intrépidité, lorsqu'il eut les reins coupés par un boulet; il expira en prononçant ces mots: « Vive la république! mes amis, point de » quartier aux esclaves, ne reculez jamais ». — *Paillot* (Jean), caporal à la 97ᵉ de ligne, né à Pralons. Le 4 messidor an 4, il disputa seul aux Russes le passage d'une rivière. Quand ses camarades arrivèrent à son secours, il résistait encore, quoique blessé mortellement. — *Maillot* (Pierre), fusilier à la 97ᵉ de ligne, né à Fleurey. Le 7 frimaire an 7, il ramenait à son corps deux officiers napolitains qu'il avait fait prisonniers près

de Terni, lorsque l'un d'eux, que par générosité il n'avait pas désarmé, lui plongea son épée dans les reins et le tua. — *Jolivet* (Antoine), soldat au même corps, né à Belfort. Le 23 frimaire an 8, il périt les armes à la main après avoir lutté courageusement pendant trois quarts d'heure contre sept Autrichiens. — *Folet* (Nicolas), *idem*, né à Jussey. Le 16 germinal an 8, il chargea à Cadisbonna sur un corps de grenadiers hongrois; il en avait déjà tué cinq à coups de baïonnette, lorsqu'il reçut au cœur un coup de feu dont il expira. — *Lanneau* (François), soldat au 15ᵉ régiment de chasseurs à cheval. Le 1ᵉʳ messidor an ..., il faisait les fonctions de brigadier dans un poste avancé, lorsqu'entouré par l'ennemi qui se proposait de surprendre nos troupes, et menacé de la mort s'il faisait le moindre bruit, il cria aux armes et fut massacré. Lanneau eut le sort de Dassas : il avait imité son dévouement. — *Meline* (Balthazard), dragon au 1ᵉʳ régiment, né à Chamblan. Le 25 floréal an 7, on le vit, quoique blessé mortellement, faire plusieurs actions éclatantes; il expira sur son cheval au sein de la mêlée en portant encore des coups à l'ennemi. — *Bernot* (Nicolas), *idem*, né a Véraney. Le 9 prairial an 7, à Frauenfeld, il avait fait un grand nombre de prisonniers, lorsqu'il reçut la mort en dégageant un de ses camarades qui était tombé au pouvoir de l'ennemi. — *Laurent* (Edme), brigadier au même corps que le précédent, né à Vilan-Dompierre. Le 6 vendémiaire an 8, ce sous-officier, quoique blessé de plusieurs coups de feu, se dévoua pour protéger la retraite, et périt en voulant sauver un officier d'infanterie. — *Guyard* (François), dragon au même régiment, né à Nogent; pris par les Russes, enveloppé de toutes

parts, il se fit jour en entraînant un cosaque et deux grenadiers qu'il emmena prisonniers. Cette action eut lieu le 11 vendémiaire an 8. Guyard périt le même jour en revenant à la charge. —*Jarlaud* (Mesnard), maréchal-des-logis au 1^er^ régiment de chasseurs, né à Arnay-le-Duc. Le 22 messidor an 4, à l'affaire de Friedberg, il enleva un drapeau à l'ennemi et eut les deux cuisses emportées en chargeant contre un carré d'infanterie. Il criait *vive la République !* quand une balle le frappa au cœur. — *Guichard* (Jean), fusilier à la 10^e^ de ligne, né à Mailly. Le 29 germinal an 8, ce brave fut tué à la seconde attaque de Saint-Jacques en Ligurie, où son courage l'avait entraîné jusqu'au pied de la redoute.—*Foulot* (Etienne), né à Emailly-l'Eglise; *Mercier* (Jean), né à Gilly; *Darcy* (Jean), né à Mirebeau; *Nicolin* (Pierre), né à Auxonne; *Marchand* (Claude), né à Seurre. A l'affaire du 27 floréal, en Piémont les cinq braves désignés ci-dessus firent des prodiges de valeur; long-temps ils luttèrent corps à corps avec l'ennemi, et attirèrent sur eux l'attention des généraux Victor et Moreau qui leur durent leur salut. Ces intrépides guerriers ne survécurent pas à ce combat. — *Lopin* (François), brigadier au 15^e^ régiment de chasseurs à cheval, né à ... Le 6 germinal an 7, le 15^e^ régiment, après avoir exécuté une charge contre plusieurs corps de cavalerie qu'il avait repoussés sous le canon de Vérone, se retirait en bon ordre, lorsque Lopin et quelques-uns de ses camarades s'aperçurent que leur colonel, qui s'était engagé trop avant, avait disparu : aussitôt ils s'élancèrent à travers les escadrons ennemis et le délivrèrent au moment où, couvert de blessures et démonté, il était entraîné par des hussards hongrois. Lopin fut atteint de

plusieurs coups mortels. — *Leroux* (Pierre), fusilier à la 83$^{e}$ de ligne, né à Sainton. Le 24 messidor an 8, il fut blessé à mort par une balle; mais, refusant de se retirer du champ de bataille, il continua à foncer sur l'ennemi à la tête de ses camarades : bientôt il tomba expirant devant eux. — *Valichon* (Nicolas), fusilier à la 56$^{e}$ de ligne, né à Spire. Le 16 germinal an 7, quoique blessé grièvement, ce soldat se précipita dans les rangs ennemis pour en arracher un de ses camarades; il périt victime de son dévouement. — *Garandelle* (François), fusilier à la 14$^{e}$ de ligne, né à Is-sur-Tille. Le 2 messidor an 7, une batterie ennemie portait la mort dans nos rangs; il s'élança contre les canonniers, en tua quelques-uns, en blessa plusieurs sur leurs pièces, fit cesser le feu et se réjouit, en succombant, d'avoir par son audace sauvé un grand nombre de ses camarades. — *Charles* (Pierre), fusilier à la 62$^{e}$ de ligne, né à Palange. Le 15 frimaire an 8, à Novi, il s'empara seul d'une pièce de canon; un instant après, il fut coupé en deux par un boulet. — *Soulier* (Louis), sergent au même corps que le précédent, né à Norge. Le 2 frimaire an 5, il périt en montant l'un des premiers à l'assaut devant Kell. — *Villemont* (Jean), fusilier au même corps, né à Pleuvant, tué à côté de son sergent. — *Garnier* (François), caporal au même corps, né à Vieille-Verge. A Novi, le 15 brumaire an 8, il chargea seul contre un peloton et mourut après s'être couvert de gloire par les plus brillans exploits. — *Moreau* (Pierre), fusilier au même corps, né à Dijon. Le 22 germinal an 8, il escalada, près de Vareggio une redoute occupée par l'ennemi; mais y ayant pénétré seul, il succomba.

*Côtes-du-Nord.*

*Lèsé* (Jacques). (*Voy.* tom. 1^er^, pag. 444; son action est la même que celle de Poussade).

*Creuse.*

*Chabrat* (Jean), sergent à la 23^e^ légère, né au Grand-Bourg-de-Salagnac. Le 2^e^ jour complémentaire an 7, ce sous-officier se trouvant à l'arrière-garde, empêcha l'ennemi de couper la marche de la colonne qui était en avant. Sa résolution sauva ses frères d'armes, mais il fut victime de son intrépidité. — *Charrière* (Pierre), dragon au 17^e^ régiment, né à Dombasson. A la bataille de Renchen, le 10 messidor an 4, il s'élança dans les rangs des hussards de Zekler, en tua cinq, en blessa un grand nombre, parvint jusqu'au colonel en sabrant tout ce qui s'opposait à son passage, et le força de se rendre; mais au même instant, ce valeureux dragon, atteint d'un coup de pistolet, tomba roide mort. — *Pouradier* (François), grenadier à la 98^e^ de ligne, né à Evaux. Le 14 vendémiaire an 8, il se défendit avec un de ses camarades contre un peloton de cavalerie anglaise; ils firent ensemble un feu si précipité, qu'ils forcèrent l'ennemi à la retraite après lui avoir tué plusieurs hommes. Pouradier fut mortellement blessé dans cette action. — *Gros* (Gaspard), caporal à la 4^e^ de ligne, né à Merrat. Le 13 floréal an 8, à l'affaire d'Engen, il fonça sur une batterie et s'empara d'une pièce de canon; en la ramenant, il eut la tête emportée par un boulet. — *Bolle* (Pierre), fusilier à la 107^e^ de ligne, né à Demason. Le 2 messidor an 7, il périt à Turin après avoir fait mordre la poussière à onze ennemis. — *Veveux* (Antoine), caporal à la 62^e^ de ligne, né à Guerret. En montant à l'assaut

à Civita-Vecchia, le 15 ventose an 7, il fut victime de son dévouement. — *Gossoinet* (Pierre), fusilier au même corps, né à Sainte-Croix. Le 21 floréal an 8, il s'élança l'un des premiers dans les redoutes du Monte-Faccio, où il trouva la mort. — *Demeure* (Pierre), *id.* né à Boussac. (Même action que Veveux). — *Callan* (Antoine), *idem*, né à Bourg-Neuf. Au Monte-Faccio, le 23 floréal an 7, il combattit contre sept Autrichiens, en tua six; au moment de combler son triomphe, il fut criblé par la mousqueterie d'un peloton. — *Parret* (Pierre), sergent au même corps, né à Aubusson. Le 13 germinal an 7, étant à la poursuite des brigands, il en mit six hors de combat et en tua deux; mais la lutte devenant trop inégale, il succomba. — *Lely* (Pierre), sergent-major au même corps, né à Saint-Léonard. Le 15 brumaire an 5, il se signala devant Kell, en donnant l'exemple à sa compagnie et mourut après avoir tué deux Autrichiens avec lesquels il lutta long-temps corps à corps.

*Dordogne.*

*Lassence* (Aubin); *Chateau* (Guillaume); *Parot* (Pierre); *Pradier* (Jean); *Laporte* (Jean); *Darges* (François); *Précop* (François). (*Voy.* les actions de ces braves, tom. 2, pag. 392).

*Doubs.*

*Thouret* (Jacques), sergent à la 62.e de ligne, né à Grand-Mércey. Le 2 frimaire an 5, devant Kell, il sauta à trois reprises différentes dans les retranchemens de l'ennemi; mais à la dernière, une balle lui brisa la tête. — *Peltier* (Joseph), *idem*, né à Guingey. Le 13 ventose an 7, il s'élança dans les retranchemens de Civita-Vecchia et périt victime de son intrépidité. — *Chailliet* (Antoine-

Joseph), dragon au 1$^{er}$ régiment, né à Dampierre. Le 17 nivose an 9, au combat de Villa-Nova, il tua un hussard au milieu des rangs ennemis, et fut lui-même atteint d'une blessure mortelle en chargeant sur une pièce de canon dont il sabra les canonniers. — *Pitolet* (Joseph), caporal à la 90$^{e}$ de ligne, né à Brégis. Le 10 vendémiaire an 8, il lutta corps à corps avec plusieurs ennemis pour défendre le drapeau de sa demi-brigade; il parvint à le sauver, mais il ne survécut pas à cette action. — *Cavaraux* (Jean-Baptiste), grenadier à la 110$^{e}$ de ligne, né à Montfort. Le 17 floréal an 7, dans une affaire contre les insurgés Valaisans près Martigny, il fut assailli par neuf d'entre eux, en tua cinq et combattit jusqu'à la mort contre les quatre autres qui furent tous blessés. — *Bontems* (Louis), soldat au même corps, né à Besançon. Le 9 prairial an 7, il se signala dans le Haut-Valais par des exploits de la plus rare valeur: il s'élança le premier dans les retranchemens ennemis, et périt après avoir fait mordre la poussière à sept d'entre les rebelles qu'il passa à la baïonnette. — *Gomme* (François-Joseph), maréchal-des-logis au 12$^{e}$ régiment de chasseurs à cheval, né à Russey. Le 4 messidor an 4, il se jeta audacieusement au milieu d'un peloton d'ennemis, arracha le drapeau des mains du porte-enseigne, et fut tué en le rapportant à son régiment.

*Drôme.*

*Peyrol* (Joseph); *Tropenas* (Pierre); *Apey* (Jean); *Bonamy* (Jean); *Belier* (Joseph); *Combe* (Antoine); *Mondon* (Lambert). (*Voy.* les actions de ces sept braves, tom. 2, pag 387).—*Morel* (Jean-Baptiste), fusilier à la 107$^{e}$ de ligne, né à Mériandé. Le 5$^{e}$ jour complémentaire an 7, étant en tirailleur, il fit mordre la

poussière à douze Vendéens; mais ayant été enveloppé par un corps de ces rebelles que commandait un prêtre, il fut criblé de balles et expira sur le champ de bataille après qu'on lui eut arraché avec des tenailles la langue, les lèvres, le nez, le bout des seins, les oreilles, ainsi que les parties de la génération et qu'on lui eut crevé les yeux. — *Jourdain* (Etienne), maréchal-des-logis au 1er régiment de chasseurs, né à Veze. Le 28 novembre 1793, il chargea seul sur un carré d'infanterie, enleva un drapeau ennemi, et fut mortellement frappé par une balle au moment où il rentrait à son escadron.

*Dyle.*

*Dasset* (Gaspard). (*Voy.* tom. 1er, pag. 444).—*Brosse* (Claude), fusilier à la 66e de ligne, né à Bruxelles. Le 2e jour complémentaire an 7, devant Manheim, il se précipita trois fois dans les rangs ennemis, et réussit à dégager trois de ses camarades qui avaient été faits prisonniers. Il périt en se dévouant de nouveau.

*Escaut.*

*Defyet* (Jean-Joseph), fusilier à la 94e de ligne, né à Gand. Le 3 vendémiaire an 8, il se précipita le premier dans la Linth pour en tenter le passage. Au moment de toucher à la rive opposée, il fut atteint d'une balle à la tête; il périt, mais son exemple avait entraîné ses camarades.

*Eure.*

*Troude* (Pierre). (*Voy.* t. 1er, pag. 444).—*Mazurier* (Jean-Charles), dragon au 1er régiment, né à Riéville. Le 8 prairial an 7, il renouvela le dévouement de Dassas: surpris par une patrouille ennemie, il cria, sous les baïonnettes: « Aux armes, les braves du premier! » et

fut sur-le-champ massacré.—*Frélon* (Marie), sergent à la 90e de ligne, né à Evreux. Le 10 vendémiaire an 8, ce sous-officier étant en reconnaissance se trouva cerné : il fit une résistance des plus opiniâtres ; mais accablé par le nombre, il succomba au milieu des cadavres d'ennemis que sa bravoure avait immolés. — *Thibouville* (Pierre), fusilier à la 98e de ligne, né à Grossoeuvre. Le 12 frimaire an 9, ce militaire, avec onze de ses camarades, escortait un convoi de munitions de guerre : au détour d'un bois, ils furent attaqués par un parti considérable de hussards; mais ils firent si bonne contenance que les assaillans renoncèrent à leur entreprise et se retirèrent en laissant le terrain couvert de leurs morts. Thibouville, s'étant mis à la poursuite des fuyards, tomba dans une embuscade où il fut égorgé.—*Levillain* (Pierre), caporal à la 60e de ligne, né à Notre-Dame-des-Places. Le 14 nivose an 9, il escalada le premier les positions de l'ennemi près du village de Serra-Valle, où il fut mortellement blessé. — *Lamarre* (Jean-Baptiste), sergent au même corps, né à Corneil. Le 27 fructidor, ce sous-officier, avec quatre hommes, arrêta une compagnie anglaise descendue à Porto-Ferraio, et la força de se rembarquer.

### *Eure-et-Loir.*

*Godard* (Jacques-Augustin), grenadier à la 87e de ligne, né à Dreux. Le 2e jour complémentaire an 7, il faisait partie d'un peloton chargé de soutenir la retraite de sa brigade qui se repliait en bon ordre sans faire feu et à la faveur de la nuit ; dans la crainte d'une surprise, on demanda quelques hommes de bonne volonté pour pousser une reconnaissance, et s'assurer de la direction de l'ennemi : Godard se présenta seul ; bientôt il fut au milieu

des Autrichiens, qui, étonnés de rencontrer des Français, firent plusieurs décharges de leur mousqueterie dont le bruit ne laissa plus de doute sur leur position ; à l'instant ils furent mitraillés par notre artillerie, et obligés de s'enfuir en laissant le terrain couvert de leurs morts. L'intrépide Godard périt dans cette action.-*Mottu* (Jean), caporal à la 17e de ligne, né à Autyère, canton de Chateaudun. Le 30 prairial an 7, ce sous-officier étant en tirailleur sur les bords de la Trebbia, exhorta deux de ses camarades à le suivre pour enlever une pièce de canon: il réussit; mais à son retour, il fut emporté par un boulet. — *Houssaille* (Pierre-Noël), cavalier au 19e régiment, né à Dreux. Le 3 fructidor an 4, il chargea sur un peloton d'ennemis à qui il fit mettre bas les armes; il les ramenait prisonniers, mais ceux-ci, s'étant aperçu qu'il était seul, eurent la lâcheté de l'assassiner. — *Lannes* (Joseph), grenadier à la 13e de ligne, né à Saint-Ville. Le 8 floréal an 8, pendant le siège du Caire, il marchait à la tête des grenadiers, et s'élança le premier dans une redoute où il trouva la mort. — *Priolet* (Jean-Louis), grenadier à la 60e de ligne, né à Marcheville. Le 24 fructidor an 7, étant allé à la découverte, il pénétra dans le camp retranché des Anglo-Russes, où il fut tué près de la tente de leur général. — *Cherron* (César), fusilier au même corps, né à Uneau. Le 2 prairial an 8, il traîna une pièce de canon jusque sous le feu de l'ennemi, et contribua par son intrépidité à la prise du fort de Bard : ce soldat périt victime de son dévouement. — *Vesseron* (Jean-Louis), sergent des grenadiers à la 6e légère, né à Chartres. Le 11 floréal an 2, il fut tué après avoir fait seize Autrichiens prisonniers. — *Loiseau* (François), fusilier

fusilier à la 44ᵉ de ligne, né à Chartres. Le 27 thermidor an 7, il se précipita sur une pièce de canon, et s'en empara après avoir tué les artilleurs qui la manœuvraient; il ramenait sa capture lorsqu'il fut mortellement frappé. — *Macé* (Auguste), sergent-major au même corps, né à Châteauneuf. Le 13 floréal an 7, ce sous-officier, après avoir repoussé l'ennemi qui voulait s'emparer du pont de Süss dans le pays des Grisons, entra le premier dans un village qui fut emporté à la baïonnette; le même jour, il tomba frappé d'un biscayen dans la poitrine. — *Rochette* (François), sergent au même corps, né à Surmier. Dans l'action qui eut lieu, le 5 germinal au 7, au pont Saint-Martin sur la frontière du Tyrol, il enleva de vive force plusieurs postes ennemis, et décida par sa bravoure le succès de cette journée; ce valeureux sous-officier périt le 30 prairial suivant, après avoir donné de nouvelles preuves de courage. — *Maulé* (René-Joseph), sergent à la 87ᵉ de ligne, né à Nogent-le-Rotrou. (*Voy.* son action, tom. 1ᵉʳ, pag. 444).

*Finistère.*

*Honoret* (Philippe), dragon au 13ᵉ régiment, né à Laneur. Le 28 floréal an 8, étant entouré par quatorze hussards, il en tua quatre et en mit deux hors de combat: il avait dispersé les autres; mais un escadron ayant chargé contre lui, il succomba. — *Sajet* (Jean-Marie), grenadier à la 66ᵉ de ligne, né à Morlaix. Le 2ᵉ jour complémentaire an 7, devant Manheim, il se précipita dans les rangs ennemis où il fut tué après avoir fait mordre la poussière à un officier et à un soldat autrichiens. — *Clion* (Charles), tambour à la 44ᵉ de ligne, né à.... Le 16 prairial an 7, il pénétra le premier dans un village d'où ses camarades, électrisés par son exemple, chas-

sèrent l'ennemi. Il périt à Marengo, où il donna des preuves de la plus grande valeur. — *Bruault* (Jean-François), fusilier à la 107ᵉ de ligne, né à.... Le 8 messidor an 7, il s'élança dans les rangs ennemis, fit mordre la poussière à un capitaine, ramena deux soldats prisonniers et chargea une seconde fois; mais, moins heureux que la première, il perdit la vie. —*Gentil* (Corentin), caporal au même corps, né à ... Le 2 messidor an 7, il fonça sur une batterie ennemie, malgré la mitraille et les balles, tua plusieurs canonniers, et fut mortellement frappé. —*Lebraisne* (Sébastien), né à.... (*Voy.* son action, t. 2, pag. 281). —*Jacques* (François), soldat au 15ᵉ régiment de chasseurs à cheval, né à Landernaud. Chargé avec un de ses camarades de porter les paquets de correspondance de Nantes à Machecoult, il tomba au milieu d'un poste nombreux de Vendéens; sommé de se rendre et de remettre ses dépêches, il jura de tout tenter pour sauver le dépôt qui lui avait été confié: le sabre en main, il se fit jour et réussit à s'échapper après avoir tué plusieurs brigands; mais à peine arrivé à sa destination, il mourut des blessures qu'il avait reçues. Le compagnon de son dévouement vécut pour en recevoir la récompense.

### *Forêts.*

(Le travail n'a pas été fait).

### *Gard.*

*Blaziaire* (Jean). (*Voy.* tom. 1ᵉʳ, pag. 292).—*Bassas* (Barthélemy). (*Voy. idem*, pag. 287).

### *Garonne (Haute).*

*Mazas* (Jean), sergent à la 34ᵉ de ligne, né à Caraman. Le 28 thermidor an 7, à la bataille de Novi, ce

sous-officier étant en avant avec un détachement de douze soldats, se jeta dans les rangs ennemis où sa valeur se déploya avec tant d'énergie que, pour le forcer à la retraite, on fit marcher contre lui plusieurs régimens auxquels ils résista avec une opiniâtreté sans exemple : contraint de se replier, il s'embusqua et soutint long-temps un combat inégal dans lequel il fut grièvement blessé à la jambe : on le pressa alors d'aller se faire panser ; mais ni les instances de ses camarades, ni les prières de son capitaine qui était accouru pour l'arracher au péril, ne purent le décider à se laisser conduire à l'ambulance ; il sortit au contraire de son embuscade, et se traînant avec peine jusqu'auprès des tirailleurs ennemis, il tira sur eux, en tua plusieurs et ne cessa de faire feu qu'en perdant la vie. Ce brave s'était déjà signalé dans plusieurs combats par un sang-froid à toute épreuve et par une rare intrépidité. — *Poumès* (Baptiste), fusilier à la 110<sup>e</sup> de ligne, né à Marignac. Le 23 messidor an 8, à l'affaire de Berghen près de Francfort, ce soldat, voyant que la colonne dont il faisait partie manquait de cartouches, exhorta ses camarades à charger à la baïonnette : le premier, il se précipita dans les rangs autrichiens ; l'exemple de cette audace fut suivi, mais Poumès ne ne survécut pas à la victoire que l'on dut à son dévouement.

### *Gers.*

*Gimatte* (François), fusilier à la 14<sup>e</sup> de ligne, né à Ausant. Le 22 vendémiaire an 8, il fut enveloppé par plusieurs ennemis : sommé de se rendre, il répondit à coups de fusils ; mais ayant épuisé ses cartouches et n'ayant plus d'espoir d'échapper, il fonça le sabre à la main sur ceux qui l'entouraient et les dispersa ; ils revin-

rent bientôt à la charge en si grand nombre, que ses efforts pour résister furent inutiles; il succomba. — *Rey* (Pierre), maréchal-des-logis-chef au 24e régiment de chasseurs, né à Auch. Le 4 ventose an 5, la cavalerie ennemie, après un choc des plus terribles, était en pleine déroute; l'intrépide Rey, qui avait partagé les dangers et l'honneur de cette victoire, s'étant laissé emporter par sa bravoure, dépassa une embuscade d'infanterie dont tout le feu dirigé contre lui le fit tomber roide mort.

## *Gironde.*

*Sabouleau* (Reymond), grenadier à la 85e de ligne, né à Saint-André; tué en Egypte le 19 floréal an 7, en se précipitant seul dans les boyaux de l'ennemi, où il se battit avec acharnement. — *Lauland* (Claude), caporal à la 110e de ligne, né à Codrane. Au combat des lignes du bois de Finge dans le Haut-Valais, le 9 prairial an 7, il fit des prodiges de valeur; quoique certain que les premiers qui oseraient franchir les retranchemens ennemis y trouveraient la mort, animé d'un généreux dévouement, il voulut donner l'exemple: il y périt, mais les lignes furent emportées d'assaut, et ceux qui les défendirent passés au fil de l'épée. — *Pasquier* (Gensac), caporal à la 5e légère, né à.... Le 28 thermidor an 7, à la bataille de Novi, il fut blessé au bras; la balle étant enfoncée à plus de trois pouces dans les chairs, il l'arracha avec son couteau sans pousser un seul cri, la mit dans le canon de son mousquet, la renvoya à l'ennemi, et continua de combattre au premier rang jusqu'à la fin de la journée. Le général Moreau, informé de ce trait de courage, nomma Pasquier caporal sur le champ de bataille. Il périt dans

ce grade, le 15 ventôse an 8, en se signalant de nouveau, par sa bravoure, dans un engagement contre les révoltés liguriens de Fontana-Buona. *Duthil* (Jean), sergent-major à la 16ᵉ légère, né à Langon. Le 17 messidor an 7, à la tête de quelques braves qu'électrisait son exemple, il chargea contre les insurgés avec tant d'impétuosité, qu'il les repoussa jusques sous les murs de Macerata; il fut mortellement frappé au moment où, animant ses camarades par ses discours, il les encourageait à poursuivre l'ennemi jusqu'à extinction. — *Gonnin* (Baptiste), grenadier à la 13ᵉ de ligne, né à Bordeaux. La prise d'Alexandrie, la bataille des Pyramides, et vingt autres combats avaient été pour lui autant d'occasions de donner des preuves du plus grand courage. Un fusil d'honneur lui avait été décerné, lorsque, le 19 floréal an 7, il fut tué sur la brèche à Saint-Jean d'Acre. *Roturier* (Claude), caporal à la 85ᵉ de ligne, né à Héraud. Le 7 floréal an 7, il périt en escaladant le premier la tour de Brèche devant Saint-Jean d'Acre.

### *Hérault.*

*Montbrun* (Auguste), maréchal-des-logis au 1ᵉʳ régiment de chasseurs, né à Florensac. Le 5 floréal an 8, ce sous-officier, après avoir chargé seul contre une batterie et s'être emparé de deux pièces de canon, fonça sur un carré ennemi. Cette audace lui coûta la vie, il fut haché à coups de sabre et percé de mille coups de baïonnettes.

### *Ile et Vilaine.*

*Benard* (Pierre), fusilier à la 106ᵉ de ligne, né à Rumigny. Le 4 nivose an 9, ce soldat, après avoir fait prisonniers vingt-deux ennemis, fut tué au passage du Mincio en revenant à la charge. — *Huveline* (Louis),

tambour à la 36e de ligne, né à Vitrey. Le 3 vendémiaire an 8, à une heure du matin, deux cents nageurs traversèrent la Linths pour aller surprendre l'ennemi : Huveline, s'avançant le premier à leur tête, sa caisse sur le dos, périt au milieu du fleuve en voulant sauver un de ses camarades. — *Galette* (Emmanuel), dragon au 1er régiment, né à Bay. Le 27 prairial an 7, pendant la bataille de Zurich, il fit seul vingt-sept prisonniers, et fut coupé en deux par un boulet en les conduisant au quartier-général. — *Bouvelin* (Jean), dragon au même régiment, né à Cayenne. Le 25 prairial an 8, à Marengo, il tua trois chevau-légers de Karatché; enveloppé ensuite par un escadron de ce corps, il périt après avoir encore immolé onze ennemis. — *Hique* (François), chasseur à la 6e légère, né à Jeusé. Le 4 nivose an 9, il fit prisonnier un capitaine autrichien et quatre de ses soldats; quatre heures après cette action, il se jeta au fort de la mêlée, et fut mortellement frappé.

## *Indre.*

*Clay* (René), fusilier à la 62e de ligne, né à Château-Roux. Le 23 floréal an 8, près de Gènes, il s'élança l'un des premiers dans une redoute occupée par l'ennemi, et fut victime de son dévouement. — *Touset* (Charles), caporal fourrier à la 109e de ligne, né à.... Le 4e jour complémentaire an 2, il se précipita dans les rangs ennemis, et reprit le drapeau de sa brigade après avoir tué un hussard prussien qui s'en était emparé. Le 12 floréal an 7, avec deux de ses camarades, il fit prisonniers l'état-major du régiment d'Orange-Autrichien et quatre-vingts soldats de ce corps. Il

périt après cette action. — *Daguin* (Félix), brigadier au 15ᵉ régiment de chasseurs à cheval, né à Issoudun. Le 16 germinal an 7, il avait ordre d'arrêter les fuyards et de les forcer à retourner à l'ennemi : il s'acquitta long-temps de ce pénible devoir ; mais la déroute étant devenue générale, il préféra périr plutôt que de reculer. — *Panprais* (François), fusilier à la 90ᵉ de ligne, né à Château-Roux. Le 10 vendémiaire an 8, étant en tirailleur, il chargea un colonel, et le poursuivit jusque dans les rangs de sa troupe, où il fut massacré.

*Indre-et-Loire.*

*Galle-Brune* (Guillaume), fusilier à la 94ᵉ de ligne, né à Restigné. Le 3 vendémiaire an 8, après s'être battu contre trois hussards autrichiens à qui il fit mordre la poussière, il s'élança avec quelques-uns de ses camarades dans une redoute défendue par les Russes, et périt glorieusement en voulant s'en emparer. — *Egront* (Louis), tambour au même corps, né à Chinon. Le 23 frimaire an 9, il chargeait en tête des premiers tirailleurs, et fut mortellement blessé à la poitrine en fonçant sur une pièce de canon dont la mitraille faisait d'affreux ravages dans nos rangs. La pièce fut prise avec quinze fantassins qui la défendaient. — *Blef* (René), fusilier à la 17ᵉ de ligne, né à Sigugny. Ce brave, après s'être signalé par cent actions des plus éclatantes, périt sur les bords de la Trebbia, où il fut coupé en deux par un boulet, au moment où il animait ses camarades par le cri répété d'*en avant !* — *Bobé* (même action que *Lopin*, voyez Côte-d'Or, page 265).

*Isère.*

*Mozel* (Jacques), fusilier à la 107ᵉ de ligne, né à

Faune. Le 5ᵉ jour complémentaire an 7, il chargea contre un peloton ennemi, fit prisonnier l'officier qui le commandait, et fut tué au milieu d'un régiment dont il voulait enlever le drapeau. — *Martin* (Joseph), soldat au même corps, né à la Chapelle. Le 2 messidor an 7, il résista à dix hussards, en tua deux à coups de baïonnette et en mit trois hors de combat; les cinq autres allaient subir le même sort, lorsqu'ils furent secourus par un peloton qui sabra l'intrépide Martin. — *Charvin* (Jean), sergent à la 17ᵉ de ligne, né à Saint-Antoine. Après avoir donné, dans plusieurs combats, des preuves de sa valeur, ce brave sous-officier se couvrit de gloire le 1ᵉʳ messidor an 7, pendant la bataille de la Trebbia; mais, sur la fin de la journée, un coup de feu lui emporta le mollet de la jambe gauche. Deux jours après, il mourut des suites de cette blessure. — *Puis* (Marc-Antoine), brigadier au 2ᵉ régiment de chasseurs à cheval, né à la côte Saint-André. Le 5 pluviose an 8, au combat de Grand-Champ contre les rebelles, il traversa cinq fois les rangs ennemis, sabrant et culbutant tout ce qui s'opposait à son passage; ayant voulu charger une sixième fois, son cheval et lui furent criblés par une décharge de mousqueterie. — *Deschaux* (Jean), caporal de grenadiers à la 97ᵉ de ligne, né à Beaumont. Dans une affaire contre les Napolitains, il se précipita le sabre à la main sur une batterie, fendit la tête à cinq canonniers ennemis, et s'empara de la pièce de canon qu'ils manœuvraient; leur capitaine qu'il fit prisonnier comptant racheter sa liberté, lui offrit une bourse pleine d'or : « Gardez-la, lui dit l'incorruptible Deschaux; » un Français n'accepte jamais de rançon.... » L'officier insiste; mais, voyant qu'il ne peut le gagner, il

lui rend son épée : « Ce n'est pas à moi que vous devez » la remettre, c'est à mon capitaine qu'appartient ce » trophée. » Telle fut la réponse du caporal, qui devait bientôt être victime de sa générosité. A peine avait-il fait quelques pas avec son prisonnier, que celui-ci, profitant de sa sécurité, lui plongea son épée dans les reins. Deschaux expira en criant vive la république, et ses camarades indignés vengèrent son trépas dans le sang du capitaine qui l'avait lâchement assassiné.

*Jemmappes.*

*Verry* (Jean-Louis), fusilier à la 60ᵉ de ligne, né à Mons. Le 27 fructidor an 9, devant Porto-Ferrajo, au moment de la descente des Anglais, il tua les premiers qui sortirent des embarcations, et périt victime de son intrépidité.

*Jura.*

*Faivre* (Aimé), caporal à la 62ᵉ de ligne, né à Bouvier. Le 23 germinal an 8, il périt, près de Gènes, sur la montagne de la Victoire en sautant le premier dans une redoute. — *Ribaut* (Jean-Baptiste), fusilier au même corps, né à Mont-sur-Vaudray. Le 2 frimaire an 5, il attaqua seul six Autrichiens, en tua deux, en blessa deux autres, et fut massacré par un détachement qui vint au secours des deux derniers. — *Langue* (François-Antoine), caporal à la 5ᵉ légère, né à Equevillon. Le général en chef Bonaparte lui avait décerné un sabre d'honneur pour prix de sa bravoure devant Mantoue où il avait escaladé le premier la porte de Cérès, dont la 5ᵉ légère s'empara dans les jours complémentaires de l'an 4. Il fut tué le 20 nivose an 5 dans un combat à Minerbe. — *Jouvenot*, sergent à la 16ᵉ légère,

né à Menet, près de Montigny. Le 17 messidor an 7, il commandait un détachement, avec lequel il attaqua les insurgés napolitains, à qui il détruisit un nombre d'hommes trois fois plus considérable que celui qu'il avait à leur opposer; il poursuivait ce succès, quand une balle le frappa au cœur. — *Raimond* (Jean-Marie), dragon au 17e régiment, né à Malpain. Le 18 frimaire an 4, ce dragon, envoyé à la découverte chargea seul dans un village sur un poste de quarante fantassins commandés par un officier. Cette troupe, épouvantée de tant d'audace, mit bas les armes; mais en sortant du village avec ses prisonniers, Raimond, ajusté par l'un d'eux qui avait ramassé le fusil d'une sentinelle, tomba atteint d'une blessure mortelle. — *Piotelat* (Claude), fusilier à la 110e de ligne, né à la Chapelle-Volant (même action que Lauland, *voyez* Gironde, page 276). — *Ecochard* (Claude-Marie), caporal à la 107e de ligne, né à Lauset. Le 22 prairial an 7, il périt après s'être signalé par de brillans exploits. — *Brugnot* (Claude), caporal à la 56e de ligne, né à Saint-Claude. Le 16 germinal an 7, après avoir terrassé plusieurs Autrichiens, et s'être emparé d'une pièce de canon, il chargea contre un peloton de cavalerie, et trouva la mort dans cette action. — *Plissard* (Joseph), fusilier à la 94e de ligne, né à Frontenay. Le 3 vendémiaire an 8, il se porta seul en avant de la ligne des tirailleurs, et eut la tête emportée par un boulet au moment où il venait de forcer quatre hussards autrichiens à rendre les armes. — *Dulos* (Claude-Marie), sergent à la 62e de ligne, né à Moirans. Le 16 germinal an 8, sur les hauteurs de Savonne, il s'élança le premier dans une redoute, qui fut emportée à la baïonnette. Son intrépidité avait électrisé ses camarades,

mais il fut victime de son dévouement. — *Bourney* (Claude), fusilier au même corps, né à Vaudrey. Le 13 ventose an 7, il succomba au pied des remparts de Civita-Vecchia, qu'il escalada l'un des premiers. — *Argaud* (François), *idem*, né à..... Le 2 frimaire an 5, il affronta la mitraille, et s'élança dans les redoutes de Kell, où il fut massacré. — *Gauche* (Sébastien), *idem*, né à Saint-Claude; *Girod* (Joseph), *idem*, né à *idem*. Le 23 nivose an 7, ces deux intrépides soldats donnèrent l'impulsion à la compagnie dont ils faisaient partie, en abordant les premiers, devant Kell, des redoutes défendues par une artillerie formidable.

### *Landes.*

*Lalande* (Joseph), sergent-major à la 27e de ligne, né à Hagetmau. Le 26 prairial an 8, ce sous-officier se signala dans un combat en avant de Brandenbourg-sur-Liler : accompagné de quelques soldats, il se précipita sur une batterie ennemie; mais au moment où il s'élançait sur les pièces, une décharge à mitraille le jeta sur le carreau. Il expira atteint de neuf coups tous mortels. — *Michaudeau* (Pierre), fusilier à la 17e de ligne, né à Saint-Justin. Le 10 frimaire an 5, il escalada l'un des premiers les redoutes élevées pendant le siège de Kell; accueilli à coups de baïonnettes, il fut obligé de battre en retraite, mais il revint à la charge, et perdit la vie dans un nouvel assaut. — *Dupoy*, brigadier au 24e de chasseurs, né à Tartas. Le 4 ventose an 5, ce brave s'était engagé à la poursuite de l'ennemi; bientôt le son de la retraite lui annonça qu'il était dangereux d'aller plus loin; mais Dupoy, n'écoutant que son courage, préféra la gloire à la vie.

*Léman.*

*Buffet* (Claude-François), fusilier à la 107e de ligne, né à Touon. Le 5e jour complémentaire an 7, l'intrépide Buffet se signala par des exploits, qui lui valurent l'honneur d'être mis à l'ordre de l'armée. Il périt en rapportant un drapeau qu'il avait pris à l'ennemi. — *Recourt* (Jacques), sergent à la 3e de ligne, né à Charlay. Le 12 messidor an 2, ce sous-officier résista pendant trois quarts d'heure à une colonne ennemie, qu'il arrêta à l'entrée d'un défilé. Un instant après, il fut tué en avant des tirailleurs.

*Loir-et-Cher.*

*Chapeau* (Pierre), fusilier à la 90e de ligne, né à Courbouzon; *Plessis* (Jean-Baptiste), *idem*, né à Savigny. Le 10 vendémiaire an 8, ils chargèrent contre les Anglais, firent un grand nombre de prisonniers, et furent tués en se précipitant au milieu d'un bataillon, dont ils voulaient enlever le commandant.

*Loire.*

*Jacquasson* (Claude), sergent à la 109e de ligne, né à Rigny. Le 15 ventose an 7, Jacquasson, malgré le froid le plus vif, se précipita dans le Rhin pour aider à la construction du pont d'Almeros; étant ensuite entré l'un des premiers dans le fort de Lucisteg, il y fut tué au moment de faire prisonnier le commandant. Cet intrépide sous-officier venait d'être élevé par Masséna au grade de sous-lieutenant. — *Doyat* (Louis), grenadier au même corps, né à Roanne. Le 13 floréal an 7, il se jeta dans la mêlée, d'où il ramena douze prisonniers; sur la fin de la journée, il fut blessé mortellement. La veille, il avait en nageant sauvé un canonnier qui était

en danger de se noyer. — *Lagresle* (Jéan-Antoine), fusilier au même corps, né à Lagrèle. Le 12 septembre 1793, il eut la cuisse gauche fracturée par une balle; mais malgré cette blessure, il ne voulut pas quitter le combat. Assis, il fit feu sur l'ennemi, jusqu'à ce que sa dernière cartouche fût brûlée. Le 16 ventose an 7, il donna de nouvelles preuves de son courage, en coupant, sous une pluie de mitraille et de balles, les chaînes du pont-levis du fort de Lucisteg; il réussit dans cette entreprise périlleuse, mais il fut atteint d'un coup mortel. — *Barouiller* (André), chasseur au 2ᵉ régiment, né à Saint-Etienne. En septembre 1792, le jour de la prise de Spire par le général Custine, ce soldat s'étant avancé à travers un terrain planté de vignes et entrecoupé de fossés, chargea seul contre une compagnie d'infanterie qu'il dispersa après avoir sabré les plus audacieux; il périt dans une seconde charge.— *Pastiaux* (François), fusilier à la 66ᵉ de ligne, né à Bonui. Le 2ᵉ jour complémentaire an 7, il défendit avec opiniâtreté une redoute, dans laquelle il était seul de garde : son courage suppléa long-temps à la force et tant qu'il vécut, l'ennemi ne put pas y pénétrer. — *Lamblot* (Philippe), fourrier à la 62ᵉ de ligne, né à Roanne. Le 28 thermidor an 7, à Novi, il s'était emparé d'une pièce de canon, lorsqu'il eut la tête emportée par un boulet. — *Jouard* (Sébastien), fusilier au même corps, né à Saint-Germain. Le 2 frimaire an 5, il fut tué devant Kell dans une redoute où il s'était élancé le premier.

*Loire* (*Haute*).

*Chevallier* (Jean-Jacob), grenadier à la 17ᵉ de ligne, né à Engeaux. Le 9 vendémiaire an 5, pendant la bataille de Biberack, ce grenadier se jeta dans la mêlée

pour arracher des mains de l'ennemi un de ses camarades: il réussit à le délivrer; mais victime de son dévouement, il resta criblé de balles sur le champ de bataille. — *Couderet* (Sébastien), grenadier à la 69e de ligne, né à ... Il périt en Egypte, le 2 prairial an 7, après avoir fait des prodiges de valeur. Ce brave avait obtenu un fusil d'honneur en récompense de plusieurs actions éclatantes pendant le siège de Mantoue.—*Moulin* (Jacques), grenadier à la 85e de ligne, né à Coujac. En Egypte, on le nomma l'*Intrépide*, et il justifia ce surnom par sa mort. Le 17 ventose an 7, il expira sur les cadavres des Turcs que sa bravoure avait immolés. Mantoue, témoin de ses prouesses, lui a vu mériter une arme d'honneur.

## *Loire - Inférieure.*

*Trouillard* (Sébastien), fusilier à la 44e de ligne, né à... Posté sur une montagne près de Glaritz en Helvétie, l'ennemi se croyait à l'abri de toute atteinte, lorsqu'un soldat français sortit des rangs et gravit la hauteur à travers les rochers en exhortant ses camarades à le suivre; ce soldat était l'intrépide Trouillard, il périt le 13 vendémiaire an 8, après avoir donné l'élan qui décida de la victoire. — *Gauthier* (Lazare), fusilier à la 106e, né à Laboulay. Le 27 germinal an 8, il se dévoua pour sauver son commandant assailli par plusieurs Autrichiens. Après avoir fait mordre la poussière aux plus audacieux, il voulut soutenir seul la retraite de la colonne dont il faisait partie, mais il succomba dans cette lutte.—*Vanstal* (Jean-Baptiste), fusilier à la 56e de ligne, né à Nantes. Le 6 germinal an 7, il reçut neuf coups de sabre en se défendant contre six hussards ennemis qu'il força à prendre la fuite; il périt dans la même journée en voulant

s'emparer d'un drapeau. — *Goulon* (Louis-Marie), maréchal-des-logis au 15$^{e}$ régiment de chasseurs, né à Missiac, près de la Roche-Sauveur. Ce sous-officier étant en fourrageur avec un faible détachement, fut enveloppé près de Mortagne par une nombreuse troupe de rebelles; sommé de se rendre, il voulut tenter le sort d'un combat, et quoique ni lui, ni les chasseurs qui l'accompagnaient n'eussent leurs chevaux sellés, ils se firent jour en sabrant tout ce qui s'opposait à leur passage. Le détachement fut sauvé; mais l'intrépide Goulon ne survécut pas à cette action, dont l'heureuse issue fut due à sa bravoure. Ce fut le 2 floréal an 2, que l'armée eut la douleur de perdre un si vaillant soldat. — *Buisur* (Mathieu), sergent-major à la 34$^{e}$ de ligne, né à Guerande. Placé à l'arrière-garde dans un combat où nos troupes, écrasées par le nombre, se repliaient en désordre, il soutint la retraite avec quelques soldats qu'il était parvenu à rallier, et à qui il fit partager sa résolution. Après avoir long-temps disputé le terrain pied à pied, il se laissa cerner pour donner à ses camarades le temps de s'éloigner; lorsqu'il les vit en sûreté, il voulut à son tour faire une trouée; son sabre d'une main, sa baïonnette de l'autre, il fonça sur les assaillans les plus rapprochés de lui et en tua plusieurs. L'ennemi admirant les efforts d'un si grand courage, et voyant qu'il était impossible que Buisur pût échapper, lui offrit la vie s'il se rendait prisonnier; mais ce brave, rejetant cette proposition, mourut les armes à la main. (La date de ce fait n'est pas connue).

*Loiret.*

*Cheslard* (Pierre), chasseur au 15$^{e}$ régiment, né à Montargis. Le 27 floréal an 7, tous les soldats qui ser-

vaient une pièce de canon dans un poste des plus périlleux, étaient hors de combat, lorsque Cheslard et quelques-uns de ses camarades sous les ordres du lieutenant Courroux, accoururent pour remplacer les canonniers; long-temps ils firent feu sur l'ennemi et portèrent la mort dans ses rangs; mais chargés par un corps nombreux, ils furent sabrés sur leur canon qu'ils ne voulurent pas abandonner. — *Baudoin* (Hilaire), maréchal-des-logis au 19^e^ régiment de chasseurs, né à Jully. Le 3 pluviose an 7, à l'attaque de Naples, il chargea avec trois grenadiers sur une batterie, et réussit à s'emparer d'une pièce de canon. Au moment de la tourner contre l'ennemi, il s'aperçut que l'écouvillon était brisé; aussitôt pour le remplacer, il alla sous le feu des Napolitains couper un arbre; mais à la cinquième décharge, les trois compagnons de sa bravoure furent tués par la mitraille et lui-même tomba dangereusement blessé. Quelques mois après il perdit la vie à la bataille de Novi, où il s'était signalé par les plus brillans exploits. —*Ploton* (Nicolas), sergent à la 60^e^ de ligne, né à Orléans. Le 9 messidor an 9, il périt devant Porto-Ferrajo, où, dans une sortie de l'ennemi, il fit seul sept prisonniers.—*Chachignon* (Aimé), grenadier à la 44^e^ de ligne, né à Puiseaux. Le 25 pririal an 8, à Marengo, la division du général Gardanne forcée de se replier était vigoureusement poussée par l'ennemi, lorsque le brave Chachignon, se détachant de sa compagnie avec dix à douze de ses camarades, chargea avec impétuosité sur une colonne qui s'avançait et protégea ainsi la retraite de son bataillon. Ce grenadier contribua à la victoire, mais il mourut atteint d'un coup de feu. — *Chevet* (François), fusilier à la 79^e^, né à Lay près de Beaugency. Le 1^er^ ventose

an 9,

an 9, ce soldat étant de garde sur un navire dont la cargaison était destinée à l'approvisionnement de Belle-Isle-en-mer, empêcha les Anglais de s'en emparer : il tua à coups de baïonnette les premiers qui tentèrent l'abordage et força les autres à renoncer à leur entreprise. Les Anglais en se retirant ayant fait une décharge sur lui, il tomba atteint de trois balles dans la poitrine. — *Simon* (Louis-Saint), sergent à la 49e de ligne, né à Boismorand. Le 14 vendémiaire an 8, à la bataille de Castrickum, il succomba en chargeant le premier sur une batterie anglaise. — *Demet* (Jean), fusilier à la 17e de ligne, né à.... Le 27 germinal an 7, ce soldat étant en tirailleur, rassembla quelques-uns de ses camarades, en prit le commandement, et les électrisant par ses discours, les engagea à marcher avec lui sur la ville de la Cava défendue par les insurgés. L'entreprise était des plus périlleuses ; rien ne put arrêter l'intrépide Demet ; il pénétra de vive force dans la place ; mais il fut mortellement frappé au moment où vainqueurs les compagnons de sa bravoure s'étonnaient du succès de son audace. — *Agout* (Augustin), caporal à la 48e de ligne, né à Beaugency. Le 5 prairial an 8, il se défendit contre un piquet de cavalerie autrichienne, le dispersa, fit des prisonniers, et tomba dans une embuscade en poursuivant les fuyards ; il préféra la mort à la honte de mettre bas les armes.

### *Lot.*

*Frongoux* (Victor), sergent-major à la 44e de ligne, né à Laferté. Le 24 pluviose an 8, il chargeait en tête de sa compagnie, un boulet le frappa au moment où il venait de donner l'élan qui décida de la victoire. — *Les-*

*tradé* (Jean), fusilier à la 17e de ligne, né à Candon. Le 2 floréal an 5, au second passage du Rhin, il sauta le premier dans les redoutes ennemies où il périt frappé d'une balle à la tête. — *Capoulade* (Jean), fusilier à la 110e de ligne, né à Daujol. Le 9 frimaire an 9, il était en sentinelle dans les gorges d'Habach près de Kelheim, lorsqu'il fut chargé par un escadron de houlans; il pouvait se sauver s'il eût voulu battre en retraite, mais ferme à son poste, il tira sur les premiers assaillans, et leur fit mordre la poussière; il se défendit ensuite avec sa baïonnette et préféra mourir plutôt que de rétrograder.

## *Lot-et-Garonne.*

*Camel* (Paul), tambour à la 107e de ligne, né à Fital. Le 1er messidor an 7, il battait la charge : un soldat tomba près de lui grièvement blessé : « Donne-moi ton » fusil, lui dit-il, que je te venge ». En même-temps, il coucha en joue le colonel ennemi et le renversa de cheval. Camel périt dans la même journée, après avoir fait admirer sa valeur. — *Lavigeur* (Mathieu), grenadier à la 84e de ligne, né à Montflanquin. Le 15 floréal an 8, au combat de Moeskirch, ce soldat se signala par sa bravoure : au fort de l'action, il eut les deux cuisses emportées par un boulet; ses camarades se pressant autour de lui pour le secourir voulaient l'enlever du champ de bataille : « Laissez-moi mourir ici, leur dit-il courageu» sement, et courez à l'ennemi ». Il expira en prononçant ces mots. — *Galliné* (André), caporal à la 16e légère, né à Marsac. L'Egypte avait été le premier théâtre de sa valeur : avec neuf de ses camarades on l'avait vu s'emparer à la baïonnette d'une redoute défendue par quatre-vingts Turcs. Galliné périt le 12 brumaire an 8,

sous les murs d'Ancône, après s'être emparé d'une pièce de canon.

*Lozère.*

*Tardy* (François), fusilier à la 62e de ligne, né à Longeard. Le 28 thermidor an 7, devant Novi, il chargea sur une batterie ennemie, et s'empara seul d'une pièce de canon après avoir tué ou dispersé les canonniers qui la manœuvraient. Ce brave ayant voulu tenter un second coup de main, fut victime de son intrépidité.

*Maine-et-Loire.*

*Tendron*, caporal à la 85e de ligne, né à Saint-Michel. Il rapportait à son corps un étendard qu'il avait enlevé aux mamelucks, lorsqu'il fut tué le 18 floréal an 7. —*Bourgoin* (Etienne), tambour à la 56e de ligne, né à Saumur. Au combat de Villebœuf en Suisse, ce tambour, s'étant trop avancé dans une charge, tomba au pouvoir des insurgés qui, lui appuyant la baïonnette sur la gorge, voulurent le forcer à crier : *Vive Berne !* mais quoique blessé et extrêmement affaibli par la perte de son sang, il ne leur répondit que par ces mots : *Vive la République française !* qu'il répéta jusqu'à ce que les ennemis, furieux, lui eussent tranché la tête. L'intrépide Bourgoin périt avant d'avoir atteint sa dix-septième année. — *Marchand* (Nicolas), fusilier à la 62e de ligne, né à Rablais. A Novi, le 28 thermidor an 7, il ramenait avec quelques-uns de ses camarades une pièce de canon qu'il avait prise à l'ennemi, lorsqu'il reçut une balle dans le cœur. —*Ery* (Louis), fusilier à la 109e de ligne, né à Soullère. Le 16 ventose an 7, il entra l'un des premiers dans le fort de Luciesteig, et renversa une

pièce de canon pour empêcher l'ennemi de l'enlever. Le 28 thermidor, il fut blessé mortellement dans le fort de Meyen-Schantz. —*Landel* (François), chasseur au 15e régiment, né à Angers. Le 6 germinal an 7, le 15e de chasseurs après une charge des plus brillantes sous les murs de Vérone, se retirait en bon ordre, lorsque Landel et quelques autres, s'apercevant que leur colonel qui s'était engagé trop avant avait disparu, s'élancèrent de nouveau à travers les escadrons ennemis, et le délivrèrent au moment, où couvert de blessures et démonté, il était entraîné par les hussards hongrois. Landel fit des miracles de bravoure; mais atteint mortellement, il expira peu d'instans après dans les bras du chef dont son sang avait racheté la liberté et la vie.

## *Manche.*

*Simon* (Jean-Baptiste), fusilier à la 56e de ligne, né à Souvil. Le 6 germinal an 7, il s'élança sur une pièce de canon, tua l'un des soldats qui la défendaient et périt victime de son courage. —*Loyer* (Robert), fusilier à la 17e de ligne, né à N..... Les insurgés de l'Abrouzza-Ultérieure, dans le pays de Naples, avaient formé le blocus de la ville d'Aquilla: dans une sortie qui eut lieu le 18 floréal an 7, Loyer se précipita au devant des ennemis qu'il attaqua avec audace. Déjà trois d'entr'eux étaient tombés sous ses coups, lorsqu'entouré de toutes parts, il fut atteint de deux balles qui le jetèrent mort sur le champ de bataille. —*Leroy* (Pierre), sergent à la 38e de ligne, né à Gonneville près de Cherbourg. A l'assaut d'Obéral, le 29 thermidor an 7, ce sous-officier marcha le premier contre les batteries ennemies à la tête de la 2e compagnie de grenadiers. Elec-

trisés par son audace, tous les soldats combattirent avec la plus rare intrépidité : la place tomba en notre pouvoir, et Leroy reçut une mort glorieuse après avoir contribué puissamment au succès de cette entreprise. — *Chevrel* (Nicolas), fusilier à la 109ᵉ de ligne, né à Barenton. Le 23 brumaire an 4, il sauta deux fois dans les retranchemens de l'ennemi et y fut tué faisant des prodiges de courage. — *Alix* (Jean). (*Voy.* tom. 2, pag. 242). — *Couëtil* (Gabriel), tambour à la 40ᵉ demi-brigade, né à Romagny; il s'était distingué dans plusieurs affaires, et par des charges audacieuses, avait souvent porté l'épouvante dans les rangs de l'ennemi. Au passage du Pô, le 17 prairial an 8, sa conduite avait fixé les regards du premier Consul qui lui décerna des baguettes d'honneur. Ce brave mourut le 20 messidor an 8, à la suite des blessures qu'il avait reçues à Marengo, où il s'était montré avec son courage ordinaire. — *Godet* (Charles), cavalier au 17ᵉ régiment, né à Coutances. Il combattit vaillamment à Wurtzbourg, le 17 fructidor an 4, et parvint à arracher son capitaine des mains de l'ennemi : assailli à son tour, il continua à se battre avec une inébranlable fermeté, et la mort seule put le séparer de celui qu'il avait si généreusement défendu. — *Lecomte* (Guillaume), fusilier à la 76ᵉ demi-brigade, né à Gourbeville. Attaqué par un corps d'Autrichiens, il résista long-temps à leurs efforts et ne succomba enfin au nombre de ses blessures qu'après avoir tué deux ennemis et en avoir blessé un troisième, le 15 frimaire an 5. — *Viel* (Pierre), chasseur à la 6ᵉ demi-brigade légère, né à Golleville. Au passage du Pô, sous les murs de Pavie, le 16 prairial an 8, ce soldat intrépide se jeta à la nage pour atteindre le premier le bord du fleuve. Blessé d'un coup de feu à

l'épaule, il n'en continua pas moins son entreprise, et pénétra dans les rangs ennemis où il trouva la mort. — *Lamarche* (Bernard). (*Voy*. tom. 2, pag. 242).

*Marne.*

*Penhout* (Jean-Baptiste), et *Maugin* (Claude). (*Voy*. tom. 2, pag. 241). — *Briffon* (Pierre), fusilier à la 66ᵉ de ligne, né à Foudron. Le 21 messidor an 8, il désarma plusieurs soldats mayençais à l'affaire d'Offenbach près Francfort. Ce brave, qui avait combattu pendant toute la journée avec un courage héroïque, fut mortellement frappé d'une balle au moment où l'action allait cesser. — *Rochet* (Nicolas), fusilier à la 66ᵉ de ligne, né à Sezanne. Il fut du nombre de ces soldats dévoués qui, le 22 prairial an 2, pendant le siège d'Ypres, traînèrent à bras six pièces de 24 pour les mettre en batterie sur une montagne; cette manoeuvre n'avait pu être exécutée par les chevaux. Soixante hommes se présentèrent spontanément et sous la mitraille qui pleuvait de tous côtés atteignirent enfin la plate-forme: c'est là que Rochet fut tué d'un éclat de bombe. — *Cadoret* (Gabriel), sergent à la 66ᵉ de ligne, né à Selles. Le 2ᵉ jour complémentaire an 7, il se signala à l'affaire de Manheim en ralliant à son peloton une troupe de fuyards et en soutenant le feu de l'ennemi tant qu'il eut des cartouches. Pendant sa retraite qu'il effectua dans le plus grand ordre, il reçut une blessure dont il mourut à l'hôpital de Landau. — *Lefevre* (Antoine), hussard au 2ᵉ régiment, né à Châlons. Il était d'ordonnance auprès de Marceau, lorsque pendant l'affaire de Messenheim, ce général fut attaqué par les hussards de Blanckestein. Dans un péril si imminent, Lefevre ne voit que le danger de son chef

et se sacrifie pour le sauver. — *Douchy* (Jean-Baptiste), fusilier à la 90ᵉ de ligne, né à Vô-de-Chalilion. Un de ses camarades ayant été pris par les Russes, il vola à son secours, le dégagea de leurs mains, et avait fait lui-même deux prisonniers, lorsqu'il fut tué le 10 vendémiaire an 8. — *Bouvet* (Henry), brigadier au 13ᵉ régiment de dragons, né à Livet. Au passage du Rhin en Helvétie, le 17 ventose an 7, il sauva deux soldats qui étaient sur le point de périr dans les flots, et se noya en s'efforçant d'en ramener un troisième sur le rivage. — *Morlez* (Jean-Baptiste), sergent à la 66ᵉ de ligne, né à N.... Le 6 floréal an 2, il sauta le premier dans la redoute établie en avant de Roesbruck, mit trois Autrichiens hors de combat, et fut tué d'un coup de feu. — *Godière* (Louis); fusilier à la 66ᵉ de ligne, né à Reims. Il était de garde aux équipages, le jour de la victoire de Jemmapes, 6 novembre 1792 : impatient de voler au péril, il se fit relever par un de ses camarades, assista à la bataille, s'y fit remarquer par son courage et fut emporté par un coup de canon. — *Bourlon* (Louis), fusilier à la 66ᵉ de ligne, né à Reims. Il n'était que depuis trois jours sous les drapeaux, lorsque, malgré la défense de ses chefs, il voulut combattre les ennemis de sa patrie : ce jeune soldat fit des prodiges de valeur à Nerwinde, le 18 mars 1793, et resta sur le champ de bataille où son corps fut trouvé haché de coups de sabre. — *Lépagnol* (Nicolas), sergent à la 66ᵉ de ligne, né à Reims. Il commandait un poste à Manheim, le 2ᵉ jour complémentaire an 7, à la tête de son peloton, il arrêta long-temps un corps autrichien et empêcha par sa bravoure qu'une compagnie française ne fût tournée dans sa position ; mais enfin il fut entou-

ré de tous côtés, et accablé par le nombre : on lui proposait de se rendre, il préféra la mort. — *Gauthier* (Jean), né à Couvrot; *Rossignol* (N.), né à Sermaize, tous deux fusiliers à la 66ᵉ de ligne : même trait que le précédent.— *Gabriel* (André), fusilier à la 79ᵉ demi-brigade de ligne. Dans un combat qui eut lieu contre les Turcs, le 17 ventose an 7, dans l'île de la Paix, près de Corfou, Gabriel eut les deux cuisses emportées par un boulet. Malgré une atteinte aussi épouvantable, il continua à frapper de son sabre tous les ennemis qui l'approchaient jusqu'à ce qu'enfin ils lui tranchèrent la tête. — *Gillain* (Louis), grenadier à la 17ᵉ de ligne, né à Montenay; frappé d'un coup de canon après le passage de la Sambre, il s'écria : « Je ne regrette en » mourant que le plaisir de combattre auprès de mes » camarades et d'être utile à mon pays. » — *Chardonnet* (François), grenadier à la 17ᵉ de ligue, né à Lazery. Les révoltés napolitains voulaient s'opposer au passage des Français dans le village d'Arienzo, Chardonnet encourage ses camarades et s'élance le premier en répétant ce cri : *En avant ! en avant !* Six balles percent sa poitrine : il tombe. Nos soldats, animés par ce généreux exemple, s'avancent en fureur : tout cède à leur approche, les insurgés prennent la fuite. — *Lagille* (François), grenadier à la 17ᵉ de ligne, né à Poix. Au passage de la Trebbia, le 30 prairial an 7, ce grenadier ayant voulu foncer sur une pièce russe, fut tué d'un coup de fusil à deux pas de la redoute. —*Hubert* (Pierre), chasseur à cheval dans le 15ᵉ régiment, né à Berberge. (Même trait que Cheslard (Pierre), département du Loiret, pag. 287). — *Gigot* (Jacques), sergent à la 66ᵉ de ligne, né à Selles. A l'affaire de

Manheim, le 2ᵉ jour complémentaire an 7, ce sous-officier électrisa par son courage tous les soldats qui l'entouraient. Au moment où la mêlée était la plus sanglante et que la proximité des combattans rendait la baïonnette inutile, Gigot aperçut un de ses camarades périssant sous les coups de sabre d'un grenadier hongrois; mais ne pouvant le sauver, il fond sur l'ennemi et lui fait mordre la poussière; atteint à son tour d'une blessure mortelle, il s'écrie: *J'ai vengé mon frère et je meurs pour la patrie!* — *Périnet* (Nicolas), caporal à la 66ᵉ de ligne, né à Vanault. Le 2ᵉ jour complémentaire an 7, il défendit avec intrépidité la redoute pratiquée en avant de Neckran; un pont s'offrait à l'ennemi qui par ce moyen pouvait couper la retraite des Français: Périnet s'attache avec ardeur à détruire ce passage, et malgré une grêle de mitraille qui tombe autour de lui, il parvient à le rendre impraticable; mais une balle lui fracassa la tête au moment où il venait d'assurer ainsi le salut de sa compagnie. — *Camusson* (Laurent), sergent à la 66ᵉ de ligne, né à Prunay. A l'affaire de Manheim, le 2ᵉ jour complémentaire an 7, il commandait un peloton de neuf hommes et pendant trois quarts d'heure il tint en échec, au débouché d'un pont, plus de cinquante Autrichiens; il défendait encore ce poste avec une vigueur extraordinaire, lorsqu'une balle le frappa dans le front. — *Dorigny* (Thomas), caporal à la 66ᵉ de ligne, né à Collaine. Les Autrichiens assiégés à Ypres, ayant fait une sortie, le 11 prairial an 2, se dirigèrent vers le poste que commandait Dorigny; il soutint le feu avec courage, et quoiqu'il n'eût que quatre hommes, il opposa à l'ennemi une résistance opiniâtre, jusqu'à ce qu'enfin manquant de cartouches,

et cerné de toutes parts il chercha à se faire jour à coups de baïonnette. Cette tentative lui coûta la vie, ainsi qu'à deux de ses camarades. — *Duchatel* ( Louis ), fusilier à la 66e de ligne, né à Chigny. Il fut tué à Martion près de Cambrai, après avoir enlevé un poste défendu par douze Anglais.

## *Marne ( Haute ).*

*Bruaut* ( Jean - François ), sergent à la 107e de ligne, né à Neuilly. Ce militaire, qui s'était distingué par une rare bravoure, mourut en combattant vaillamment pour son pays, le 8 messidor an 7. — *Vaugieu* ( Pierre ), dit *Gaudaine*, maréchal-des-logis au 4e régiment des chasseurs à cheval, né à Pressigny. Au passage du Mincio, le 4 nivose an 9, il fit quinze prisonniers autrichiens qu'il amena sur les derrières de l'armée; mais désirant cueillir de nouveaux lauriers, il rentra dans les rangs où il trouva un trépas glorieux. — *Petit* ( Nicolas ), sergent dans la 3e de ligne, né à Neuilly. Dans un combat près de Sacello en Ligurie, le 25 germinal an 8, il se précipita dans les rangs ennemis pour animer ses camarades; mais n'ayant pu être secouru assez tôt, il tomba sur le champ de bataille.

## *Mayenne.*

*Grangé* ( Joseph ), fusilier à la 40e de ligne, né à Préampale. Ce militaire, d'un courage à toute épreuve, pénétra plusieurs fois dans la ligne autrichienne, pendant le combat du Mincio, 4 nivose an 9; il y porta la terreur et la mort, ramena un grand nombre de prisonniers et fut enfin victime de sa valeur. — *Lévéque* ( Michel ), fusilier à la 76e de ligne, né à Mayen-

ne. Il fut tué, le 11 floréal an 6, à l'affaire de Rappervillers en Helvétie, en sautant sur une pièce de canon dont il voulait s'emparer. — *Fouilleul* (Jacques), fusilier à la 60ᵉ de ligne, né à Ernée. Les Anglais ayant débarqué à Porto-Ferrajo, Fouilleul se présenta pour les attaquer et se jeta dans leurs rangs avec une audace qui lui coûta la vie. — *Martin* (Julien), sergent-major à la 44ᵉ de ligne, né à Olivet. Le 13 floréal an 7, il courut sur deux pièces ennemies, dont il s'empara après avoir mis en fuite les canonniers, et les retourna contre les fuyards sur lesquels il fit de fréquentes décharges. Ce fut à la suite de cette action que Martin reçut la mort. — *Leroy* (Jean). (*Voyez* tom. 2, pag. 285). — *Gelu* (Jean), volontaire à la 64ᵉ de ligne, né à Lanbico. Il périt, le 19 germinal an 5, auprès de Brescia, en enlevant un drapeau. — *Fouquet* (Pierre), maréchal-des-logis au 15ᵉ régiment des chasseurs, né à N... Dans l'affaire qui eut lieu en Piémont, le 27 floréal an 7, il attaqua les ennemis corps à corps, en tua un grand nombre, et se fit remarquer dans la foule par les généraux Victor et Moreau. La mort le priva des récompenses que sa belle conduite avait méritées.

*Meurthe.*

*Bour* (Joseph), hussard au 2ᵉ régiment, né à Gosselmingen. Le 3 fructidor an 4, il se précipita dans les rangs ennemis pour sauver le général Mireur, et périt après l'avoir délivré. — *Millot* (Georges), fusilier à la 100ᵉ de ligne, né à Flavigny; *Masson* (Dominique), et cerné de toutes parts, il chercha à se faire jour à coups *idem*, né à Nyon. Le 23 prairial an 8, ils soutinrent

un combat contre vingt-sept dragons autrichiens, en tuèrent sept, en blessèrent un grand nombre et finirent par succomber. —*Pierre* (Jean-Chrysostôme), adjudant au 8e régiment de hussards, né à Velaine. Le 26 prairial an 8, ce sous-officier étant allé porter à un escadron l'ordre de charger vigoureusement, se précipita avec lui sur la cavalerie ennemie, fit prisonnier le colonel du régiment de Huy-Bards de Mazaros, revint au combat se signaler par de nouveaux exploits et fut renversé d'un coup de pistolet qui lui fut tiré à bout touchant. L'intrépide Pierre ne survécut pas à cette blessure. — *Parrein* (Pierre), fusilier à la 97e de ligne, né à Nancy. Le 27 frimaire an 8, il fit prisonniers cinq cavaliers autrichiens, et fut mortellement blessé.—*Richard* (Jean), grenadier à la 60e de ligne, né à Gerbevilliers. Le 10 vendémiaire an 8, il combattit contre les Anglo-Russes avec un courage qui le fit remarquer de toute la division dont il faisait partie. Envoyé en tirailleur, il fit mettre bas les armes à un poste ennemi, et périt en affrontant de nouveaux périls. — *Simon* (Laurent-Nicolas), fusilier au même corps, né à Lunéville. Le 10 vendémiaire an 8, il fonça à la baïonnette sur une compagnie anglaise dont il enleva l'officier; il mourut des blessures qu'il avait reçues dans cette action. — *Noirclerc* (Joseph), *idem*, né à Villancourt. Le 11 prairial an 8, il tomba mortellement frappé en montant l'un des premiers à l'assaut du fort de Bard. — *Betise* (Joseph), *idem*, né à Hingueville. Il fut l'un des quatre braves qui, par une contenance ferme et un feu des plus vifs, arrêtèrent une compagnie anglaise devant Porto-Ferrajo, le 27 fructidor an 9. Ce soldat retarda la marche de l'en-

nemi, mais il fut victime de son dévouement. — *André* (Pierre), *idem*, né à Biderdof. Le 8 messidor an 9, s'étant trop avancé dans une reconnaissance des positions de l'ennemi, il fut cerné par un nombreux détachement, et se défendit jusqu'à la mort. — *Davrinville* (Joseph-Louis), soldat au 18e régiment de cavalerie, né à Manoncourt. Le 1er avril 1793, à l'affaire de Sulsback, ce brave, renversé par une balle qui l'avait frappé à la tête, rassembla ses forces, fonça sur deux cavaliers autrichiens qui emmenaient son cheval, le reprit après les avoir blessés tous deux, et ne l'abandonna qu'au moment où, chargé par une cavalerie nombreuse, il expira sous les coups de sabre. — *Hittzenkopff* (Laurent), dragon au 17e régiment, né à Niederstenselle. Deux cents hussards de Wurmser tournent pendant la nuit un détachement de vingt-cinq dragons qui marchaient à l'avant-garde: dans ce pressant danger, Hittzencopff est démonté; mais armé de son fusil, il se défend à pied, tue six Autrichiens et en met huit hors de combat. Admirant sa bravoure, l'officier des hussards leur défend de le sabrer et leur ordonne de chercher à le désarmer; tous alors se jettent sur lui, Hittzencopff est renversé, mais il résiste encore: cependant on lui arrache ses armes; il est couvert de blessures; réduit à l'impossibilité de se défendre, il demande la mort, la générosité de l'ennemi se refuse à ce vœu, l'intrépide dragon est enlevé du champ de bataille et conduit à Heidelberg où il mourut le 19 pluviose an 2. — *Finance* (Pierre), brigadier au 11e régiment de chasseurs, né à Hatigny. Le 29 germinal an 5, au passage du Rhin à Neuwied, le 11e de chasseurs eut ordre de charger sur les redoutes ennemies: le brave Finance voulut y pénétrer le premier; il se détacha de son es-

cadron, s'élança dans les retranchemens, et fut renversé d'un coup de feu en s'emparant d'une pièce de canon dont il avait sabré les canonniers. — *Thiébaut* (Pierre), chasseur au 7ᵉ régiment, né à Vic. (Même action que Suchey et Durit, *voy.* Ain, pag. 252).—*Boisset* (Jacob), maréchal-des-logis au 12ᵉ régiment de chasseurs, né à Rhetel. Le 20 brumaire an 3, il chargea contre quatre compagnies de l'infanterie autrichienne et leur fit mettre bas les armes. Il revenait triomphant à son corps, faisant marcher devant lui les vaincus, lorsque l'un d'eux ressaisissant son fusil, lui plongea à l'improviste sa baïonnette dans le cœur. — *Vautrin* (Jean-Baptiste), caporal à la 44ᵉ de ligne, né à Barthlemont. Le 28 thermidor an 7, à la tête de quelques-uns de ses camarades, il pénétra le premier près de Silbrouck dans une redoute défendue par deux pièces de canon, dont il réussit à s'emparer. Ce caporal périt à Marengo où il se signala par une éclatante bravoure. —*Mengin* (François), fusilier au même corps, né à Boubal. Il était entré le premier dans le village de Schoendem en Helvétie, défendu par les Russes, et leur avait pris deux pièces de canon, lorsque s'étant trop engagé à la poursuite de l'ennemi, il fut blessé mortellement le 13 vendémiaire an 8. — *Friand* (Joseph), *idem*, né à Dieuze. Le 5 vendémiare an 8, il décida de la victoire en donnant l'élan à ses camarades; mais il mourut avant la fin de la journée.—*Simon* (Grégoire), sergent-major à la 106ᵉ de ligne, né à Saint-Clément. Pendant l'attaque des *Deux-Frères*, le 10 floréal an 8, il gravit la montagne, et assomma sept Autrichiens avec la crosse de son fusil; mais dans ce combat son arme s'étant brisée, il poursuivit l'ennemi en lui lançant des pierres. Cinq heu-

res après, il aborda des premiers la position et fut tué au pied des redoutes.—*Romère* (Auguste), grenadier à la 49e de ligne, né à Blamont. Le 24 fructidor an 7, il sauta le premier dans les retranchemens anglais, où il fut mortellement blessé. — *Gommier* (Nicolas-Georges), grenadier au même corps, né à.... Le 3e jour complémentaire an 7, il s'empara seul d'une pièce de canon et fit plusieurs prisonniers russes qu'il força à la traîner; il ramenait sa capture, lorsqu'il fut renversé par une balle et expira bientôt après. — *Vatteur* (Claude), caporal au même corps, né à Vitrimont. Le 14 vendémiaire an 8, il perdit la vie à Castrickum en se précipitant dans la mêlée pour arracher son capitaine des mains de l'ennemi.—*Frantz* (Antoine), fusilier à la 17e de ligne, né à Alt-d'Orff. Le 1er messidor an 7, pendant la bataille de la Trebbia, il déploya le plus grand courage. Après avoir fait dix-sept prisonniers, il eut la cuisse droite coupée par un boulet; ses camarades voulaient le transporter à l'ambulance: « Laissez-moi, leur dit-il, que je » respire la fumée du canon, je veux mourir ici pour » être témoin de la victoire; courez la remporter. » Les soldats qui l'entouraient insistaient pour qu'il se laissât enlever; il recueillit alors ses forces et se mit à entonner l'hymne national : *Allons, enfans de la patrie, etc.* Aux accens de ce brave, tous volèrent au combat en répétant en chœur : *Allons, enfans de la patrie.* Ce chant leur inspira des prodiges de valeur; mais tandis qu'ils faisaient de l'ennemi un horrible carnage, l'intrépide Frantz, heureux d'avoir enflammé leur courage, expira en prononçant ces mots chéris : *Vive la liberté!* — *Tacon* (Nicolas), *idem*, né à Lunéville. Le 10 germinal an 7, à Aquilla dans le pays de Naples, il se porta

en avant de sa compagnie, chargea à la baïonnette contre les insurgés et en tua un grand nombre. Vers la fin de l'action, il fut atteint d'une blessure mortelle, et mourut sur le champ de bataille en criant : *Vive la République!* — *Delauzet* (Louis), fusilier à la 62ᵉ de ligne, né à Vieville. Le 26 ventose an 7, il fut massacré à Tolfa, par les révoltés romains, dans une redoute où il s'était élancé le premier. — *Courriaux* (Nicolas), sergent-major au même corps, né à Vaudière. Le 22 germinal an 8, il se signala par les plus brillans exploits et succomba dans un assaut sur la montagne de la Victoire. — *Deloy* (Charles), grenadier à la 37ᵉ de ligne, né à Lunéville. Le 23 messidor an 8, à la prise de Füssen, il avait chargé seul contre les batteries ennemies, et s'était emparé d'une pièce de canon, lorsqu'il eut la tête emportée par un boulet.

### *Meuse.*

*Pieddefer* (Jean-François), sergent à la 104ᵉ de ligne, né à Dombrun. Le 17 messidor an 7, il porta les premiers coups de baïonnette et fit prisonniers treize grenadiers autrichiens. Le 12 brumaire an 8, il chargea avec intrépidité contre une compagnie dont il prit le capitaine et cinq des soldats qu'il ramena à l'état-major. Le 27 germinal même année, il se précipita à plusieurs reprises dans les rangs ennemis, et animant ses camarades du geste et de la voix, malgré la mitraille et les balles, il se présenta le premier à l'attaque de la redoute espagnole en Ligurie; il allait y pénétrer, quand une balle l'atteignit au cœur. — *Pigourot* (Joseph), fusilier à la 3ᵉ de ligne, né à Rembervillet. Il s'était avancé seul dans l'intention de surprendre un poste ennemi; déjà il avait égorgé

égorgé la sentinelle et cinq soldats, lorsqu'il fut lui-même surpris par une patrouille nombreuse qui ne lui fit pas de quartier. Ce brave périt le 8 floréal an 7. — *Saucourt* ou *Jaucourt* (Jean-Baptiste), dragon au 1er régiment, né à Rouvroy. Blessé mortellement, le commandant de l'escadron, dont il faisait partie, allait être fait prisonnier; il se précipita dans la mêlée pour l'arracher des mains de l'ennemi; mais accablé par le nombre, il fut haché à coups de sabre le 6 germinal an 7. — *Hallot* (Jean-Sylvestre), *idem*, né à Vadouville. Le 27 thermidor an 7, il força trois lignes d'infanterie et de cavalerie ennemies et pénétra seul dans la place de Schwitz, dont il alla sommer le commandant; cette audace lui coûta la vie. — *Blot* (Nicolas) dit le *Philosophe*, brigadier au même corps, né à Chalaine. Le 10 vendémiaire an 8, au combat de Muthertald, il avait enlevé du milieu de leur troupe deux officiers russes et les ramenait prisonniers, lorsque ceux-ci, craignant sans doute de sa part quelques mauvais traitemens, lui offrirent leur bourse: « Je n'ai pas besoin » d'argent pour être humain, leur dit-il: vous êtes cap» tifs et malheureux; je serais honteux de vous faire » acheter les égards que je dois à votre position. » Les deux officiers ne pouvaient pas comprendre que tant de générosité existât dans le cœur d'un soldat; pénétrés d'admiration et émus jusqu'aux larmes, ils voulaient lui baiser les mains: « Que faites-vous? leur dit-il; un ré» publicain n'est pas accoutumé à de pareils hommages, » embrassons-nous comme frères; de braves gens doivent » être sans rancune après le combat. Voyez, messieurs, » ce champ de bataille arrosé du sang des guerriers que » la mort a frappés dans tous les rangs, ces cadavres de » généraux et de soldats entassés pêle-mêle, tout cela

» ne prouve-t-il pas que nous sommes égaux ? Il n'y a » que chances à la guerre; aujourd'hui c'est votre tour, » demain ce sera le mien ». Les deux officiers embrassèrent le dragon, qui, avant d'arriver au quartier-général, partagea avec eux sa ration d'eau-de-vie, et revint se signaler par de nouveaux exploits; mais sa dernière heure était sonnée: sur la fin de la journée, il fut blessé mortellement. Ce sous-officier avait été dans son régiment un modèle de bravoure et de sagesse, il fut généralement regretté.—*Joly* (Joseph), brigadier-fourrier au même corps que le précédent, né à Danville-aux-Forges. Au passage du Mincio, le 5 nivose an 9, il se signala dans plusieurs charges et reçut une blessure mortelle après avoir fait huit Autrichiens prisonniers. — *Hüe* (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis-chef au 8ᵉ régiment de hussards, né à Dagny. Le 15 floréal an 8, à l'affaire de Stockach, il chargea à la tête d'un peloton sur un bataillon d'infanterie flanqué de deux pièces de canon dont la mitraille portait la mort dans nos rangs. La petite troupe qu'il guidait fut un instant ébranlée par le feu d'une épouvantable mousqueterie; au milieu de ce danger, Hüe s'élança avec intrépidité, fit mettre bas les armes à deux cents hommes, sabra les canonniers et les força à abandonner leurs pièces; mais les hussards n'arrivèrent pas assez promptement pour profiter de la terreur des ennemis, qui ressaisirent leurs armes, et massacrèrent le vaillant sous-officier dont l'audace les avait épouvantés. — *Laboureur* (Gervais), fusilier à la 94ᵉ de ligne, né à Syvry-sur-Meuse. Le 22 messidor an 8, ce soldat, étant à la poursuite de l'ennemi à travers les rochers des montagnes de Füssen, tomba dans une embuscade d'où il réussit à s'échapper après avoir tué un officier et deux

grenadiers hongrois. Un instant après il fut enveloppé par un détachement nombreux ; il se défendit avec courage ; mais après les efforts les plus héroïques, il succomba. — *Richard* (Georges), sergent-major des grenadiers à la 79e, né à Bar-sur-Ornain. Le 2 brumaire an 7, il escalada le premier la tour de Busintram dans la mer du Levant, et fut tué par les Turcs qui la défendaient. — *Gérard* (Nicolas), fusilier à la 17e de ligne, né à Lion. Le 4 nivose an 7, il exhorta ses camarades à attaquer avec lui le couvent de Popoli dans lequel les Napolitains s'étaient retranchés : il réussit dans cette entreprise ; mais après avoir donné l'exemple d'une bravoure, qui décida du succès de l'assaut, il mourut des nombreuses blessures qu'il avait reçues dans cette action. — *Etienne* (Dominique), volontaire à la 15e de ligne, né à Vertuzet. Le 19 floréal an 8, il avait foncé seul sur une batterie ennemie, et s'était emparé d'une pièce d'artillerie, lorsqu'il fut chargé par un escadron ; sommé de se rendre, il résista avec opiniâtreté, et ne cessa de combattre qu'en perdant la vie. — *Rose* (Claude), chasseur au 15e régiment, né à Hérissé-la-Grande. (Même action que Cheslard, *voy.* Loiret, pag. 287).

*Mont-Terrible.*

*Fridelance*, grenadier à la 49e de ligne, né à Beaufort. Le 8 octobre 1792, à la bataille d'Hundscoote, il avait reçu trois blessures : ses chefs le pressaient de se retirer. « Me retirer ! leur dit-il ; jamais : je me battrai tant « qu'il me restera un souffle de vie. » Ce brave tint parole ; il fut atteint d'une balle aux premiers rangs, et expira l'instant d'après.

*Morbihan.*

*Remeur* (Joseph), chasseur au 15e régiment, né à Hen-

nebon. (Même action que Lopin, *voy*. Côte-d'Or, p. 265). — *Pervers* (Guillaume), fusilier à la 66^e de ligne, né à Lignol. Le 2^e jour complémentaire an 7, devant Manheim, ce militaire, défendant avec une ardeur incroyable une redoute que les Autrichiens voulaient emporter d'assaut, ne s'aperçut point qu'il était cerné de toutes parts. Sommé de se rendre, il répondit à coups de fusil, et se battit jusqu'à la mort. — *Pourchasse* (Yves), *idem*, né à Pleurdutte. Le 2^e jour complémentaire an 7, à Manheim, il chargea contre la cavalerie ennemie. Enveloppé par sept houlans, il en tua deux, en mit un hors de combat, en ramenait un quatrième prisonnier, et avait dispersé les autres, lorsqu'il fut coupé en deux par un boulet. — *Legal* (Jacques), *idem*, né à Saint-Fiacre. Le 2^e jour complémentaire an 7, un peloton ennemi enlevait le drapeau de la 66^e. Legal, avec deux de ses camarades, le sergent Benoist et le brave Pajeot, firent serment de le reprendre ou de mourir; ils se précipitèrent en furieux sur les Autrichiens; mais leur courage fut impuissant contre le nombre: ils furent massacrés. — *Doret* (René), *idem*, né à Presjean. Le 2^e jour complémentaire an 7, à Manheim, s'étant avancé en tirailleur avec trois de ses camarades, il avait chargé contre les houlans, en avait mis plusieurs hors de combat, et avait fait mordre la poussière à l'un d'eux, lorsqu'il se sentit frappé d'une balle. « Mes amis, dit-il alors aux trois braves qui l'accompa- » gnaient, je sens que je n'en reviendrai pas; voici mes » deux montres et ma ceinture, je vous les donne, buvez » à ma mémoire; et si quelqu'un vous demande de mes » nouvelles, dites que je suis mort avec le regret de n'a- » voir tué qu'un des ennemis de mon pays. » Il expira en prononçant ces mots. — *Conflart* (Grégoire), *idem*,

né à Nardevinne; *Mœveux* (Joseph-Pierre), *idem*, né à Plumergeai. Le 2e jour complémentaire an 7, à Manheim, cinq braves de la 66e furent cernés dans un retranchement. Sommés de déposer les armes, ils résistèrent avec une opiniâtreté sans exemple. Les Autrichiens, furieux de ce qu'ils avaient immolé plusieurs des leurs, les taillèrent en pièces. Conflart et Mœveux étaient du nombre des cinq. Leur courage était digne d'un meilleur sort. — *Philippe* (Joseph), *idem*, né à Kervelen. Le 2e jour complémentaire an 7, après avoir, par des prodiges de valeur, arraché des mains de l'ennemi un caporal de sa compagnie, il se précipita au milieu des hussards autrichiens, pour délivrer un de ses camarades qu'ils emmenaient prisonnier. Il périt victime de son dévouement. — *Legoulerecq* (Joseph). (*Voyez* son action, tom. 2, pag. 282). — *Legal* (Pierre), fusilier à la 56e de ligne, né à Hennebon. Le 12 frimaire an 5, il sauva d'une surprise les redoutes avancées du fort de Huningue, et fut tué en les défendant avec le plus grand courage. — *Chaudelet* (Pierre), caporal à la 17e de ligne, né à Noyat-Maraillot. A Benevento, il commandait un poste de huit hommes. Enveloppé par quatre cents brigands, il chargea le premier à la tête de sa petite troupe, et réussit à s'ouvrir un passage. Dans ce combat contre des forces si supérieures, il fut atteint d'une balle, et mourut des suites de sa blessure, le 1er pluviose an 7. — *Edée* (Michel), chasseur au 15e régiment, né à Carentoire. Le 27 floréal an 7, il était seul à la garde d'un canon. Attaqué par un peloton ennemi, il se défendit avec tant de vigueur et d'opiniâtreté, que nos troupes, qui étaient à une grande distance, eurent le temps d'arriver pour dégager l'intrépide chasseur et la pièce que sa résolution avait préservée.

Edée, couvert de blessures, ne survéçut pas à cette action. — *Corbet* (Joseph), *idem*, né à Lorient. Le 29 août 1793, il chargea contre deux cents rebelles Vendéens, les dispersa, et les força d'abandonner un convoi de poudre qu'ils conduisaient d'Hennebon à Auray. Quoique atteint de plusieurs coups de feu, ce brave eut encore la force de se diriger avec sa capture sur le quartier-général ; mais, à peine arrivé, il expira. — *Ropert* (Jacques). (*Voyez* son action, tom. 2, pag. 281).

*Moselle.*

*Sellier* (François). (*Voyez* son action, tom. 2, pag. 280); *Steffen* (Henri). (*Voyez* idem, pag. 281); *Nolt* (Nicolas), hussard au 2ᵉ régiment, né à Saralbe; *Wehl* (Georges), *idem*, né à Steinbach. Le 2ᵉ jour complémentaire an 7, à l'affaire de Manheim, ils percèrent deux lignes de grenadiers hongrois, pour aller s'emparer d'un colonel autrichien, et périrent au milieu des rangs ennemis, où leur extrême bravoure les avait entraînés. — *Beck* (Jean), brigadier au 18ᵉ régiment de cavalerie, né à Grosredergring. Le 27 floréal an 7, au combat de la Bormida, ce sous-officier, marchant en éclaireur avec quelques cavaliers, rencontra l'ennemi, soutint le choc contre un nombre vingt fois supérieur, et tomba percé de balles. — *Thissier* (Nicolas), brigadier au 12ᵉ régiment de chasseurs, né à Guermanche. Le 2 germinal an 7, ce brigadier, chargé d'une mission, du succès de laquelle dépendait le salut de deux escadrons et de deux demi-brigades, affronta les plus grands périls pour s'en acquitter. Après avoir réussi, il revenait avec des dépêches verbales de la plus haute importance, quand il fut rencontré par une patrouille ennemie. Enveloppé, il se dé-

fendit avec opiniâtreté, jusqu'à ce que, grièvement blessé, il tomba de cheval, et se vit réduit à l'impossibilité de continuer une résistance des plus héroïques. On voulut alors le forcer de révéler les ordres qui lui avaient été confiés; mais il préféra mourir plutôt que de livrer son secret. — *Martin* (Jean-Baptiste), sergent à la 17ᵉ de ligne, né à Myly. Le 10 frimaire an 5, tandis que les Prussiens faisaient le siège de Kell, ce sous-officier, accompagné de quelques-uns de ses camarades, se porta en avant de sa compagnie, poursuivit les assiégeans jusques dans leurs retranchemens, et leur enleva deux pièces de canon. L'ennemi s'étant présenté en force pour les reprendre, le brave Martin aima mieux périr que de les abandonner. — *Valentin* (François), sergent à la 10ᵉ de ligne, né à Montre-Sienne. Après s'être signalé par sa valeur à l'armée du Rhin et à celle de la Moselle, où son sang avait plusieurs fois glorieusement coulé, il s'immortalisa en Italie, notamment pendant la première et la seconde attaque de Saint-Jacques, en Ligurie. Deux fois il s'était élancé dans les redoutes où, le 29 germinal an 8, il fut enseveli au milieu des ennemis que sa bravoure avait immolés. — *Danner* (Jacob), fusilier à la 37ᵉ de ligne, né à Verbat. Le 25 floréal an 7, au oombat de Davos, dans le pays des Grisons, il fit vingt-deux prisonniers, et fut tué en se précipitant, pour la troisième fois, dans les rangs de l'ennemi. — *Messinger* (François), carabinier à la 5ᵉ légère, né à Bergue-Tange. Le 29 fructidor an 4, la garnison autrichienne de Mantoue, ayant fait une sortie, se dirigeait sur Governolo, lorsqu'un soldat fonça vers une des batteries qui protégeaient sa marche, et s'empara de deux pièces de canon, après avoir tué ou dispersé les canonniers qui les manœuvraient. Ce sol-

dat se nommait Messinger; il fut mortellement blessé dans cette action. — *Colas* (Nicolas), chasseur au 21e régiment, né à Clouanges. Le 25 prairial an 8, il se laissa entraîner par son ardeur à poursuivre l'ennemi, et fut cerné par un peloton autrichien; il se fit jour, en sabrant tout ce qui s'opposait à son passage; mais, en arrivant près de ses camarades, il tomba noyé dans son sang, et expira sur-le-champ. Cet intrépide chasseur avait reçu vingt-sept coups de sabre, et un coup de feu lui avait traversé le corps.

*thes (Deux-).*

*Peters* (Jean-Baptiste), dragon au 1er régiment, né à Anvers; mort à l'affaire d'Ingeltingen, en protégeant la retraite de deux pièces de canon.

*Nièvre.*

*Geoffroi* (Philippe), grenadier à la 76e de ligne, né à Brachy. Il combattit, le 13 floréal an 6, contre les révoltés de Schwitz, et reçut la mort, après en avoir mis plusieurs hors de combat. — *Planchard* (Jean), fusilier dans la 3e de ligne, né à la Charité. Il sauta dans les retranchemens de Kell, le 10 nivose an 5, et y périt glorieusement. — *Thévenot* (Lazare), fusilier dans la 44e de ligne, né à N..... Il fut mortellement frappé, le 21 ventose an 7, en se précipitant le premier sur un poste autrichien. — *Chanial* (Denis), fusilier à la 17e de ligne, né à la Chapelle. Lorsque la division Duhesme quitta les hauteurs de Ober-Medlingen, en Souabe, elle se vit obligée de battre en retraite sous les yeux de l'ennemi. Sa marche, qui dura plus de dix heures, fut inquiétée par une fusillade des plus vives. Chanial, voulant arrêter les progrès des Autrichiens, coupa le pont qui avait servi

de passage à ses camarades, et perdit la vie en se dévouant à leur salut, le 24 thermidor an 4. — *Morlet* (Jean), fusilier à la 17^e^ de ligne, né à Champagne. A la bataille de Bibrac, 9 vendémiaire an 5, pendant la retraite de Moreau, Morlet chargea avec courage les batteries de l'ennemi, et fut tué sur le champ de bataille. — *Truchot* (Jean-Baptiste), fusilier à la 17^e^ de ligne, né à Villiers. Le 4 nivose an 7, il entra le premier dans le couvent de Popoly, défendu avec opiniâtreté par les Napolitains, et fut tué d'un coup de feu. — *Legaré* (Jean), soldat à la 85^e^ de ligne, né à Magny. Il défendit longtemps, avec courage, une redoute attaquée par les Turcs ; mais, voyant qu'elle allait tomber en leur pouvoir, il se fit sauter en mettant le feu à la poudrière, 14 fructidor an 7. — *Bachelin* (Pierre), fusilier à la 100^e^ de ligne, né à Maix. Il fit, contre la cavalerie autrichienne, une vigoureuse résistance, et périt, le 25 prairial an 8, après avoir abattu à ses pieds un grand nombre d'ennemis.

### *Nord.*

*Peroux* (Joseph), hussard au 2^e^ régiment, né à Valenciennes. Le 1^er^ floréal an 5, il attaqua, au milieu de son peloton, un officier ennemi, et fut mortellement frappé. — *Houdart* (Julien), fusilier à la 90^e^ de ligne, né à Chereng. Il poursuivait les Anglais en déroute, lorsque, voulant s'emparer d'une pièce de canon, il fut tué, le 10 vendémiaire an 8. — *Dégord* (Joseph), fusilier à la 54^e^ de ligne, né à Pépincourt. Le 3^e^ jour complémentaire an 7, il pénétra le premier dans une redoute dont il parvint à chasser l'ennemi. Dégord périt dans cette action. — *Durauchelle* (Paul), grenadier dans la 60^e^ de

ligne, né à Lille. Il reçut la mort, le 5 nivose an 9, à l'attaque de Vallegio, dont son courage assura la prise. — *Billiow* (Jean Wiroc), fusilier dans la 60ᵉ de ligne, né à West-Capel. Tué en Hollande, le 1ᵉʳ vendémiaire an 8, en se livrant, avec trop d'ardeur, à la poursuite de l'ennemi. — *Castelle* (Adrien), dragon au 1ᵉʳ régiment, né à Valenciennes. A la bataille de Marengo, 25 prairial an 8, il fit mettre bas les armes à quarante grenadiers Hongrois qu'il conduisit au quartier-général. Il rentra dans les rangs, et fut tué peu de temps après. — *Paremant* (Pierre-Joseph), brigadier au 2ᵉ régiment des chasseurs à cheval, né à Vazennes. Au combat de Bischwiller, le 18 octobre 1793, il défendit, contre les Autrichiens, le passage d'un pont. Cerné par une troupe vingt fois plus nombreuse que la sienne, il résista avec opiniâtreté, donna à ses camarades le temps de se mettre en défense, et mourut percé de mille coups.

## *Oise.*

*Richard* (Jean-Louis), sergent à la 13ᵉ de ligne, né à Noailles. Ce courageux sous-officier, qui s'était immortalisé devant Jaffa, fut tué au siège de Saint-Jean-d'Acre, le 20 floréal an 7.—*Malière* (Charles-François), fusilier à la 98ᵉ deligne, né à Golancourt, il faisait partie d'un détachement de douze hommes chargés de l'escorte de plusieurs voitures de munitions de guerre. Ces braves, attaqués au détour d'un bois par un parti de hussards, firent si bonne contenance, que les ennemis, forcés d'abandonner leur proie, laissèrent sur le champ de bataille un grand nombre de leurs morts. Malière, entraîné alors par son courage, les poursuivit à toute outrance, et périt dans une lutte que son

isolement rendait trop inégale. — *Decoudun* (Jacques), cavalier au 17e régiment, né à Augecourt. Il fut tué par un boulet, le 18 mars 1793, en sauvant une pièce de canon qui était tombée au pouvoir de l'ennemi. — *Dereux* (Jean-Baptiste), fusilier dans la 60e de ligne, né à N....... Le 21 prairial an 8, il se porta avec une patrouille sur le glacis de Pizzighitone, et fut tué par le feu de la place. — *Décorne*, fusilier à la 60e de ligne, né à Lille. Les Français, assiégés dans Porto-Ferrajo, firent une si vigoureuse sortie, le 19 vendémiaire an 10, que les Anglais prirent la fuite, et se rembarquèrent en désordre. Décorne s'attacha à les poursuivre, et, se laissant emporter par la fougue de son courage, tomba au milieu de la foule ennemie où il fut immolé. — *Grimard* (Nicolas), chasseur à cheval dans le 12e régiment, né à Bavay. Le 12 floréal an 7, Grimard, étant posté en tirailleur, aperçut un officier-général autrichien, qui, accompagné d'une faible escorte, s'approchait de l'armée française, pour en observer les mouvemens. Il fondit audacieusement sur lui, et le renversa d'un coup de sabre; mais lui-même reçut à l'instant une blessure mortelle. — *Dercle* (Dominique), sergent à la 107e de ligne; *Delaye* (Louis-François-Joseph), et *Swinden* (Alexandre), né à Stenewerezk, caporaux dans le même corps. Ces trois militaires, après s'être distingués par d'éminens services, et avoir donné les preuves d'une éclatante bravoure, trouvèrent au champ d'honneur une mort glorieuse. — *Canon* (Amand), cavalier au 16e régiment, né à Solem. Il chargea contre six hussards autrichiens, pour dégager un de ses camarades, et ne périt qu'après avoir donné la mort à deux ennemis. — *Boursier* (Louis), cavalier au 17e régiment, né à Remy. Seul,

il combattit contre un peloton ennemi. Suppléant à la force par la valeur et l'adresse, il rendit longtemps la lutte indécise. Déjà même il était parvenu à terrasser plusieurs de ses adversaires quand, épuisé de fatigue et sans espoir de secours, il succomba enfin. Cette action brillante eut lieu à Samar, le 23 mai 1793. — *Sénémont* (Bernard), grenadier à la 66e de ligne, né à Etoui. A l'affaire de Manheim, 2e jour complémentaire an 7, il tua un autrichien, en blessa plusieurs et fut atteint mortellement d'une balle, après avoir sauvé deux de ses camarades des mains de l'ennemi. — *Jodard* (Antoine), caporal dans la 60e de ligne, né à Béville-Saint-Lucien. Même trait que Décorne, page 315. — *Converchel* (Antoine), fusilier dans la 44e de ligne, né à Fictoix, mort, le 5 vendémiaire an 8, à la poursuite de l'ennemi qu'il avait puissamment contribué à mettre en déroute. — *Gosset* (Julien), caporal dans la 107e de ligne, né à Beauvais. Il périt au champ d'honneur, le 5e jour complémentaire an 7, avec la réputation d'un brave. — *Delasalle*, grenadier à la 49e de ligne, né à Livry. A l'affaire d'Alkmar, 10 vendémiaire an 8, il se fit remarquer par son intrépidité. Blessé sept fois, il refusa constamment de quitter son poste, et y trouva une mort glorieuse. — *Levasseur* (Antoine), fusilier à la 58e de ligne, né à N....... Il pénétra sous le feu de l'artillerie du fort de Bard, dans la petite cité du même nom, y déploya un grand courage contre les Autrichiens qui tiraient sur lui presque à bout portant et y reçut la mort le 3 prairial an 8. — *Delamare* (Pierre), tambour dans la 13e de ligne, né à Hodène-l'Evêque. Au siège de Jaffa, le 17 ventose an 7, il saisit une échelle, la dressa contre les murs sous le feu de la mousqueterie

ennemie, et fut percé d'une balle en montant à l'assaut. — *Dehaitre* (Pierre), sergent dans la 13ᵉ de ligne, né à Bouillant. (Même action que le précédent). — *Leriche* (François), grenadier à la 13ᵉ de ligne, né à Bréale. Ce soldat intrépide s'était distingué à Jaffa où il avait obtenu un fusil d'honneur ; de nouveaux exploits ajoutèrent à sa réputation : il périt devant Saint-Jean-d'Acre le 20 floréal an 7.

*Orne.*

*Péchard* (Jean-Louis), grenadier dans la 83ᵉ de ligne, né à Saint-Eugène. Il fut l'un de ces quatre grenadiers qui, étant placés en tirailleurs, le 24 messidor an 8, se réunirent et chargèrent ensemble un peloton de cavalerie ennemie qu'ils forcèrent à battre en retraite. Blessés à mort quelques instans après par une décharge de mitraille, ils tombèrent tous quatre sur le champ de bataille. Leurs camarades accouraient pour les secourir : *C'en est fait*, dirent-ils, *vos soins sont inutiles ; marchez à notre place à la poursuite de l'ennemi*, et ils expirèrent. — *Courtin* (Jean), fusilier à la 90ᵉ de ligne, né à Laigle. Il mourut le 10 vendémiaire an 8, après avoir défendu vaillamment une dune qui assurait la retraite des tirailleurs français. — *Bourdon* (Pierre-Marin), fusilier à la 90ᵉ de ligne, né à Genetay. Posté en tirailleur, il avait déjà fait plusieurs prisonniers, lorsqu'il fut tué le 10 vendémiaire an 8. — *Lochon* (Nicolas), sergent dans la 110ᵉ de ligne, né à Gouville. Ce sous-officier gravit l'un des premiers le Simplon, le 24 prairial an 7 ; il débusqua seul un poste établi sur le revers de la montagne, et fut renversé d'un coup de feu pendant qu'il luttait corps à corps avec un des insurgés les plus redoutables.

*Ourthe.*

*Marquet* (Joseph), volontaire à la 36e de ligne, né à Saive. Un boulet lui emporta la cuisse, à la bataille de Moeskirch, en Souabe, le 15 floréal an 8. Prêt à rendre le dernier soupir, il recueillit ses forces, et s'écria : *Vive la République!* Son frère qui combattait près de lui, s'empressa de le secourir : *Laisse-moi*, lui dit-il, *et va au champ d'honneur où t'attendent tes camarades*.

*Pas-de-Calais.*

*Sambor* (Jean-Baptiste), sergent de grenadiers à la 106e de ligne, né à Calais. Ce militaire avait un grand courage et une force prodigieuse. Quand il se trouvait en présence de l'ennemi, il saisissait son arme par le canon, et, frappant à coups de crosses, il jettait dans les rangs la terreur et la mort. Le 10 floréal an 8, son audace leporta au milieu d'un corps ennemi où, comme à son ordinaire, il fit un affreux carnage. Entouré de tous côtés, il opposa partout une résistance vigoureuse. Prêt à succomber sous le nombre, il voulut vendre chèrement sa vie, et lorsqu'enfin un coup de feu l'eut précipité sur le champ de bataille, ses adversaires, en comptant leurs morts, déplorèrent leur victoire. — *Goudemau* (André), sergent de grenadiers de la 79e de ligne, né à Barly. Il mourut, le 11 ventose an 7, à Saint-Salvador, près Corfou, en défendant avec opiniâtreté une brèche par où les Russes et les Turcs réunis voulaient pour la troisième fois pénétrer dans le fort. — *Gilles* (Thomas), grenadier à la 79e de ligne, né à Saint-Leu. Pendant la bataille d'Isny, 4e jour complémentaire an 4, Gilles, se voyant près de tomber dans les mains

des Autrichiens, se précipite au milieu de leurs rangs, donne la mort à deux ennemis, et continue à combattre jusqu'à ce que lui-même succombe à ses blessures. — *Pauquet* (Georges), fusilier à la 14e de ligne, né à Ainchy. Atteint d'un coup mortel le 6 germinal an 7, il semble oublier sa douleur, fait encore plusieurs décharges, et ne cesse de combattre qu'en cessant de vivre. — *Carré* (Jean-Baptiste), cavalier au 18e régiment, né à Martin. Après avoir chargé devant Vérone sur deux bataillons autrichiens, le 6 germinal an 7, il se plaça avec quelques cavaliers à la bouche d'un défilé, arrêta les ennemis, et tomba percé de plusieurs coups de feu.

*Puy-de-Dôme.*

*Falavar* (Jean), grenadier à la 85e de ligne, né à Coussigné; mort à Jaffa, le 14 germinal an 7, après avoir enlevé un drapeau. — *Chanut* (Joseph), cavalier au 18e régiment, né à Tourrelle. Au passage du Leck, 15 fructidor an 4, après s'être signalé dans plusieurs charges, il se porta en avant pour découvrir un escadron de hussards ennemis. Parvenu à quelque distance, il aperçut l'embuscade, avertit ses camarades, et tomba percé d'une balle.

*Pyrénées. (Basses-)*

*Dieste* (Jacques), fusilier à la 4e de ligne, né à ..... Le 27 brumaire an 5, il pénétra le premier dans le château d'Arcole dont il avait forcé l'entrée, tua et fit prisonniers un grand nombre d'Autrichiens, et reçut la mort en affrontant de nouveaux dangers.

*Pyrénées (Hautes-).*

*Clarac* (Augustin), chasseur au 24e régiment, né à Marsac. Le 12 thermidor an 4, une colonne ennemie

s'était emparé de Brescia. Soixante hommes du 24e régiment, surpris dans leur quartier, sont sommés de se rendre : ils s'y refusent. Une mort certaine menace quiconque osera se montrer. Ce péril ne peut effrayer Clarac : il sort et fond sur les premiers qu'il rencontre ; mais une grêle de balles arrête son impétuosité en terminant sa vie.

*Pyrénées (Orientales).*

(Le travail n'a pas été fait).

*Rhin (Bas-).*

*Maillard* (Jean) chasseur à la 6e légère, né à Colmar. Le 9 messidor an 2, ce brave, dont le nom avait été cité glorieusement dans plusieurs combats, se signala dans la guerre contre les Vendéens. Sa valeur leur fut fatale; mais, après avoir affronté long-temps avec succès les plus grands périls, il tomba dans une embuscade, et fut désarmé avant d'avoir pu se mettre en défense. On voulut alors le forcer à crier : *Vive le Roi !* « Non, répondit-il aux rebelles dont toutes les baïonnettes se croisaient sur lui : *vive la République ! vive la liberté !* c'est le cri des amis de la patrie. *Vive la liberté !* » répéta-t-il encore, et il tomba percé de mille coups. — *Schelestat* (Mathias), maréchal-des-logis au 18e régiment de cavalerie, né à Fermesshein. Le 26 vendémiaire an 4, dans l'affaire en avant de Manheim, ce sous-officier, enveloppé par l'ennemi, occupa long-temps six cavaliers autrichiens, les blessa et les dispersa tous six ; mais, assailli de nouveau, et couvert de blessures, il tenta vainement de se faire jour. Il pouvait se rendre, il préféra mourir. — *Jesel* (Joseph), hussard au 2e régiment, né à Bouguenom. Le 12 brumaire an 2, il

il chargea contre cinquante dragons ennemis, et délivra deux grenadiers qu'ils emmenaient prisonniers. Il périt en se dévouant une seconde fois. — *Martel* (Jacob), *idem*, né à Hoelsloch. Le 3 brumaire an 2, ce hussard, cerné par une compagnie d'infanterie, sabra et culbuta tout ce qui s'opposait à son passage, tua six ennemis, et rejoignit son régiment en ramenant deux prisonniers. Une heure après, il mourut des blessures qu'il avait reçues dans ce combat. — *Gams* (Antoine), *idem*, né à Rosenheim; *Wolff* (Jacques), *idem*, né à Schwobweiller. Le 2e jour complémentaire an 7, ces deux braves et quelques-uns de leurs camarades, s'étant laissés entraîner par trop d'ardeur, dépassèrent les lignes ennemies. Cernés par un bataillon de grenadiers hongrois, ils firent serment de périr plutôt que de se rendre. Leur courage et une indomptable résolution les firent triompher : ils se frayèrent un chemin en portant la mort autour d'eux; mais, après ce jour, ils ne devaient plus prendre part à de nouveaux combats; percés de mille balles, ils cessèrent de vivre. — *Vendelin* (Jean), sergent à la 69e de ligne, né à Schelestat. Ses exploits en Italie lui avaient fait décerner un sabre d'honneur. L'Egypte le vit se signaler de nouveau. Le 26 floréal an 7, il expira au champ d'honneur. — *Kunh* (Pierre), brigadier au 17e régiment de dragons, né à Rheinzabern. Le 4 prairial an 2, à l'affaire de la Rehütte, ce soldat, quoique démonté, continua à poursuivre l'infanterie ennemie. Il avait tué ou blessé un grand nombre de fantassins, lorsqu'il essuya la mousqueterie d'un bataillon, et tomba mortellement frappé. — *Besançon* (Nicolas), maréchal-des-logis au 17e régiment de dragons, né à Bouquenom. Le 4 prairial an 2, il

fonça seul sur deux cents hussards de Wurmser, les culbuta, se fit jour jusqu'à un général autrichien qu'il attaqua au milieu de sa troupe, et à qui il porta plusieurs coups de sabre. Il allait le faire prisonnier, lorsque, pour se sauver, l'Autrichien se laissa tomber de cheval, et s'enfonça dans un marais où il fut impossible de l'atteindre. Deux ans après, l'intrépide Besançon se distingua dans un engagement qui eut lieu près Bopfingen. Sept chevau-légers menaçaient trois chasseurs de notre infanterie légère : il résolut de leur arracher ce triomphe. Il chargea sur les cavaliers ennemis, fit mordre la poussière aux trois premiers, et blessa un quatrième qu'il fit prisonnier, força les autres à prendre la fuite, et rendit ainsi à la liberté les chasseurs pour lesquels il s'était dévoué. Ce sous-officier avait l'habitude des périls. Le 29 vendémiaire an 5, près d'Einmedingen, il se précipita sur un peloton de hussards qui sabraient nos tirailleurs, et l'obligea à la retraite, après lui avoir fait éprouver une perte considérable en morts et en blessés. Aussi infatigable que courageux, Besançon vola à de nouveaux exploits ; mais une balle le frappa au front au moment où, vainqueur dans un combat singulier, il enlevait un drapeau, dernier trophée de sa valeur. — *Guthmann* (Michel), sergent à la 94e de ligne, né à Wetersheim. Le 3 vendémiaire an 8, après avoir fait quatre prisonniers, il marchait à la tête des tirailleurs, et était entré de vive force dans le village d'Ussenachs, lorsqu'il fut emporté par un boulet. — *Metz* (S.), soldat à la 49e de ligne, né à ..... Le 17 fructidor an 4, à Wurtzbourg, il fonça seul à la baïonnette sur un peloton de cavalerie ennemie qui, épouvanté de cette audace, se mit en pleine déroute. Metz, s'étant laissé entraîner par trop d'ardeur à la poursuite des

fuyards, fut cerné : il résista long-temps ; mais une balle trancha le fil de ses jours. — *Heleschleger* (Jean), fusilier à la 17ᵉ de ligne, né à Vilgoltheim. Le 1ᵉʳ floréal an 5, ce soldat, étant en tirailleur, affronta le premier la mitraille d'une pièce de canon dont il s'empara, après avoir tué ou dispersé les canonniers qui la servaient. Ses camarades accoururent pour l'aider à emmener sa capture ; mais, chargés au même instant par la cavalerie ennemie, ils battirent en retraite. Le brave Heleschleger resta seul pour défendre sa pièce ; sa résistance fut des plus opiniâtres : il tua cinq cavaliers, et ne cessa de combattre, qu'en cessant de vivre. — *Deutsch* (Henri), chasseur à la 14ᵉ légère, né à Griesbach. Le 4 messidor an 8, ce soldat, assailli par douze houlans, les attendit de pied ferme, en tua trois, en mit deux hors de combat, et tomba lui-même percé de neuf coups de lance. — *Pfander* (Michel), maréchal-des-logis au 17ᵉ de dragons, né à Fromülh. Le 4 prairial an 2, à l'affaire de la Rehütte, il perça deux lignes d'infanterie, fonça sur une batterie, sabra cinq canonniers sur leurs pièces, se porta rapidement au seul endroit par où l'ennemi pût effectuer sa retraite, arrêta seul une colonne nombreuse qui cherchait un passage à travers un marais, tua ou mit hors de combat les premiers qui voulurent franchir la chaussée, et donna ainsi à nos troupes le temps d'arriver. Cette résistance immortalisa le brave Pfander : mais il ne jouit pas de son triomphe ; après l'action, on le trouva sur le champ de bataille. Son cheval et lui étaient percés de mille balles.

### *Rhin (Haut-).*

*Franc* (Henri), grenadier à la 90ᵉ de ligne, né à Ochevir. Le 14 vendémiaire an 5, ce brave, assailli par

quatre dragons ennemis, en avait tué deux, quand il fut enveloppé par un plus grand nombre, et haché à coups de sabre. — *Galon* (David), fourrier à la 66e de ligne, né à ...... Le 2e jour complémentaire an 7, ce sous-officier, marchant avec sa compagnie, qui battait en retraite sur un pont que déjà menaçait la hache des pontonniers, aperçut sur les derrières quelques-uns de ses camarades enveloppés par des houlans. Aussitôt, sans considérer le danger, il vola à leur secours, suivi de quelques braves à qui il fit partager sa généreuse résolution. Attaquer les houlans, en tuer plusieurs, et disperser les autres, fut l'affaire d'un instant; mais ceux-ci étant revenus plus nombreux, le combat s'engagea de nouveau, et l'intrépide fourrier succomba après des efforts d'une bravoure prodigieuse. — *Laisné* (Jacques), caporal à la 3e de ligne, né à Belfort. Le 10 floréal an 8, pendant le blocus de Gènes, il se signala dans une sortie : à la tête d'un faible détachement, il soutint le choc d'une colonne formidable, dont il essuya plusieurs décharges à bout portant. On put alors le croire invulnérable; mais bientôt une balle lui ayant traversé la poitrine, il montra que les approches de la mort n'abattent pas le courage du guerrier dont toutes les pensées se rapportent à la patrie. A son dernier soupir, il animait encore les soldats par ses discours et ses gestes, les exhortant du ton le plus énergique à prolonger leur résistance. — *Moinat* (Marie), caporal au même corps que le précédent, né à Saint-Dizier. Le 20 floréal an 8, il chargea seul sur un peloton, tua cinq Autrichiens, et tomba percé de plusieurs coups de baïonnette. Six jours après, il mourut dans un hôpital. — *Gandelle* (Hubert), chasseur au 7e régiment, né à

Orbey. (Même action que Suchey et Durit. *Voyez* Ain, page 252). — *Schewaller* (Gangolfe), chasseur au 1er régiment, né à Lautenbac. Le 3 floréal an 5, à Visbaden, il s'était précipité au milieu des rangs ennemis où il avait fait prisonnier un colonel, lorsque, dans une seconde charge, une balle l'atteignit au cœur. — *Frantz* (Thiébaut), brigadier au 2e régiment de hussards, né à Thann. — *Jenny* (Michel), soldat au même corps, né à Gebviller. (Même action que Gams et Wolff. *Voyez* Rhin (Bas-); page 321.)— *Volff* (Jean-Baptiste), fusilier à la 56e de ligne, né à Rofack. Le 12 frimaire an 5, lorsque les Autrichiens tentèrent l'assaut de la demi-lune du fort de Huningue, il s'élança sur eux, en assomma plusieurs avec la crosse de son fusil, et fut victime de son courage. — *Klein* (Frédéric), *idem*, né à Ribeauvilliers. Le 6 germinal an 6, il affronta la mitraille d'une batterie, et tomba atteint d'une balle, au moment de s'emparer d'une pièce de canon dont il avait tué les canonniers.— *Schérer* (. . . .), fusilier à la 49e de ligne, né à Oberdorff. Le 3e jour complémentaire an 7, à Bergen, il fit seul douze prisonniers russes, et périt après cette action. — *Schwalin* (Simon), sergent au même corps que le précédent, né à la Magdeleine. Le 5e jour complémentaire an 7, à la bataille de Bergen, il reçut la mort dans les batteries anglaises, en chargeant le premier sur une pièce de canon que son intrépidité fit tomber au pouvoir des Français. — *Villemain* (. . . . .), grenadier au même corps, né à Sainte-Croix-aux-Mines; *Martin* (. . . . .), *idem*, né dans la même ville. A la bataille de Hondscotte, le 8 septembre 1792, ces deux grenadiers devançant leurs camarades, affrontèrent la mitraille de quatre pièces de canon, dont la prise fut le résultat

de l'élan qu'ils avaient donné. Cette intrépidité leur coûta la vie. — *Hindermann* (. . . . .), *idem*, né à Bebelheim. Le 14 messidor an 4, au passage du Rhin devant Saint-Sébastien, il fonça le premier sur six pièces de canon, dont la mitraille portait la mort dans nos rangs. Parvenu à deux toises de la batterie ennemie, il fut foudroyé. — *Habert* (. . .), *idem*, né à . . . Le 14 messidor an 5, ce grenadier, s'étant avancé sous un feu des plus meurtriers pour enlever du champ de bataille son caporal dangereusement blessé, eut la tête emportée par un boulet. — *Baradez*, *idem*, né à Bon-homme. Le 8 vendémiaire an 5, à la bataille de Neuwied, il s'élança dans les rangs ennemis pour sauver un de ses camarades qu'il parvint à dégager après avoir tué trois cavaliers. Il périt dans la même journée en se dévouant une seconde fois. — *Michel* (. . . .), *idem*, né à Wittelsheim. Le 24 fructidor an 7, il était blessé mortellement; mais son agonie fut fatale aux ennemis. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il continua la fusillade. Deux officiers tombèrent sous ses coups, et il faisait un dernier effort pour soulever son arme, quand une balle le frappa à la tête. — *Murer* (Georges), chasseur au 15<sup>e</sup> régiment, né à . . . . . (Même action que Cheslard. *Voy*. Loiret, page 287.) — *Debnath* (Michel), brigadier au 17<sup>e</sup> régiment de dragons, né à Rouffach. Le 21 pluviose an 2, il faisait partie d'un détachement envoyé pendant la nuit pour surprendre un poste. L'ennemi était nombreux, et l'entreprise des plus périlleuses: Debnath se dévoua pour en assurer le succès. Il se sépara de ses camarades, s'avança seul, se glissa entre les vedettes sans en être aperçu, et parvint ainsi jusqu'au centre du village où

le poste était établi. Il fit alors le commandement d'*escadron en avant*, tandis que le détachement, entrant par le côté opposé, accourait au galop en sonnant la charge. Ce stratagème du brigadier eut le résultat qu'il s'en était promis. Epouvanté et se croyant cerné, l'ennemi mit bas les armes. Le 14 messidor an 8, ce sous-officier, marchant en éclaireur sur la route de Munich à Parstorff, aperçut trois dragons français qui, enveloppés de toutes parts, étaient au moment d'être faits prisonniers. Aussitôt il prit la résolution de les délivrer : après des prodiges de bravoure, il avait enfin réussi, lorsqu'emporté par son courage à la poursuite de quelques hussards qu'il avait dispersés, il tomba dans une embuscade. Trente cavaliers, cachés derrière une haie, fondirent à la fois sur lui. « Prisonnier, prisonnier, s'écria un officier ennemi.—Non! répondit Debnath, un Français se bat; mais il ne se rend pas ». En même temps il fonce sur l'officier, lui plonge son sabre dans la poitrine, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, se fait jour à travers les trente cavaliers, et rejoint son corps avec neuf coups de sabre. Douze jours après, il mourut de ses blessures.

*Rhône.*

*Ducôté* (Antoine), sergent à la 109e de ligne, né à Saint-Jean-Dardière. Le 4 prairial an 2, il fut assailli par sept hussards prussiens, dont trois mordirent la poussière; les quatre derniers, épouvantés de l'adresse d'un si terrible adversaire, prirent la fuite et ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs chevaux. Le 10 messidor an 4, Ducôté se signala de nouveau par un courage à toute épreuve; entouré par un gros de cuirassiers ennemis, il s'ouvrit un passage avec sa baïonnette, et rentra à son

régiment après avoir reçu onze coups de sabre. Ce brave périt les armes à la main le 11 ventose an 5. — *Aurest* (Nicolas), sergent au même corps, né à Beaujeu. Le 4 prairial an 2, il sauva une pièce de canon. Le 29 messidor suivant, il chargea avec deux grenadiers contre une compagnie autrichienne à qui il fit mettre bas les armes. Il fut tué un mois après en affrontant de nouveaux périls. — *Palleron* (Louis), brigadier au 1er régiment de chasseurs. A l'affaire de Welsteïd, il se précipita seul sur les dragons de Latour, et ramena un grand nombre de prisonniers; étant revenu à la charge, il tomba couvert de blessures, et mourut quelques jours après dans l'hôpital de Strasbourg. — *Lachaux* (Etienne), cavalier au 17e régiment, né à Saint-Chaumont. Le 23 mars 1793, à Sainar, il chargea intrépidement sur un carré d'infanterie; cerné à son retour par un peloton de cavaliers ennemis, il se défendit long-temps avec fureur; on lui offrit la vie, s'il voulait se rendre, il préféra combattre et tomba percé de mille coups. — *Carron* (Didier), maréchal-des-logis-chef au 16e régiment de dragons, né à Saint-Genis-Laval. Le 10 vendémiaire an 4, à l'affaire de Nonencourt, son audace dans une charge arrêta les rebelles, qui malgré, la supériorité de leurs forces, furent obligés d'évacuer la ville. Ce brave perdit la vie dans cette action dont les résultats furent glorieux pour les armes de la République. — *Davreuil* (Jean), sergent à la 44e de ligne, né à Lyon. Le 3 vendémaire an 8, il traversa la Limath à la nage, fonça l'un des premiers sur les postes ennemis et fut massacré après avoir fait des prodiges de valeur. — *Davreuil* (N....), fusilier au même corps que le précédent, né à Lyon. Ce soldat qui, pendant toute la campagne,

s'était distingué par des actes d'une extrême bravoure, mourut au champ d'honneur le 5 vendémiaire an 8. — *Blanchet* (Antoine), *idem*, né à ... Le 23 fructidor an 6, il fut mortellement blessé après avoir tué plusieurs cavaliers et causé par son intrépidité la déroute de l'ennemi. — *Collet* (Jacques), fusilier à la 56e de ligne. Le 12 frimaire an 5, sa valeur brilla pour la dernière fois dans Huningue, où il périt en défendant le fort avec intrépidité. — *Duboz* (Michel), fusilier à la 109e de ligne, né à Manant. Le 17 ventose an 7, il s'élançait pour la seconde fois dans les retranchemens ennemis, quand il fut renversé par une décharge de mousqueterie, et expira sur-le-champ. — *Marly* (Jean-Baptiste), cavalier au 19e régiment, né à Charnex. Le 12 frimaire an 8, à Wisloch, le 19e régiment s'avançait dans une sortie pour débusquer les assiégeans qui occupaient une position des plus formidables; les premiers qui l'aborderaient étaient certains de périr: le brave Marly a résolu d'affronter un si grand péril; accompagné de quelques-uns des plus intrépides d'entre ses camarades, il s'élance et culbute tout ce qui s'oppose à son passage. Parvenu au pied de la position, son cheval est tué, lui-même est grièvement blessé; mais il se relève aussitôt, et frappant d'estoc et de taille, il porte des coups mortels à tout ce qui l'entoure; cependant ses forces s'épuisent, son sang coule en abondance, l'ennemi accourt en foule, il veut encore résister; inutiles efforts! il succombe.

*Sambre-et-Meuse.*

(Le travail n'a pas été fait).

*Saône (Haute).*

*Roussel* (Gabriel), sergent à la 44e de ligne, né à ....

Le 24 prairial an 8, à Marengo, il marchait en avant de la colonne dont il faisait partie, et avait fait mordre la poussière à plusieurs fantassins ennemis, quand une balle le frappa au cœur. — *Boichard* (Pierre-François), fusilier au même corps, né à Rozey. Le 6 vendémiaire an 8, il fonça le premier à la baïonnette sur une colonne russe qui fut mise en déroute; il périt au milieu des rangs ennemis où l'avait précipité son ardeur. — *Pique* (Jean-Baptiste), maréchal-des-logis-chef au 4e régiment de chasseurs, né à Valeroy. Le 17 nivose an 7, il chargea avec deux hommes de sa compagnie sur une batterie ennemie; ils avaient sabré douze canonniers, et se disposaient à emmener les pièces, lorsqu'assaillis par un régiment de cavalerie, ils furent massacrés. — *Baudier* (Pierre), brigadier au 19e régiment de cavalerie, né à Chissey. Le 29 floréal an 2, à la bataille de Lannoy, il chargea cinq fois contre les Autrichiens; mais à la dernière, il fut blessé mortellement après en avoir sabré un grand nombre. — *Bernard* (Joseph), sergent au 5e régiment d'artillerie à pied, né à Fleurey-les-Faverney. Le 20 août 1793, il commandait une pièce de canon, et préféra mourir plutôt que de l'abandonner. — *Desprez* (Joseph), caporal au même corps, né à *idem*. Le 11 septembre 1793, il fut haché sur une pièce de canon qu'il défendait avec le plus grand courage. — *Laplace* (Joseph), maréchal-des-logis au 18e régiment de cavalerie, né à Sellières. Le 1er germinal an 3, ce sous-officier, occupé de relever les vedettes des avant-postes devant Mayence, fut tout-à-coup investi par deux cents hussards: il n'avait avec lui que six cavaliers, mais ces braves n'étaient pas habitués à compter le nombre de leurs ennemis; fort de leur courage et de sa propre résolution,

Laplace tente de s'ouvrir un passage ; il fond sur les hussards, renverse tout ce qui lui oppose de la résistance, est poursuivi par l'ennemi, se défend avec fureur, disperse les assaillans, est attaqué de nouveau, combat encore et sort enfin vainqueur de cette lutte inégale. C'était là son dernier exploit ; en rentrant à sa compagnie, il tomba baigné dans le sang qui s'échappait de ses blessures, et expira bientôt après. — *Poncelin* (François), grenadier à la 83ᵉ de ligne, né à Gray ; *Gardot* (Charles), *idem*, né à Chausey; *Constantin* (Jacques), *idem*, né à Courcuire. Le 24 messidor an 8, ces grenadiers étant en tirailleurs, chargèrent ensemble sur un peloton de cavalerie et le forcèrent à la retraite : ils poussaient vigoureusement les fuyards la baïonnette dans les reins et avaient déjà fait plusieurs prisonniers, quand tous trois furent renversés par le même coup de mitraille ; quelques-uns de leurs camarades accoururent alors pour les transporter à l'ambulance : « Laissez-nous ici, s'écria l'un » des blessés, afin que nous mourrions plus près de l'en- » nemi; nous ne vous demandons qu'un dernier service, » c'est d'achever ce que nous avons commencé ». Ces trois braves restèrent sur le champ de bataille ; une heure après, ils n'étaient plus. — *Mogin* (Nicolas), sergent-major à la 17ᵉ de ligne, né à Vezoul. Le 11 frimaire an 5, devant Kell, il se précipita l'un des premiers dans un retranchement ennemi, où il demeura long-temps exposé à une mousqueterie des plus terribles ; atteint de plusieurs balles et couvert de coups de baïonnettes, il parut insensible à la douleur, et ne cessa de combattre qu'après avoir, par sa bravoure et son par intrépide sang-froid, fixé sous nos étendards la victoire encore chancelante. Ce guerrier mourut trois jours après cette action.

— *Chevalier* (François), fusilier au même corps que le précédent, né à Lentré. Le 2 floréal an 5, au passage du Rhin par l'armée française, ce militaire étant en tirailleur, fut assailli par cinq cavaliers autrichiens; après des prodiges incroyables d'adresse et de bravoure, il avait fait mordre la poussière à quatre des assaillans et démonté le cinquième, quand il fut chargé par un peloton de hussards: il voulut résister; mais blessé et affaibli par la perte de son sang, il tomba percé de mille coups. — *Fromageot* (François), fusilier à la 62e de ligne, né à Vitrey. Le 26 ventose an 7, à Tolffa, il sauta l'un des premiers dans une redoute où il fut massacré par les insurgés romains. — *Peureux* (Pierre), *idem*, né à Faucogney. Le 2 frimaire an 5, il devança ses camarades dans l'attaque des retranchemens ennemis devant Kell et périt victime de sa bravoure.

*Saône-et-Loire.*

*Chanussot* (Denis), caporal à la 85e de ligne, né à Ratte. Ce brave avait eu le bras emporté en pénétrant l'un des premiers dans le camp des Turcs qui fut pris d'assaut. Il voulut affronter de nouveaux périls: le 29 ventose an 8, il s'était avancé sous le feu d'une épouvantable mousqueterie pour enlever du champ de bataille un grenadier renversé par un coup de tromblon; mais, tandis qu'il lui faisait boire quelques gouttes d'eau-de-vie pour le ranimer, il fut lui-même mortellement frappé. Ce fait et les sept qui suivent eurent lieu à l'armée d'Egypte. —*Devaux* (Pierre), sergent au même corps, né à Savigny. Le 12 floréal an 6, il avait enlevé sous le feu le plus terrible un drapeau ennemi; il expira en remettant ce trophée au chef de sa demi-brigade.—*Ponceau*

(Denis), caporal au même corps, né à Pallan. Le 10 floréal an 7, il fut tué sur la tour de brèche après avoir immolé un grand nombre de Turcs; il avait reçu cinq coups de feu et combattait encore. — *Biard* (Pierre), grenadier au même corps, né à Simar. Le 15 floréal an 7, il se précipita trois fois de suite dans les boyaux de l'ennemi, où il fit des prodiges de valeur. A la dernière, les Turcs lui tranchèrent la tête. — *Bouzenot* (Gaspard), sergent au même corps, né à Moucony. Le 30 prairial an 8, il s'introduisit le premier dans les boyaux du Santon, où il succomba sous le grand nombre des ennemis. — *Chanu* (Jean), volontaire au même corps, né à Paigneux. Le 14 thermidor an 6, il périt en défendant un convoi de poudre, qui fut préservé par son courage. — *Combette* (Antoine), fourrier au même corps, né à Dessai. Le 21 floréal an 7, une balle l'étendit roide mort au moment où il rapportait un étendard qu'il avait arraché des mains d'un Musulman. — *Fiot* (Antoine), sergent à la 6e légère. Le 15 prairial an 6, ce sous-officier, étant en tirailleur, démonta sept hussards autrichiens, et en blessa un huitième. Son audace ayant attiré sur lui tout un corps de cavalerie, il se défendit avec courage; mais il perdit la vie dans cette lutte inégale. — *Pertrat* (Joseph), chasseur au même corps, né à Oudry. Le 4 juillet 1793, devant Mayence, il sauta le premier dans les retranchemens ennemis, où il fut massacré. — *Jeannot* (Louis), fusilier à la 94e de ligne, né à Vineuse. Le 4 vendémiaire an 8, il avait forcé l'infanterie autrichienne d'abandonner ses retranchemens sur les bords de la Linth, lorsqu'il fut sabré par la cavalerie. — *Gauthier* (Philibert), sergent à la 62e de ligne, né à Maussiery. Le 25 floréal an 8, il périt sur

les hauteurs de Gènes, en s'élançant avec quelques soldats dans une redoute occupée par l'ennemi.

### *Sarthe.*

*Riousse* (Pierre), fusilier à la 17e de ligne, né à Saint-Pierre-des-Armes. Le 14 pluviose an 7, ce soldat, qui s'était audacieusement signalé par de brillans exploits contre les insurgés napolitains, fonça seul sur douze d'entre eux, en tua sept, et finit par succomber. — *Tuffetière* (Marie), caporal à la 60e de ligne, né à la Flèche. Le 14 vendémiaire an 8, pendant la campagne de Hollande, il aborda le premier l'ennemi, et fit des prodiges de bravoure; mais, emporté par trop d'ardeur, il tomba dans une embuscade où il fut massacré.

### *Seine.*

*Aubry* (Gui-Pierre), caporal de canonniers à la 6e légère, né à Paris. Le 11 floréal an 2, ce sous-officier, abandonné de ses camarades, était resté seul à sa pièce: l'ennemi s'approche, il la charge; il est entouré; il combat. Bientôt Aubry est couvert de blessures, son sang ruisselle de toutes parts, il sent que ses forces l'abandonnent; mais, ne voulant pas tomber vivant au pouvoir du vainqueur, il se place à la bouche du canon, met le feu à l'étoupille, et est emporté par l'explosion. Trente des assaillans, frappés du même coup, restèrent sur la place. — *Tavernier* (Louis), chasseur au même corps, né à Paris. Le 25 prairial an 8, il tomba dans une embuscade de vingt Autrichiens. Sans s'effrayer de leur nombre, il leur ordonna de mettre bas les armes: ils obéirent; mais, s'étant ensuite aperçu qu'il était seul, ils le fusillèrent.— *Grugeons* (Louis-Honoré), dragon au 13e régiment, né à Paris. Le 16 ventose an 7, il se précipita dans le Rhin,

et ramena à terre six de ses camarades qui étaient en danger de périr; il se noya en voulant en sauver un septième. — *Corby* (Louis), fusilier à la 60ᵉ de ligne, né à Paris. Le 19 vendémiaire an 10, il fut tué à Porto-Ferrajo, dans une sortie contre les Anglais, après avoir contribué, par son intrépidité, à mettre le désordre dans leurs rangs. — *Chaudiot*, sergent-major à la 41ᵉ de ligne, né à Paris. Le..... an 2, dans une sortie devant Landrecies, il chargea le premier sur une batterie ennemie qui tomba en notre pouvoir. A peine y étions-nous établis, que les assiégeans revinrent avec des forces si imposantes, que nos troupes rentrèrent dans la place. L'intrépide Chaudiot, refusant seul d'abandonner le poste sans avoir encloué les canons, fut tué avant d'avoir terminé cette opération. — *Thomas* (Charles), sergent à la 62ᵉ de ligne, né à Paris. Le 10 nivose an 5, il se défendit devant Kell contre sept Autrichiens, en tua quatre à coups de baïonnette, et tomba frappé d'une balle, au moment où il poursuivait les trois autres qui avaient pris la fuite. — *Chaize* (Jean), caporal au même corps, né à Paris. Le 15 brumaire an 8, il fut sabré, près de Novi, par un escadron autrichien, après avoir fait prisonnier l'officier qui le commandait. — *Thomire* (Louis), grenadier au même corps, né à Paris. A Civita-Vecchia, le 13 ventose an 7, il pénétra l'un des premiers dans les retranchemens ennemis, et mourut victime de son intrépidité. — *Thisserand* (Nicolas), fusilier au même corps, né à Paris. Le 28 thermidor an 7, il donna les premiers coups de baïonnette, fit des prodiges de valeur, et tomba mortellement frappé au milieu des Russes immolés par son courage. — *Berchel* (Jean), *idem*, né à Paris. Le 17 ventose an 5, il fut massacré dans les redoutes de Kell, où il s'était pré-

cipité pour donner l'exemple à ses camarades. — *Morlet* (Pierre), caporal à la 28e légère. Le 5 messidor an 7, il franchit le premier, sous une pluie de mitraille et de balles, le pont de Bussolin, tua à coups de baïonnette quatre Autrichiens qui lui disputaient le passage, et succomba en luttant corps à corps avec un cinquième. — *Ragé* (Hippolyte), fusilier à la 40e de ligne, né à Saint-Ouen, près de Clichy. Le 20 prairial an 8, ce soldat fut compté parmi les plus intrépides qui combattirent à Castegio, où on le vit constamment en avant des tirailleurs, attaquer, à plusieurs reprises, les Autrichiens, les charger à la baïonnette, en blesser plusieurs, et faire un grand nombre de prisonniers. Sur la fin de la journée, son ardeur l'ayant emporté au milieu d'un bataillon ennemi, il y reçut une blessure mortelle. — *Boitel* (François), sergent des grenadiers à la 79e de ligne, né à Paris. Le 11 ventose an 7, il était dans l'île de la Paix, près de Corfou, et se trouvait sur le rivage au moment où les Russes et les Turcs se présentèrent pour y descendre. Il assomma à coups de crosse les premiers qui débarquèrent, et résista long-temps avec le plus grand courage; mais ses efforts étant devenus impuissans contre le nombre des ennemis, il succomba, et eut la tête tranchée.—*Roblot* (Louis), sapeur à la 58e de ligne, né à Paris. Le 2 prairial an 8, il affronta les plus grands périls pour rompre la quatrième barrière du fort de Bard. Toute l'armée admira alors son sang-froid et sa résolution : pendant plus d'un quart-d'heure, ce brave, quoique déjà atteint de quatre balles, et grièvement blessé, ne discontinua pas de travailler sous le feu le plus meurtrier. La mort put seule lui faire abandonner sa hache; il expira à son poste. — *Bernard* (Joseph), sergent à la 14e de ligne, né à Paris. Le 25 nivose an 5, il chargea

ça sur une colonne ennemie pour reprendre le drapeau e sa brigade, et périt victime de ce dévouement. Ses derères paroles furent : « Mes amis, sauvez le drapeau, et je meurs content. » — *Gagnon* (Brutus), caporal au ême corps, né à Paris. Le 30 ventose an 5, ce républiain, dont la bravoure s'était signalée dans plusieurs comats, se trouva cerné; il se défendit alors avec opiniâtre, et une blessure mortelle n'ayant fait que redoubler fureur, il tua encore deux Autrichiens, et expira en rononçant ces mots, gravés dans le cœur de tout bon rançais: *Vive la liberté!* — *Lefèvre*, caporal à la 17e e ligne, né à Paris. Le 2 floréal an 2, il était à Landreies. On marchait à la baïonnette sur les retranchemens nnemis: il y pénétra des premiers, arriva sur les batteies, malgré un feu des plus violens, tua les canonniers qui manœuvraient une pièce, la renversa, et reçut le oup fatal, en courant à de nouveaux exploits.

## *Seine-Inférieure.*

*Filet* (Joseph), sergent-major à la 107e de ligne, né à Dieppe. Il s'élança le premier dans une redoute avancée défendue par trente ennemis; électrisés par cet exemple quelques braves se précipitèrent après lui; a redoute fut emportée; mais l'intrépide Filet perdit a vie. (La date de ce fait n'est pas connue). — *Gaillard* (Pierre), grenadier à la 53e de ligne, né à Aubermine. Le 18 messidor an 8, ce militaire alla sous le feu le plus errible enfoncer à coups de hache l'une des portes de Landshut : il réussit dans cette entreprise périlleuse; nais, au moment où la porte s'ouvrit, il fut mitraillé. — *Clément* (Jean), grenadier à la 64e de ligne, né à Anneuville. Le 4 pluviose an 7, il était à la prise de

Naples, et s'était emparé seul d'une pièce de canon quand il reçut le coup mortel. — *Baudoin* (Firmin), dragon au 1<sup>er</sup> régiment, né à Rouen. Le 27 prairial an 7, à la bataille de Zurich, il chargea seul sur une pièce de canon attelée de six chevaux et s'en empara après avoir tué ou dispersé les canonniers qui la manœuvraient; il la ramenait lorsqu'il fut atteint d'une balle qui lui traversa la tête. — *Leboucher* (Alexandre), *idem*, né à Bois-Lévêque. Le 25 prairial an 8, à Marengo, il arrêta seul un peloton ennemi, et l'empêcha de franchir un fossé, en lui disputant avec le plus grand courage le passage d'un pont très-étroit. Cette résistance prodigieuse donna au régiment le temps d'arriver, et de se former en bataille; mais l'intrépide Leboucher n'était plus, un boulet lui avait emporté la tête. — *Boquet* (Juste), caporal de grenadiers à la 54<sup>e</sup> de ligne, né à Cricquelot. Le 3<sup>e</sup> jour complémentaire an 7, il se jeta seul au milieu d'un peloton de Russes pour arracher de leurs mains un officier supérieur qu'ils emmenaient prisonnier; les ennemis furent mis en fuite, et l'officier délivré; mais son libérateur ne survécut pas à cette action. — *Duverdun* (Jacques), fusilier au même corps, né à Cauzelin. Le 10 vendémiaire an 8, il sauta le premier dans une redoute ennemie : blessé mortellement, il ne put plus combattre; mais, rassemblant le reste de ses forces, il encouragea ses camarades à suivre son exemple; tous accoururent à sa voix, et avant qu'il expirât, la redoute fut emportée. — *Perdrix* (Louis-François), grenadier à la 60<sup>e</sup> de ligne, né à Guerboville. Le 24 fructidor, ce soldat, allant à la découverte, pénétra, sans être aperçu, dans le camp retranché des Anglo-Russes; il avait égorgé une sentinelle, et

dirigeait vers la tente du général ennemi, lorsqu'il fut rencontré par une patrouille nombreuse : il se défendit long-temps avec courage; mais, assailli de toutes parts, et couvert de blessures, il cessa de combattre parce qu'il cessa de vivre. — *Leroux* (François-Jérôme), grenadier à la 98e de ligne, né à Varengeville. Le 14 vendémiaire an 8, deux grenadiers, attaqués par un peloton de cavalerie anglaise, firent si bonne contenance et accueillirent l'ennemi par un feu si précipité, qu'ils le forcèrent à la retraite après lui avoir tué plusieurs hommes. Le brave Leroux était l'un de ces grenadiers; il mourut au champ d'honneur, en cueillant de nouveaux lauriers. — *Lheureux* (Jean), fusilier au même corps, né à Saint-Pierre-Larieux. Une pièce de canon, allait tomber au pouvoir de l'ennemi, il la sauva par son intrépidité, et mourut peu d'instans après. — *Lemaître* (Nicolas), fusilier à la 76e de ligne, né aux Loges. Le 20 frimaire an 5, après avoir reçu trois coups de baïonnette, il combattit encore, fit un grenadier hongrois prisonnier, et tomba sur le champ de bataille où il expira : ses dernières paroles furent des vœux pour la patrie.

*Seine-et-Marne.*

*Pottier* (Pierre), chasseur à la 6e légère, né à Saint-Martin. Le 25 prairial an 8, il avait eu la cuisse fracassée par un biscayen; ses camarades voulaient le transporter à l'ambulance. « Mes amis, leur dit-il, mettez-moi debout contre cet arbre, et vous verrez que je compte encore pour un. » On l'appuya comme il le désirait, et ce fut dans cette position qu'il fut mortellement blessé après avoir brûlé quinze cartouches. — *Colin* (François), sergent à la 66e de ligne, né à Fon-

tainebleau. Le 20 messidor an 7, il se jeta tout habillé dans le Necker pour sauver un de ses frères d'armes, et périt entraîné par la rapidité du courant. — *Desbales* (Ferdinand), cavalier au 18e régiment, né à Saint-Marc. Le 12 brumaire an 4, notre cavalerie avait fait en avant de Kirchenpoland une charge des plus vigoureuses, lorsque tout-à-coup la supériorité de l'ennemi la força de se replier; l'intrépide Desbales, emporté par son ardeur à la poursuite des houlans, n'obéit point au son de la retraite; il continua à combattre, et tomba percé de mille coups de lance. — *Grognard* (....), sergent de grenadiers à la 49e de ligne, né à Neufmoutier. Le 18 messidor an 4, il fut tué pendant qu'il frappait à coups de hache pour enfoncer la porte de Limbourg sur la Lahn. Il était le second qui eut osé tenter une entreprise si périlleuse. — *Dupont* (.....), fusilier au même corps, né à Rebais. Le 24 fructidor an 7, ce soldat, qui venait de recevoir son congé acheté par de graves infirmités et par de nombreuses blèssures, apprend que l'on va livrer un combat: « Puisqu'il y a » encore des dangers à courir, dit-il à ses camarades, » je ne vous quitte pas; je ne veux être bourgeois qu'a» près la victoire. » Il tint parole, et fut cité parmi les plus vaillans de cette journée; mais les braves dont il partagea les périls et la gloire eurent à déplorer sa perte. — *Dessonville* (Pierre-François), dragon au 1er régiment, né à Essay. Le 25 prairial an 8, il était à Marengo où il enleva un officier supérieur du milieu de sa troupe et le ramena prisonnier; il fut tué quelques heures après dans une charge où il avait fait mordre la poussière à plusieurs ennemis. — *Lecreux* (Pierre), cavalier au 17e régiment, né à Ourzoir. Le 25 mai 1793, à Wassigny

il fut entouré par vingt-cinq hussards : sommé de se rendre, il répondit à coups de sabre, tua quatre ennemis, essaya de se faire jour, et périt dans cette lutte après avoir déployé un courage héroïque. — *Drai* (François), fusilier à la 76e de ligne, né à Lagny. Le 10 frimaire an 9, à l'affaire de Ratenskirken en Bavière, il ramenait un capitaine autrichien et vingt soldats à qui il avait fait mettre bas les armes, lorsqu'il fut atteint d'un coup de feu dont il expira sur le champ de bataille.

*Seine-et-Oise.*

*Bréard*, fusilier à la 54e de ligne, né à Coudray. Grièvement blessé le 3e jour complémentaire an 7, il continua à combattre valeureusement et fit douze prisonniers de guerre, mais la mort le surprit au milieu de ces exploits. — *Lefort* (Noël-Claude), trompette au 19e régiment des chasseurs à cheval, né à Bonneuil. A l'attaque de Naples, le 3 pluviose an 7, une partie de l'infanterie française, accablée du feu de l'ennemi, se reploie en désordre. Lefort, calculant les effets d'une retraite si précipitée, se jette seul avec impétuosité au milieu de la troupe, sonne la charge, rallie les soldats, leur rend par son assurance le sang-froid qu'ils avaient un instant perdu, et les conduit contre les Napolitains qui furent aussitôt culbutés. Guidé par le même courage, il se signala de nouveau à Modène contre les Autrichiens, le 24 prairial an 7, et fut tué sur le champ de bataille. — *Mathieu* (Jacques), sergent dans la 13e de ligne, né à Poissy-sur-Ecole. Il monta l'un des premiers au siège de Saint-Jean-d'Acre, le 22 floréal an 7, et fut tué dans l'intérieur de la ville, où il avait pénétré. — *Vavasseur* (Julien), chasseur à la 6e légère, né à Presle. Le 4 ni-

vose an 9, il se jeta le premier dans le Mincio, et reçut la mort au moment où il allait toucher la rive opposée. —*Dubuisson* (Antoine), sergent à la 54e de ligne, né à Versailles. Il fut blessé au commencement de l'affaire du 3e jour complémentaire an 7; mais il n'en continua pas moins à soutenir le feu, et prit trois ennemis. Pendant qu'il les conduisait sur les derrières, une balle le frappa mortellement. — *Dalleret* (Louis), grenadier à la 62e de ligne, né à Gonesse, tué, le 20 floréal an 7, en montant à l'assaut d'une redoute occupée par les brigands, près Spolette (république romaine). — *Collas* (Pierre), fusilier à la 109e de ligne, né à Argenteuil. Il monta le premier à l'assaut du fort de Vassen, tua deux canonniers ennemis, et périt lui-même au moment de s'emparer d'une pièce. — *Giard* (Martin), caporal à la 109e de ligne, né à Nemours. Il chargea trois fois l'ennemi dans ses plus redoutables positions, et reçut la mort sur le champ de bataille, le 3 germinal an 7. — *Valenciennes* (Jean), grenadier à la 10e de ligne, né à Versailles. Ce soldat intrépide qui, dans les plus grands périls, ne consultait que son courage, et marchait toujours le premier à l'ennemi, fut tué en tirailleur, le 25 brumaire an 8, auprès de Livernants en Piémont. — *Guée* (Claude), caporal à la 16e légère, né à Versailles. Sur le point d'être fait prisonnier dans l'île d'Elbe, il attaqua les assaillans, en tua cinq, et succomba sous le nombre, le 7 prairial an 7. — *Dupuys* (Charles-Vincent), sergent-major à la 106e de ligne, né à Chambort. A la tête des grenadiers, il gravit (21 germinal an 8) une position défendue par de nombreux ennemis, fondit sur eux à coups de sabre, en mit plusieurs hors de combat, et débusqua le reste.

Blessé mortellement à cette attaque, il s'écria : *Je meurs content ; j'ai fait mon devoir, que chacun en fasse autant.* — *Lafosse* (Mathurin), fusilier à la 94$^{e}$ de ligne, né à Montfort. Le 25 floréal an 8, il se précipita sur une pièce ennemie, et périt d'un coup de mitraille, en excitant ses camarades par ses discours, et plus encore par son exemple. — *Boudeville*, caporal à la 14$^{e}$ de ligne, né à . . . . . L'armée française, sous les armes, attendait le choc d'une colonne ennemie, le 7 germinal an 7. Dans ce moment, un boulet emporte la cuisse gauche du caporal Boudeville : il tombe ; mais bientôt, apercevant les troupes autrichiennes à peu de distance de nos rangs, il se redresse, fait deux décharges de son fusil, tue un porte-drapeau, et rend le dernier soupir. — *Godin* (Jean-Claude), sergent à la 17$^{e}$ de ligne, né à . . . . . Il commandait un détachement de tirailleurs sur les bords de la Trebbia, près de Plaisance, lorsqu'à la tête de ces braves, il chargea contre une batterie russe, les conduisit jusques sur les canons, et allait en venir aux mains, lorsqu'il fut atteint d'un coup de mitraille. — *Guilhotin* (Victor), caporal à la 17$^{e}$ de ligne, né à Namphle-le-Vieux. Le 1$^{er}$ messidor an 7, sur les bords de la Trebbia, il fonça sur les canons ennemis, et s'empara d'une pièce. Assailli par les Russes, il se défendit jusqu'à la mort avec un courage héroïque.

### *Sèvres (Deux-).*

*Mellan* (Jean), né à Niort ; *Pelisson* (Jacques), né à Orgies ; fusiliers dans la 62$^{e}$ de ligne. Ils s'étaient signalés par de beaux faits d'armes, et par des actes d'un éclatant patriotisme. Tous deux reçurent une mort glorieuse, le 2 frimaire an 5, en montant à l'assaut

dans les retranchemens que les Autrichiens avaient élevés à Kell.

### Somme.

*Hurier* (Marin) caporal à la 90.e de ligne, né à Ham. Il reçut la mort, le 15 vendémiaire an 8, en chargeant avec beaucoup de bravoure sur une pièce de canon. — *Desqueux* (Pierre), adjudant sous-officier à la 6e légère, né à Abbeville. Le 6 prairial an 8, les troupes ennemies étaient en présence sur les bords de la Chieusella. Desqueux, apercevant à la rive gauche le général Palsi entouré de son état-major, prit le fusil d'un chasseur qui venait d'être tué, s'avança dans la rivière, ayant de l'eau jusqu'au menton, et ajusta le chef ennemi avec tant de précision, qu'il le jeta roide mort à bas de son cheval. Desqueux périt dans la même journée. — *Langlet* (Nicolas), fusilier à la 54e de ligne, né à Abbeville. Le 3e jour complémentaire an 7, il se jeta dans *la rivière* qui le séparait des troupes ennemies, culbuta plusieurs soldats qui marchaient contre lui, encloua une pièce de canon, et fit six prisonniers de guerre. Dans cette action aussi brillante que périlleuse, Langlet reçut une blessure dont il mourut peu de temps après. — *Renault* (Paul), grenadier à la 68e de ligne, né à Mondidier. Il perdit la vie à Vallegio, le 5 nivose an 9, après avoir contribué par sa valeur à la prise de ce village. — *Auberlipe* (Jean), caporal à la 14e de ligne, né à . . . Etant en tirailleur, le 10 floréal an 2, il reçut un coup mortel dans le côté droit. Ce brave parut insensible à la douleur. On ne le vit ni chanceler, ni pâlir; mais, rechargeant son arme, il ajusta l'ennemi, et, du même coup, blessa deux Autrichiens. Deux de leurs camarades fondent à l'instant sur lui, et cherchent à le désarmer.

Auberlipe saisit sa baïonnette, la plonge dans le cœur de celui qui le serre de plus près, et meurt en même temps que lui. — *Cordier,* grenadier à la 14ᵉ de ligne, né à . . . . . Le 10 floréal an 2, il fut atteint d'un boulet qui lui fracassa le bras gauche. Ne pouvant plus se servir de son fusil, il tira son sabre, sortit des rangs, et courut sur un corps autrichien qui s'avançait l'arme au bras. Ce fut au commandant qu'il adressa ses premiers coups. Celui-ci répondit par une décharge de pistolet à bout portant. Cordier le saisit aussitôt, lui plongea deux fois son sabre dans le corps, et mourut en s'écriant : *Souviens-toi que je suis de la* 29ᵉ (c'était alors le numéro de sa demi-brigade). — *Paudeleu,* fusilier à la 14ᵉ de ligne, né à . . . . . Entouré par trois cavaliers autrichiens, il les étonna par son sang-froid, et bientôt deux d'entre eux tombèrent sous ses coups. Epuisé de fatigue, il ne put éviter l'atteinte mortelle que lui porta son dernier ennemi ; mais il lui fit payer de son sang la facile victoire qu'il avait obtenue. — *Flament* (Louis-Joseph) dit *Péronne,* brigadier au 1ᵉʳ régiment de dragons, né à Roiret. Au combat de Verdenberg, 30 floréal an 7, ce sous-officier, prit trois soldats ennemis, revint à la charge, et tua un hussard. Quoique blessé grièvement, il continua à se battre avec la même ardeur. Sur la fin de la journée, un boulet de canon lui emporta la tête. — *Faquet* (Christophe), brigadier au 24ᵉ régiment des chasseurs, né à Cressey. Les ennemis fuyaient en désordre ; Faquet se met à leur poursuite, et les devance bientôt pour leur défendre le passage du pont de la Piava. Seul, il les arrête tous ; en vain la frayeur qui les presse a doublé la force de leurs bras ; il demeure immobile dans le poste qu'il occupe, et fait rouler à ses pieds les plus audacieux ;

mais bientôt son cheval succombe. N'importe ; son courage lui reste : il l'oppose à cette foule irritée, et ses derniers instans sont encore terribles.

### *Tarn.*

*Crosse* (Louis). (*Voyez* tom. 2, pag. 177). — *Dougados*. (*Voyez* même tome, pag. 178). — *Gaud* (Jean). (*Voyez* ibid, pag. 179). — *Borel* (Jean). (*Voyez* ibid, pag. 180).

### *Var.*

*Paulet* (Louis), tambour à la 69e de ligne, né à Luc. Il s'était distingué par une rare bravoure à la prise de Jaffa, et avait reçu du général en chef des baguettes d'honneur. Quelques mois plus tard, le 9 thermidor an 8, il perdit la vie, en donnant à la patrie de nouveaux gages de son dévouement.

### *Vaucluse.*

*Teste* (Joseph), sergent des grenadiers à la 106e de ligne, né à Carpentras. Il entra l'un des premiers dans les retranchemens ennemis, le 21 germinal an 8, poursuivit l'ennemi jusqu'à la seconde ligne, et y perdit la vie. — *Buis* (Jean), sergent à la 106e de ligne, né à Grillon. Il était au siège de Gènes. Dans la sortie du 12 floréal an 8, il pénétra dans les retranchemens ennemis, d'où il appela ses camarades, en leur montrant la route qu'il avait tracée devant eux. Tous s'y précipitaient, quand il reçut le coup fatal. — *Fourchu* (Joseph), caporal à la 13e de ligne, né à Méazau. Il s'était offert de bonne volonté pour reconnaître la mine de Saint-Jean-d'Acre, et y arriva le premier. La blessure qu'il reçut alors ne l'empêcha pas de se présenter bientôt à de nouveaux combats ; et le 10 messidor an 7, il fut tué en déployant le plus grand courage.

— *Michaud* (Claude). (*Voyez* tom. 2, pag. 38 et suiv.). — *Maliane* (Jean), grenadier à la 85e de ligne, né à Carac. Lors de l'attaque infructueuse, mais héroïque, de la tour d'Acre, par les grenadiers français, 12 floréal an 7, Maliane, apercevant le chef de brigade Davroux exposé au péril le plus imminent, accourut auprès de lui, opposa sa poitrine au fer des ennemis, et mourut pour sauver son commandant. — *Vidal* (Jean), chasseur à la 17e légère, né à Avignon. Ce militaire, blessé dangereusement dans le combat du 27 floréal an 7, continua à se battre avec beaucoup de bravoure, malgré la perte de son sang, et reçut un second coup qui l'étendit mort sur le champ de bataille.

### *Vendée.*

*Bordeaux* (René), maréchal-des-logis au 7e régiment de chasseurs à cheval, né à Foi-sur-Ardin. Il commandait le détachement dont faisaient partie Suchey et Durit (*Voyez* département de l'Ain, pag. 252), et victime, comme ces braves, d'une affreuse trahison, il mourut pour la cause de la liberté. — *Caillaud* (Jacques), sergent à la 17e légère, né à Chollet. Il avait attaqué seul une bande d'ennemis. Revenus de leur première terreur, ils se réunirent pour l'accabler. Caillaud soutint avec courage une lutte engagée avec tant d'audace. Ses efforts extraordinaires ne purent cependant le sauver : il expira au moment où ses camarades accouraient pour le secourir. 8 floréal an 7.

### *Vienne.*

*Hiot* (René). (*Voyez* tom. 2, pag. 22). — *Nourissare* (Louis), grenadier à la 79e de ligne, né à Champigny. Le 27 fructidor an 4, il surprit et attaqua un poste

dans les montagnes du Tyrol, près Kemptem. Plusieurs Autrichiens tombèrent sous ses coups; mais lui-même subit le dernier sort des combats. — *Ménard* (André). (*Voyez* tom. 2, pag. 24). — *Jublin* (Gervais), dragon au 1[er] régiment, né à Loudun. A l'affaire de Montherthald, le 10 vendémiaire an 8, il se porta avec intrépidité contre les Russes, et enleva un officier du milieu de leurs rangs. Il périt quelques instans après, en cueillant de nouveaux lauriers. — *Léger* (Jean), caporal à la 13[e] de ligne, né à Poitiers. L'assaut de Jaffa avait été pour lui l'occasion de brillans exploits. Celui de Saint-Jean-d'Acre ajouta à sa gloire. Il y perdit la vie, entouré d'un monceau d'ennemis qu'il avait abattus, le 19 floréal an 7.

### *Vienne (Haute-).*

*Mérieux* (Armand-Noël), chasseur au 15[e] régiment, né à Saint-Jussien. Même action que *Cheslard*. (*Voyez* Loiret, pag. 287). — *Charlet* (aîné); *Charlet* (jeune), nés à Saint-Jussien; *Riche* (Jean), né à Danx-Sejant, tous trois grenadiers à la 49[e] de ligne. En novembre 1792, ces jeunes soldats s'élancèrent les premiers à l'assaut du fort Villate, à Namur firent des prodiges de valeur, et moururent glorieusement pour la patrie. — *Dumoulin*, grenadier à la 49[e] de ligne, né à Jarause. Le 4 prairial an 4, il pénétra le premier dans la place de Nassau, et poursuivit seul l'ennemi, afin de l'empêcher de rompre le pont établi sur la Lahn. Son audace ne fut pas sans succès; mais elle lui coûta la vie. — *Saint-Franc* (Jean), fusilier à la 62[e] de ligne, né à Pouzot. Le 24 germinal an 8, après avoir fait quatre prisonniers sur la montagne de la Victoire, près de Gènes, il se porta de nouveau contre les Autrichiens, et périt aux premiers

rangs. — *Chaumet* (Michel-Dupuis), soldat à la 64ᵉ de ligne, né à Saint-Germain. Le 8 frimaire an 7, dans un combat près de Terny (Etat Romain), il se porta vivement à la charge, et fut percé de deux coups de baïonnette. Ses blessures ne l'intimidèrent pas; il resta dans les rangs, et continua à donner des preuves d'une rare intrépidité; mais ses forces trahirent enfin son ardeur, et Chaumet tomba entre les mains des ennemis. Les lâches! ils outragèrent le courage malheureux! ils teignirent leurs poignards du sang d'un soldat désarmé.

## *Vosges.*

*Membrée* (Nicolas), soldat à la 100ᵉ de ligne, né à Dignonville. Au passage du Rhin, 2 floréal an 4, il chargea le premier contre l'armée ennemie, s'empara seul d'un poste, tua trois hommes à coups de baïonnette, et périt en poursuivant le cours de ses exploits. — *Antoine* (Jean-Nicolas), fusilier à la 66ᵉ de ligne, né à Saussure. Arrivé depuis peu de jours à son corps en qualité de conscrit, il montra, à l'affaire d'Ossenbach, près Francfort, un courage bien rare; il s'élança, avec quelques-uns de ses camarades, sur une troupe de Mayençais, les chassa du poste où ils s'étaient retranchés, et reçut une balle dans la ceinture. Il mourut, peu de jours après, le 25 messidor an 8, des suites de cette blessure. — *Daveinne* (Nicolas), brigadier au 18ᵉ régiment de cavalerie, né à Epinal. Le 3 floréal an 2, il fit seul mettre bas les armes à quatorze Autrichiens; à la tête de dix hommes, il débusqua un corps ennemi d'un poste très-avantageux, où, quoique exposé aux plus grands périls, il persista à vouloir se maintenir. Il y périt, criblé de coups de feu. — *Ledoux* (Sigisbert), sergent-major à la 3ᵉ de ligne, né à Valdu-

zol. Dans le combat qui eut lieu, le 23 floréal an 8, sur les hauteurs de Gènes, Ledoux, après avoir animé pas ses discours le peloton qu'il commandait, voulut lui donner l'exemple du courage. Le premier il s'élança dans les retranchemens de l'ennemi. La mort l'y attendait au sentier de la gloire. — *Dumeny* (Joseph), fusilier à la 17e de ligne, né à....... Il fut tué à la bataille de la Trebbia, le 1er messidor an 7, après avoir seul, pendant longtemps, tenu tête à un gros d'ennemis. — *Leclaire* (Nicolas), fusilier à la 62e de ligne, né à Fraize. Ce fut dans les rangs ennemis, où il se précipita valeureusement, que son sang coula pour la patrie, le 8 prairial an 8. — *Valance* (Laurent), grenadier à la 37e de ligne, né à Damas. A l'assaut de Füssen, 23 messidor an 8, il enleva une pièce de canon. Cette entreprise hardie fut exécutée avec un rare bonheur; mais le moment du triomphe devait être pour Valence celui du trépas. — *Simonin* (Antoine), sergent-major à la 17e légère, né à Mendres. A la bataille de Castiglione, 16 thermidor an 4, il se mit à la tête de quelques tirailleurs, et chargea un bataillon ennemi. Tout ce qui osa s'opposer à son passage fut renversé. Simonin, arrivé au centre du bataillon, s'empara du drapeau, et mit en fuite ceux qui le défendaient. Il revenait à son corps, portant le noble trophée de sa vaillance, lorsqu'une décharge de mousqueterie le priva de la vie, et des récompenses qu'il avait le droit d'espérer. — *Poirot* (Alexis), caporal à la 90e de ligne, né à Monthureux. Le 10 vendémiaire an 8, il vola au secours d'un de ses camarades tombé entre les mains de l'ennemi, et parvint à le dégager. Cette belle action ne put préserver son auteur. L'infortuné y succomba. — *Bonneville* (Joseph), grenadier à la 74e de ligne, né à Fréville. Lors du

blocus de Gènes, il monta l'un des premiers à l'assaut du Monte-Facio, et y périt en combattant avec valeur, le 17 germinal an 8. — *Grégeois* (Nicolas), grenadier à la 74e de ligne, né à Châtenay. Il se fit remarquer dans plusieurs affaires, lors du blocus de Gènes, et notamment à l'assaut du Monte-Facio, où il fut dangereusement blessé, le 10 floréal an 8. Deux mois après, il mourut par suite des blessures qu'il avait reçues. — *Taverne* (Nicolas), fusilier à la 56e de ligne, né à Bruyère. Dans une sortie qui eut lieu à Mantoue, le 2 prairial an 7, il démonta un hussard et s'empara de son cheval. Attaqué bientôt après par une bande d'ennemis, il leur opposa une résistance incroyable, et ne succomba qu'après des prodiges de bravoure. — *Meline* (François), fusilier à la 56e de ligne, né à Seroux. Entouré par huit hussards ennemis, il refusa de se rendre. Assailli à coups de sabre, il riposta par des coups plus terribles. Atteint de huit blessures, il ne cessa de combattre qu'en perdant la vie. — *Bauvois* (Pierre), fusilier à la 56e de ligne, né à Puneral. Etant en tirailleur, le 16 germinal an 7, il fit deux prisonniers. Pendant qu'il les conduisait au camp, plusieurs hussards fondirent sur lui, et le massacrèrent impitoyablement.

*Yonne.*

*Perraut* (Pierre), cavalier au 19e régiment, né à Fontaine, canton de Saint-Fargeot. Le général Dru, poursuivi par quatre-vingts hussards, le 6 pluviose an 2, fut défendu avec un rare courage par un détachement de vingt-cinq cavaliers. Perraut, qui en faisait partie, se fit surtout remarquer. Il tua deux ennemis, l'un d'un coup de pistolet, l'autre d'un coup de sabre; s'exposa aux plus grands périls pour sauver son général, et mou-

rut enfin victime de ce dévouement. — *Renaud* (Pierre), chasseur à la 17e légère, né à Sens. Au combat de Rivoli, 27 brumaire an 5, il se mit à la poursuite des Autrichiens, et en tua plusieurs à coups de fusil. Cette manière de combattre ne convenait pas à son bouillant courage. Il voulait une gloire difficile, et non du sang répandu sans dangers; ce fut à la baïonnette qu'il se précipita au milieu des fuyards. Entouré de tous côtés, il fit un affreux carnage, et, lorsqu'enfin il tomba sur le champ de bataille, son corps reposa sur un monceau d'ennemis que, seul, il avait immolés. — *Guibert* (Jean), cavalier au 17e régiment, né à Saint-Agnan. Il avait sauvé un canon exposé à la fois aux attaques des ennemis et au feu de leurs batteries, lorsqu'il fut mortellement frappé, le 19 mars 1793. — *Cheveau* (Laurent), sergent à la 60e de ligne, né à Miollet; tué, le 30 frimaire an 9, sur les hauteurs de Castiglione, en se portant avec trop d'intrépidité à la poursuite de l'ennemi. — *Pernet* (Hilaire), grenadier à la 74e de ligne, né à Joigny. Même action que Bonneville (*Voyez* département des Vosges, *page* 350). — *Lamidé*, fusilier à la 49e de ligne, né à Saint-Aubin. Entouré par une troupe de Russes, le 3e jour complémentaire an 7, il mit bientôt hors de combat la plupart des assaillans. La lutte qu'il eut à soutenir contre les autres épuisa ses forces sans abattre son courage, et ils n'obtinrent la victoire que lorsqu'il eut cessé de vivre. — *Gonon* (Edme), grenadier à la 49e de ligne, né à Joigny. Six Russes se jetèrent sur lui, le 10 vendémiaire an 8, comptant le prendre sans résistance. Ce brave les détrompa. Trois d'entr'eux se rendirent à lui; les autres ne durent leur salut qu'à la fuite. Gonon ne jouit pas long-temps de

son

son succès. Il fut tué au moment où il rentrait dans sa compagnie. — *Porcherot*, fusilier à la 49ᵉ de ligne, né à Rurny; mort, le 14 vendémiaire an 8, à la bataille de Castrickum, en chargeant le premier sur l'artillerie anglaise. — *Miguier* (Louis), caporal à la 17ᵉ de ligne, né à Trugny. A la Trebbia, 1ᵉʳ messidor an 7, il attaqua trois Russes dont le premier mordit bientôt la poussière. Percé à son tour de sept coups de baïonnettes, il tomba sur le champ de bataille, et mourut quelques jours après à l'hôpital de Plaisance. — *Front* (François), fusilier à la 17ᵉ de ligne, né à Thury. A la bataille de Bibrack, pendant la retraite de Bavière, s'étant avancé en tirailleur, il fut cerné par quatre cavaliers, en tua un, en blessa un autre, et périt, le 9 vendémiaire an 5, après s'être défendu avec le dernier acharnement.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

*Des Noms mentionnés honorablement dans le troisième volume.*

C.

D.

E.



F.



G.

I.



J.



K.



L.

N.

S.



T.

V.



W.



X.



Y.



FIN DE LA TABLE.

# ADDITIONS ET CORRECTIONS.

## *Premier volume.*

Page
10, *ligne* 17 ; Dessossy, *lisez* Dessöffy.

14, *ligne* 17 ; Bossu, chef de bataillon, etc., *ajoutez :* né à Blaisi-Bas, département de la Côte-d'Or.

23, *ligne* 5 ; Peugnet, *ajoutez :* (le baron Jean-Baptiste), officier de la Légion-d'honneur, né à Vraucourt, département du Pas-de-Calais.

25, *ligne* 10 ; Duval, *lisez* Daval.

43, *ligne* 11 ; Blanc, *ajoutez :* (Pierre-Joseph), chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'honneur.

61, *ligne* 17, Juville, *lisez :* Juiville.

69, *ligne* 1 ; Normand, *ajoutez* : (Jean-Dominique), né à Margny-aux-Cerises, département de l'Oise.

*id. ligne* 3 ; Vadurel, *ajoutez :* (Philippe), né à Marcel-Cave, département de la Somme.

86, *ligne* 21, *après ces mots :* Cambray et Bouchain, *ajoutez :* le 12 septembre 1793.

*Id. ligne* 31 ; Dubois de Thimville, *ajoutez :* (Jacques-Charles), officier de la Légion-d'honneur, né à Reux, département du Calvados.

100, *ligne* 3 ; Pailler, *lisez :* Paillez.

102, *ligne* 11 ; Arnaud, *ajoutez :* (Jacques-Pierre), né à Pont-Saint-Maxence, département de l'Oise, lieutenant de gendarmerie à la résidence de Vannes (Morbihan).

111, *ligne* 9, Hugot de Neufville, *ajoutez :* né à la Cambe, département du Calvados.

126, *ligne* 25, *ajoutez :* Le 5 juin 1807, pendant la campagne de Prusse et de Pologne, Ney se couvrit de gloire par sa belle retraite de Gutestad, qui sera toujours citée comme un des faits d'armes les plus brillans.

146, *ligne* 1 ; Camus, *ajoutez :* né à Fismes, département de la Marne.

199, *ligne* 2 ; Renaud, *ajoutez :* membre de la Légion-d'honneur, né dans le département du Jura.

*Id.*, *ligne* 21 ; Cadot, *ajoutez :* né à la Ferté-Milon, département de l'Aisne. Entré au service en 1783, il reçut tous ses grades sur le champ de bataille, depuis celui de brigadier jusqu'à celui de chef-d'escadron.

Pages
203, *ligne* 18, *lisez :* Le 15 juin 1809, à la bataille de Maria, Lamacq, adjudant-major au 13e régiment de cuirassiers, etc.

203, *ligne* 25; Margafel, *lisez :* Margalef.

204, *ligne* 27, Gulia, *lisez :* Julia.

205, *ligne* 22, combat de Castailla, *lisez :* d'Ibi.

206, *ligne* 3, Balson, *ajoutez :* (Luce), chef de bataillon, chevalier de la Légion-d'honneur et de Saint-Louis, né à Rumilly-lès-Vandes, département de l'Aube.

216, *ligne* 8, Seillenare, *lisez :* Saillenard.

231, *ligne* 29, le 21 février, *lisez :* le 2 février.

236, *ligne* 20, Foubel, *lisez :* Fombel.

239, *ligne* 4, Desboeufs, *ajoutez :* (Marc-Jean-Baptiste), né à Elne, département des Pyrénées-Orientales.

239, *ligne* 4; Huesia, *lisez :* Huesca.

245, *ligne* 7, Fillatreau (Martin-Samuel), *lisez :* (Mathieu).

246, *ligne* 15, Rampon, *ajoutez :* (Jean-Baptiste), né à Florac, département de la Lozère, officier de la Légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis.

257, *ligne* 23, Mortier, *lisez :* Mottier (Jean-Julien), né aux Loges-Marchis, département de la Manche.

258, *ligne* 16, *ajoutez à la suite de l'article* Mottier : Cet officier dont les services, continués en 1814, ont commencé avec notre révolution, s'est distingué dans toutes les guerres qui ont illustré les armées françaises. La Vendée, l'Italie, la Hollande, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal furent successivement le théâtre de ses exploits.

262, *lig.* 18, de la Dabinerie (le comte), *lisez :* Leconte de la Dabinerie.

*Id. ligne* 25, en 1792, *lisez :* 1789.

266, *ligne* 8; Sourd, *ajoutez :* (Jean-Baptiste), baron, chevalier de Saint-Louis, né à Signe, département du Var.

272, *ligne* 11; Moncretto, *lisez :* Montecretto.

286, *ligne* 22; Périnet (Claude), *ajoutez :* né à Niherme, département de l'Indre.

287, *ligne* 14; Heuillet, *ajoutez :* (Gabriel-Joseph), né à Sainte-Croix, département de l'Arriège.

307, *ligne* 3; Marcel, *ajoutez :* (Nicolas), membre de la Légion-d'honneur, né aux Riceys, département de l'Aube.

315, *ligne* 13; Gothier, *lisez :* Potier.

316, *ligne* 3; Drozinski, *lisez :* Draziaski.

*Id. ligne* 21; Brame, *lisez :* Braun.

Pages
330, *ligne* 25; MARTENOT DE CORDOUX, *ajoutez :* né à Marcilly, département de la Côte-d'Or.

333, *ligne* 21; *commencez ainsi ce paragraphe :* Dans la nuit du 18 novembre, etc.

334, *ligne* 20; 28e régiment, *lisez :* 4e de ligne.

*Id.* *ligne* 22; Lignano, *lisez :* Lignago.

335, *ligne* 25; Mounck, *lisez :* Mounès.

*Id.* *ligne* 27; en 1792, *lisez :* 1783.

342, *ligne* 3; JOBERT, *ajoutez :* né à Pressigny, département de la Haute-Marne.

348, *ligne* 17, DE MAUGRENIER, *ajoutez :* né à Beauvais, département de l'Oise.

404, *ligne* 12; le 4e régiment de cuirassiers, *lisez :* le 26e régiment de dragons.

424, *ligne* 17; VOILLOT, *ajoutez :* né à Beaune, département de la Côte-d'Or.

444, *ligne* 12, BRANCHET, *lisez :* BRANCHOT.

*Id.* *ligne* 15, PERROCHET, *lisez :* PERROCHOT.

448, *ligne* 29; cap de la Roque, *lisez :* cap de la Roca.

466, *ligne* 1; né à Senterraine, *lisez :* à la Souterraine.

*Id.* *ligne* 21, *corrigez ainsi la fin de cet article :* Romblat fut décoré un an après sa blessure.

474, *ligne* 17; *après* légionnaire, *ajoutez :* à Essling.

*Id.* *ligne* 18; *après* Légion-d'honneur, *ajoutez :* à Wagram.

*Id.* *ligne* 24; infanterie de ligne, *lisez :* infanterie légère.

482, *ligne* 21; l'année 1777; *lisez :* 1776.

483, *ligne* 1; *après* il fut nommé major-général, *ajoutez*, le 31 juillet 1777.

*Id.* *ligne* 9; Brandiwine, *lisez :* Brandyurne, le 11 septembre.

## *Deuxième volume.*

26, *ligne* 15; GORSE, officier d'artillerie, *lisez :* GORSSE, chef de bataillon d'artillerie.

*Id.* *ligne* 22, CHASOT, *lisez :* CHASSOT (Pierre).

41, *ligne* 7; le capitaine, *lisez :* le caporal.

185, *ligne* 15; le 24 mars, *lisez :* le 21 mars, etc.

221, *ligne* 4; NORTIER, *ajoutez :* chevalier de la Légion-d'honneur.

283, *ligne* 25; DUTHIS, *lisez :* DUTHU.

139, *ligne* 24, *corrigez ainsi ce dernier paragraphe :* cet officier se nommait Diaëze; il était capitaine de la compagnie d'artillerie du *Contrat-Social.*

Pages

470, *ligne* 9; Claudet, *lisez :* Claudel.

473, *ligne* 8; Duneane, *lisez :* Dunesme.

*Id. ligne* 34; Duthia, *lisez :* Duthu.

480, *ligne* 4; *après le nom* Mussier *ajoutez :* Murat, caporal, page 419.

481, *ligne* 12; Petit, grenadier, *lisez :* Petiot, grenadier.

## *Troisième volume.*

66, *ligne* 26; Brisy-Boulet, *lisez :* Bricy-Boullet.

*Id. ligne* 27; le 10 août 1787, *lisez :* 1777.

68, *ligne* 16; le 9 mars; *lisez :* le 22 mars.

69, *ligne* 20; Ehrembreisten, *lisez :* Herinbestein.

70, *ligne* 25; le 7 avril, *lisez :* le 7 août.

71, *ligne* 13; 4 décembre 1798, *lisez :* 5 décembre 1799.

128, *ligne* 30; Casals, *lisez :* Cazals.

134, *ligne* 7; après ces mots : créé une décoration, *ajoutez :* celle des *chevaliers-militaires.*

---

